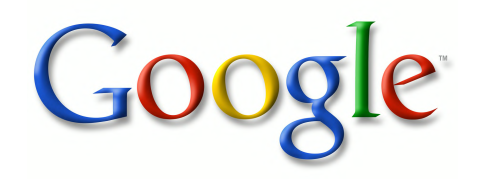

Google


AUCTOR PRETIOSA FACIT

Duit
Delvau

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES

BARRIÈRES DE PARIS

DU MÊME AUTEUR :

Les Dessous de Paris, 1 vol. in-18, avec frontispice de Léopold Flameng. Poulet-Malassis, éditeur. (*Epuisé.*)

Histoire anecdotique des Cafés & Cabarets de Paris, 1 vol. in-18, avec dessins & eaux-fortes de Gustave Courbet, Félicien Rops & Léopold Flameng. E. Dentu, éditeur.

Les Amours buissonnières, 1 vol. in-18. E. Dentu, éditeur.

Les Cythères parisiennes, 1 vol. in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops & d'Émile Thérond. E. Dentu, éditeur.

Françoise, 1 vol. in-32, avec eau-forte d'Émile Thérond. Achille Faure, éditeur.

Le Fumier d'Ennius, 1 vol. in-18, avec frontispice de Léopold Flameng. Achille Faure, éditeur.

Gérard de Nerval, 1 vol. in-32, avec eau-forte de G. Staal. Bachelin-Deflorenne, éditeur.

SOUS PRESSE :

Dictionnaire de la langue verte, 1 fort vol. in-18 sur 2 colonnes. E. Dentu, éditeur.

EN PRÉPARATION :

Les Lions du jour, 1 vol. in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops. E. Dentu, éditeur.

Les Chasses parisiennes, 1 vol. in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops. E. Dentu, éditeur.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES

BARRIÈRES DE PARIS

PAR

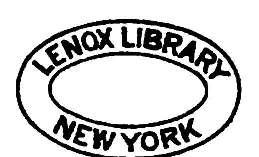
ALFRED DELVAU

Avec 10 eaux-fortes par Émile Thérond



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 17 & 19, Galerie d'Orléans

1865



A Monsieur L. Havin, *directeur politique du journal* le Siècle.

Monsieur,

Quoique appartenant aujourd'hui au bataillon des tirailleurs irréguliers de la Petite Presse, — qui a brûlé autant de cartouches & sacrifié autant de soldats que sa grande sœur en l'honneur de la liberté de pensée & de l'indépendance de la conscience humaine, — je me souviens que j'ai été enrôlé, il y a quelques années, dans le régiment des journalistes sérieux, *& que c'est à votre paternelle bienveillance que je dois de n'avoir pas trouvé trop lourds à porter ma plume de munition & mon sac de tourlourou libéral. J'ai fait mon devoir jusqu'au bout & je pourrais me considérer comme quitte envers le journal sous lequel j'ai servi, — si ce journal n'était pas représenté par vous. Collaborateur plein de zèle,*

je crois lui avoir payé ma dette; mais je serai toujours votre débiteur.

C'est pour essayer de m'acquitter un peu envers vous, Monsieur, que je vous prie de vouloir bien accepter la dédicace de ce livre — qui est une œuvre de bonne foi, *&, comme tel, digne de vous être offert par votre bien reconnaissant*

ALFRED DELVAU.

Tour de Crouy, mars 1865.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

SUR PARIS

On conserva — rapporte Mercier dans son *Tableau de Paris*, — on conserva jusqu'au temps de Démétrius de Phalère, c'eſt-à-dire l'espace de neuf cents années, le vaisseau que montait Thésée lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut du Minotaure. A mesure que ce vaisseau vieillissait, on remplacait les pièces pourries par des pièces d'un bois neuf; de sorte que l'on disputa dans la suite si c'était le même vaisseau ou si c'en était un autre.

La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau de Thésée : on a mis tant de moellons neufs à la place des vieux moellons qu'il ne reſte rien, ou presque rien, de sa première conſtruction.

Il y a eu un grand nombre de Paris depuis dix-

huit cents ans, — chacun d'eux avec sa physionomie propre, ses mœurs particulières, ses coftumes spéciaux, son originalité, son individualité.

Il y a eu d'abord Lutèce, — une île d'une quarantaine d'arpents, laquelle, défendue par Camulogène, fut prise par Labienus, lieutenant de César. Je crois même qu'elle fut un peu brûlée, car César la fit rebâtir & fortifier quelques années après. Le Paris des Druides devint le Paris de Jupiter & de Mercure. Les autels du premier ont disparu; mais le Dieu Mercure a encore un temple qui résifte au temps & aux lois, — bien qu'il n'ait pas été bâti par les Romains.

Il y a eu le Paris de Julien l'Apoftat, — que représente le Palais des Thermes. La vigne & le figuier poussaient en ce temps-là à la place même où depuis ont poussé tant de vilaines maisons. Lutèce devint l'*Urbs Parisiorum*, & comme la Cité n'était pas assez grande pour contenir ses anciens & ses nouveaux habitants, elle s'étala à droite & à gauche, au nord & au midi, dans la plaine & sur la montagne : les bourgs furent!

Après la période gallo-romaine, la période mérovingienne. Après le Paris de Julien, le Paris de Clovis, — dont il nous refte un échantillon sur la montagne Sainte-Geneviève; puis le Paris de Childebert, qui a laissé sa trace sur la place Saint-Ger-

main-des-Prés; puis le Paris de Chilpéric, — qu'atteſte l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

On devine bien que les quarante arpents primitifs de la Cité sont déjà loin, puisque des Conciles se donnent la peine de se tenir à Paris & que les rois se donnent la peine d'y demeurer. Les rois & les conciles n'aiment pas, vous le savez, à être gênés : ils prennent de la place, beaucoup de place, ils ont une foule, ils ont un peuple. Les *nautæ parisiaci* du règne de Tibère sont avantageusement remplacés par des moines, des clercs, des marchands, des soldats — & le reſte. Le grand & le petit Châtelets sont avantageusement doublés d'églises, d'abbayes & d'écoles.

L'enfant grandit, la jeune fille devient femme : on lui met un corset de pierre. C'eſt le Paris d'Hugues Capet, divisé en quatre quartiers.

Nous voici arrivés au Paris de Louis VII, dit le Jeune, — qui a vu naître Notre-Dame, la vieille cathédrale. Les églises continuent à s'élever cà & là. Le quartier de l'Université continue à s'accroître. Les moines & les écoliers arrivent de toutes parts; il en arrivait tant, à ce qu'il paraît, qu'on fut obligé d'expulser les Juifs — momentanément.

Voici maintenant le Paris de Philippe-Augufte. La jeune fille devenue jeune femme devient une vigoureuse commère : son corset l'étouffe, — elle

le jette à terre & s'en fait conſtruire un nouveau. Si vous êtes désireux de savoir en quelle étoffe, vous n'avez qu'à vous rendre rue des Grés ou rue des Fossés-Saint-Victor : il en reſte encore quelques morceaux. Les quarante arpents primitifs se sont changés en sept cent trente-neuf arpents. Il y a maintenant trois villes à Paris : la Cité, la Ville, l'Université, — l'Université sur la rive gauche de la Seine, la Ville sur la rive droite & la Cité au milieu.

Après le Paris de Philippe-Auguſte & ses murailles, vient le Paris de Charles V & sa nouvelle ceinture de pierre, au nord. Celui-là devient de plus en plus exubérant comme séve & comme exigence. Il lui faut maintenant douze cent quatre-vingt-quatre arpents, qui se divisent en seize quartiers. Nous sommes en 1367, — c'eſt à peu près un arpent par année. C'eſt à peu près aussi vers cette époque qu'on éprouva le besoin de construire la Baſtille, — les deux Châtelets & les autres tours fortifiées ne suffisant plus, à ce qu'il paraît, à la consommation des criminels.

Le Paris de Charles VI eſt écrit en rouge dans l'hiſtoire : aussi se voit-il mieux que les autres. Nous sommes là sur les confins du moyen âge, — mais non sur ceux de la barbarie. La guerre civile règne à la place du roi, qui est fou, & de la reine,

— qui doit être un peu folle. Les factions s'égorgent, le sang coule à flots : &, avant la guerre civile — pour préparer l'œuvre de destruction — la peste! En 1399, trois mois d'épidémie. En 1407, grandes inondations qui emportent les ponts & ruinent les gens. Le duc d'Orléans est assassiné rue Culture-Sainte-Catherine par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. En 1413, massacre des Cabochiens. En 1418, massacre de quatre mille Armagnacs, — puis, brochant sur le tout, cent mille personnes enlevées par la peste, en trois mois. Savez-vous qu'il fallait que Paris commencât à être grand, pour s'appauvrir ainsi de cent mille habitants sans en être ruiné? C'était le tiers qui s'en allait ainsi aux cimetières.

Après le Paris de Charles VI & de Charles VII, celui de Louis XI — restitué tout entier, mœurs, langage, costumes & monuments, dans le magnifique livre de Victor Hugo, que nous connaissons tous. Sous le règne précédent, on avait commencé à éclairer les rues; sous celui-ci on commence à les balayer. Il faut du temps pour songer aux choses les plus élémentaires.

Puis viennent :

Le Paris de Francois Ier & de la Renaissance, — dont les échantillons sont le vieux Louvre & la fontaine des Innocents.

Le Paris de Henri II, — ou plutôt de Catherine de Médicis, — dont les échantillons sont l'Hôtel-de-Ville & les Tuileries.

Le Paris de Charles IX, — dont il nous refte, comme souvenir, la Saint-Barthélemy.

Le Paris de Henri III, qui sert de date au Pont-Neuf. Ce Paris-là occupait une surface de quatorze cent quatorze arpents.

Le Paris de Henri IV, un peu plus grand encore que le précédent, — seize cent soixante arpents. Nous sommes en l'an 1600. Vous voyez que la progression persifte.

Le Paris de Louis XIII, dont les échantillons sont la place Royale, la place Dauphine, le Palais-Royal & le Luxembourg. Ce Paris-là s'agrandit de plus en plus. La nouvelle ceinture de murailles commencait à la Porte de la Conférence, à l'extrémité du jardin des Tuileries, se prolongeait jusqu'à la rue Saint-Honoré, passait à la porte Gaillon, puis à la porte Richelieu, puis à la porte Montmartre, & aboutissait aux anciens murs de clôture, rue Saint-Denis, à la Porte-Saint-Denis.

Le Paris de Louis XIV, — un peu plus sérieux que les précédents, malgré les troubles de la Ligue & de la Fronde. On plante des boulevards, on bâtit la Colonnade du Louvre, on conftruit l'Hôpital général, on élève le Palais des Quatre-Nations, on

éclaire les rues de Paris avec des lanternes, — excepté les jours de lune. Les falots d'abord, les lanternes ensuite; puis viendront les réverbères, puis les becs de gaz : mais les esprits, quand les éclairera-t-on ?

La ville de Louis XIV, « le grand roi, » eſt une grande ville. Il y a vingt quartiers populeux. Il y a des hôtels, des théâtres, des promenades. C'eſt le rendez-vous de l'Europe. Ce n'eſt pas encore le monde, — mais cela ne tardera pas.

Nous sommes en 1728 & au Paris de Louis XV. L'enceinte eſt fixée : elle a trois mille neuf cent dix-neuf arpents, — juſte trois mille huit cent soixante-quinze de plus qu'au temps de Camulogène. Sous le règne précédent, on avait planté les boulevards du nord. Sous celui-ci on plante les boulevards du midi. Les villages continuent à devenir faubourgs. On inſtitue la petite poſte. On bâtit le Panthéon & la Halle au Blé, l'Hôtel des Monnaies & l'église Saint-Sulpice. Louis XV meurt : Voltaire a régné — & la Pompadour aussi.

Nous touchons au terme de notre course. Louis XVI règne — ou fait semblant de régner, occupé qu'il eſt de serrurerie avec l'ouvrier Gamain. M. de Calonne, qui ne fait pas semblant d'être ministre, lui, autorise les Fermiers Généraux à enfermer les faubourgs dans un nouveau mur d'en-

ceinte pour « arrêter les progrès toujours croissants de la contrebande, » — & surtout pour faire payer les droits d'entrée à un plus grand nombre de consommateurs. Les travaux, aussitôt commencés qu'autorisés, sont poussés avec vigueur, malgré les murmures & les épigrammes des Parisiens :

« Pour augmenter son numéraire
Et raccourcir notre horizon,
La Ferme a jugé nécessaire
De mettre Paris en prison. »

Une prison dont il paya les verrous & les grilles — un peu plus de 25 millions, — & que le successeur de M. de Calonne, M. de Brienne, indigné, fut sur le point de faire démolir, sans respect pour les monuments dont Le Doux, architecte de la Ferme, avait orné les barrières; monuments remarquables — par leur laideur, par leur architecture ampoulée, gauche & pédante que de faux hommes de goût avaient osé comparer aux célèbres propylées de l'Acropole d'Athènes.

Ce que l'archevêque de Toulouse, poussé par son indignation, avait été un instant tenté de faire, le peuple le fit en partie le 14 juillet 1789, brûlant les barrières, démolissant cà & là le mur d'enceinte, mais respectant — sans savoir pourquoi — les affreux monuments de l'architecte Le Doux. Mieux encore, la Convention Nationale, qui cependant n'y

allait pas de main morte, & plus timide en ceci que l'Assemblée Conftituante, qui avait aboli les droits d'entrée, — la Convention, par décret du 13 messidor an II, songeait à utiliser les fameuses « propylées, » au lieu de songer à les supprimer, ainsi que les murailles qui emprisonnaient toujours la capitale de la Liberté :

« Les bâtiments nationaux désignés sous le nom de *Barrières de Paris* sont érigés en monuments publics. Les diverses époques de la Révolution & les victoires remportées par les armées de la République sur les tyrans y seront gravées incessamment en caractères de bronze. Le Comité du Salut public eft autorisé à prendre toutes les mesures pour la prompte exécution du présent décret, en invitant les gens de lettres & les artistes à concourir & à former les inscriptions. »

L'idée avait de la noblesse & de la grandeur, — comme la plupart des résolutions de cette Assemblée, la plus mémorable dont fasse mention notre hiftoire; mais elle ne valait pas cette autre idée, plus révolutionnaire, plus radicale, plus logique : la deftruction des monuments de l'honnête M. Le Doux & des murs d'enceinte encore debout. Et la preuve que cette idée était bonne, c'eft que, si ces sept lieues de moellons avaient été jetées bas, le Conseil des Anciens, dans sa séance du 27 fructi-

dor an VI, n'aurait pu — à cause des 25 millions qu'il en eût coûté pour les relever — décréter un « Octroi municipal de bienfaisance, » bientôt transo rmé en octroi pur & simple, aussi excessif, aussi vexatoire que celui qu'avait aboli l'Assemblée Constituante.

Le 1er janvier 1860, les barrières de Paris ont été définitivement supprimées, — plus que supprimées, démolies, — & les limites de la ville reculées jusqu'aux fortifications exécutées, en vertu d'une loi de 1840, sur une étendue d'au moins 36 kilomètres de pourtour.

C'est de ces barrières démolies que j'ai entrepris d'écrire l'histoire, — qui sera un peu celle des quartiers excentriques de Paris, de ses faubourgs & de sa banlieue. Mission délicate, parce que difficile à remplir convenablement, mais que j'ai néanmoins acceptée avec empressement, lorsqu'elle m'a été offerte, parce que c'était une occasion pour moi, enfant du « faubourg Marceau, » de parler de ma ville natale, — une vénérable aïeule qu'on est en train de transformer en galante commère, & dont je ne peux m'empêcher de regretter les rides, si pittoresques.

Oui, — & ces regrets, quoique vains, sont excusables chez un homme qui a appris l'histoire de Paris à l'aide de ses vieux monuments, & qui a

déchiffré de bonne heure ses vieilles légendes de pierre, si dramatiques & si pleines d'enseignements de toutes sortes; oui, je regrette le Paris de nos pères que ne remplacera jamais le Paris de nos fils; oui, je regrette ses vieilles maisons pignonnées, surplombantes, moussues, culottées par les pluies & par les fumées, qui étaient le cortége naturel de ses vieilles églises enfouies au milieu d'elles—comme les chênes oraculaires áu milieu de la forêt de Dodone. Ces amoncellements de pierres qui cherchent à monter jusqu'à Dieu pour intercéder en faveur des fourmis humaines qui grouillent à leurs pieds; ces pierres de taille superposées, qui ne sont plus aujourd'hui que des monolithes « au sens aboli, » signifiaient alors quelque chose : on ne les regardait pas comme des monuments curieux à visiter, mais bien comme des temples où l'on allait ployer ses genoux & son orgueil.

Je n'admire pas les siècles évanouis pour me dispenser d'admirer le siècle présent, qui sera certainement un grand siècle, le siècle initiateur par excellence, — le portique colossal de l'Humanité future. Mais je ne peux m'empêcher, en fouillant du regard & de la pensée dans les ténèbres des âges disparus, de reconſtruire le Paris de Louis XI, par exemple, &, le comparant avec le Paris de Napoléon III, de le trouver plus poétique, plus merveil-

leux — & plus caractériſtique. On ne mourait pas alors beaucoup plus vite qu'aujourd'hui, — quoi qu'en disent les ſtatiſtiques et les ſtatiſticiens, — & il faisait peut-être meilleur, ou tout au moins plus agréable vivre au milieu de ces rues biscornues, de ces quartiers fantaſtiques, de ces maisons extravagantes, où tout avait une signification, une originalité, un accent, depuis la borne jusqu'au pignon; il faisait peut-être meilleur vivre là que dans ces maisons froides, incolores, régulières comme des casernes & triſtes comme des prisons, au milieu de ces rues alignées comme des fantassins, tirées au cordeau, tracées ſtratégiquement, &, à cause de cela, lamentables dans leur régularité.

On a tué la Fantaisie. Il y a des gens qui s'en applaudissent comme d'un progrès : ce n'est pas moi. La Fantaisie n'a rien d'immoral & d'anti-social, à ce que je crois; elle était reine autrefois, vous en avez fait une servante qui vous sert mal : tant pis pour vous!

Tant pis pour nous aussi, hélas! pour nous, rêveurs obstinés, chercheurs affamés d'idéal, prophètes à rebours, qui expliquons le passé au profit de l'avenir! Tant pis pour nous, qui nous sentons ainsi détrônés & découronnés par les inventeurs de marmites autoclaves & de roatsbeefs de cheval; pour nous dont la mission eſt finie, dont la parole

eſt sans écho, & qui sommes forcés de déposer notre poésie au vestiaire ! Tant pis !

Mais voilà des regrets bien ridicules, — parce que bien inutiles. J'oublie un peu trop les « splendeurs » du Paris d'aujourd'hui, je regrette un peu trop ma bourbe d'autrefois, comme les carpes de madame de Maintenon, & comme madame de Maintenon elle-même, — cette carpe transvasée d'un plat de terre en un bassin d'argent. Ce siècle a une tout autre mission que les siècles qui l'ont précédé : il faut qu'il la remplisse. « L'Humanité eſt en voyage » : il ne faut pas qu'elle s'arrête. Sauval a comparé l'île de la Cité — le Paris primitif — à un grand navire enfoncé dans la vase & échoué au fil de l'eau vers le milieu de la Seine.

Ce grand navire s'eſt remis à flot. Les ancres sont levées, les voiles tendues, le vent va souffler : en route pour l'Avenir, Léviathan !



LA BARRIÈRE DE PASSY

Nous commencerons par cette barrière, si vous le permettez, non parce qu'elle eſt la première, mais uniquement parce qu'il faut bien commencer par quelqu'une, — si l'on veut finir par les autres.

L'eau-forte de Thérond me dispense d'entrer dans les détails de sa physionomie architectonique ; vous voyez le bâtiment dû à l'imagination de Le Doux : il eſt orné de douze colonnes d'un ordre inconnu à Vignole, &, en outre, de deux arcs & de quatre frontons. Deux ſtatues de taille raisonnable lui tiennent compagnie : l'une, qui eſt chargée de représenter la Normandie, & l'autre qui a pour mission de personnifier la Bretagne. Ce

n'eſt pas de la très-belle sculpture, mais c'eſt assez monumental, & à Paris, où le sens artiſtique n'eſt pas précisément un sens commun, « être monumental » suffit. N'en parlons plus.

Ce qui m'intéresse dans cette barrière, c'eſt ce qui m'intéressera dans toutes les autres : les souvenirs qui peuvent s'y rattacher, de près ou de loin, anciens ou récents, politiques ou familiers, graves ou badins.

Et les souvenirs abondent ici.

D'abord, cette barrière s'était appelée *Barrière des Bons-Hommes*, par suite de son voisinage de l'ancien couvent des religieux Minimes de Nigeon, fondé par François de Paule, — un saint homme que Louis XI traitait familièrement de *bonhomme*. Puis elle s'était appelée *Barrière de la Conférence*, — une désignation plus noble, mais tout aussi vague pour les habitants de Paris, dont la mémoire fugace n'a gardé nulle trace de l'assemblée par laquelle Louis XIV s'était ménagé une alliance diplomatique & matrimoniale avec l'Espagne.

Quant au nom de Passy qui était reſté à cette barrière, elle le devait au village qu'elle séparait de Paris, & dont l'étymologie indique la situation : *Passiacum*, c'eſt-à-dire *passus ad aquam*.

La première illuſtration de ce petit village eſt, non pas le roi Charles V, dit le Sage — comme le voudrait mon cher confrère Albéric Second — mais bien plutôt le roi Philippe IV, dit le Bel. Ce deſtructeur des Templiers — de cet Ordre fameux dont il ne nous

refte plus rien que l'hémiftiche de Raynouard — possédait là un château dont il nous refte encore une tourelle, & où il attendit si longtemps en vain le troubadour provençal, Arnauld de Catelan, que lui envoyait, pour le diftraire, Béatrix de Savoie, & qui fut assassiné en traversant le Bois de Boulogne, à l'endroit même où dansent aujourd'hui les petites dames.

Après Philippe le Bel, Charles le Sage. Jusque-là, d'après Albéric Second, — mes réserves sont faites — Passy n'avait été qu'un misérable hameau composé d'une douzaine de bicoques branlantes, exposées de toutes parts à la fureur des ouragans & aux coups de main des tire-laine. Un jour qu'il passait par là, le roi Charles V s'émut au spectacle de ce complet délabrement & de cette profonde misère; aussi s'empressa-t-il d'accorder, par lettres particulières, à ses amés sujets de Passy, la permission de clore leurs héritages de murs faits à chaux & à sable; bien plus, il leur concéda le précieux privilége de prendre, d'étrangler & de manger les conils — quadrupèdes plus vulgairement connus sous le nom de lapins — qui leur feraient du dégât. Eft-il besoin d'ajouter qu'à dix lieues à la ronde la nouvelle d'une si royale munificence se répandit avec la célérité d'une commotion électrique? Tous ceux qui aimaient la gibelotte, & le nombre en était grand, transportèrent leurs pénates dans cette heureuse contrée, où l'on avait le droit de vie & de mort sur les conils.

Voilà comment ce misérable hameau devint un

bourg assez peuplé, & ce bourg une seigneurie que possédèrent tour à tour le financier Samuel Bernard, l'hiſtorien Boulainvilliers & le fermier général la Popelinière, — cet autre Samuel Bernard « dont la cheminée à plaque tournante pivotait pour le maréchal de Richelieu. » Puis vinrent successivement demeurer là d'autres grands seigneurs & quelques grandes dames : le duc d'Aumont, le duc de Lauzun, l'amiral d'Eſtaing, la duchesse de Valentinois, etc., etc. Quelques simples grands hommes honorèrent aussi cette bourgade de leur présence, — par exemple Jean-Jacques Rousseau & Benjamin Franklin.

Jean-Jacques, malade d'une ſtrangurie qu'il ne put jamais guérir & qui fut l'incessante cause de ses accès de misanthropie, Jean-Jacques y vint demander la santé aux eaux minérales découvertes dans la propriété du vieil abbé Le Ragois — dont, par parenthèse, la burlesque *Histoire de France* m'a valu tant de coups de patoche lorsque je faisais mes petites classes à l'Inſtitution Courtois. L'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ne retrouva pas à Passy sa santé perdue, mais ce qui vaut mieux — pour nous — il y trouva trois airs délicieux de son *Devin de village*, trois airs que beaucoup de compositeurs modernes achèteraient au prix d'une ſtrangurie : *J'ai perdu mon serviteur*, qui eſt celui du premier monologue; *L'amour croît s'il s'inquiète,* qui eſt celui du devin, & *A jamais, Colin, je t'engage,* qui eſt celui du dernier duo.

A Passy vint encore demeurer Jean-Conrad Kocke,

banquier hollandais réfugié en France à la suite des troubles de 1787. Appartenant au parti le plus avancé de la Révolution, — qui avait ses tièdes comme elle avait ses chauds, — il recevait tout naturellement chez lui les hommes qui représentaient le plus audacieusement ce parti : Hébert, Anacharsis Clootz, Momoro, Ronsin, Vincent, Proly & quelques autres, & qui tenaient là des conciliabules compromettants, dénoncés à la tribune de la Convention par Saint-Juſt, & dans son *Vieux Cordelier* par Camille Desmoulins. On se rappelle la fameuse apoſtrophe de son numéro 5, crachée en pleine face d'Hébert : « Toi qui me parles de mes sociétés, crois-tu que j'ignore que tes sociétés, c'eſt une femme Rochechouart, agent des émigrés; c'eſt le banquier Kocke chez qui, toi & ta Jacqueline, — une moinesse défroquée, — vous passez à la campagne les beaux jours de l'été ? Penses-tu que j'ignore que c'eſt avec l'intime de Dumouriez, le banquier hollandais Kocke, que le grand patriote Hébert, après avoir calomnié dans sa feuille les hommes les plus purs de la République, allait, dans sa grande joie, lui & sa Jacqueline, boire le vin de Pitt & porter des toaſts à la ruine des réputations des fondateurs de la liberté ? »

Ce banquier hollandais, « ami intime de Dumouriez, » ainsi foudroyé par Camille & ainsi dénoncé par Saint-Juſt, & qui mourut sur l'échafaud, le 4 germinal an II, avec les Hébertiſtes, était le père de notre Paul de Kock, le seul écrivain français — qu'admirât Sa Sainteté Grégoire XVI.

A cette liste d'habitants célèbres, à des titres différents, il faut coudre une foule d'autres noms de morts & de vivants, — les vivants, plus oubliés que les morts, — artistes & gens de lettres, philosophes & comédiennes, médecins & généraux, cantatrices & pairs de France : l'abbé Prévost, André Chénier, la Tour d'Auvergne, Goldoni, Chastellier, Picard, le comte de Las-Cases, le marquis de Pastoret, le général Moreau, Hoffmann, Piccini, le comte Portalis, Orfila, Alexis Monteil, Droz, l'abbé Raynal, Scipion Pinel, Deyeux, Lepeintre aîné, Benjamin Delessert, Michaud, Raynouard, Brazier, Dumersan, Bouffé, Auriol, Bressant, mademoiselle Contat, madame Mainvielle-Fodor, Rose Chéri, Honoré de Balzac, Jules Janin, Proudhon, Béranger...

« Paris, adieu! je sors de tes murailles :
J'ai, dans Passy, trouvé gîte & repos;
Ton fils t'enlève un droit de funérailles
Et sa piquette échappe à tes impôts.
Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau dormir dans le feuillage
Au bruit mourant des échos de ma voix! »

Hélas! la gent poétique n'est pas aussi *vates* qu'on lui fait l'honneur de le lui dire : Béranger dut quitter Passy pour retourner à Paris, rue d'Enfer, puis rue de Vendôme, où il mourut. Et la rue de Vendôme n'a pas beaucoup de feuillage!

Jules Janin, songeant à son prédécesseur des *Dé-*

bats, Hoffmann, eſt venu en avril 1856, rue de la Pompe, se faire conſtruire sur les terrains de la *Petite-Muette* un chalet charmant, suisse par les découpures, romain par les mosaïques, où il reçoit avec tant de cordialité ses confrères jeunes & vieux, ses ennemis d'hier & ses admirateurs d'aujourd'hui.

P.-J. Proudhon, lui, eſt mort le mois dernier (janvier 1865) dans le voisinage de cet aimable vivant.

Je ne saurais quitter la barrière de Passy sans consacrer quelques lignes de souvenir au hameau d'Auteuil, où elle conduisait — & où il eſt si agréable d'être conduit.

Car Auteuil eſt un village d'opéra-comique, — gens & maisons, pays & paysans. « Les paysans d'Auteuil vont aux champs en bottes, en paletots & en chapeaux gibus, dit Albéric Second, — à qui je ne crains pas d'emprunter, parce que c'eſt un des chroniqueurs les plus riches de ma connaissance; — quant aux paysannes, elles sont vêtues comme des modistes de la rue Vivienne. Vous ne trouverez peut-être pas dans tout le village une seule Jeanneton ni un seul Nicolas. Toutes les filles s'y nomment Irma, Evélina, Angèle ou Ernestine, & les hommes Adolphe, Erneſt ou Alfred. On m'y a montré un gardeur de dindons qui s'appelle Arthur. » Il n'en pouvait être autrement d'un village qui a eu l'honneur d'abriter, pendant plus ou moins de temps, une pléiade de gens illustres, — ou tout au moins cé-

lèbres : La Fontaine & Molière, Racine & Boileau, Chapelle & Nicolle, Jonsac & Lulli, Brossette & Nantouillet, Baron & Jacques de Tourreil, Charpentier & l'abbé Morellet, Chamfort & Turgot, Boufflers & Cabanis, Houdon & Condorcet, le duc de Montmorency & le prince de Talleyrand, Deſtutt de Tracy & le peintre Gérard, Arnal & Gavarni...

Ce n'eſt pas à cause de Racine, & encore moins de Boileau — ce Narsès de la littérature française — que je m'arrête complaisamment sur la frontière de ce village d'opéra-comique où, depuis si longtemps, se réfugient les poëtes & les danseuses, les financiers & les bourgeois lettrés : c'eſt pour saluer respectueusement d'autres ombres plus chères, celles de Molière & de La Fontaine. Qui n'a entendu parler du fameux souper d'Auteuil ? ce souper auquel assiſtaient Molière, La Fontaine, Boileau, Chapelle, Racine, Baron & quelques autres gens de lettres, & qui, après avoir débuté par une gaieté folle, s'était terminé par une tristesse plus folle encore, — tant il eſt vrai de dire qu'il n'y a rien au monde de plus mélancolisant que la joie & que, pour n'avoir pas à pleurer, il faut soigneusement se priver de rire...

On n'a jamais su le pourquoi de cette triſtesse générale, de ce dégoût subit de la vie, de ce subit enthousiasme pour le fond de la Seine. Ce n'était pas le vin ; à part Boileau, tous montaient assez bien l'ivresse & ne se laissaient jamais désarçonner par elle — que pour aller se reposer sous la table.

Qu'était-ce donc? Ah! voilà! si on le savait, on ne se donnerait pas la peine de le chercher.

Peut-être que, ce jour-là, entre deux toafts portés à la *gloire*, à la poésie, à l'amitié, à l'amour, Molière *s'était* mis à rêvasser plus que de raison à l'infidèle Armande Béjart, Racine à la fidèle Champmeslé, La Fontaine à madame de la Sablière, Chapelle à son *ami Bachaumont*, Baron à quelque grande dame trop coquette, & Boileau au cruel coup de bec du coq que l'on sait...

En descendant d'Auteuil vers la Seine, où les compagnons de Molière voulaient aller boire le coup de l'étrier, à l'endroit où l'avenue de Boulainvillers vient rejoindre le quai de Passy, en face du pont de Grenelle, eft un petit hameau, une réunion de petits cottages — parmi lesquels celui de Gavarni. C'est le *Point-du-Jour*, — où nous nous sommes tant de fois donné rendez-vous, mes amis & moi, aux beaux jours de notre insouciante jeunesse, pour voir lever l'aurore & manger une friture en compagnie de quelques Cydalises en jupons courts — & à mémoire plus courte encore. Tu t'en souviens, cher Matéo. Mais vous ne vous en souvenez plus, chère infidèle qui avez troqué votre nom de fille — que je n'ai plus le droit de prononcer — contre un nom de dame, & votre adorable maigreur de grisette contre un lourd embonpoint de bourgeoise. Ah! les bons goujons que nous mangions & que nous étions alors, — hameçonnés par vos jolis yeux!

Le Point-du-Jour n'a pas d'autre hiſtoire que cet hiſtoire intime — qui n'intéresse personne. Son nom seul eſt une anecdote que je veux citer, en l'empruntant à M. A. de Laborde : « Il était trois heures après minuit, le jeu de la reine se ralentissait & n'était plus soutenu que par des paris considérables entre le prince de Dombes, fils du duc du Maine, & le marquis de Coigny. Ce dernier, perdant d'un coup une somme assez forte, s'écria : « Il faut être bâtard pour « avoir un tel bonheur ! » Le prince, se penchant a son oreille sans discontinuer son jeu, lui dit : « Vous « pensez bien que nous allons nous voir tout à « l'heure, n'eſt-ce pas ? — Où & quand ? — Mais sur « la route, au point du jour. » Les voitures partent... le jour paraît... On s'arrête... Le prince de Dombes eſt heureux à ce jeu comme à l'autre ; il tue son adversaire, & le lieu où se passa cette scène en a conservé le nom de *Point-du-Jour*. »

J'aurai dit tout ce qui concerne la barrière de Passy, en rappelant que ce fut par elle que Paris vomit sur Versailles sa « grande populace » le 5 octobre 1789. Ce dut être un spectacle étrange & saisissant que celui de cette tumultueuse procession de femmes en guenilles, conduites par un homme noir, pâle & siniſtre, l'huissier Stanislas Maillard, & suivies d'une longue file de charrettes & de canons auxquels s'étaient attelés des hommes en guenilles comme elles ! Le bruit de cette armée de la faim, aux pas haletants, aux clameurs

convulsives comme des sanglots, — vagues humaines déferlant sur la route avec la furie d'une tempête, — ce bruit dut s'entendre au loin & faire réfléchir les *imprudents* qui, deux jours auparavant, dans la salle de l'Orangerie, avaient foulé à leurs pieds la cocarde tricolore & porté des toasts injurieux à l'Assemblée nationale & aux Parisiens.

Non moins étrange & saisissante dut être, le lendemain 6 octobre, la rentrée dans Paris, par cette même barrière de Passy, du roi Louis XVI, de la reine Marie-Antoinette & du Dauphin, — c'est-à-dire, pour parler le langage du temps, « du boulanger, de la boulangère & du petit mitron, » — escortés de leur peuple, de ce bon peuple parisien, si mobile en ses impressions, qui hurlait maintenant de joie comme il avait hurlé de colère la veille, quoique toujours aussi affamé. Il est *vrai* que maintenant il avait son illustre otage entre les mains...

LA BARRIÈRE FRANKLIN

Elle venait immédiatement après la barrière de Passy, — en remontant vers Chaillot. Elle était tranquille & modeste comme le patriote américain dont elle avait l'honneur de porter le nom.

Benjamin Franklin, l'un des fondateurs de la liberté américaine, était né à Boston le 17 janvier 1706 : il mourut à Philadelphie le 17 avril 1790. Une vie bien remplie, comme vous voyez ; une longue carrière passée au service de la science & de l'humanité. Il était venu à Paris en 1777, pour solliciter le concours de la France dans l'œuvre d'émancipation entreprise par lui, & s'était logé à Passy, au nº 40 de la rue Basse, dans l'hôtel du duc d'Aumont, qui avait été si souvent témoin des scandaleuses orgies de la duchesse de Valentinois, & qu'il avait pour ainsi dire purifié par sa présence. Le paratonnerre de cet hôtel, le pre-

mier érigé en France, témoigna longtemps de son passage & de ses expériences.

Vous l'imaginez-vous, cet auſtère puritain, avec ses longs cheveux blancs, ses lunettes, sa physionomie bienveillante, son habit brun, ses gros souliers & son bâton de pommier, au milieu de cette cour frivole, parmi cette populace dorée & corrompue que la Révolution allait balayer de son souffle puissant? On se pressait sur ses pas pour le voir de plus près, ce sauvage, ce Huron, cet Iroquois, qui avait pris son rôle d'homme au sérieux & avait donné à sa vie le plus noble emploi : la poursuite de ce rêve des grandes âmes, — l'émancipation de l'humanité! Pendant quelques semaines il fut le lion de Paris, — où l'on se passionne pour si peu de chose. Puis, la curiosité une fois satisfaite sur son compte, l'enthousiasme refroidi à son endroit, on l'avait laissé aller, ce grand homme de bien dont Turgot avait pu dire si juſtement : *Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis,* — Prométhée & Aristogiton réunis!

La France frivole l'avait oublié : la France républicaine se ressouvint de lui, &, quand la nouvelle de sa mort arriva à Paris, l'Assemblée conſtituante, sur la proposition de Mirabeau, & par décret solennel, ordonna un deuil général. Ce jour-là, la douce & grande figure de Benjamin Franklin rayonna au milieu des illuſtrations du Panthéon français.

En suivant la rue Franklin & la grande rue de Passy, on arrive au *Château de la Muette*, — un

château hiſtorique, quoiqu'il n'en ait pas trop l'air.

A l'origine, ce fut un simple rendez-vous de chasse de S. M. Charles IX, habile tireur, — comme le prouve la Saint-Barthélemy. Plus tard, sous le régent Philippe d'Orléans, qui l'embellit & le donna à sa fille, la duchesse de Berry, ce fut un rendez-vous d'amours, — cette princesse ayant sur la vie l'opinion qu'indiquait clairement sa devise : *Courte et bonne*. Les lecteurs friands de scandales n'ont qu'à consulter sur elle les Mémoires du temps : ils en apprendront de belles sur cette belle. Louis XV, qui avait sur la vie les mêmes idées que la duchesse de Berry, lui succéda comme propriétaire & comme habitant du château de la Muette qui, rebâti en partie par lui, devint — le *Parc-aux-Cerfs*. Le Parc-aux-Cerfs ! une Capoue où le monarque venait se reposer de ses orgies dans de nouvelles débauches, & oublier, sous le nom de baron de Gonesse, les devoirs qu'il avait à remplir sous celui de Louis XV.

C'eſt là qu'il ne craignit pas de recevoir Marie-Antoinette, qui venait en France pour se marier avec le dauphin ; c'eſt là qu'il ne craignit pas de la faire souper avec sa concubine Du Barry ; c'eſt là qu'il ne craignit pas de lui accorder l'hospitalité, à cette noble étrangère dont la fierté naturelle & l'orgueil de caſte durent alors se révolter — en silence. Sous quels lamentables auspices elle voyait le pays sur lequel elle était appelée à régner ! Ah ! si elle n'eût consulté que son cœur, comme elle eût volontiers rebroussé chemin,

& volontiers brûlé la politesse à son royal fiancé ! Mais le cœur, eſt-ce qu'il a quelque chose à voir dans les affaires d'État ? Le cœur !

A la mort de Louis XV, son successeur vint au château de la Muette, d'où il data son acte de renonciation au droit de joyeux avénement, & où il prit l'habitude de passer chaque année quelques semaines.

C'eſt devant lui & la reine que, le 21 octobre 1783, eut lieu la première ascension aéroſtatique, celle qu'entreprit Pilâtre du Rozier, — non pas en compagnie du marquis d'Arlandes, comme on l'a imprimé tant de fois par erreur, mais bien tout seul, dans un ballon perdu.

C'eſt dans les jardins de la Muette que, le 14 juillet 1790, jour de la Fédération, la ville de Paris donna un banquet de quinze mille couverts aux députés de toutes les communes de France & de tous les corps de l'armée, — une fête splendide, qui dut effaroucher les petits amours libertins qui depuis si longtemps étaient les hôtes ordinaires de ces myſtérieuses charmilles, de ces allées ombreuses où avaient retenti tant de baisers, tant de soupirs, tant de serments, tant de tendres paroles. L'heure des madrigaux était passée : celle des prosopopées de tribune avait sonné.

Château royal, la Muette devait avoir le sort de tous les châteaux royaux. Une partie de ce galant domaine fut vendue comme bien national ; l'autre partie, restée propriété de l'État, fut aliénée en 1803. Sébastien Erard, le facteur de pianos, en devint le premier pro-

priétaire. Après sa mort, le pavillon de la Muette fut loué à un médecin, le docteur Guérin, qui y fonda un établissement orthopédique; loué seulement, non vendu, madame Erard tenant à conserver cet héritage, malgré les frais énormes que son entretien nécessite. C'est elle qui l'habite aujourd'hui.

En face de la Muette se trouvait le *Ranelagh*, — le Parc-aux-Cerfs de la lionnerie moderne.

LA BARRIÈRE SAINTE-MARIE.

De celle-ci je n'aurai pas grand'chose à dire, — sinon qu'elle était située à l'extrémité de la rue de Lubeck & ornée de deux bâtiments avec façade & cintre; si solitaire, en outre, qu'on l'avait fermée depuis longtemps.

Son nom, elle le devait à son voisinage d'un couvent, celui de la *Visitation de Sainte-Marie*, fondé en 1652 par la veuve de Charles Ier, Madame Henriette de France, dans une vaste maison bâtie par Catherine de Médicis & qui avait appartenu au maréchal de Bassompierre. C'est là que, le 16 novembre 1669, en présence d'une noble assemblée, Bossuet prononça l'oraison funèbre dont tant de gens ne connaissent que le commencement — aussi fameux que le *Quousque tandem* de Cicéron, dont les mêmes gens ignorent le milieu & la fin. C'est là, parmi les brebis du Seigneur, que vint se réfugier mademoiselle de la Vallière, cette

brebis galante qui fuyait pour la seconde fois son royal amant, — mademoiselle de la Vallière, dont madame de Sévigné a dit avec un peu d'ironie, me semble-t-il: « C'était une petite violette qui se cachait sous l'herbe, & qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse; jamais il n'y en aura sur ce moule. » Adorable & suave violette, que cette chère amoureuse! Elle savait aimer, mais pas autre chose; & quand le roi lui reprit son cœur pour le donner à madame de Montespan, — une femme qui savait faire croire à l'amour qu'elle ne ressentait peut-être pas, — elle ne murmura pas; elle se replia sur elle-même, dévora ses larmes & expia dans l'austérité & la pratique rigoureuse de ses devoirs religieux les quelques années de bonheur profane dont elle avait joui. S'enterrer ainsi vivante, à trente ans! n'était-ce pas un crime? Il eſt vrai que, lorsqu'on a eu l'honneur d'être aimée par un roi, il n'y a plus que Dieu qu'on puisse aimer.

Il faut lire dans madame de Sévigné le récit de la prise d'habits de mademoiselle de la Vallière, le 3 juin 1675, au couvent de la Visitation de Chaillot: « Elle fit cette action, cette belle & courageuse personne, comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble & charmante; elle était d'une beauté qui surprit tout le monde. Mais ce qui vous étonnera, c'eſt que le sermon de M. de Condom ne fut pas aussi divin qu'on l'espérait. » Sans doute : madame de Montespan en aurait voulu à Bossuet de dépenser son éloquence en l'honneur de sa rivale, — quoique celle-ci ne fût

plus à redouter désormais, puisqu'elle n'était plus que la sœur Louise de la Miséricorde...

Sur l'emplacement du couvent de la Visitation, supprimé & vendu en 1790, devaient s'élever un superbe palais destiné au Roi de Rome par Napoléon, & un non moins superbe monument dédié à l'armée espagnole par Louis XVIII, — deux palais de cartes, deux rêves ! Le nom du dernier (*le Trocadéro*) est resté jusqu'à présent à cette éminence qui fait face au Champs de Mars, & d'où le regard plane sur les « coteaux modérés » de Saint-Cloud & de Meudon.

Presque au pied de cet amphithéâtre de verdure, où pendent des grappes de curieux les jours de grande revue ou de fête nationale, est une maison où Georges Cadoudal se tint caché pendant sept mois, épiant l'heure favorable à l'explosion de ses projets. Pendant sept mois ce fier Breton — qui ne haïssait le Premier Consul que parce qu'il aimait trop ses princes légitimes — alla résolûment chaque jour, malgré les yeux vigilants de la police, dans les faubourgs, dans les quartiers populeux, tâter le pouls à l'opinion, sonder les consciences, interroger les esprits. Vingt fois l'occasion lui avait paru bonne, & toujours il avait été obligé de la laisser échapper pour plaire à ses complices, Pichegru, Moreau & le comte Armand de Polignac. C'est en revenant de l'une de ces incursions qu'il fut arrêté, le 9 mars 1804. Ce n'était qu'un chouan, — un soldat de buisson : au lieu d'être fusillé, il fut exécuté le 25 juin suivant. Quant à ses complices, on

connaît leur fin : Pichegru étranglé dans sa prison, — le général Moreau tué en combattant contre la France.

Un souvenir se rattache encore au voisinage du Trocadéro, — mais celui-là eſt plus folâtre.

Au nº 24 du quai, à côté des bâtiments de la Manutention militaire, était encore il y a un an (aujourd'hui il n'y a plus rien qu'un arbre, un vieux cèdre) une petite propriété bourgeoise, qui vous avait des airs dix-huitième siècle en diable : c'eſt là, en effet, qu'a demeuré cette spirituelle coquine qui s'appelait Sophie Arnould, & qui balançait, dans l'esprit des riches libertins, la réputation de la Guimard, une fille d'Opéra comme elle, — dont elle disait, faisant allusion à sa maigreur & à sa liaison avec monseigneur de Jarente, évêque d'Orléans : « Je ne conçois pas comment ce petit ver à soie eſt si maigre, il vit sur une si bonne feuille, » — la feuille des bénéfices. Une méchanceté qu'elle aurait aussi bien pu s'adresser à elle-même, Sophie Arnould, car elle n'était guère plus grasse que sa rivale, & M. de Lauraguais valait l'évêque d'Orléans!

Quand on songe que ce galant hôtel de la galante cantatrice a servi pendant longtemps de pensionnat à des demoiselles! Heureusement, les murs n'ont que des oreilles & pas de bouche.

LA BARRIÈRE D'IÉNA

Si je n'ai pas trouvé grand'chose à dire de la barrière Sainte-Marie, je trouverai moins encore à propos de la barrière d'Iéna, — sinon qu'on avait éprouvé le besoin de l'ouvrir en 1845, après avoir éprouvé le besoin de fermer sa voisine, & que les deux petits pavillons de M. Jay n'étaient pas d'une architecture plus heureuse que les grosses bâtisses de M. Le Doux.

Elle était située juste en face du pont construit sous l'Empire en commémoration de la bataille gagnée par les Français sur les Prussiens, le 14 octobre 1806.

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! » a-t-on dit. Les peuples, oui; mais non les barrières; car que deviendrais-je, moi leur historien, si toutes étaient aussi muettes que celle-ci? Et que devien-

draient les lecteurs qui aiment les ***histoires***, — celles qui sont arrivées & celles qui n'arriveront jamais, — celles qui sont écrites par M. Thiers et celles qui sont inventées par Alexandre Dumas?...

LA BARRIÈRE DE LONGCHAMP

Elle était située à l'extrémité de la rue du même nom, à l'endroit même où viennent aboutir aujourd'hui l'avenue de Saint-Denis & le boulevard de Passy. Sa décoration se composait d'un bâtiment à quatre frontons & à quatre arcades, dans le ſtyle que vous connaissez. Son appellation, elle la devait à l'Abbaye célèbre vers laquelle on se dirigeait en la traversant, & dont il ne reſte plus rien aujourd'hui, que deux ou trois moellons — & une tradition respectée des tailleurs & des gandins.

Cette abbaye avait été fondée en 1256 par Isabelle de France, sœur de saint Louis, dans cette longue plaine — *longus campus* — qui s'étend entre la Seine & le Bois de Boulogne, & sert aujourd'hui de champ de courses « pour l'amélioration de la race chevaline. » Madame Isabelle avait le choix entre un hôpital & un

couvent, — son royal frère lui ayant octroyé trente mille livres parisisis, « pour assurer son salut par quelque pieuse fondation » : sur le conseil d'Hémeric, chancelier de Notre-Dame, elle s'était prononcée pour un monaftère, qui avait aussitôt reçu le nom de *Couvent de l'Humilité de Notre-Dame*, & où étaient entrées des nonnes de Sainte-Claire, &, après celles-ci, obscures, d'autres nonnes, illuftres, Marguerite & Jeanne de Brabant, Blanche de France, Jeanne de Navarre & une douzaine d'autres princesses.

Un couvent qui avait l'honneur d'avoir de pareilles religieuses ne pouvait manquer d'avoir des visiteurs dignes d'elles; aussi, après saint Louis, qui y venait souvent & grâce à qui se maintenait la ftricte observance de la règle de Sainte-Claire, vinrent quelques-uns de ses successeurs, — entre autres Philippe V, qui y mourut de la dyssenterie, malgré le bras de saint Simon apporté comme remède par les moines de Saint-Denis.

Protégée par les rois & par les papes, l'abbaye de Longchamp ne devait pas échapper, cependant, à la loi commune à ces sortes d'établissements. Saint Louis s'y rendait dans un but pieux, son petit-fils Henri IV s'y rendit dans un but diamétralement opposé; le premier y avait apporté l'ordre, le second y apporta le désordre — en enlevant une jeune brebis de ce saint troupeau, Catherine de Verdun, dont le frère ne tarda pas à devenir premier président au Parlement de Paris. Les conséquences de cet enlèvement, saint

Vincent de Paul les écrivait au cardinal Mazarin quarante-deux ans après la mort de Henri IV : « Il eſt certain que ce monaſtère (Longchamp) a marché vers la ruine totale de la discipline & la dépravation des mœurs. Ses parloirs sont ouverts aux premiers venus, même aux jeunes gens sans patentes. Les frères recteurs aggravent le mal; les religieuses portent des vêtements immodeſtes, des montres d'or. Lorsque la guerre les força à se réfugier dans la ville, la plupart se livrèrent à toute espèce de scandale, en se rendant seules & en secret chez ceux qu'elles désiraient voir. »

Qu'aurait dit l'*Intendant de la Providence* s'il avait vu, comme au siècle suivant, Paris entier courir à Longchamp pendant la Semaine Sainte pour y applaudir les nonnes formées au chant par une des leurs, la demoiselle Le Maure, — une cantatrice repentie? Qu'aurait-il pensé, le saint homme de bien, en voyant les ouailles du Seigneur pour ainsi dire confondues, dans une déplorable promiscuité, avec les « lions dévorants » de l'Ange du Mal, —les choriſtes de l'Opéra?

Chriſtophe de Beaumont, archevêque de Paris, pour couper le scandale dans sa racine, fit fermer Longchamp aux profanes, — qui n'en interrompirent pas pour cela leur pèlerinage annuel. Songez donc! La Semaine Sainte de l'Église catholique est aussi la semaine sainte de la Nature, — avec cette différence que l'une est un deuil & l'autre une joie; l'une la mort & l'autre la résurrection : pourquoi ne pas profiter des premiers rayons de soleil & des premiers parfums

de printemps? On avait pris l'habitude d'aller entendre chanter *Ténèbres* par les pieuses élèves de la demoiselle Le Maure : on conserva cette habitude, — quoiqu'elle ne fût plus motivée ; &, chaque année, les plus belles d'entre les belles, les plus élégants d'entre les élégants, s'en allèrent à la queue leu leu, en voiture, le long des Champs-Élysées & du bois de Boulogne, jusqu'à l'abbaye de Longchamp, suivis par une foule compacte de curieux de Panurge, à pied. Cela devait faire une pittoresque cohue, toutes ces classes de la société parisienne en procession entre deux rangées de soldats du guet : danseuses & bourgeoises, grands seigneurs & manants, duchesses & grisettes, journalistes & laquais, — les unes en carrosse & les autres en vinaigrette, ceux-ci en calèche, & ceux-là en fiacre. Une pittoresque cohue, en vérité!

La Révolution interrompit un moment ces promenades des mercredi, jeudi & vendredi de la Semaine Sainte. Mais nous ne sommes par pour rien un peuple frivole & héroïque : le sang de nos places publiques à peine lavé, nos morts les plus chers à peine enterrés, nos angoisses les plus terribles à peine calmées, nous nous secouons un peu & nous voilà partis du pied gauche! La procession annuelle de Longchamp reprit donc sa vogue, ou plutôt sa fureur ; pendant que les vaillants fils du peuple tombaient glorieusement sur les champs de bataille de l'Italie, à Rivoli, à Mantoue, à Ancône, à Trieste, la *Jeunesse dorée* faisait la roue, depuis la place Louis XV jusqu'à Bagatelle.

Seulement, comme on était en plein Directoire & que la République exiſtait encore, — dans les mots, non dans les choses, — au lieu de *mademoiselle* Guimard, ou de mademoiselle Duthé, ou de mademoiselle Cléophile, c'étaient les *citoyennes* Récamier, Tallien, Lange, Lanxade, qui avaient maintenant les honneurs de cette procession.

Le peuple sifflait quelquefois ces merveilleux & ces merveilleuses, ces libertines & ces roués, ces drôles & ces drôlesses, — & il paraît qu'il avait tort, au dire du rédacteur du *Miroir* du 26 germinal an V : « Le peuple commence à voir que ces opulentes niaiseries lui sont de la plus grande utilité. On ne peut compter le nombre des couturières, des marchandes de modes, que nos jolies promeneuses ont fait travailler pour fixer les regards pendant cette fête, qui en elle-même ne ressemble à rien. Pendant que les amours s'occupent de leur parure, les forgerons, les charpentiers, les selliers travaillent sans cesse à confectionner, à équiper les chars & les chevaux qui doivent traîner cette foule élégante & badine. Gloire à Longchamp! »

Pardon, citoyen; mais, dans cette énumération des gens que le vice & la bêtise font vivre, vous avez oublié les proxénètes & les laquais. Maintenant, gloire à Longchamp, si vous voulez! Je partage sur cette Foire aux Vanités l'opinion de Luce de Lancival, un poëte qui aurait pu avoir du talent comme satirique, s'il n'avait eu la malencontreuse idée de courtiser « Melpomène, » — qui ne le paya pas de retour :

« Célèbre qui voudra les plaisirs de Longchamps,
Pour moi je choisis mieux le sujet de mes chants,
Mon pinceau se refuse à la caricature.
J'abandonne à Callot la grotesque figure
Du dédaigneux Mondor, brillant fils du hasard,
  Pompeusement assis au même char
Dont naguère il ouvrait & fermait la portière.
Ce fat, tout rayonnant de son luxe éphémère,
Et qui, pour trois louis, s'eſtime trop heureux
De louer un coursier qui sera vendu deux ;
Et nos Vénus, sortant de l'écume de l'onde,
Qui prennent le grand ton pour le ton du grand monde
Et pensent anoblir leurs vulgaires appas
En affichant le prix que les paye un Midas.
Ce qui déplaît à voir n'eſt point aimable à peindre,
Et Longchamps me déplaît, à parler sans rien feindre.
Tout Paris à Longchamps vole : qu'y trouve-t-on ?
Maint badaud à cheval, en fiacre, en phaëton,
Maint piéton vomissant mainte injure grossière,
Beaucoup de bruit, d'ennui, de rhume & de poussière. »

Malgré Luce de Lancival, la promenade de l'abbaye de Longchamp, démolie avec tant d'autres du premier coup de pioche de la Révolution, cette promenade a continué sans interruption jusqu'à nos jours, — même lorsque les Cosaques campaient aux Champs-Élysées. Qu'importe la patrie violée à ces beaux fils & à ces belles gaupes qui ont soif d'affirmer publiquement, les uns leurs ridicules & les autres leurs vices, celles-ci leur coquetterie & ceux-là leur bêtise? Le patriotisme avait été à la mode pendant quelques années ; mais, en 1814 & en 1815, cela n'était plus bien porté — excepté par le peuple : pourquoi ces aimables fainéants-là se seraient-ils embarrassés de la présence des Cosa-

ques? Au contraire, il s'agissait de faire accueil à ces mangeurs de chandelles, & les petites dames du temps n'y manquèrent pas, — ainsi que le conſtatent ces vers d'Auguſte Barbier, qui marquent d'infamie pour l'éternité les Parisiennes de ces deux néfaſtes époques :

« J'ai vu, jeunes Français, ignobles libertines
Vos mères, belles d'impudeur,
Aux baisers du Cosaque étaler leurs poitrines
Et s'enivrer de son odeur !... »

La promenade traditionnelle de Longchamp continue donc ; mais elle a perdu de son ancienne splendeur. On y voit encore des drôlesses, parce que ces sortes de femmes saisissent avec empressement toutes les occasions de s'exhiber, — afin d'avoir des prétextes pour se faire suivre ; on y voit également des gandins, — les mâles naturels de ces femelles ; mais on y voit surtout des marchands de vulnéraire & de poudre insecticide, ingénieux induſtriels qui profitent, eux aussi, de ces occasions de réclames gratuites en faveur de leur marchandise, — & un certain nombre de tailleurs & de coûturières qui viennent « étudier les modes nouvelles. »

Quand démodera-t-on la Mode?

LA BARRIÈRE DES RÉSERVOIRS

Pas plus que les deux précédentes, elle n'offrait rien de remarquable : un petit bâtiment composé de quatre frontons surmontés d'un tambour, — voilà tout. Elle était si peu intéressante & il y passait si peu de monde, qu'on avait même fini par la condamner & qu'elle n'exiftait plus depuis longtemps que de nom lors de la grande suppression du 1er janvier 1860.

Ce nom, elle le devait à sa proximité des bassins qui servaient — & servent encore — de réservoirs à la pompe à feu établie en 1778 sur le quai de Billy, par les frères Périer, pour élever l'eau de la Seine & la diftribuer dans Paris. Ces bassins, conftruits sur les hauteurs de Chaillot, à la jonction des rues du Chemin-de-Versailles & Pauquet-de-Villejuft, à trente-cinq mètres environ au-dessus de l'étiage du fleuve, sont

une ressource précieuse pour la capitale, qui con somme autant d'eau pour sa toilette que pour sa santé. Aussi la pompe à feu du quai de Billy eſt toujours en travail : chaque coup de piſton de ses machines élève douze cents litres d'eau qui, des réservoirs de Chaillot, se diſtribuent dans Paris par quatre conduites, dont trois alimentent la rive droite & une la rive gauche.

Ressource précieuse, sans doute, — mais qui n'a pas empêché des bâtiments voisins, ceux de la Manutention des vivres militaires, d'être dévorés par les flammes dans la nuit du 18 novembre 1855 ; un terrible incendie, dont les Parisiens se souviendraient longtemps — s'ils n'avaient pas la mémoire si courte.



LA BARRIÈRE DE L'ÉTOILE

Je ne veux pas parler des deux bâtiments de Le Doux, ornés chacun dans leur pourtour de vingt colonnes, qui la décoraient — si imparfaitement — & qu'on a sagement fait de démolir : j'aime mieux m'entretenir avec vous de l'Arc de Triomphe colossal qui en eſt le véritable ornement, & auquel Victor Hugo a consacré des vers qu'on dirait sculptés par Phidias :

« Toi dont la courbe au loin, par le couchant dorée,
S'emplit d'azur céleſte, arche démesurée ;
Toi qui lèves si haut ton front large & serein,

Fait pour changer sous lui la campagne en abîme,
Et pour servir de base à quelque aigle sublime
Qui viendra s'y poser & qui sera d'airain!

O vafte entassement ciselé par l'hiftoire!
Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire!
Édifice inouï!
Toi que l'homme par qui notre siècle commence,
De loin, dans les rayons de l'avenir immense,
Voyait, tout ébloui! »

Il a coûté dix millions, mais il ne faut pas les regretter : c'eft une page d'hiftoire contemporaine, glorieuse entre toutes, imprimée en pierres qui auront la pérennité de l'airain & raconteront aux siècles futurs émerveillés la grande épopée républicaine-impériale, plus digne de mémoire que l'*Iliade* du vieil Homère. Dix millions! un peu plus de la moitié de ce qu'avaient coûté en hommes les batailles de Jemmapes & de Valmy, de Montenotte & de Lodi, d'Arcole & de Rivoli, des Pyramides & d'Aboukir, d'Héliopolis & de Marengo, de Gênes & de Hohenlinden, d'Ulm & d'Aufterlitz, d'Iéna & d'Auerftaedt, d'Essling & de Wagram, de Lutzen & de la Moskowa, de Dresde & de Leipzig, de Hanau & de Montmirail, de Waterloo & de Ligny. Non, je ne regrette pas les millions dépensés : je regrette seulement les hommes tués — si inutilement — & ce n'eft qu'en frissonnant, comme Voltaire le 24 août de chaque année, que je passe sous cet arc de triomphe, frère jumeau de la colonne Vendôme

« Que jamais sans pâlir ne regardent les mères! »

Cela vient sans doute de l'horreur que j'éprouve pour ces grandes hécatombes humaines, — faites sans aucun profit pour l'Humanité, pour la Liberté, pour le Progrès. L'arc de triomphe de Titus, passe encore — quoique érigé à l'occasion d'une bataille, la prise de Jérusalem, — parce que très-précieux pour l'histoire de l'art. L'arc de triomphe de Rimini aussi, — parce que le plus ancien des arcs élevés par les Romains. L'arc de triomphe de Conſtantin aussi. L'arc de triomphe de Gallien aussi. L'arc de triomphe de Septime-Sévère aussi. Mais celui-là, l'Arc de Triomphe de la barrière de l'Étoile, il évoque pour moi, chaque fois que je le contemple, le spectacle d'héroïques boucheries — qui, pour être héroïques, n'en sont pas moins des boucheries; & à cause de cela, par moments, 'appelle sur lui le jour expiatoire prophétisé par le poëte des *Voix intérieures*, qui, complétant la pensée d'Isnard, s'écrie dans un superbe mouvement d'esprit :

« A ta beauté royale il manque quelque chose.
Les siècles vont venir pour ton apothéose,
Qui te l'apporteront.
manque sur ta tête un sombre amas d'années
Qui pendent pêle-mêle & toutes ruinées
Aux brèches de ton front!

l te manque la ride & l'antiquité fière,
Le passé, pyramide où tout siècle a sa pierre,
Les chapiteaux brisés, l'herbe sur les vieux fûts;
Il manque sous ta voûte où notre orgueil s'élance
Ce bruit myſtérieux qui se mêle au silence,
Le sourd chuchotement des souvenirs confus!

La vieillesse couronne & la ruine achève.
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve,
Deuil, triomphe ou remords.
Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,
Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée
De la cendre des morts!

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre.
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée au loin couvre le mur;
Et que la vétuſté, par qui tout art s'efface,
Prenne chaque sculpture & la ronge à la face
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit mûr.

Il faut qu'un vieux dallage ondule sous les portes,
Que le lierre vivant grimpe aux acanthes mortes,
Que l'eau dorme aux fossés;
Que la cariatide, en sa lente révolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
Et dise : C'est assez!

Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre,
Menant son jeune fils sous l'arche pleine d'ombre,
Nomme Napoléon comme on nomme Cyrus,
Et dise, en la montrant de ses mains décharnées :
« Vois cette porte énorme! elle a trois milles années.
« C'eſt par là qu'ont passé des hommes disparus! »

Beaucoup d'hommes — & de femmes. Car de tous les vomitoires de Paris c'eſt celui qui rend le plus grand nombre de Parisiens. Il eſt effrayant le nombre de promeneurs & d'équipages de toutes sortes — broughams & briskas, flies & tandems, calèches & carrosses, fiacres & tapissières — qui traversent chaque jour cette place pour se rendre, soit au Bois de Boulogne, soit à

Neuilly – dont elle eſt le chemin : autant vaudrait compter les sables de la mer ou les étoiles du ciel. Effrayant aussi le nombre des gens, étrangers ou provinciaux, qui la traversent pour entrer dans Paris.

C'eſt par la Barrière de l'Étoile que, le 15 décembre 1840, l'empereur Napoléon rentra mort, mais glorieux, dans ce Paris que, le 29 juin 1815, il avait quitté vivant, mais vaincu. Je m'en souviens, quoique je fusse bien jeune alors, — car je mis plus de quarante-huit heures à me dégeler.

C'eſt par la barrière de l'Étoile que passa pour la dernière fois, le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, héritier présomptif de la couronne de France. Il devait, raconte Émile de Labédollière, aller à Saint-Omer inspecter des régiments désignés pour le corps d'armée d'opération sur la Marne, puis rejoindre sa femme aux eaux de Plombières. A onze heures du matin, il monta seul dans un cabriolet à quatre roues en forme de calèche, attelé de deux chevaux à la Daumont. Son intention, en quittant les Tuileries, était d'aller au château de Neuilly faire ses adieux à sa famille. Il avait l'habitude de suivre l'avenue qui eſt perpendiculaire à la porte Maillot; mais, le 13 juillet, il suivit la route transversale qui coupe le village de Sablonville pour regagner l'ancien chemin de Neuilly jusqu'à la cour d'honneur du parc. L'atmosphère était brûlante; quand les chevaux haletants arrivèrent devant la porte Maillot, le poſtillon ne les maîtrisait plus qu'avec peine, quoique son porteur eût seul pris

le galop. Naturellement, entre les deux routes, l'une perpendiculaire, l'autre diagonale, qui s'offraient à eux, ils prirent celle qu'ils avaient l'habitude de suivre, &, à ce moment, comme cela arrive souvent aux chevaux qui sentent les approches de leur écurie, leur vitesse augmenta. Le porteur donna même quelques ruades dans son palonnier. Attaché très-court, ainsi que c'eſt l'usage, particulièrement dans les attelages à la Daumont, le cheval se sentit gêné & s'emporta avec une rapidité qui entraîna le cheval sous-main, lequel était reſté jusqu'alors tranquille. Le prince cria au poſtillon :

« — Tu n'es plus maître de tes chevaux ? — Non, monseigneur, mais je les dirige encore. »

Et en effet, il n'avait perdu ni les arçons ni les étriers ; il tenait vigoureusement les guides & il pouvait espérer détourner ses chevaux, par la gauche, dans la vieille route de Neuilly, qui lui offrait la carrière.

« — Mais tu ne peux donc pas les retenir ? cria de nouveau le prince, qui s'était levé debout dans sa voiture. — Non, monseigneur. »

Alors le duc d'Orléans, qui était fort agile & d'une adresse extraordinaire, se confiant dans la solidité & le peu d'élévation de son marchepied, sauta à pieds joints sur la route & retomba violemment sur le pavé, poussé par la violence d'impulsion qui, de la voiture, s'était communiquée à sa personne. Quelques secondes plus tard, les chevaux se calmaient, la voiture s'arrêtait...

Le prince — ajoute Labédollière — était reſté sans connaissance ; on le transporta dans l'arrière-boutique d'un épicier nommé Cordier. Le maître de la maison, le poſtillon & trois ouvriers le déposèrent sur deux matelas, la tête près du fourneau où l'on faisait ordinairement la cuisine. Plusieurs médecins accoururent & le prince fut saigné, mais sans que son état s'améliorât ; la blessure qu'il avait à la tête comprenait à la fois la contusion, la déchirure, la fracture, l'écartement des sutures, toutes les lésions imaginables. L'évanouissement se prolongeait, & le mourant ne faisait entendre que quelques mots incohérents prononcés en langue allemande... A quatre heures & demie le duc d'Orléans rendait le dernier soupir.

Etrange deſtinée, n'eſt-ce pas ? que celle de ce fils de roi, futur roi lui-même, qui s'en venait mourir dans la boutique d'un épicier ! Les chevaux de sa voiture descendaient-ils donc de celui de Séjan, — qui descendait de ceux de Diomède ? Ah ! combien les petits, les humbles, les pauvres, les gens d'en bas, — qui regardent toujours d'un œil d'envie les gens d'en haut, — durent tressaillir d'aise à la nouvelle de cette catastrophe qui *humanisait* la majeſté royale en la rendant leur égale devant la douleur !

Et comme l'original Mark Tapley (de *Martin Chuzzlewit*), lui qui cherchait les moyens d'entretenir sa jovialité par des événements douloureux & des spectacles triſtes, se fût engagé avec empressement parmi les serviteurs du roi Louis-Philippe ! Au moins

il resterait quelqu'un aujourd'hui pour entretenir de regrets la lampe du souvenir, sur laquelle tant de vents ont soufflé depuis 1842, — entre autres l'ouragan de Février.

Mais il me faut quitter la route de la Révolte, où se trouve la chapelle Saint-Ferdinand, — élevée sur l'emplacement de la boutique de l'épicier Cordier, — & revenir aux alentours de la barrière de l'Étoile, par la grande avenue des Champs - Élysées, au bout de laquelle l'obélisque de Louqsor se dresse comme un point d'exclamation à la place même où tomba la tête de Louis XVI.

A gauche de cette avenue, & confinant à l'ancienne barrière, est la cité Beaujon, que je me reprocherais d'oublier, — non à cause du financier qui lui a donné son nom en y faisant construire sa *Chartreuse* aujourd'hui détruite, mais à cause de l'hôte le plus illustre de cette cité, Honoré de Balzac, mort le 20 mai 1850, « dans une petite maison mystérieuse qui avait abrité les fantaisies du fastueux financier. » On m'excusera de ne pas parler d'un autre hôte de cette cité, M. Arsène Houssaye : quelques-uns le disent homme de lettres ; moi je le crois propriétaire, — & les deux termes s'excluent.

Ce dont je ne serais pas excusable, ce serait de ne pas parler de personnages plus ou moins fameux dont parle, dans le *Paris qui s'en va*, sous le pseudonyme de C. de Sault, la fille de la comtesse d'Agoult, — le peintre Gigoux, le comte d'Orsay, le duc de Bruns-

wick, & mademoiselle-madame Lola Montès : « Combien de jolies villas d'habitation s'élèvent sur l'emplacement des jardins Beaujon ! Ce quartier plaisait aux étrangers, aux artiſtes & aux dilettantes. M. d'Orsay l'habita quelque temps. M. de Nieuwerkerke y venait travailler. Lola Montès y vécut légitimement mariée. Le duc de Brunswick y a enfoui ses trésors, mais son étrange & myſtérieuse habitation touche à ses derniers moments. Déjà ont disparu, remplacés par la chaussée du boulevard : les ateliers de Dantan, son belvédère aux quatre vents, sa Pallas Athénée enveloppée de vignes vierges, son jardinet dessiné, planté de ses mains & tout parsemé de sculptures & de surprises, comme les jardins de Pompéi ; le petit hôtel de madame la comtesse d'Agoult, conſtruction de briques, originale & gaie, où le peintre Jacquand avait révélé un rare talent d'architecte, & bien d'autres agréables retraites. »

Un peu plus bas sont des hôtels conſtruits sur l'emplacement d'un cirque immense — & ridicule — dû à l'imagination de Le Camus de Choiseul, où, pendant neuf ou dix ans, de 1771 à 1780, se donnèrent toutes sortes de spectacles, bals, concerts, &c., à l'imitation du fameux Colisée de Rome, — où se donnaient des combats de gladiateurs & d'animaux féroces.

En face de ces hôtels & de la cité Beaujon, de l'autre côté de l'avenue, eſt le Château des Fleurs, — une succursale du bal Mabille, — &, derrière ce « temple de Terpsychore, » se trouve le temple de la vieillesse,

autrefois couvent d'Augustines, — aujourd'hui maison de retraite pour les vieux naufragés de l'océan parisien, hommes & femmes, qui ont été rejetés sur le rivage de Chaillot avec une épave de 6,000 francs. Parmi ces naufragés, les uns obscurs, les autres célèbres, il faut citer : madame Fusil, actrice du Théâtre-Français, la générale Compans, née comtesse de Lannoy, la comtesse de Schomberg, le neveu de Grétry, Colombel de la Meurthe, — un des rares membres du Conseil des Anciens qui s'opposèrent au coup d'État du 18 brumaire, — Châteauneuf, homme de lettres, &c., &c.

Est-ce à cause des hôtes de Sainte-Périne — ruines humaines pour la plupart — qu'il est de bon goût, depuis quelques années, de crier : *A Chaillot!* toutes les fois que, dans la conversation, quelqu'un dit une sottise ou émet une proposition extravagante ?

LA BARRIÈRE DU ROULE.

Elle était située à l'extrémité de ce qu'en 1865 on appelle le faubourg Saint-Honoré, & de ce qu'en 1635 on appelait la *Chaussée du Roule*, parce qu'elle conduisait au village de ce nom — qui, par parenthèse, a subi bien des métamorphoses depuis le *Crioilum* de saint Éloi : *Crioilum, Rotulus, Rolus, Rolle, Roule.* Le dieu Vishnou n'avait pas plus d'avatars! Mais, au fait, pourquoi *Roule* ne viendrait-il pas de *Crioilum*? *Cheval* vient bien d'*equus!*

Rolle ou Roule, cette barrière ne se diſtinguait pas de ses sœurs par une décoration architectonique plus étonnante : un bâtiment à quatre avant-corps, avec couronnement & dôme, — c'était tout ce qu'elle offrait à notre admiration. Ses souvenirs hiſtoriques ne sont pas plus riches, & je n'aurai pas de peine à engranger dans ce livre la moisson que j'y ai faite. Son seul mé-

rite était d'être le chemin de Neuilly, — un village où tout le monde est blanchisseur, — & des Ternes, — un autre village dont tous les habitants sont employés.

Neuilly, dont on a dépecé le parc royal & vendu les débris du château incendié en 1848, Neuilly n'existe plus que de nom, — un nom de la même famille que celui du village du Roule : *Lulliacum, Nully, Neuilly*. Ses hôtes les plus illustres ont été des hommes de lettres & des hommes d'épée, Cambronne & Gouvion Saint-Cyr, Millevoye & Delisle de Salles, — Delisle de Salles, qui avait écrit au-dessous de son buste :

« Dieu, l'Homme, la Nature, il a tout expliqué ! »

à quoi le bonhomme Andrieux avait ajouté un peu plus tard :

« Mais personne avant lui ne l'avait remarqué. »

Quant aux Ternes, — qui doivent leur nom à l'ancienne ferme d'*Esterne*, — ils ont eu le même honneur que le village de Neuilly : Géricault, un grand artiste, & Michelet, un grand écrivain, les ont habités.

Je reviens avec empressement sur mes pas, je retraverse l'ancienne barrière du Roule, je redescends un peu le faubourg Saint-Honoré & je trouve, à ma gauche, un hôpital qui réhabilite la mémoire du financier Beaujon, un peu compromise par ses folies amoureuses. On n'a le droit de jeter sa fortune par les fenêtres

qu'à la condition de faire pousser des bienfaits à quelques-unes des places où elle tombe. On ne peut être oisif toute sa vie durant qu'à la condition d'être utile à l'heure de sa mort. C'eſt deux ans avant la sienne que le faſtueux parvenu songea à mettre son âme sous la sauvegarde d'une bonne aĉtion qui, comme récompense, se perpétue en perpétuant son nom.

LA BARRIÈRE DE COURCELLES

Celle-là, située à l'extrémité de la rue de Chartres-du-Roule, — aujourd'hui absorbée par la rue de Courcelles, — était décorée d'un bâtiment un peu plus laid que les autres, parce que plus prétentieux : un bâtiment à vingt-quatre colonnes. Je scandalise peut-être les élèves de M. Lefuel ou de M. Duban en me prononçant aussi carrément contre les pâtisseries en pierre dure de l'honnête M. Le Doux, & ils se demandent peut-être de quel droit je romps ainsi en visière avec une tradition d'admiration presque séculaire ; je veux bien leur répondre que mon indifférence à l'égard de ces monuments vient de leur propre froideur à mon endroit : ils ne me disent rien, absolument rien. Je n'admire que ce qui s'impose violemment à mon admiration. Et puis, je vous l'avouerai,—c'eſt la dixième fois que je fais cet aveu, — les monuments les plus

beaux, quand ils sont neufs, ne valent pas le diable; comme à l'Arc de Triomphe de l'Étoile, il leur manque toujours « la ride & l'antiquité fière » : on devrait les démolir à mesure qu'on les conftruit.

La barrière qui nous occupe tenait son nom du village de Courcelles, son voisin. C'était une barrière silencieuse, que traversaient de rares passants, & où les gens peureux n'auraient pas osé habiter, à cause du voisinage du parc de Monceau, alors abandonné, — un parc de Bondy ! Depuis le 1er janvier 1860, depuis surtout la transformation du parc son voisin, la rue de Courcelles & ses alentours sont devenus plus gais & l'on n'a pas craint d'y venir demeurer, comme y étaient venus précédemment des grands seigneurs & de grandes dames, — voire des académiciens : le marquis de Gouffier, la marquise de Choiseul, la princesse Pauline Borghèse, la princesse de Cantacuzène, sir Bulwer, Cambacérès, Charles Dickens, Nisard...

LA BARRIÈRE DE LA ROTONDE DE CHARTRES

Il y a cette différence — curieuse à conſtater — entre celle-ci & toutes les autres, qu'avant le 1er janvier 1860 elle n'exiſtait que de nom & que, depuis cette époque, qui eſt celle de la suppression des barrières de Paris, elle seule exiſte de fait, puisqu'elle eſt l'entrée & la sortie du parc Monceau. J. de La Tynna, dont le *Dictionnaire topographique, historique & étymologique des rues de Paris* a été si souvent & si servilement copié, dit d'elle : « C'eſt une rotonde fort jolie, surmontée d'un dôme; elle eſt située vers le milieu du jardin de Monceau, & porte le nom du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, qui avait fait planter ce jardin. C'eſt à tort que cette rotonde eſt désignée comme barrière, puisque l'on n'y passe pas. » La Tynna ne savait pas que c'était une galanterie de Le

Doux envers le prince qui devait être plus tard Philippe-Égalité, & qui, comme tel, devait livrer sa tête au couperet égalitaire du docteur Guillotin.

Avant de dire ce qu'eſt devenu le parc du duc de Chartres sous Napoléon III, il eſt peut-être intéressant de conſtater ce qu'il était sous son premier propriétaire, &, pour cela faire, je n'imagine rien de mieux qu'un emprunt à un des nombreux recueils du dix-huitième siècle, qui s'occupèrent de ce faux jardin anglais :

« En face de l'entrée principale eſt une espèce de portique chinois, qui sert d'entrée au jardin. Sous ce portique, on communique, à gauche du pavillon du prince, par une petite galerie couverte. Pareille galerie sur la droite rend au pavillon bleu, d'où l'on passe à une autre galerie qui mène à un pavillon dont tous les objets sont transparents, puis à un pavillon jaune, de là aux serres chaudes, que l'on traverse, & au bout desquelles on trouve un petit pavillon chinois orné de glaces peintes en arabesque, &c. Une de ces galeries s'ouvrant par le moyen d'un bouton, vous entrez dans le jardin d'hiver, fabriqué dans une vaſte & immense galerie. La porte, cintrée, est décorée de deux cariatides qui soutiennent un entablement dorique. Derrière les arbres placés près de cette porte, une ſtatue de Faune, tenant deux torches, éclaire l'entrée d'une grotte formant cabinet à l'anglaise. L'eau tombe en cascade sur les rochers qui sont auprès. Parmi les arbuſtes groupés sur ces rochers sont des raquettes & des co-

raux factices, dont les tubes creusés servent à placer des bougies le soir.

« Toute cette galerie, garnie d'un sable fin & rouge, eſt remplie d'arbres & d'arbuſtes en fleurs tout l'hiver, comme lilas, vigne de Judée, aburnum, noyers des Indes, bananiers, palmiers, cerisiers, caféiers, thés, cannes de sucre, etc., chargés de fleurs; de l'autre côté sont de pareils arbres; leurs troncs sculptés & coloriés servent de supports aux vitraux, & leurs branchages s'étendent pareillement sur la voûte peinte en ciel. De diſtance en diſtance sont des lanternes de criſtal censées suspendues à leurs rameaux.

« Vers les deux tiers de cette galerie on voit, à gauche, une grotte extrêmement profonde; une espèce d'antre, formé par des rochers placés dans le fond de cette grotte, s'ouvre; vous passez sous une petite voûte, au bout de laquelle, en montant trois marches, une porte vous introduit dans une petite pièce appelée le *pavillon blanc*; cette pièce ressemble à l'intérieur d'une tente & eſt tendue de même en toile de coton blanche bordée de perse : l'on y jouit d'une vue fort agréable. Rentrant dans la grotte, vous trouvez dans une de ses cavités, à gauche, un tour par où se fait le service des cuisines, lorsque le prince donne à souper dans cette grotte. Par le moyen d'un cordon, les musiciens, qui sont dans la pièce qui eſt au-dessus de cette grotte, sont prévenus d'exécuter des symphonies dont les sons mélodieux, pénétrant dans cet endroit par les lézardes de la roche qui en forme la voûte, viennent surprendre

agréablement les convives, & semblent être produits par les preftiges de la féerie. Une fontaine, coulant sur des rochers, fixe encore vos regards avant de quitter ces lieux enchanteurs.

« Sur la droite de la cour, où vous vous trouvez en sortant, eft un jardin fleurifte. Dans le fond, la pompe à feu. Les bâtiments de la gauche contiennent des serres chaudes, servant à la culture des plantes exotiques, & des arbuftes & fleurs pour renouveler le jardin d'hiver. Tout près eft la cour & la maison du jardinier, à droite de laquelle eft un cabaret. Le chemin qui se présente en face conduit aux ruines du temple de Mars, dont les colonnes sont d'ordre corinthien : leur disposition annonce que ce temple était de forme carrée, & orné d'un périftyle, dont on retrouve encore deux parties. La ftatue de Mars, qui était au milieu, étant trop mutilée, on y a fubftitué celle de Persée, qui eft antique. Après ce temple, vous trouvez une prairie où serpente une rivière; vous traversez une petite île formée par des rochers pour passer dans la prairie opposée, où un sentier sur la droite vous conduit au moulin à vent hollandais, qui fait mouvoir une pompe dont le produit fournit une partie de la cascade du rocher placé dans la pièce d'eau qui eft au bas du moulin : près de là eft un réservoir entouré de rochers servant à recevoir les eaux de Chaillot. Cette pièce d'eau, ainsi que le réservoir, étant dans l'endroit le plus élevé de ce jardin, ils servent à fournir les rivières & fontaines qui en sont l'agrément.

« Derrière le moulin à vent eſt la maison ruſtique du meunier; son intérieur, revêtu de marbre blanc, forme une charmante laiterie, dont tous les vases sont de porcelaine. Auprès eſt un jardin fleuriſte bordé sur la droite par un petit ruisseau provenant d'une fontaine située à gauche du bassin du rocher. En suivant ses bords, on arrive à la montagne, sur le sommet de laquelle on a élevé un petit pavillon rond dans le genre gothique. Là, dominant tout ce qui vous environne, la vue n'eſt bornée que par l'horizon; vous découvrez à droite Montmartre, les hauteurs de Belleville, tout Paris, l'Observatoire, Vanves, Issy, Meudon, Bellevue, Sèvres, Saint-Cloud, le Mont-Valérien, les hauteurs de Marly, Saint-Germain, celles de Sannois, Saint-Prix, Montmorency, Écouen, Épinay, Saint-Denis, puis l'on retrouve Montmartre.

« En descendant vous trouvez à droite un antre formé par des rochers, & qui sert d'entrée à la glacière, pratiquée sous cette montagne. En face eſt la melonnière, derrière laquelle eſt la ferme.

« Traversant le ruisseau sur la gauche, & côtoyant le jardin fleuriſte, vous arrivez au Bois des Tombeaux, composé de peupliers d'Italie, de sycomores, de platanes, de cyprès & de thuyas de la Chine. Le premier objet qui frappera vos yeux sera le tombeau d'une jeune fille dont la figure, couchée & mutilée, eſt en pierre de touche. Vous découvrirez à droite une pyramide imitée de celle de Caïus Sextus à Rome, mais portant le caractère égyptien. Deux cariatides soute-

nant le marbre d'une table vert antique annoncent l'entrée de ce monument, fermé par une porte de fer. L'intérieur eſt décoré de huit colonnes imitant le granit, & enterrées d'un tiers : leurs chapitaux, formés par des têtes égyptiennes, soutiennent un entablement de granit & de bronze. La voûte, en forme de calotte, eſt peinte en caissons avec rosaces de bronze. A droite & à gauche sont placés deux tombeaux de marbre noir antique. Les niches des angles sont occupées par des cassolettes de bronze. Dans une autre niche, en face de la porte, eſt une cuvette de marbre vert antique, sur laquelle une figure de femme accroupie sur ses talons, en se pressant les mamelles, en fait sortir l'eau qui retombe dans la cuvette. Cette figure, du plus beau noir, a pour coiffure un bandeau & des bandelettes d'argent.

« Sur la droite de ce tombeau eſt une urne de bronze posée sur un piédeſtal de marbre blanc, & élevée sur trois marches. En passant derrière la pyramide, vous trouverez à votre gauche une fontaine, & un peu plus loin un tombeau sur lequel eſt une pyramide ronde ruinée. Un sentier, placé près de ce tombeau, vous conduira aux deux pavillons recouverts en treillages & joints ensemble par un berceau. Après vous y être reposé un moment, vous longerez extérieurement le Bois des Tombeaux sur votre droite, & vous apercevrez bientôt la vigne italienne, empressée de gravir le coteau sur lequel elle eſt située ; une ſtatue antique de Bacchus, placée au milieu, réveillera votre âme encore

attriſtée de la scène précédente. Vous serez étonné de voir des poteaux de sept pieds de haut plantés en quinconces servant d'échalas à cette vigne, & soutenant des berceaux qu'elle couvre de ses rameaux & de ses fruits.

« Après avoir traversé cette vigne & le ruisseau qui eſt derrière, vous entrerez dans le bois qui eſt sur la rive opposée. Un chemin irrégulier vous conduira à un point de repos, sur la droite duquel vous admirerez une belle ſtatue antique de Mercure en marbre blanc, & le petit autel antique qui eſt en face. Continuant ensuite votre route, vous arriverez près de deux monuments ruinés, dans l'un desquels eſt la grande pompe à feu, & au rez-de-chaussée une petite chambre décorée à la chinoise. En avançant encore quelques pas, vous entrerez dans une petite place occupée par un bassin de marbre blanc, au milieu duquel eſt un charmant groupe de M. Houdon, sculpteur du roi, représentant une superbe figure de marbre blanc prenant un bain; derrière elle, une autre femme, exécutée en plomb & peinte en noir, figure une négresse tenant d'une main une draperie de marbre blanc & de l'autre une aiguière d'or, dont elle répand l'eau sur le corps de sa maîtresse, d'où elle retombe en nappe dans le bassin. Une porte ruinée, en face de ce groupe, vous conduit à la colonnade qui entoure une partie de la naumachie formée par un vaſte bassin ovale. Sur les rochers groupés dans le milieu eſt un obélisque de granit chargé d'hiéroglyphes. Après avoir admiré les

reftes de la colonnade corinthienne dans l'eau, dont elle décore les bords, & suivant ce bassin, sur la droite, vous rencontrerez un pont de bois peint en gris & en noir, de dessus lequel vous apercevrez la tente tartare, le petit temple de marbre & le jeu de bague chinois.

« En tournant à gauche, au sortir de ce pont, vous entrerez dans le jardin botanique, composé d'arbres, arbuftes & plantes tant indigènes qu'exotiques. Regagnant ensuite le pont, un chemin élevé sur le bord de la rivière vous conduira à la fontaine de la Nymphe qui lui sert de source, puis à la tente tartare, où le chemin, faisant la fourche, mène à droite au jeu de bague & à gauche à la ftatue antique du berger Pâris, devant lequel le chemin, se bifurquant encore, conduit à droite au temple de marbre & à gauche au château ruiné. Des fragments d'un escalier vous permettent de monter dans les ruines de cet ancien fort, & d'arriver sur la plate-forme d'un bâtiment carré & à créneaux. Par le moyen d'un escalier placé dans une tour antique, vous monterez sur la partie la plus élevée de ces ruines, & vous découvrirez tout l'ensemble de ce jardin. Au bas de cet endroit, les eaux, qui viennent de plus loin, forment une cascade sur des rochers près de l'arche principale d'un pont conftruit en pierres meulières & briques, rompu en partie, & tenant à ce château antique. Un autre pont-rempart vous conduira dans un bois agrefte, sur la droite duquel vous irez gagner le temple de marbre blanc; c'eft une rotonde

sans calotte composée de douze colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont des bancs de marbre. Un autel, placé au milieu, sert de piédeſtal à une ſtatue antique & en marbre représentant une des compagnes d'Ulysse lorsqu'il était chez Lycomède. Du temple on arrive, à travers un bois agreſte, à la partie du pavillon du prince, exposée au levant; une bascule, placée entre les deux croisées du milieu, sert à monter extérieurement au premier étage; sur la gauche eſt une fontaine, au bas d'un bassin pratiqué sur une terrasse contiguë à la salle de bains, placé de côté. Traversant le bosquet de la balançoire, qui eſt à droite, vous arriverez à la façade principale du pavillon.

« Le milieu de cette façade eſt orné d'un porche soutenu par des pilaſtres carrés dont les bossages sont peints en marbre jaune de Sienne, & les tables en marbre de Languedoc. Leurs chapiteaux, bosses & ornements, imitent le bronze antique; la couverture eſt aussi peinte en jaune, & les guirlandes en bronze.

« En avant de ce pavillon eſt un bassin qui s'étend circulairement autour du jeu de bague chinois & le renferme dans une île. Trois pagodes chinoises portent un grand parasol qui couvre ce jeu. Ces pagodes, appuyées sur une base horizontale, se meuvent avec le plancher qui eſt sous leurs pieds. La mécanique qui les fait tourner eſt mise en mouvement par des hommes dans un souterrain pratiqué au-dessous. Des bords du plancher partent quatre branches de fer, dont deux soutiennent des dragons sur lesquels les messieurs

montent à cheval. Sur les deux autres branches sont couchés des Chinois qui soutiennent d'un bras un coussin sur lequel s'assoient les dames; ils tiennent d'une main un parasol garni de grelots, & de l'autre un second coussin servant à poser les pieds. Aux bords du grand parasol sont suspendus des œufs d'autruche & des sonnettes. A droite & à gauche de ce jeu de bague, du côté du pavillon, sont des bancs-ottomanes placés dans des enfoncements de verdure. Ces bancs sont en pierre & imitent des carreaux de Perse; au-dessus sont des draperies rayées de violet, d'aurore & de blanc, soutenues par des bâtons. C'eft où se tient la compagnie pour voir courir la bague. A droite & à gauche de ces ottomanes sont des roses ou cassolettes imitant le bronze rouge; leurs guirlandes & ornements sont dorés.

« Sur la gauche du jeu de bague vous apercevrez une niche entre deux colonnes de proportions doriques, ornées de bossages & soutenant un entablement. Cette niche eft occupée par une superbe ftatue de marbre blanc, copiée par le célèbre Bouchardon d'après le Faune antique & dormant qui eft à Rome, dans la villa Borghèse.

« Un sentier qui se présente sur la droite de cet intéressant morceau vous conduira sur le bord d'un fossé qui servait autrefois de clôture au jardin de ce côté : vous pénétrerez dans l'agrandissement que le prince s'eft procuré au delà par un petit pont ployant qui se baisse & se relève contre le mur de clôture.

L'abreuvoir que vous trouv[illegible] nouveau terrain eſt deſtiné aux beſtiaux de la ferme ; de l'autre côté eſt un petit tertre nommé le *Tertre de Diane.* »

J'ai donné *in extenso* cette description, parce que rien ne reſſemble moins au Monceau ancien que le [illegible] parties du jardin, jadis admirées, — par exemple la Naumachie, reſtaurée ; — mais du plan primitif de Carmontel il ne reſte presque plus rien, & je le regrette, malgré le mauvais goût réel de ce plan, où il entrait trop d'imitation du chinois, du grec, du romain, — & pas assez d'imitation de la Nature, cette grande artiſte !

Sous la République, Monceau, chanté par Delille, — il ne lui manquait que cela ! — devint tout naturellement propriété nationale. La Convention décréta qu'il ne serait pas vendu, mais entretenu aux frais de l'État. Sous l'Empire, il échut à l'archichancelier, dont Napoléon voulut ainsi récompenser la complaisance ; mais Cambacérès, effrayé des dépenses que nécessitait l'entretien du jardin & du personnel qu'exigeait le château, s'empressa de reſtituer le cadeau à son généreux protecteur, à qui ses moyens permirent de le conserver pour son propre compte. Sous la Reſtauration, Monceau fit retour au fils de Philippe-Égalité, qui l'habita quelque temps avec la princesse Adélaïde, sa sœur, & dont la famille le posséda jusqu'au décret de 1852.

Aujourd'hui, transformé, émondé, raccourci, sim-

plifié, le parc de Monceau en un square ouvert à tous les flâneurs & à tous les rentiers du quartier, — une sorte de Bois de Boulogne à la portée des goutteux, ennemis des longues marches, & des rêveurs, amis des discrètes solitudes.

LA BARRIÈRE DE MONCEAU

Le peuple — qui n'a pas le moindre souci des étymologies — l'appelait la *barrière Mousseaux*, & certains hiſtoriens — populaires — n'ont pas craint d'écrire *Monceaux*. Il était si simple de dire & d'écrire *Montceau* ou *Monceau* — *Monticellum* — petite éminence, petit mont : le monceau Saint-Gervais, le monceau des Moulins, &c. Les faubourgs de Paris étaient couronnés de monceaux, — Paris étant une vallée.

Ce qui eſt certain, c'eſt que le village qui a donné son nom à la présente barrière, — laquelle, ornée d'un bâtiment à deux périſtyles avec colonnes à bossages, était située à l'extrémité de la rue du Rocher, en face de la route d'Asnières, — ce village a de profondes racines dans notre hiſtoire, puisqu'il en eſt fait mention dans les *Vigilles* de Martial d'Auvergne, à propos du siége de Paris par Jeanne d'Arc (4 septembre 1429) :

« Puis le roy vint a Sainct Denys
Qui luy rendit obeissance,
Laigny avec le plat pays,
Deppendences & l'ajacence.

Oultre en procedant plus avant,
Son ost tira a la Chappelle,
Et dela au moulin a vent
Où y eut escharmouche belle.

Les Angloys qui estoient a Paris
Tous ensemble se retirerent
Affin qu'ils ne feussent peris
Et les murs si fortiffierent.

Le lendemain grant compaignie
De l'ost des Francoys a Monceaulx
S'en vindrent faire ung assaillie
Jusques au Marche des pourceaulx.

Soubs la montaigne s'embucherent
Pour illec estre a couvert,
Et dela gaigner s'en allerent
D'assault ung petit bollevert.

D'un coste & d'aultre canons
Et colleuvrines si ruoient
Et ne voyoit-on qu'empanons
De flesches qui en l'air tiroient.

Adoncques Jehanne la Pucelle
Se mist dans l'arriere fossé
Où fist de besongner merveille
D'un couraige en ardeur dressé.

Un vireton que l'on tira
La vint en la iambe assener,
Et si point n'en desempara
Ni ne s'en voult oncques tourner. »

Une gaillarde, n'eſt-ce pas, cette « bergerelle? » & comme elle méritait bien d'être brûlée vive pour avoir donné ce mauvais exemple de patriotisme!

La barrière de Monceau n'a pas que ce souvenir à son aɛtif, — & n'eût-elle que celui-là, d'ailleurs, il suffirait encore pour la faire plus riche que d'autres barrières : les rues du Rocher & de Miromesnil, qui viennent aboutir à l'endroit où elle exiſtait avant 1860, lui fourniſsent aussi leur petit contingent d'anecdotes, galantes les unes, lugubres les autres.

Car cette rue du Rocher, d'abord nommée — & bien nommée — rue des *Errancis* ou des *Estropiés*, était au siècle dernier ce qu'eſt aujourd'hui, par exemple, la route de Montrouge : un chemin que bordaient quelques maisons, & au bout duquel tournaient deux ou trois moulins, qui faisaient de grands geſtes télégraphiques aux Parisiens, pour les inviter à venir chopiner dans les cabarets environnants : le *Moulin des Prunes*, le *Moulin de la Marmite*, & le *Moulin Boute-à-fin!* Et puis la *Petite-Pologne*, une guinguette fort achalandée, d'où peut-être eſt sorti le diɛton calomnieux pour les descendants de Kosciusko! Et puis des champs, où les ivrognes allaient cuver leur piquette & les enfants enlever leurs cerfs-volants...

Le duc d'Orléans avait sa petite maison dans ce quartier pittoresque mais peu sûr, — une petite maison qui avait appartenu à un gros financier. *La Folie de Chartres* — comme on appelait Monceau — n'était

pas encore conſtruite, & il fallait bien que le prince abritât ses amours quelque part, loin de la foule & du bruit.

Le hasard, qui se plaît dans les antithèses cruelles, voulut qu'on improvisât un cimetière dans le terrain voisin de ces deux galantes hôtelleries, & que l'un des premiers enterrés fût précisément leur propriétaire, le duc d'Orléans, décapité le 6 novembre 1793. Charlotte Corday l'y avait précédé : il y fut suivi par d'autres corps sans tête, Maximilien Robespierre, Couthon, Saint-Juſt, Robespierre le jeune, Dumas, Henriot, Simon, Vivier, Gombeau, Payan, Lavalette, Fleuriot, d'autres encore, — victimes & bourreaux dans le même charnier. Une cruauté de plus, la plus grande, cette cruauté suprême qui consiſtait à faire pourrir ensemble des gens qui avaient vécu séparés par leurs haines ! Et le peuple oublieux qui se met à danser sur ces cadavres, dont quelques-uns au moins devraient lui être chers ! Il fallait appeler ce bal le *Bal des Victimes*, au moins !

Un peu plus bas, dans cette même rue du Rocher, ou des Errancis, était un hôtel qu'avaient habité madame Lætitia, mère de Bonaparte, & Joseph, son frère, à qui, le soir du 18 brumaire, Lucien disait : « La liberté eſt née dans le jeu de paume de Versailles ; elle vient de se consolider dans l'Orangerie de Saint-Cloud. » Il voyait les événements au travers de lunettes vertes, ce Lucien-là !

LA BARRIÈRE DE LA RÉFORME

Je n'en parle que pour mémoire, de celle-là ; elle n'a fait que paraître & disparaître, — comme la République de Février, née en même temps qu'elle, & morte un peu plus tôt.

Cette barrière, qui avait pris son nom du cri au bruit duquel les gardes nationaux avaient chassé le roi Louis-Philippe & fait — sans y songer, mon Dieu ! — une révolution ; cette barrière, que ne décorait aucun monument, & qui n'en était pas plus laide pour cela, était située sur le chemin de ronde de Clichy, entre la précédente & celle qui suit.

La filleule a disparu comme la marraine, & le peuple parisien — qui a des oublis pleins d'enseignements pour les ambitieux — ne se souvient pas plus de l'une que de l'autre.

J'aurais grande envie de m'en attrister, en songeant à tant d'héroïques imbéciles morts en confessant en plein soleil leur foi politique; mais bast!...





LA BARRIÈRE DE CLICHY

Celle-là eſt la digne sœur de la barrière Monceau, par ses souvenirs patriotiques. Je me hâte de dire — afin de n'avoir plus à en parler — qu'elle était « ornée » d'un bâtiment à deux périſtyles de six colonnes, qu'on a bien fait de démolir.

Elle conduisait au village de Clichy & servait d'entrée à la petite ville des Batignolles, — à propos de laquelle mon savant ami Émile de Labédollière s'eſt mis en frais extraordinaires d'érudition, comme si cela en valait la peine. Il m'importe peu, je l'avoue, que ce pays de rentiers, d'employés & de tables d'hôte ait été le *val Bactilion* & se soit appelé tour à tour

Batagliole, *Batifole*, &, finalement, *Batignolles*. Je ne le crois pas aussi ancien que voudraient nous le faire croire les amateurs d'étymologies, &, de tous les plans de Paris que j'ai consultés à ce propos, aucun n'en daigne faire mention. Donnez-lui l'origine qui vous fera plaisir, & ne nous en occupons plus que pour raconter sommairement l'héroïque combat qui fait sa principale illuftration, — après toutefois avoir dit que là se rassemblaient, en 1795, 1796, 1797, les membres de la société connue sous le nom de *Club de Clichy*, dévoués pour la plupart à Louis XVIII, alors Majesté *in partibus*, & qu'écrasa la Révolution du 18 fructidor an V.

Les Parisiennes, qui pouvaient dire comme les femmes Spartiates qu'elles n'avaient jamais vu la fumée du camp ennemi, durent être étrangement surprises alors, dans la nuit du 28 mars 1814, quand elles virent s'allumer, sur les hauteurs de Chaumont & de Montmartre, les feux des bivacs prussiens, & que, dans la matinée du même jour, elles aperçurent, campées sur les boulevards, des familles entières de paysans, chassées de leurs chaumières par les lances des Cosaques. Paris, la cité sainte & inviolée, était menacée d'une invasion!

L'empereur Alexandre avait dit à Michel Feodorowitch, fils naturel du comte Feodor Orlof & colonel de sa garde : « Paris, dépourvu de ses défenseurs & de son grand homme, eft hors d'état, j'en ai la ferme conviction, de nous résifter. Dieu, qui m'a donné la

force & la victoire, veut que je n'en use que pour rétablir la paix & la tranquillité en Europe. Si nous pouvons obtenir cette paix sans lutte, tant mieux. Sinon, cédons à la nécessité, & combattons. Mais, de gré ou de force, en combattant sur des ruines ou en marchant de parade entre des files de palais, il faut qu'aujourd'hui même l'Europe entre à Paris. »

De leur côté, les Parisiens s'étaient dit : « Nous sommes abandonnés de ceux qui auraient dû rester pour nous protéger. Le Dieu des armées lui-même s'est prononcé contre nous. Il nous faut mourir en résistant jusqu'au dernier souffle de vie, & tomber ensevelis sous les murs de notre chère patrie, plutôt que de la voir souillée par la présence de l'Étranger. »

Et Paris s'était armé avec empressement, avec enthousiasme, bourgeois & peuple, enfants & vieillards, vraiment résolu, malgré les défections de ses protecteurs naturels, à combattre jusqu'à la mort, — parce qu'il combattait *pro aris & focis*. Et ce fut un spectacle dont nos pères ont gardé la mémoire, que celui de cette ville frivole transformée en un camp où les femmes préparaient la charpie pour les blessés, où les invalides fondaient les balles destinées aux envahisseurs du sol natal. C'est en entendant raconter cette journée, — glorieuse malgré la défaite, — que j'ai appris à haïr l'oppression.

L'eau-forte d'Émile Thérond, inspirée du tableau d'Horace Vernet, retrace une des scènes du combat de Clichy. Le corps russe du comte de Langeron — un

nom français! — a balayé devant lui les paysans fuyards, inférieurs comme courage à ces Belges tant calomniés qui savaient, eux, mourir sur le seuil de leurs demeures menacées. Une vingtaine de mille hommes, fantassins & cavaliers! Nous n'avions à leur opposer qu'une poignée de vaillants citoyens commandés par le maréchal Moncey, — qui depuis... mais alors il défendait Paris au nom de son empereur absent. Le maréchal avait établi son quartier général chez le père Lathuille, — un cabaret que devait populariser & enrichir cet héroïque épisode. « Buvez & mangez! criait le cabaretier aux gardes nationaux campés à sa porte. Buvez & mangez! Il ne faut rien laisser à l'ennemi!... » L'armée russe s'avança, — les divisions Langeron, Woronzow, York & Kleist; les Parisiens, postés à la barrière de Clichy, malgré leur infériorité numérique, firent bonne contenance, & l'armée russe dut reculer sous le feu de leur artillerie. Mais le Dieu des gros bataillons s'était prononcé, & l'héroïsme des Parisiens devint inutile. D'ailleurs la défection s'était mise partout, toutes les avenues de la capitale avaient été ouvertes, aucune résistance sérieuse n'avait été préparée : l'ennemi entra à Paris comme chez lui.

Voilà ce que vit la barrière de Clichy aux derniers jours de mars 1814. Quelques semaines après, le jeudi 21 avril, elle vit autre chose : ce fut l'entrée triomphale du duc de Berry, ayant à sa droite le prince de Neufchatel & à sa gauche le maréchal Moncey. Le duc de Berry venait de Saint-Denis & il s'en allait aux

Tuileries, où la trahison lui avait préparé un lit, — dans lequel il ne devait pas dormir longtemps, non plus que Louis XVIII. Les principales autorités civiles & militaires de Paris l'attendaient à la barrière. Le préfet de la Seine, M. de Chabrol, prononça le speech d'usage, « un discours simple & touchant, dans lequel — disent les journaux courtisanesques du temps — il chercha à exprimer le bonheur des habitants de la capitale en revoyant les petits-fils de notre bon Henri ; » & comme, après tout, malgré leur banalité, ces paroles-là étaient agréables pour les oreilles d'un prince ami de l'hyperbole, le duc de Berry ne s'en fâcha pas ; au contraire, il parut convaincu du « bonheur « qu'allaient éprouver les Parisiens à contempler ses auguftes traits, & il remercia le préfet de la Seine. Le maréchal Moncey ne sourcilla pas.

Un an après, dans la nuit du lundi 20 mars 1815, un carrosse pesant, suivi de quelques fourgons plus pesants encore, traversait cette pauvre barrière de Clichy, — mais dans un sens contraire. Le carrosse, qui venait des Tuileries, emportait au triple galop de ses chevaux de pofte S. M. Louis XVIII ; les fourgons, qui venaient aussi des Tuileries, emportaient des provisions de toute nature. Un roi si chrétien ne pouvait voyager sans viatique, — & Louis XVIII allait loin !

Le même jour, presque à la même heure, un second carrosse, venu du même lieu que le précédent, traversait du même galop rapide la barrière illustrée par la belle défense du maréchal Moncey. Dans cette seconde

voiture, & probablement fort inquiet sur l'issue de ce voyage de nuit, était le comte d'Artois. Le duc de Berry, à cheval, l'accompagnait. Songea-t-il, au moment où il passa devant le cabaret du père Lathuille, au « discours simple & touchant » prononcé là, un an auparavant, par le préfet de la Seine ? Peut-être : il se passe en une minute tant de choses dans la cervelle d'un homme !

LA BARRIÈRE BLANCHE.

Cette barrière, qui se composait d'un seul bâtiment avec trois arcades au rez-de-chaussée, & se trouvait à l'extrémité des rues Blanche, Fontaine & de Bruxelles, s'appelait originairement *Barrière de la Croix-Blanche*, — du nom d'une enseigne voisine, probablement lorsque ce chemin était celui des *Porcherons*.

Quel souvenir ces dix lettres évoquent! La barrière Blanche disparaît pour faire place à ce village à cabarets qui eut l'honneur d'être chanté par Vadé, l'illuſtre auteur du *Catéchisme poissard* — & de la langue poissarde : *les Porcherons!*

« . . . . Les Porcherons,
Où vont luronnes & lurons,
Les jours de fête & le dimanche,
Casser ou la gigue ou l'éclanche,
A gogo boire & ribotter,
Farauder, rire & gigotter,

Et puis aussi force gambades
Par maintes & maintes gourmades
Qui donnent le plaisir après
A chacun de faire la paix.

C'eſt là qu'un robuste plaisir
N'a jamais le temps de languir.
Ton bruyant, gros ris, cris, tapage,
Saut, lippée, & grand bavardage,
La chanson & le quolibet,
Les sons aigus du coup d'archet,
De vineau le pot ou la pinte
Que l'on vide là sans contrainte,
Tout cet ensemble divertit
Qui n'a souvent sol ni crédit... »

Quoique vous vous en doutiez bien un peu, Vadé vous apprend quels hôtes peuplaient deux jours par semaine ces bien-aimés *Porcherons :*

« Honnêtes gens de tous métiers,
Cordonniers, tailleurs, perruquiers,
Harengères & ravaudeuses,
Écosseuses & blanchisseuses,
Servantes, frotteurs & laquais,
Mignons du port ou porte-faix,
Par-ci par-là soldats aux gardes
Et leurs commères les poissardes
Qui, n'ayant crainte du démon,
Vous plantent là tout le sermon
Pour galoper à la guinguette
Où se grenouille la piquette... »

Bas blancs, souliers fins, chevelure
Poudrée à blanc, sont la parure
Des jolis cœurs qui, contents d'eux,
Y vont faire les doucereux.
On fait jabot, on fait manchette,

On a chemise blanche & nette,
Petit chapeau, grand bourdalou,
Mouchoir à flot autour du cou,
La rouge culotte de panne,
En main ou sous le bras la canne,
Vefte de toile ou de coton,
En fine nacre le bouton;
Tête en avant, coude en arrière,
La rose dans la boutonnière,
Aux mains, hiver, été, les gants,
Bourses, tresses ou catogans... »

Le tableau eft-il assez complet? Et il y en a vingt pages comme cela. Étonnez-vous, après, que la vogue fût aux *Porcherons*, que le peuple y allât « rouler ses paturons, » & que les grandes dames elles-mêmes s'y rendissent, déguisées, — comme la vertueuse madame de Genlis, qui y fit la conquête du coureur de M. de Brancas, lequel ne voulait plus la quitter, l'imprudent !

Ah ! le beau temps, le bon temps, le temps démocratique par excellence, — quoi qu'en prétendent les puritains! Voyons, pères conscrits du Progrès, avouez qu'on s'amusait plus alors qu'aujourd'hui ?

Le cabaret de Coquet, à la barrière Blanche, n'a remplacé qu'imparfaitement *les Porcherons*. On n'y rencontre pas madame de Genlis, c'eft vrai, — & c'eft un avantage; mais le coureur du duc de Brancas a laissé par là de sa graine, qui pousse comme chiendent, à la grande joie des grisettes du quartier, lesquelles ne sont autre chose que des filles entretenues. Manon Lescaut eft un type charmant — que gâtent les cheva-

liers Desgrieux du bal de *la Reine-Blanche,* le voisin de Coquet.

Ce qui gâte la barrière Blanche, c'eſt le cimetière Montmartre, dans lequel on cessera bientôt d'enterrer, car il est plein. Qu'on me permette de donner en passant un souvenir à quelques-uns de ses hôtes, — non pas les plus fameux, mais les plus sympathiques: Godefroy Cavaignac, Manin, sa fille Emilia, Buonarotti, Charles Fourier, Alfred & Tony Johannot, Artot, Adolphe Nourrit, Henri Murger, Alexandre Privat d'Anglemont.

Puisque je suis en train de voisiner, les admirateurs de la pyrotechnie ne me pardonneraient peut-être pas d'omettre parmi ces morts Claude Fortuné Ruggieri, « artificier du roi, » dont le fils, « artificier de l'empereur,» habite précisément, place de la barrière Blanche, une petite maison qu'il eſt impossible de ne pas voir quand on descend de Montmartre, & qui continue, je crois, celle qu'habitait le marquis de Cuſtine.

Je regrette *les Porcherons.*

LA BARRIÈRE PIGALLE.

« Enfants, voici les bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Je les vois toujours passer devant moi, trapus, solides, piétinant dans la boue du chemin de ronde, les naseaux fumants, les cornes ondulant comme une forêt de dards, & se dirigeant, résignés, vers l'abattoir de l'avenue Trudaine. « S'ils voulaient, pourtant ! » ai-je murmuré souvent, irrité de cette résignation — qui nous vaut de si savoureux roatsbeefs. S'ils voulaient ! Oui ! mais ils ne veulent pas, — ils ne songent pas à vouloir ! Ils se savent dieux sans doute, & c'eſt leur soif d'immortalité qui les pousse ainsi en aveugles vers l'échaudoir, sans souci des coups de crocs que leur adressent, en manière d'avertissement, les trop fidèles chiens des bouviers. Qu'importe, à ceux que la massue attend, une douleur de plus ou de

moins? Ne cachez pas vos tabliers, rouges ou verts, blancs ou bleus, enfants; passez au contraire, tranquilles & confiants, parmi les rangs épais de ces redoutables animaux — plus doux que des moutons! Ce n'eſt pas des esclaves qu'il faut avoir peur, mais de ceux qui les mènent.

C'eſt égal : quand, dans les nuits d'été, ma fenêtre ouverte, j'entendais sourdre au loin ce total de piétinements qui m'annonçaient l'arrivée d'un troupeau de bœufs, je ne pouvais m'empêcher de tressaillir, — songeant au bruit que fait, dans la nuit, un régiment en marche...

Je la revois aussi, cette modeſte barrière que déshonorait un bâtiment à quatre façades avec colonnes & massifs vermiculés, & que décorait vraiment, sans en avoir l'air, un puits encagé qui me faisait songer à celui de Quintin Metzys, qui se trouve à Anvers, rue de la Musette-Bleue. On n'y puisait plus d'eau depuis longtemps, mais il exiſtait quand même, & il aurait été dommage qu'il n'existât pas : les choses inutiles sont les plus agréables.

C'était la frontière naturelle d'un pays galant & artiſte, — le quartier Bréda, où fleurissent les lorettes & les peintres, celles-ci *modèles* de ceux-là. Le chemin de ronde était bordé d'ateliers regardant le nord — d'où nous vient la lumière. A droite de la barrière eſt une maison briques & pierre, d'un goût très-simple & très-heureux, — celle de Diaz. De l'autre côté de la place, à gauche, eſt l'atelier de Charles Comte. En face de la

fontaine qui remplace — mal — le puits de Quintin Metzys eſt l'atelier de Puvis de Chavannes. Dans le voisinage, d'autres ateliers encore, parmi lesquels celui de Ludovic Durand, un sculpteur de talent qui a éprouvé le besoin d'ajouter à sa lyre une corde d'argent — celle de photographe, — & à qui le succès a donné raison.

Comme contraſte à ces petits temples dignes d'un quartier & d'une barrière illuſtrés par le souvenir de l'auteur du *Mausolée du maréchal de Saxe*, je mentionnerai ici deux temples à bière, le *Café de la Nouvelle Athènes* & le *Grand Café de la place Pigalle*, qui tous deux se font vis-à-vis & concurrence sur cette place agrandie par la démolition du mur d'enceinte. Le *Café de la Nouvelle Athènes*, au début, était le rendez-vous des rapins & des gens de lettres du pays Bréda, panachés de quelques « hétaïres; » mais le *Grand Café de la place Pigalle* s'eſt inſtallé là, à côté de la maison de Camille Roqueplan, & il a été adopté tout de suite par la clientèle volage de son voisin; si bien adopté même, qu'à de certains jours on ne saurait y trouver une table pour savourer en silence son café & son *Tintamarre*. Pourquoi cette vogue? Je n'en sais rien & je ne chercherais pas plus longtemps à le savoir, si ce n'était pas là un lieu de rendez-vous pour beaucoup de gens de lettres connus qui l'ont pris sous leur protection & en ont fait leur Café Procope, — malgré son étrange appellation de *Café du Rat Mort*. Il mériterait plutôt de s'appeler le

Café San Fourche, à cause des nombreux exemplaires du genre chien qui s'y trouvent parfois réunis : terriers, épagneuls, bichons havanais, lévriers, barbets, caniches, & qui s'y livrent, sans qu'on les en prie, à des combats acharnés fort émouvants — & fort ennuyeux. Les « hétaïres » n'y manquent pas non plus, les unes jolies, les autres aimables, — mais presque toutes mistronneuses en diable. Des femmes brelandières, fi !

J'allais oublier de mentionner une institution du temps de Louis XI, la poſte aux chevaux, établie à l'extrémité de la rue Pigalle, en face du n° 60, par M. Dailly père ; institution jadis importante, malheureusement amoindrie par les chemins de fer, qui ont supprimé tant de choses pittoresques. Nous n'irons plus en poſte, car les traits sont coupés ! Il y a bien encore des poſtillons avec le coſtume de Cholet dans l'opéra-comique d'Adam ; mais ils ne conduisent plus personne — que les exemplaires du *Petit Journal*.

LA BARRIÈRE DES MARTYRS

A l'origine, c'était la *Barrière de Montmartre*, parce qu'en effet elle conduisait à ce village fameux à plusieurs titres, — les uns anciens & les autres modernes. Puis elle s'était appelée *Barrière des Martyrs*, parce qu'elle était située à l'extrémité de la rue de ce nom, qu'elle fermait.

Montmartre ! Frédégaire l'appelle *Mons Mercurii*, l'abbé Hilduin *Mons Martis*, Frodoart & l'abbé Lebœuf *Mons Martyrum*, — sans compter les autres hagiographes ou hiftoriographes, petits ou gros, connus ou inconnus, bénédictins ou regrattiers littéraires, qui l'appellent à leur fantaisie. Il y en a pour tous les goûts. Et puis cela permet à ces chroniqueurs, sacrés ou profanes, de placer là, tantôt un temple de Mercure, tantôt un temple de Mars, tantôt un lieu deftiné au supplice des coupables — & même des innocents.

Cette dernière hypothèse eſt la plus vraisemblable. Nous avons un vieux mot français, *martroy*, qu'on retrouve dans la plupart des villes du Centre & du Nord, & qui ne signifie pas autre chose que ce qu'a signifié pendant longtemps la place de Grève. Maintenant, que ce lieu ait été témoin du martyre de saint Denis ou du supplice de misérables inconnus, voilà ce que les plus savants ignorent & ce qu'il m'eſt bien permis, à moi ignorant, de ne pas savoir. Assurément cela eſt fâcheux pour la mémoire de saint Denis & de ses deux compagnons, saint Eleuthère & saint Ruſtique, qui se trouve ainsi couverte d'obscurité, à moins que l'on ne veuille accepter la légende qui les concerne — & qui ne doute de rien, elle.

Quoi qu'il en soit de cet épisode final de la vie de l'apôtre des Gaules, une vénération s'était attachée, dès le troisième siècle, à cette colline expiatoire qui dominait Paris comme un remords. Une crypte, découverte en 1611, & probablement contemporaine de la Passion de saint Denis, servit pendant longtemps de prétexte à de pieux pèlerinages, qu'augmenta encore, au douzième siècle, l'éreſtion d'une chapelle fondée par Alix de Savoie, femme de Louis VI, &, à côté de cette chapelle, l'éreſtion d'un monaſtère de bénédiſtines. Aussi, pendant longtemps, la Chaussée des Martyrs, qui continue la rue de ce nom, fut-elle le chemin battu par des processions de fidèles & de curieux qui, dans les grandes circonſtances, s'en allaient vers le sommet du Mont Sacré pour y implorer l'assiſtance de Dieu;

& même, après la deſtruction de l'abbaye, le peuple parisien continua d'aller chaque année visiter processionnellement l'église Saint-Pierre, dont le curé avait l'autorisation d'établir un Chemin de la Croix, avec ses neuf ſtations. La génération de 1830 se souvient de ce Calvaire de Montmartre ; mais celle de 1860 ne se doute même pas qu'il exiſte encore, — malgré les indulgences plénières accordées par Grégoire XVI. Les Parisiens perdent aussi volontiers leurs vieilles habitudes qu'ils en prennent de nouvelles : voilà une trentaine d'années que le pèlerinage de Montmartre eſt abandonné, comme celui du Mont-Valérien, — tous deux fort en honneur sous la Reſtauration. La foi se dissout peu à peu dans les âmes, le siècle se fait athée.

Quant à la Chaussée des Martyrs, qui montait jadis jusqu'au sommet de la butte, & à laquelle la rue Antoinette barre brutalement le chemin, elle ne voit plus maintenant, en guise de pèlerins, que les employés qui ont choisi Montmartre comme résidence, &, de temps en temps, des nouveaux mariés qui s'en vont faire leur repas de noce au *Pavillon des Princes*, — un reſtaurant ambitieux tenu par le successeur de l'illuſtre Lointier. On feſtine là de la même façon qu'à la *Boule Noire*, — le reſtaurant d'en face, — & peut-être y danse-t-on avec moins d'entrain qu'à l'*Elysée*.

Malgré la rue Antoinette & sa barricade de hautes maisons, je ne crains pas de remonter de temps en temps la Chaussée des Martyrs & d'aller m'inſtaller au sommet extrême de cette montagne autrefois cé-

lèbre, aujourd'hui découronnée de son abbaye & décoiffée de ses moulins qui lui prêtaient une physionomie originale. J'éprouve une âpre joie à contempler ainsi cette grande ville qui fait tant de tapage & de fumée, & qui ne tient pas cependant, pour mes yeux, plus de place qu'elle n'en occupe sur la carte de France, — la circonférence d'une pièce de cent sous, ses armes parlantes ! Moi, atome sans nom, né d'hier, mort demain, je ressens à l'âme comme une âcre volupté en songeant à ce million d'autres atomes qui dansent à mes pieds, dans cette fumée, au milieu de ce bruit, — à toutes ces fourmis humaines qui s'agitent sans que Dieu les mène, inquiètes, épeurées, affolées de convoitises, & chacune d'elles traînant son fétu de paille comme un boulet de fer. Dans cette contemplation absorbante, qui m'extériorise momentanément, & d'acteur de la grande mêlée sociale me transforme en spectateur, j'oublie que, moi aussi, j'ai ma pierre à rouler, & je dépense tant de méprisante pitié pour les autres qu'il ne m'en reste plus assez pour moi — qui peut-être en ai plus besoin que personne !

Ainsi donc c'est cet amas confus de cheminées noircies par les pluies & par les fumées qui donne le *la* dans le concert universel ! C'est ce tas de moellons qui pèse sur le monde ! O dieux immortels ! que cela me semblerait triste si je n'avais, pour me dérider, quelque bonne ironie gauloise ou saxonne, — par exemple, l'histoire que Sam raconte à son maître Pickwick, de ce charcutier qui avait inventé une mécanique à va-

peur, patentée, pour fabriquer des saucisses sans fin. Il était très-fier de sa mécanique, ce charcutier, mais un peu moins de sa femme, « la plus mauvaise des mauvaises. » Un jour il disparaît sans qu'on sache où il eſt allé, & sa femme, parfaitement consolée, continue son commerce. Quelques jours après celui-là, un vieux gentleman vient se plaindre à elle qu'il a trouvé des boutons dans ses saucisses, — des boutons de culotte. La veuve n'en veut rien croire ; le vieux gentleman, pour la convaincrė, lui montre les fragments recueillis par lui ; alors, elle, les reconnaissant, lui dit tranquillement : « Ce sont les boutons de la culotte de mon mari ; dans un moment d'impatience, il se sera bêtement converti en saucisses... »

Une bouffonnerie de ce genre — qu'elle soit de Dickens ou de Rabelais, de Swift ou de Gozlan — appliquée comme cataplasme sur un esprit malade ou *battu du diable*, dirait Saint-Simon, vous le guérit en un tour de main. Essayez-en !

LA BARRIÈRE ROCHECHOUART

Elle était située à l'extrémité de la rue du même nom qui, comme elle, le devait à dame Marguerite Rochechouart de Montpipeau, abbesse de Montmartre en 1718, morte en 1727. L'honnête M. Le Doux n'avait pas eu le temps de s'occuper d'elle, &, pendant une quarantaine d'années, elle était reftée sans « monument » : ce ne fut qu'en 1826 — époque mémorable de la Déclaration des évêques de France relativement à l'indépendance des rois dans l'ordre temporel — qu'on songea à la « décorer. » 1860 lui a arraché sa décoration.

Dame Marguerite de Montpipeau à part, tout l'intérêt de cette barrière lui venait de son voisinage du hameau de Clignancourt, dont l'exiftence remonte au treizième siècle, ainsi qu'il appert d'un vieux titre où il eft dit qu'un seigneur de Clignancourt tenait à Paris un terrain du seigneur de la Tour de Senlis.

Là, comme à Montmartre & aux environs, les soudards de toutes les époques prirent leurs ébats, — & l'on sait ce que sont les ébats des soudards! Au quinzième siècle, Bretons & Bourguignons — dit la *Chronique scandaleuse de Louis XI*, à l'an 1475 — « furent ès terrouers de Clignencourt prendre & vendanger toute la vendange qui y estoit, jaçoit ce qu'elle n'estoit point meure... » Vous voyez d'ici les résultats! Mais cette punition était encore trop douce pour des gens de cette trempe.

En 1815, l'armée anglaise, campée aux portes de Paris, imita tout naturellement les Bretons & les Bourguignons de 1475, — sans doute pour épargner aux vignerons la peine de vendanger eux-mêmes leurs vignes, — & elle fut punie comme ils l'avaient été.

Un Parisien de 1790 ne reconnaîtrait plus aujourd'hui cette barrière Rochechouart, qui alors confinait à des terrains vagues. Le seul établissement qui y donnât un peu de vie & de gaieté était un quadrilatère entouré de cordes, au centre duquel on voyait un jeu de tonneau & des tables pour les buveurs. C'était l'embryon du *Petit-Ramponneau* actuel, qui a déjà fait la fortune de trois ou quatre de ses propriétaires.

Je n'ai plus rien à dire de cette barrière, — sinon que son chemin de ronde était bordé par les murs de clôture de l'abattoir, construit en 1809 par M. Poidevin, architecte.

LA BARRIÈRE POISSONNIÈRE

Aucun monument ne décorait d'abord cette barrière, située à l'extrémité de la rue du Faubourg-Poissonnière; ce ne fut que dans les premières années du règne de Louis-Philippe, vers 1838 ou 1839, qu'elle eut sa décoration — dont elle se serait certainement passé. C'était, officiellement, la ***barrière du Télégraphe***, parce qu'elle conduisait, ni plus ni moins que la précédente, au télégraphe des frères Chappe, établi sur les hauteurs de Montmartre, derrière l'ancienne abbaye; mais, pour tout le monde, c'était la ***barrière Poissonnière.***

Au dix-septième siècle, cet endroit — qu'on appelait le *Chemin de la Nouvelle-France* — était semé de jardins, de cabarets & de guinguettes. Au dix-huitième siècle, les maisons n'y abondaient pas davantage, — les petites maisons exceptées, celles-là qu'on cachait alors le plus loin possible des regards indiscrets,

& où l'on se rendait avec le fameux manteau couleur de muraille qui apprenait aux passants ce qu'on voulait précisément leur céler. Les grands seigneurs d'alors — comme les gros bourgeois d'aujourd'hui — menaient la vie en partie double ; ils avaient un hôtel au milieu de Paris, dans le quartier Saint-Germain, où ils édifiaient le voisinage par leur dignité, leur luxe décent, leurs mœurs imposantes ; & à l'autre extrémité de Paris, dans un faubourg quelconque, à deux pas d'une guinguette, adossée à un jardin maraîcher, était la modeſte maison où s'engloutissaient en folies de toutes sortes des héritages entiers. Ainsi, par exemple, le comte de Charolais, pair de France, gouverneur de Touraine, prince du sang : pour tout le monde, le monde officiel, il demeurait à l'hôtel de Condé ; mais pour les filles d'Opéra & pour quelques débauchés, ses amis, il avait pour domicile réel une maisonnette entre cour & jardin, vers le haut du Chemin de la Nouvelle-France, devenu depuis la rue du Faubourg-Poissonnière. Seulement, à l'hôtel de Condé on l'appelait le comte de Charolais gros comme le bras, & au faubourg on l'appelait familièrement le prince Charles — en le tutoyant.

Les petites maisons ont disparu, les grands seigneurs aussi, les filles d'Opéra aussi, — mais les mœurs sont reſtées. Les bourgeois riches laissent les danseuses à leur espalier & se contentent des petites dames du quartier Bréda, qui ont la spécialité des Camusot & des barons de Nucingen.

Depuis une quinzaine d'années les alentours de la barrière Poissonnière ont changé de physionomie. Là où, en 1848, était un vafte espace désert, au milieu duquel on commençait à bâtir l'hôpital Lariboisière, & où, aux néfaftes journées de juin, les insurgés s'étaient fait une position inexpugnable, — là se dressent maintenant de nombreuses maisons, hautes comme les plus hautes & belles comme les plus belles : le désert eft peuplé. Et non-seulement en deçà de l'ancienne barrière, mais encore au delà, à droite & à gauche de la rue des Poissonniers, jusqu'à la rue Marcadet.

LA BARRIÈRE DES VERTUS (1).

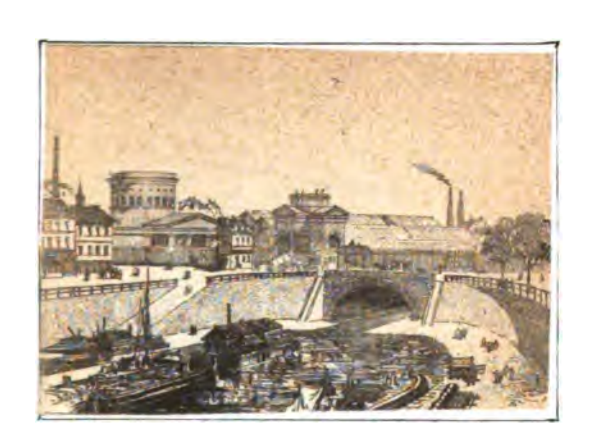
Son nom ne lui a pas porté bonheur, à celle-là. Il venait d'une image miraculeuse de la Vierge qui sc trouvait dans l'église d'Aubervilliers, — un village célèbre dont cette barrière était le chemin. Les pèlerins affluaient là, d'abord par dévotion pour l'image miraculeuse, ensuite — s'il faut en croire le sceptique Dulaure — par admiration profane pour les pèlerines, la plupart jolies.

Qui sait cela aujourd'hui? Personne — hormis les

(1) Avant cette barrière, & immédiatement après la barrière Poissonnière, devait venir naturellement — pour ne pas interrompre l'ordre suivi jusqu'ici par moi — la barrière de la Chapelle. Mais, à cause de l'événement — ou plutôt de l'avénement — que relate ce chapitre, j'ai dû le placer quelques pages plus loin, après celui que je consacre à la barrière de la Villette, dont il est pour ainsi dire la conclusion.

gens dont c'eſt le métier de le savoir. Qui sait aussi que la rue Château-Landon, qui aboutit à l'ancienne barrière des Vertus fut, en son temps, le *Chemin des Potences*, — par allusion, sans doute, aux fourches patibulaires de Montfaucon? Rue siniſtre, barrière mélancolique, votre hiſtoire attriſterait les gens sensibles ; je la supprime.

Imaginez au contraire la *barrière des Vices :* quelle hiſtoire amusante!



LES BARRIÈRES DE LA VILLETTE ET DE PANTIN.

Je n'en mets pas deux ensemble pour avoir plus tôt fini, comme on serait peut-être tenté de le supposer. Je n'ai nulle hâte d'arriver à la fin de ce volume, qui me plaît à écrire parce qu'il concerne Paris. Mais si je siamoise ainsi les deux barrières de la Villette & de Pantin, c'eſt qu'elles sont siamoisées dans la réalité — & dans l'eau-forte d'Émile Thérond : je ne saurais sans danger les séparer.

Toutes deux se touchent donc. L'une, la barrière de la Villette, située à l'extrémité de la rue du Faubourg-Saint-Martin, & qu'on a cru devoir conserver — sans

doute comme spécimen — eſt, disent les frères Lazare, « remarquable par la richesse de sa conſtruction, qui conviendrait mieux à un temple qu'à un bureau de perception des droits d'entrée. Elle se trouve sur la ligne d'axe du bassin de la Villette. L'observateur qui se place à l'extrémité du bassin a devant les yeux un charmant panorama, heureusement complété par le monument de la Villette. »

Le panorama, passe! S'il n'est pas « charmant, » du moins n'eſt-il pas désagréable. Il devait même être assez plaisant à contempler, sous la Reſtauration, au milieu de l'hiver, quand, parmi les patineurs venus là des quatre coins de Paris, brillait du triple éclat de la jeunesse, de la grâce & de la beauté, une dame en robe noire à hauts volants, en chapeau rose & en brodequins, qu'on appelait « la belle Hollandaise. » Mais, pour le monument, j'oserai ne pas être de l'avis des frères Lazare.

La seconde barrière jumelle, la barrière de Pantin, située à l'endroit où vient aujourd'hui la rue de Lafayette-prolongée, qui a absorbé la rue du Chemin-de-Pantin, on me permettra de n'avoir pas, à propos d'elle, de mouvements d'exsultation plus désordonnés qu'à propos de la barrière de la Villette. Ce sont deux sœurs, une grosse & une petite ; je ne leur ferai pas l'injure de préférer l'une à l'autre, — car toutes les deux se valent : si j'avais à faire un choix, je me prononcerais plutôt pour la Rotonde Saint-Martin, qui leur sert de trait d'union.

Moellons à part, c'est là un endroit intéressant pour le collecteur de souvenirs. Je ne parle pas de la mère Radig & de son cabaret populacier, auxquels le délicat M. de Jouy a consacré un chapitre de son *Ermite de la Guyane* : je parle de quelque chose de plus éloquent pour l'esprit & pour le cœur d'un Parisien, — de la Bataille de Paris, dont le dernier acte, le plus lamentable de cette tragédie politique, vint se jouer à la Villette.

On ne s'attend pas à un récit, même écourté, de cet épisode suprême. Outre que je ne me sens pas l'étoffe d'un historien, & que je dirais mal — malgré mon envie de bien dire — les phases diverses du combat inégal livré par les armées alliées aux Parisiens, quiconque les veut lire sait où les trouver : dans les Mémoires contemporains & dans les historiens autorisés comme Vaulabelle. Ce qu'il ne m'est pas permis d'omettre ici, à propos des deux barrières jumelles, c'est que ce fut à deux pas d'elles, dans un misérable cabaret de la Villette, *le Petit Jardinet,* tenu par Lebrun, que, le soir du 30 mars 1814, se réunirent les hommes qui tenaient désormais entre leurs mains le sort de la France : le comte de Nesselrode, le comte Orlof, le comte de Paër, le capitaine Peterson, le duc de Raguse, le duc de Trévise, le colonel Fabvier, & je ne sais plus quels délégués encore, anglais, prussiens, russes — ou français. Ils étaient nombreux, dans ce petit cabaret ; & cependant ils auraient voulu l'être davantage, afin d'en avoir moins lourd à porter

sur la conscience & devant l'impartial tribunal de la Postérité. A cinq heures, après de longs débats & d'ardentes discussions, ils signaient le traité dont suit la teneur :

Capitulation de Paris.

« Art. 1er. Les troupes françaises, sous les ordres des maréchaux ducs de Trévise & de Raguse, évacueront Paris le 19 (31) mars, à sept heures du matin.

« Art. 2. Elles emmèneront avec elles toute leur artillerie & tous leurs bagages.

« Art. 3. Les hoſtilités ne pourront recommencer que deux heures après l'évacuation de la ville, c'eſt-à-dire pas avant neuf heures du matin, le 19 (31) mars.

« Art. 4. Tous les arsenaux & magasins militaires reſteront dans l'état où ils se trouvaient avant la signature de la présente capitulation.

« Art. 5. La garde nationale à pied & à cheval sera complétement séparée des troupes de ligne ; les alliés se réservent de la conserver & de la désarmer, ou bien de la dissoudre.

« Art. 6. La gendarmerie de Paris partagera, à tous égards, le sort de la garde nationale.

« Art. 7. Les blessés & les maraudeurs qu'on rencontrera encore en ville, après trois heures de l'après-midi, seront considérés comme prisonniers de guerre.

« Art. 8. La ville de Paris eſt recommandée à la générosité des puissances alliées. »

On ne meurt pas de honte.

Dans la nuit qui suivit la signature de cet acte, qui biffait l'Empire, chassait l'Empereur & poignardait les libertés publiques, Alexandre & Frédéric-Guillaume quittaient le château de Bondy, leur quartier général, & venaient jusqu'aux portes de Paris, pour juger par eux-mêmes de la situation.

Malgré la proclamation de l'armiftice par des officiers, précédés de trompettes, qui avaient parcouru toutes les lignes & fait cesser le feu de part & d'autre, on entendait de temps en temps retentir dans la nuit quelques coups de fusil, — qui semblaient autant de proteftations désespérées contre l'assassinat de l'honneur français, dont s'étaient rendus coupables une poignée de diplomates étrangers, c'eft-à-dire ennemis.

Les deux potentats durent tressaillir, malgré la volupté farouche qu'ils éprouvaient sans doute à se sentir enfin les maîtres de ce peuple qui les avait faits ses esclaves & condamnés comme tels à orner le char de triomphe de son orgueilleux Empereur. Ils durent tressaillir, comme tressaillent les meurtriers le crime accompli, même lorsque leur butin eft là pour les consoler de leurs transes; mais ils n'en montèrent pas moins d'un pas hardi jusqu'au sommet de la butte Chaumont pour savourer à leur aise le spectacle que leur offrait à cette heure Paris,—le Paris tant convoité, que leur livraient la lâcheté des uns & le découragement des autres, la trahison de ceux-ci & la faiblesse de ceux-là! Paris dormait.

Le lendemain matin, au moment précis fixé par la Capitulation, les armées alliées faisaient leur entrée dans la ville conquise — & heureuse de l'être, s'il faut en croire *le Journal de Paris* du 1er avril 1814, dont le récit mérite d'être consigné ici comme renseignement, — ou plutôt comme enseignement :

« Les acclamations du peuple se sont fait entendre de toutes parts ; mais l'enthousiasme était porté à son comble aussitôt que les regards pouvaient se fixer sur LL. MM. l'empereur Alexandre & le roi de Prusse. Des cris d'allégresse s'élevaient dans les airs ; on se précipitait aux pieds de la personne auguſte de S. M. l'empereur de toutes les Russies. On pressait ses mains, ses habits ; & la bonté toute particulière avec laquelle ce monarque accueillait ces témoignages de reconnaissance & de respect a laissé dans tous les cœurs une impression que rien ne pourra effacer. On peut le dire, les faſtes de l'hiſtoire ne présentent pas l'exemple d'un enthousiasme aussi éclatant & aussi sincère. »

On peut l'ajouter : l'hiſtoire de la presse n'offre pas l'exemple d'une abjection aussi forte & d'une servilité aussi audacieuse. Louis XVIII pouvait venir : les « cœurs » étaient préparés pour le recevoir.

Il ne tarda pas, en effet, car il était dans les fourgons, — à la suite des armées russe & prussienne. Mais avant lui, & comme pour essuyer le premier feu de l'enthousiasme populaire, entrait par cette barrière de Pantin, le 12 avril suivant, S. A. R. le comte

d'Artois, frère de S. M. Louis XVIII, qui goûtait par ses oreilles au miel de l'éloquence municipale. Aussi *Monsieur,* — disent les feuilles officielles de l'époque, — après avoir écouté le discours du comte de Chabrol, « avec cette bonté touchante » qui « caractérisait un petit-fils du grand Henri, » ne craignit pas de mettre dans sa réponse « ces manières engageantes & ces grâces françaises qui lui étaient si familières. »

LA BARRIÈRE DE LA CHAPELLE

Je lui redonne pour un inftant le nom consacré par l'usage, mais non par l'édilité, — qui l'appelait *Barrière Saint-Denis*, parce qu'elle était située à l'extrémité de la rue du faubourg Saint-Denis, & qu'elle conduisait à la vieille Abbaye d'où l'ouragan révolutionnaire a dispersé les poussières royales.

Quant au bâtiment élevé sur les plans de Le Doux, — bâtiment à quatre façades, avec attique & couronnement, — c'était, « vu du côté du jardin, dit Edmond Texier à qui je laisse la responsabilité de son enthousiasme, c'était une très-jolie habitation bourgeoise, presque un château. » On voit bien que Texier a été jadis un peu poëte : il bâtit facilement des châteaux.

A quelques pas de cette barrière se tenaient autrefois les foires du Landit, dont la première avait été

établie par Dagobert, — roi d'une célébrité si originale, grâce à la légende populaire qui ne ressemble guère à l'hiſtoire :

> « En l'honneur de la marchandie
> M'eſt pris talent que je vous die
> Se il vous plaiſt un nouveau Dit :
> Bonne gent, ce eſt du Landit,
> La plus roial foire du monde... »

La plus royale & la plus courue, — surtout des écoliers de l'Université de Paris, qui, sous prétexte de venir s'y approvisionner de parchemin, y venaient ripailler à panse que veux-tu, aux frais des marchands, car tous ces clercs, tous ces basochiens si richement dotés de jeunesse, si richement apanagés d'esprit, étaient aussi légers d'argent que de cervelle, & il fallait bien villonner un peu. Quelles belles débauches! Quelles superbes folies! Quelles mêlées furieuses! Quels duels homériques à coups de dague! Tout cela grouillait, pêle-mêle, avec les marchands, les vagabonds, les coupeurs de bourse, les sabouleux, les francs-mitous, les marpeaux, les truands, les mauvais garçons, les vierges folles, les sorcières, les entremetteuses, les voleuses d'enfant, — la haute & basse Bohême que vomissait toujours, en ces occasions-là, la myſtérieuse cour des Miracles!...

Combien de pieds humains ont battu la boue & le pavé de cette route? Combien de choses ont vues les sentiers qui mènent de là-bas ici & d'ici là-bas? Combien d'hommes, de soldats, de chevaux, de nobles &

de manants? Nul ne saurait le dire. Les morts vont vite, emportant avec eux le secret de leurs évolutions.

Ces plaines — envahies aujourd'hui par l'induftrie, sillonnées par les rails de deux chemins de fer, celui du Nord & celui de Strasbourg — ont été vingt fois envahies par les soudards, ravagées, pillées, incendiées : au quatorzième siècle, par les troupes anglaises & navarraises à la solde & à la suite de Charles le Mauvais, pendant la captivité du roi Jean, à l'époque de la Jacquerie parisienne; au quinzième siècle, par les soldats des Armagnacs; puis par les Anglais, — puis encore par ceux-ci, — puis encore par ceux-là, — des armées de sauterelles!

C'eft par ce chemin qui, de Saint-Denis, aboutit à Notre-Dame, &, de la ville où on sacre les rois, va dans la ville où on les enterre, — c'eft par ce chemin prédeftiné que nos pharaons faisaient leur entrée solennelle. C'étaient des fêtes à n'en plus finir. Le populaire, toujours avide de spectacles, se pressait, s'étouffait, pour voir de plus près ces têtes couronnées, — qu'il croyait alors pétries d'un autre limon que celles des gueux; il se pressait & s'empressait au-devant de ces auguftes personnages, comme s'il en devait jamais retirer autre chose que des promesses & des poignées de main! Toutes les rues, à partir de là, étaient tapissées d'étoffes de soie & de draps camelotés, — comme le jour de la Fête-Dieu. Des jets d'eau de senteur parfumaient l'air, — qui devait, en effet, en avoir grand besoin. Le vin, l'hypocras, l'hydromel & le lait cou-

laient des fontaines. Les députés des six corps de marchands portaient le dais. Les corps de métiers suivaient, « représentant en habits de caractère, » raconte Saint-Foix, « les *sept Péchés mortels*, les *sept Vertus*, la *Mort*, le *Purgatoire*, l'*Enfer* & le *Paradis*; le tout monté superbement. » Il y avait, en outre, de diftance en diftance, des théâtres « où des acteurs pantomimes, mêlés avec des chœurs de musique, représentaient des *Mystères* de l'Ancien Teftament: *Le Sacrifice d'Abraham, le Combat de David contre Goliath*, etc. »

A l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, *la grande Gore*, il y eut plus encore, si l'on croit le vieux chroniqueur Froissart. Il y eut, à la Porte-aux-Peintres, « un ciel nué & eftoilé très-richement, & Dieu par figure séant en Sa Majefté le Père, le Fils & le Saint-Esprit; &, dans ce ciel, petits enfants de chœur chantèrent moult doucement en forme d'anges; & lorsque la royne passa dans sa litière découverte, sous la porte de ce Paradis, deux anges descendirent d'en haut, tenant en leur main une très-riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, & la mirent moult doucement sur le chef de la royne en chantant ces vers :

« Dame enclose entre fleurs de lys,
Royne eftes-vous de paradis,
De France & de tout le pays.
Nous remontons en Paradis. »

On ne pouvait être plus galant envers une reine qui ne devait pas tarder, comme récompense de cet accueil

enthousiaſte, à livrer Paris aux factions & la France aux Anglais!

C'eſt par ce chemin & par cette barrière que, le 3 mai 1814, venant du château du comte Potocki, à Saint-Ouen, — où il avait signé la fameuse *Déclaration* que vous savez, — sa ventripotente Majeſté Louis XVIII fit, elle aussi, sous un arc de triomphe improvisé, son entrée solennelle dans sa bonne ville de Paris.

La journée était superbe. Le soleil, qui eſt assez peuple pour se mettre de toutes les fêtes, & qui, ce jour-là, aurait dû se voiler de nuages épais en guise de crêpe, — le soleil ruisselait sur le cortége royal & éclaboussait de ses rayons insolents les uniformes de la plupart des vieux compagnons de Napoléon... Car ils y étaient presque tous, ces soldats de fortune : le maréchal Lefebvre, le maréchal Mortier, le maréchal Marmont, le maréchal Macdonald, le maréchal Ney, le maréchal Moncey, le maréchal Serrurier, le maréchal Brune, le prince de Neufchâtel, — tous ceux que l'empereur avait le plus aimés, tous ceux qui devaient le plus à l'empire, & qui avaient juré d'être fidèles jusqu'au tombeau à cette dynaſtie sans laquelle ils n'eussent été rien, ni ducs, ni comtes, ni princes, ni maréchaux, ni généraux, rien — que de la chair à canon...

Donc ils étaient tous là, les loyaux serviteurs de l'homme qui, à la même heure précisément, s'acheminait vers l'exil. Ils caracolaient au-devant du carrosse

royal avec la grâce & la bonne mine qu'ils avaient autrefois à caracoler autour du carrosse impérial, — avec moins de grâce & une moins bonne mine, cependant, que le duc de Grammont & le duc d'Havré, capitaines des gardes de Sa Majefté.

Quand Louis XVIII fut arrivé à la barrière de la Chapelle, il s'arrêta. Il était devant Paris, à la porte de Paris, mais il n'en avait pas les clefs, — que vinrent lui apporter, avec autant d'empressement que de respect, le préfet de la Seine, baron de Chabrol, le préfet de police, baron Pasquier, & le doyen des maires de Paris, un baron quelconque. M. de Chabrol fit un discours, M. Pasquier fit un discours, le doyen des maires fit un discours : Louis XVIII leur répondit, prit les clefs & franchit la barrière...

Jusque-là le peuple, contenu par les troupes, par les gendarmes & par les mouchards, s'était tenu tranquille. Il avait regardé passer le cortége dans l'ordre indiqué par le cérémonial : d'abord un détachement de la garde nationale à cheval & un détachement de troupes de ligne; puis les voitures des miniftres provisoires; puis celles de l'archevêque de Reims, grand aumônier de France; du duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre; du comte de Blacas, grand maître de la garde-robe; du marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies; puis celles du roi, de la duchesse d'Angoulême, du prince de Condé & du duc de Bourbon. Jusque-là il s'était tu par pudeur; mais en voyant caracoler, côte à côte, cuisse à cuisse, avec

le comte d'Artois & le duc de Berry, aux portières du carrosse royal, les hommes qui avaient occupé les premières places dans les marches triomphales de l'empereur, son indignation éclata en sifflets. Le prince de Wagram, spécialement, fut l'objet de ses huées : « A l'île d'Elbe, Berthier ! à l'île d'Elbe ! » cria-t-il d'une voix sibilante qui dut s'abattre sur les joues du maréchal comme un soufflet. Le prince de Wagram enfonça l'éperon dans le flanc de son cheval, & disparut parmi la foule des laquais royaux où le poursuivit le cri populaire. Il dut mal dormir la nuit de ce jour-là. S. M. Louis XVIII, au contraire, & précisément à cause de cette réprobation qui saluait les hommes dont il possédait désormais le dévouement, dut entendre avec satisfaction le *Te Deum* qu'on lui chanta à Notre-Dame. On regrettait peut-être, dans quelques coins perdus de Paris, « l'Ogre de Corse ; » mais on ne l'en avait pas moins accueilli, lui, comme un libérateur ; on n'en avait pas moins mis, sur le piédestal de la statue de Henri IV, son ancêtre :

Ludovico reduce
Henricus redivivus.

Un an après, le 8 juillet 1815, Louis XVIII, sorti précipitamment de Paris, y rentrait pour la seconde fois par cette barrière de la Chapelle, — mais, cette fois, « sans qu'aucun cérémonial eût été ordonné, » dit *le Moniteur*. Louis XVIII était un homme spirituel ; il comprenait qu'il eût été de mau-

vais goût de faire du tapage & de la poussière à propos de ce second retour, qui prouvait déjà suffisamment en soi qu'il avait été chassé. Au fond, peut-être eût-il préféré rentrer sans bruit aux Tuileries, comme le *capitaine Pamphile* d'Alexandre Dumas dans son navire, & certainement cela eût mieux valu. Cependant il dut se résigner à boire jusqu'à la dernière goutte l'inévitable discours de l'inévitable *comte* de Chabrol, & l'inévitable enthousiasme que lui avait préparé, tout le long de sa route, l'inévitable baron Pasquier. Sa voiture allait au pas, « traversant les flots d'une multitude ivre de joie & que personne ne songeait à éloigner. » Toujours bouffon, *le Moniteur !*

LA BARRIÈRE DE LA BOYAUDERIE

Les lecteurs délicats — qui veulent être respectés — me pardonneront la trivialité de ce titre, qui offense l'esprit autant que le regard ; mais, en vérité, je n'y puis rien, absolument rien. De ma vie je n'ai servi de parrain à personne, — & à cette barrière-là moins qu'à toute autre. Je n'étais pas né qu'il y avait longtemps qu'elle s'appelait ainsi.

Ce nom fâcheux, elle le devait à la rue qui venait aboutir devant sa grille, son dôme & sa guérite, & cette rue, à son tour, devait son appellation à une filature de boyaux qui y était établie depuis un grand nombre d'années. Établissement insalubre, digne du quartier où l'avait relégué l'enquête *de commodo & incommodo*, & dont les principales rues m'ont désagréablement remis en mémoire celles du quartier des Marolles, à Bruxelles. Tout vous y choque, les gens

& les choses, les arbres & les maisons ; tout cela a un air canaille qu'on s'explique quand on connaît la principale induſtrie de la Petite-Villette, mais qui ne vous en repousse pas moins. Les arbres ont la sanie, les maisons ont des ulcères, les pavés ont la gale, — sans doute par suite de leur voisinage avec l'hôpital Saint-Louis.

Et puis le vent qui souffle à travers la montagne apporte là des parfums qui n'ont rien de commun avec ceux de la maison Piver ou de la maison Lubin, — car ils viennent du Dépotoir & contiennent plus d'hydrogène sulfuré qu'il n'en faudrait.

Il paraît que tout cela n'eſt rien, comparé à ce qui était il y a une quinzaine d'années, avant qu'on ne songeât à transporter la grande voirie au milieu de la forêt de Bondy — qui, par parenthèse, eſt deſtinée à jouir éternellement d'une mauvaise réputation. Tout cela, ce sont des roses auprès de l'état dans lequel se trouvait autrefois ce malheureux quartier : jugez !

Le souvenir de Montfaucon pèse sur cet endroit, comme pèse sur la conscience universelle le souvenir des crimes légaux, monſtrueux, auxquels ses fourches patibulaires ont servi de dénoûment. Depuis le quatorzième siècle, que de gens branchés là, juſtement quelquefois, mais souvent injuſtement ! Enguerrand de Marigny, Gérard La Guette, Pierre Rémy, Macé de Mache, René de Siran, Jean de Montagu, Pierre des Essars, Jacques de Samblançay, Coligny...

Ah ! quelle page lamentable de notre hiſtoire évoque

ce nom d'honnête homme ! Les assassins catholiques du 24 août 1572 s'étaient contentés de l'égorger, &, une fois mort, de le précipiter sur les dalles de la cour de l'hôtel de Ponthieu : la foule, qui a parfois des appétits de louve & qui se vautre dans le sang comme dans son élément naturel, — quand ce n'eſt pas la fange, — la foule, plus cruelle que Besme ne l'avait été, imagina de jouer au trophée avec cette boue humaine qui était l'amiral Coligny. Une superbe imagination, n'eſt-ce pas ? La foule donc, mise en rut de férocité par l'odeur d'abattoir qui s'exhalait d'entre les pavés des rues, entra dans la cour de l'hôtel de Ponthieu, se rua avec des cris de corbeaux affamés sur le cadavre du vaillant capitaine, — qui, vivant, l'eût fait reculer d'un seul de ses regards, — s'y attela & le traîna par les ruisseaux de la ville pendant trois jours & autant de nuits. Puis, quand cette boue sanglante se fut désagrégée, quand il ne reſta presque plus rien que le tronc de ce qui avait été Gaspard de Coligny, la foule traîna ce débris au gibet de Montfaucon, où elle l'accrocha, — comme fait un boucher d'un quartier de viande aux crochets de son étal, — & où elle reſta une nuit encore à danser des farandoles, fatiguée, mais non rassasiée ! Après elle, derrière elle, féroce comme elle, — mais moins excusable, — la cour vint se repaître de cet effroyable speƈtacle, le roi Charles IX en tête, avec sa mère, la reine Catherine. On connaît sa réponse à ses courtisans qui faisaient les dégoûtés devant cette noble pourriture & essayaient

de l'entraîner avec eux loin d'elle : « Le corps d'un ennemi sent toujours bon ! » Vitellius, du moins, pour avoir proféré cette exécrable phrase quinze cents ans avant lui, avait été précipité aux Gémonies. Charles IX, lui, mourut dans son lit royal, sous le plafond fleurdelisé du Louvre.

Près de Montfaucon, — situé à l'eſt de la Petite-Villette, au pied des buttes Chaumont, entre Belleville & la Villette — était la grande voirie de Paris, à laquelle j'ai fait une rapide allusion tout à l'heure. C'eſt là qu'on abattait les chevaux & qu'on *dépotait* toutes les voitures de vidange. Des chevaux, je n'en parlerai pas, le clos d'équarrissage étant maintenant à Aubervilliers. Des voitures de la compagnie Richer, je suis tenté d'en parler, pour citer un épisode du combat du 30 mars 1814 qui s'y rattache. Il eſt d'une trivialité siniſtre, — mais cela nous changera un peu, & fera contraſte avec l'épisode horrible de la Saint-Barthélemy cité plus haut.

Le 30 mars 1814, les Cosaques du comte de Voronzow étaient acculés au pied des buttes Saint-Chaumont par une barricade servie seulement par quatre hommes, — trois qui chargeaient les armes & un qui tirait. Celui qui tirait était *Bobèche,* un histrion qui avait plus de cœur, à lui tout seul, ce jour-là, que la moitié de Paris. Plus de cœur & d'adresse. A chaque coup de fusil, il *descendait* un chasseur de Voronzow. « Apprenant ce qui se passe là, — dit un récit contemporain, — un officier vient reconnaître les

lieux avec une force imposante. S'apercevant que le parapet où s'appuyait un côté de la barricade eſt crevassé en plusieurs endroits, il charge une vingtaine de cavaliers de la tourner pour débusquer le tireur, & le peloton s'élance au galop par une des brèches du petit mur. Mais ce que l'officier avait pris pour un terrain solide n'était que la surface trompeuse des matières déposées là : de sorte qu'à peine engagés là-dessus les vingt cavaliers s'enfoncent & disparaissent. Dès lors l'officier change de tactique, & il eſt obligé, pour lever cet obſtacle, de le faire attaquer par la gauche, en passant par des cours & des jardins : alors seulement les hommes embusqués sont obligés de battre en retraite par les sentiers ardus qui sinuaient aux flancs des buttes. »

Vingt braves Cosaques qui ne s'attendaient guère, j'en suis sûr, à avoir la mort d'Héliogabale. Cependant ils étaient dans le pays de Vespasien...

LA BARRIÈRE DU COMBAT.

Une de celles dont le peuple a le plus volontiers gardé la mémoire.

Elle était située à l'extrémité de la rue Grange-aux-Belles & consiſtait en un simple bâtiment surmonté d'un dôme, ni plus ni moins que la barrière de la Boyauderie, avec qui elle partageait sororalement cette « décoration » à la Le Doux. Malgré cette pénurie architectonique, les Parisiens d'autrefois en connaissaient beaucoup mieux le chemin qu'on ne serait tenté de le supposer. Ce que les Parisiens aimaient dans les barrières, ce n'étaient pas les barrières, mais ce qui était en deçà — & surtout au delà.

Or, depuis l'année 1781, il y avait au delà de la barrière du Combat, d'abord sur la route de Pantin, puis un peu plus près, à l'angle de la rue de Meaux actuelle & en face de la rue Grange-aux-Belles, un

cirque, — comme à Madrid. Seulement, à Madrid, ce spectacle a son grandiose & par conséquent sa poésie : à Paris, c'était tout simplement ignoble & grossier. Madrid a la loge de la Reine, où de blanches mains, toutes frémissantes d'enthousiasme, saluent & récompensent les toréadors victorieux. Madrid a son amphithéâtre émaillé d'écharpes de soie, de résilles d'or, de basquines de velours. Madrid a ses banderilleros & ses picadores, de vrais hommes & de vrais taureaux, — des taureaux de mort issus des troupeaux les plus fameux de l'Andalousie. Paris n'avait rien de tout cela. Son cirque n'était pas un cirque, sa *corrida* n'était pas une corrida, ses taureaux étaient le plus souvent des loups, des ours, des cerfs, des ânes & des bouledogues, qu'on pouvait voir s'éventrer pour la faible rétribution de 75 centimes aux troisièmes places, de un franc aux secondes & de deux francs aux « premières loges » — toujours vides.

Ces premières loges n'avaient pas toujours été dédaignées. Au début, la mode avait patronné cette parodie des jeux sanglants, mais ennoblis par le danger, du cirque de Madrid. De beaux messieurs & de belles dames n'avaient pas craint de braver les exhalaisons du lac Stymphale de l'Édilité & de venir assister à cette boucherie autorisée, — flattés, probablement, de la suprise qu'on leur ménageait chaque fois d'un « superbe feu d'artifice, » au milieu duquel, comme bouquet, on enlevait un *bull-dog*. Puis l'Autorité — qui a quelquefois souci de la moralité publique — avait fait fermer

ce charnier qui, à la faveur des révolutions, avait rouvert de nouveau ses portes & de nouveau exhibé ses acteurs à quatre pattes. Mais, hélas! ce n'étaient plus que des *doublures*, — des cabotins au lieu de comédiens! Il eſt vrai que, si le public à deux francs avait désappris le chemin du boulevard du Combat, le public à cinquante centimes — les troisièmes ne coûtaient plus que cette modique somme — avait continué à abonder là, dimanches & lundis, pour assiſter à la lente agonie du vaillant Carpolin, un vieil ours qui avait résiſté à bien des assauts & qui, malgré sa muselière, se débarrassait encore assez facilement des grappes de mâtins pendus à son cuir couvert de cicatrices. On le mordait à beaux crocs, le vaillant Carpolin; mais il décousait à belles griffes les panses des molosses assez audacieux pour s'attaquer à lui. Et chaque fois que le sang coulait de part ou d'autre, chaque fois que le vieil athlète grognait de douleur ou que ses jeunes adversaires hurlaient de désespoir en perdant leurs entrailles sur le sable de l'arène, la foule applaudissait, joyeuse, comme à un calembour d'Odry ou à un mot de Frédérick Lemaître...

Pourquoi ce goût pour ce spectacle odieux? Pourquoi cette curiosité sauvage, — ou plutôt de sauvages? L'homme aime-t-il donc sérieusement à voir couler le sang? Voit-il rouge à de certaines heures, comme le Chourineur d'Eugène Sue? Le Parisien du dix-neuvième siècle n'aurait-il pas encore tout à fait rompu avec les traditions druidiques, & se ressouvien-

drait-il, par moments, qu'il eſt l'héritier des hordes barbares descendues des plateaux de l'Asie? « A cette nouvelle qu'à telle heure le sang du Minotaure va couler, — dit Edgar Quinet à propos d'un combat de taureaux auquel il avait assiſté, — à cette nouvelle, l'homme païen se réveille tout entier en sursaut; il recule en un moment de trois mille ans en arrière; il éprouve au fond du cœur une joie sauvage de rentrer, pour une heure, dans son antre de Centaure... »

Les spectateurs habituels de ce cirque fétide, fort heureusement supprimé en 1833, n'étaient pas, je l'ai dit, la fleur des pois de la société parisienne. Peut-être eût-on trouvé dans la poche de plus d'un la monnaie de mille francs en pièces d'or, parce que plus d'un matador de la boucherie venait là en sportsman; mais, à coup sûr, la monnaie d'un sentiment d'humanité, de délicatesse, on ne l'eût pas trouvée — même en gros sous. Cependant quelques artiſtes, quelques gens de lettres, amateurs du pittoresque dans l'horrible, allaient parfois donner un coup d'œil à ces Ribeira de ruisseau, qui faisaient contraſte avec les Ribeira du Louvre.

Parmi ces dilettanti je dois citer un médecin original — à ce point de pousser l'originalité jusqu'à ne pas vouloir mourir comme tout le monde, mais à son heure & de sa main, — le docteur Aussandon, à propos duquel Labédollière raconte une anecdote que je me hâte de lui emprunter pour clore ce chapitre.

Charitable & désintéressé, Aussandon allait sou-

vent dans les quartiers excentriques soigner de pauvres diables, à qui il laissait toujours de quoi acheter chez le pharmacien les ordonnances qu'il leur libellait; & comme il portait toujours, en son temps, des habits de soie brune qui eussent pu attirer sur lui l'attention de messieurs les rôdeurs de barrières, il se faisait ordinairement accompagner dans ses tournées par un bouledogue d'une taille respectable & d'une mâchoire plus respectable encore, qu'il avait accoutumé aux dangers en l'habituant à lutter avec les animaux du Cirque de M. Dussaussoy. Un jour, Aussandon assistait à une représentation extraordinaire donnée par le successeur de l'illustre Carpolin, un ours de la plus belle venue, après lequel on avait lâché une meute de mâtins de tous poils. « Son bouledogue, excité par les aboiements, par les hourras, par les acclamations des garçons bouchers, se précipite & veut mordre le museau du terrible carnassier; celui-ci le saisit au passage avec ses griffes acérées & approche de sa gueule béante le chien qui se tord dans les convulsions d'une résistance désespérée. Alors, chose inouïe! dont on a longtemps causé dans les faubourgs, un homme culbute ses voisins, escalade les banquettes, saute par-dessus la balustrade & va droit à l'ours! C'est Aussandon qui vient au secours de son chien. L'ours laisse tomber sa proie. Aussandon a atteint le but qu'il se proposait : il bat en retraite; mais la monstrueuse bête le poursuit, se dresse sur son séant, étend ses deux pattes velues & serre contre sa poitrine l'impru-

dent agresseur... Celui-ci sent la respiration lui manquer & des ongles terribles lui entrer dans la chair. Par un effort herculéen, il se retourne, enfonce le pouce dans l'orbite de l'ours & lui arrache l'œil droit. L'homme & la bête tombèrent côte à côte... »

J'ai respecté votre récit, mon cher Labédollière, je n'en ai pas changé une panse d'a : mais là, voyons, entre nous, est-ce qu'il ne vous semble pas, comme à moi, un peu... fabuleux ? Songez donc, je vous prie : Aussandon n'est pas mort vieux ; on a supprimé le Combat en 1833, & puis — les ours les plus bénins étaient muselés. C'est égal, votre récit est intéressant & je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de le citer. *Si non e vero...*

LA BARRIÈRE DE LA CHOPINETTE

•

Elle était située à l'extrémité de la rue du Buisson-Saint-Louis & consiſtait en un bâtiment à arcades & à colonnes d'un ſtyle digne en tous points des autres bureaux de barrières. Son nom, qui saute au nez, on devine qu'elle le devait à sa proximité des guinguettes populacières où les Parisiens venaient fêter la saint Lundi en chopinant théologalement, — c'eſt-à-dire en mettant pintes sur chopines & chopines sur pintes.

Je n'en parlerais pas plus longuement, ces frairies dyonisiaques n'en valant pas la peine, si ce n'était pas pour moi une occasion de parler des buttes Saint-Chaumont, en laissant de côté l'un des nombreux épisodes de l'épisodique journée du 30 mars 1814, dont elles ont été le théâtre & que j'ai mentionné tout à l'heure à sa place naturelle.

Paris, qu'un écrivain chagrin a appelé « ville de boue & de fumée, » eſt surtout une ville de plâtre &

de moellons. Ses habitants, gens sceptiques qui ne croient guère à l'éternité, & disent volontiers, comme Louis XV : « Après nous, le déluge ! » — ses habitants ne tiennent pas à ce que leurs maisons durent plus longtemps qu'eux, mais seulement autant qu'eux. C'eſt pour cela qu'ils improvisent en quarante-huit heures des « immeubles » qui ne tiendraient pas une heure sur les côtes de France, par les vents d'équinoxe. La pierre de taille, c'eſt trop lourd, — & trop cher. Le plâtre, à la bonne heure ! Parlez-moi du plâtre ! Cela vous a de l'œil, c'eſt léger, cela se prête à tous les caprices de la décoration, — & puis ce n'eſt pas cher !

Voilà donc une soixantaine d'années qu'on demande aux environs de Paris de quoi loger les Parisiens, — à la plaine de Montrouge ses moellons, aux buttes Chaumont ses bancs de gypse. Je ne sais pas si la plaine de Montrouge a encore beaucoup de pierre dans le ventre ; ce qui eſt certain, c'eſt que les buttes Chaumont sont épuisées, ou à peu près, & que leurs trois carrières, qui occupaient un millier d'ouvriers & produisaient annuellement dans les environs de 150,000 mètres cubes de plâtre, sont sur le point de mettre la clef sous la porte : leurs flancs, fouillés à d'immenses profondeurs, & jusque-là d'une étonnante fécondité, sont désormais frappés de ſtérilité : l'édilité songe à faire de ces buttes gypseuses un square gigantesque deſtiné à la récréation des habitants du dix-neuvième arrondissement.

Bientôt cette gibbosité, sœur de Montmartre, aura disparu, & son aspect d'autrefois sera un mythe pour les Parisiens qui font en ce moment leurs dents de lait. Quand on l'aura bien nivelée, ils ne voudront pas croire à son existence, & leur parler de la butte Chaumont & de sa voisine la butte Beauregard, ce sera leur parler du mont Aventin ou de tout autre mont de la ville aux sept collines. Nous-mêmes, d'ailleurs, les pères de ces futurs Parisiens, nous aurions grand'peine à nous y reconnaître, si nous ne nous aidions pour cela des souvenirs de nos anciens qui ont vu tourner à cet endroit plus de moulins que n'en eût pu combattre le courageux Don Quichotte : le *Moulin de la Folie* & le *Moulin des Bruyères*, le *Moulin du Coq* & le *Moulin de la Tour*, le *Moulin du Coffre* & le *Moulin de la Motte*, le *Moulin de la Carosse* & le *Moulin des Chopinettes*, le *Vieux Moulin* & le *Petit Moulin*, le *Moulin Basset* & le *Moulin endiablé*, & d'autres encore désignés sur le grand plan de Roussel & sur les plans qui ont copié celui-là. Moi-même, qui cent fois ai gravi ces pentes de plus en plus adoucies, il y a des heures où je me refuse à comprendre comment une poignée d'hommes a pu tenir tête là, pendant près d'une journée, à une partie de l'armée prussienne. Montmartre s'appelle le *Mont des Martyrs* : la butte Chaumont devrait s'appeler le *Mont des Héros*.

La barrière de la Chopinette, qui avait eu une fois déjà — & c'était trop — l'humiliation de voir les

chevaux des Cosaques déchirer l'écorce de ses arbres, eut une seconde fois cette douleur le 5 juillet 1815. Et non-seulement les Cosaques, mais encore les Anglais, — les habits rouges, exécrés, heureux de compléter Waterloo & de prendre en un seul jour leur revanche de Taillebourg & de Patay, de Fontenoy & d'Ouessant, de Hondschoote & de Quiberon. Aussi les outrages ne nous manquèrent pas, & notre orgueil national saigne toujours! Mieux eût valu pour nous n'avoir jamais été victorieux sur aucun champ de bataille étranger : nous n'aurions pas eu la honte d'être vaincus sur notre sol natal.



LA BARRIÈRE DE BELLEVILLE

Ce n'eſt pas pour rien que la vigne — une vigne plantureuse — a rougi de ses pampres & doré de ses grappes les coteaux primitifs qui descendaient vers Paris. Je ne sais pas — & les autres l'ignorent comme moi — à quelle époque elle eſt venue s'épanouir là, si c'eſt avant César ou après Probus, grâce aux Romains ou grâce aux Gaulois. Ce que nous savons, c'eſt que le vin — « ce fils sacré du Soleil » — était connu & apprécié comme il méritait de l'être par les premiers habitants du premier Paris, & je ne serais pas éloigné de croire que ce fut la purée septembrale

qui décida Julien l'Apoftat à prolonger son séjour dans sa « chère petite Lutèce, » comme il l'appelle dans son *Misopogon*.

Les Parisiens ont toujours aimé le vin; ils l'aimeront toujours, en dépit de l'oïdium-Tuckeri & de tous les oïdiums à naître. Ils l'aimaient surtout autrefois, avant l'introduction de la bière aux pâles couleurs. Ils l'aimaient, d'abord parce que c'eft un cordial puissant, le réparateur souverain, — ensuite, parce qu'alors il ne coûtait pas cher.

Quatre sols la pinte! Et non-seulement les vins de Suresnes, d'Argenteuil, de Sannois, de Cormeilles & de cent autres vignobles parisiens, mais encore les vins de la Bourgogne, du Roussillon & de l'Orléanais. Aussi quelles repues franches, quelles franches lippées après six jours d'abftinence, — six mortels jours d'eau claire & de pain sec! Les guinguettes des faubourgs, les cabarets hiftoriques des barrières n'ont pas eu d'autre origine. Ajoutez à cela que, si les Parisiens aimaient « la dive bouteille, » les Parisiennes raffolaient de la danse, & vous aurez le mot de la vogue des *Porcherons* & de la Courtille.

La Courtille! *Ramponneau!* Quels souvenirs tiennent dans ces deux noms! Je ne parle pas de la Courtille d'hier, aussi crapuleuse que celle d'aujourd'hui eft maussade; je parle de la Courtille du *bon temps*, — la Courtille du temps de Louis XV.

Je ne sais pas s'il y avait un roi au Louvre ou à Versailles : je l'oublie pour un inftant. J'oublie la

France officielle, le Paris politique, pour ne regarder que la France en gaieté, que Paris grisé de folie, empourpré de vin, — le Paris peuple, le Paris pauvre, le Paris qui vient railler de son gros rire la misère, les soucis, les tailles, les gabelles, les courtisans, les miniftres, les favorites, sous les tonnelles de la Courtille, devant les treilles odorantes du cabaret de Jean Ramponneau, au son des violons, des flûtes, des musettes, de tous les inftruments de bonne volonté & de bonne humeur.

Ah ! le cardinal Dubois eft mort sans recevoir les sacrements ! Ah ! c'eft la marquise de Prie, la fille d'un traitant, qui gouverne l'État ! Ah ! l'on veut marier Louis XV à la fille de Stanislas Leczinski, roi sans royaume ! Ah ! l'on parle encore de la bulle *Unigenitus* & des Janséniftes ! Ah ! le Parlement refuse d'enregiftrer ! Ah ! les Jésuites, qui ont conspiré en Portugal, d'où on les a chassés, conspirent encore en France, d'où un édit va les chasser tout à l'heure ! Eh ! que diable voulez-vous que tout cela nous fasse, à nous, les gens d'en bas, les gens que vous écrasez quand vous marchez, les gens que vous volez le plus que vous pouvez ?... Nous aimons la France, certes, mais nous ne vous aimons pas du tout ! Nous préférons les réjouissantes senteurs des lèchefrites, les joyeux glouglous des bouteilles, les entraînements de la danse, les ivresses du vin ! Vive Ramponneau ! il a trouvé moyen de vendre le vin un sou de moins que ses confrères, — trois sols six deniers la pinte ; c'eft

rare, c'eſt honnête, c'eſt beau, c'eſt grand : vive Ramponneau !

Voilà un personnage ! Il fit autant de bruit qu'une bataille, dans son passage en ce monde. Le peuple l'avait adopté, il n'en voulait pas d'autre, & il lui importait peu que le révérend père Lavalette fît faillite, pourvu que le ventripotent cabaretier de la Courtille ne lui fît pas banqueroute. On en parlait partout, — & même ailleurs, — de ce Ramponneau, dans les ruelles & dans les cercles, au petit lever des duchesses & au petit coucher des comédiennes : au point que tout ce beau monde, si frivole & si désœuvré, oubliait la disgrâce de M. de Choiseul & son exil, pour songer un peu à cette Courtille qui faisait tant de bruit & à cette canaille qui s'y gaudissait de si bon cœur.

Il n'en faut pas tant pour enrichir un homme. Jean Ramponneau devint bientôt riche. La ville & la cour firent queue à son cabaret, — où les mousquetaires trinquaient avec des marquises déguisées en ravaudeuses, où des grisettes laissaient soupirer à la porte de leur cœur des ducs & pairs déguisés en clercs de procureurs. Les princes mêmes y vinrent pour s'encanailler un peu, pour voir de près ces passions populaires en ébullition, qu'ils ne connaissaient que de loin, par les racontages enthousiaſtes de leurs inférieurs. Ramponneau les reçut en roi & les traita comme ses sujets : cela leur apprit l'égalité, — dont ils ne soupçonnaient pas l'exiſtence.

Ramponneau mourut, mais sa réputation lui sur-

vécut, — puisque la barrière de Belleville a porté son nom, — & l'on continua comme par le passé à aller boire & danser à la Courtille, malgré les révolutions, malgré les épidémies, malgré l'invasion, malgré tout. La preuve, si j'en avais besoin d'une, je la trouverais dans ce passage de la *Vie publique & privée des Français*, de Legrand d'Aussy, continuée par une Société de gens de lettres, et publiée en 1826 :

« Nous voici arrivés à la fameuse Courtille, par laquelle, entre cent guinguettes, on arrive sur la hauteur de Belleville. Dans cette large & longue rue, empire éternel de la joie, on diftingue la grande guinguette de l'immortel Desnoyers, & quelques autres dont les salles immenses se remplissent l'hiver de milliers de familles, & les jardins, en été, de danseurs & de danseuses qui n'ont pas reçu les leçons des professeurs du Conservatoire. Là il n'eft queftion ni des Grecs, ni du 3 p. 100, ni des Jésuites, ni de l'Espagne, ni de la Sainte-Alliance, ni de la République d'Haïti. On n'y songe qu'à bien boire, à bien manger, à danser, etc.... C'eft un spectacle vraiment curieux dans la soirée d'un beau dimanche du printemps ou de l'été. Tout eft confondu dans la rue de Paris, depuis la barrière jusqu'auprès de l'entrée du bourg. Ouvriers, bourgeois, militaires, hommes décorés, femmes en bonnet, femmes en chapeau, marchands de fruits, de petits pains, tout circule, tout monte ou descend confusément, sans se presser, sans se heurter; & cha-

cun cherche, sans être troublé, l'enseigne de la guinguette où l'on vend du bon petit vin à dix ou douze sous le litre, ou quinze sous la bouteille, du bon veau, de l'excellente gibelotte de lapin, de l'oie, soit en daube, soit rôtie, etc.

« En entrant dans les grandes guinguettes, on eſt d'abord frappé de la quantité de ragoûts & de rôtis qui garnissent un long & large comptoir, & de l'activité prodigieuse de plusieurs femmes de service & de deux ou trois cuisiniers; sous une vaſte cheminée, trois ou quatre broches, les unes sur les autres, chargées de dindons, de poulets, de longes de veau, de gigots de mouton, tournent incessamment devant un grand feu dont la chaleur se fait sentir au loin. A quelque distance de là, le vin coule à grands flots des brocs dans les bouteilles, dont une n'eſt pas plutôt remplie qu'elle eſt remplacée par une autre. Au milieu de cette affluence d'acheteurs, les personnes qui débitent les comeſtibles & le vin conservent un sérieux imperturbable, une présence d'esprit comparable à celle d'un bon général d'armée. C'eſt à la Courtille que se donnent presque tous les repas de noces de la petite bourgeoisie, des petits marchands & des ouvriers des quartiers de la capitale qui avoisinent cette barrière, & même de ceux qui s'étendent jusqu'à la rive droite de la Seine. »

Le tableau a été ressemblant, mais il ne l'eſt plus. Desnoyers, « l'immortel Desnoyers, » a disparu comme avait disparu « l'immortel Ramponneau. » La Cour-

tille n'eſt plus que l'ombre d'elle-même, & n'étaient les souvenirs joyeux qu'elle rappelle, elle ne mériterait guère plus qu'une autre barrière une mention honorable dans ce petit livre. Sa décadence a commencé le jour où l'on a coupé les lilas de Romainville & planté des maisons dans les prés Saint-Gervais. C'était le Longchamp dominical du peuple, cette rue de Paris qui va de la rue du Faubourg-du-Temple jusqu'au sommet de Belleville, — un Longchamp qui, le Mercredi des Cendres de chaque année, devenait une débauche crapuleuse connue de l'Univers sous le nom de *Descente de la Courtille.* On continuera à monter à Belleville, mais j'espère qu'on ne descendra plus de la Courtille.

Tout ce que je regrette, c'eſt l'*Ile-d'Amour* & le *Moulin de la Galette,* les groseilles à maquereau de Belleville & les lilas de Romainville, — autant de souvenirs d'enfance & de jeunesse bons à respirer encore, quoique un peu éventés.

Je les ai chantés quelque part,
Ces souvenirs de ma jeunesse
Qui, jusqu'à l'heure du départ,
Me tiendront le cœur en liesse.

Parlez, pédants vêtus d'ennui ;
Prêchez, quakers ; riez, coquettes :
Je n'entends plus rien aujourd'hui,
Mais là, plus rien ! de vos sornettes.

Je n'ai d'oreilles désormais
Que pour les voix, de pleurs mouillées,

Qui me disent combien j'aimais
Toutes les choses oubliées...

Par dédain de notre Présent
Et de l'Avenir (un mensonge!)
Comme en un Léthé bienfaisant,
Dans le Passé je me replonge...

LA BARRIÈRE DE RIOM

A celle-là je ne donnerai que bien ſtrictement ce que je lui dois, — un salut. Ce n'eſt pas parce qu'elle n'était « décorée d'aucun monument d'architecturé, » c'eſt tout simplement parce qu'elle n'eſt pas le moins du monde intéressante.

Les agents voyers l'appelaient *Barrière de Riom* parce qu'elle était située à l'extrémité de la rue de ce nom, qui devint plus tard la rue de l'Orillon, — ce qu'elle aurait dû être d'abord, puisqu'elle conduisait, dès le commencement du dix-huitième siècle, à la *Ferme de l'Orillon* indiquée sur le plan de Roussel.

Mais le peuple, qui éprouve le besoin de débaptiser les gens & les choses, l'appelait *Barrière Ramponneau*, en souvenir du fameux cabaretier qui eut l'honneur d'avoir pour avocat — gouailleur, — dans son procès avec le sieur Gaudron, le même homme que les

9.

Sirven & les Calas avaient eu pour avocat indigné, Arouet de Voltaire. Ramponneau avait tort, mais l'esprit a toujours raison en France, & le sieur Gaudron perdit un procès qu'il aurait dû gagner, — s'il y avait eu des juges à Berlin. A ma première cause, je me ferai défendre par Léon Gozlan, — un maître.

LA BARRIÈRE DES TROIS-COURONNES

Elle était située à l'extrémité de la rue du même nom, & consiſtait en un bâtiment avec arcades & colonnes. Ce nom, rue et barrière le devaient à l'enseigne d'un des nombreux cabarets voisins : l'*Élysée*, la *Folie-Raison*, le *Jardin du Delta*, etc., cabarets, c'eſt-à-dire guinguettes, où l'on buvait un petit *guinguet* — transformé plus tard en *ginglet*, puis en *jinglard* — qui faisait immédiatement entrer en danse les jambes & le cœur des buveurs & des buveuses. Et gai, gai, gai, la faridondaine ! Et gai, gai, gai, la faridondé ! Il n'y a rien de tel que la douleur pour vous donner envie de vous amuser : il n'y a rien comme le travail pour vous faire aimer le plaisir.

C'était là, à cette barrière des Trois-Couronnes, dans ce *Jardin du Delta*, — « où de fraîches jeunes filles, trompant la surveillance de leur mère, venaient

gaiement s'exposer aux dangers de la séduction, » raconte un écrivain du temps, — que, il y a une vingtaine d'années, se trouvaient les fameuses *Montagnes françaises*, d'où dégringolaient tant de fragiles vertus en bonnet, côte à côte avec d'audacieux commis de nouveautés, vulgairement appelés *calicots*. Tous les dimanches, grande fête invariablement couronnée par un feu d'artifice « superbe » — comme tous les feux d'artifice. Les *Montagnes françaises* ont disparu avec les grisettes & les calicots ; le *Jardin du Delta* a eu le sort de Tivoli & de Beaujon : une rue nouvelle l'a coupé en deux.

LA BARRIÈRE DE MÉNILMONTANT

Celle-là vaut un peu mieux.

Elle était située à l'extrémité de la rue du même nom, & se composait, comme décoration, de deux bâtiments ayant chacun trente-deux colonnes avec arcades. Elle conduisait au village de Ménilmontant — qui s'était appelé *Mesnil-le-Maudan* — où vinrent s'installer, au lendemain de la Révolution de 1830, les disciples du comte Henri de Saint-Simon, tant raillés par M. Louis Reybaud & par d'autres Reybaud de grand & de petit format, les uns plus ou moins spirituels, les autres plus ou moins bêtes...

Tous les efforts humains, même inaboutis, me touchent profondément, je l'avoue. Toutes les protestations de l'intelligence, même celles qui vont au delà des colonnes d'Hercule de la raison, me trouvent respectueux, — quand elles ne me trouvent pas enthou-

siaste. Je ne sais pas assez ce qu'une idée peut cacher de fécond en elle, dans l'avenir, pour me permettre de la railler, — même d'un sourire. Je regarde, j'écoute, j'essaye de comprendre, de deviner; & si ma conscience me crie, comme mes yeux, que je ne suis pas en face de charlatans, mais d'hommes de bonne foi & d'esprits chercheurs, je m'incline, & souvent j'applaudis. La foule condamne, parce qu'elle est foule, — c'est-à-dire troupeau; mais j'ai l'habitude d'en appeler de ses arrêts à ceux des privilégiés de l'intelligence, à ceux des nobles penseurs qui cherchent persévéramment chaque jour à rapprocher de plus en plus l'homme de Dieu, afin de les faire communier ensemble plus intimement & plus grandiosement, — Christophe Colomb de la vieille société en quête d'une Amérique plus hospitalière aux tentatives de réforme & aux expériences de bonheur. La foule a hué les Saint-Simoniens; mais des écrivains de talent, de conscience & de cœur les ont dessouillés de cette boue par leur estime.

Je n'oublie pas, d'ailleurs, que la foule a ricané devant le Christ lorsqu'il allait au Calvaire, — qu'elle a laissé torturer Galilée, bannir Dante, brûler Savonarole, Jean Huss, Jérôme de Prague & tant d'autres martyrs dont la liste est lamentablement longue. Car le champ de l'Humanité, à peine ensemencé, a vu des apôtres nombreux, & dévoués jusqu'à la mort, y tracer de rudes sillons, d'où le grain n'est sorti qu'après de pénibles attentes. Combien de ces illustres inconnus,

qui avaient à un si haut point la conscience des vérités morales, — « cette évidence du cœur » qui ne s'égare jamais, — combien sont morts que nul n'a regrettés, que nul n'a encouragés & soutenus! Combien, martyrs obscurs, expièrent dans les larmes & dans les tourments l'irrémissible crime d'aimer Dieu dans sa créature, vouée aux terribles labeurs & aux sueurs de sang! On ne soupçonne pas ce que cette fournaise ardente du devoir & du dévouement a dévoré de vaillantes intelligences & englouti de vaillants cœurs, épurés à son contact comme l'or dans la coupelle...

Étrange deftinée, n'eft-ce pas, que celle de la pensée humaine & de l'idée philosophique? Voyager toujours à travers les mondes entre ces deux écueils également désaftreux : le Charybde de l'Indifférence & le Scylla de l'Oppression! Étrange, mais surtout douloureuse deftinée, — peu faite pour tenter les âmes vulgaires & les petits esprits.

Mais il en eft de l'Idée comme des planètes : si elle a ses éclipses, elle n'en reparaît pas moins lumineuse; elle n'en reprend pas moins, à une heure donnée, son cours régulier, normal, logique, sa marche irrésiftible & souveraine. Voilà pourquoi je m'incline, respectueux & attendri, devant tous les efforts, toutes les tentatives, tous les essais & tous les rêves.

« Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous!

On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain.

. . . .

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain! »

Fou! Ah! tout au rebours du vieux roi Lear, je m'écrierai volontiers : « Mon Dieu! faites-moi la grâce d'être fou !... »

Mais me voilà bien loin de Ménilmontant & de la retraite qu'y avaient choisie les Saint-Simoniens après 1830.

Ce n'était pas la première fois que l'Idée consentait, pour ainsi dire, à se faire chair & action, & cette tentative n'avait en soi rien d'anormal & d'extravagant. La philosophie a toujours semé sa parole là où elle a pu, dans les foules & dans les solitudes, sur les grandes routes & au bord des mers ; toujours elle a eu ses jardins, ses académies, ses portiques, ses collines, ses fleuves : Ménilmontant fut son cap Sunium.

Cela ne dura pas, quoique cela pût durer, — malgré l'autocratie parfois trop russe du Père Enfantin, que ses prédicateurs d'office, Abel Transon, Laurent, Édouard Charton, Émile Barrault, appelaient *la Loi*

vivante, — malgré aussi la *femme-Messie,* — malgré enfin quelques autres puérilités qui sentaient trop l'homme. Cela ne dura pas. Le schisme s'introduisit dans la doctrine, qui eut immédiatement des séparatistes, à la tête desquels Bazard. Après le schisme, la cour d'assises, où le *Père suprême,* dit *la Loi vivante,* fut condamné, le 28 août 1832, à un an de prison & cent francs d'amende; puis, après la condamnation, l'oubli. Oui! le vent de l'indifférence balaya les autels de cette religion pittoresque, & les apôtres de Saint-Simon abandonnèrent pour toujours la verte colline où ils avaient planté leurs tentes, — en emportant, comme Anchise, leurs dieux sur leurs épaules...

J'ai souvent gravi cette colline, rêvant aux gens disparus & aux schismes évanouis. J'ai été frapper à la porte, close désormais, de ce Paraclet philosophique, aujourd'hui morcelé, transformé, & toujours je me suis demandé pourquoi les Saint-Simoniens avaient été choisir cette rue tumultueuse, bordée de cabarets comme la *Barque à Caron,* les *Barreaux Verts,* le *Grand Balcon,* le *Lever de l'Aurore,* les *Armes de France,* etc. Un pareil voisinage devait exercer une influence fâcheuse. Quand on travaille à l'émancipation de la race humaine, il ne faut pas vivre dans son contact permanent; quand on cherche les moyens de purifier l'atmosphère morale d'une société, il ne faut pas respirer le même air qu'elle. On ne fonde, d'ailleurs, rien de grand, de bon, d'utile, de durable que dans la solitude. Les Pères avaient les Thébaïdes.

A peu près à la même hauteur que la communauté saint-simonienne eſt un ancien hôtel du dix-huitième siècle, transformé en hospice d'orphelins, où vivait un solitaire d'une autre sorte, le *Solitaire de Belleville*, l'auteur applaudi de la *Chercheuse d'esprit*, le mari de la belle mademoiselle Duronceray, que courtisait le trop galant maréchal de Saxe. J'ai nommé Favart.

Une anecdote connue, mais qui se trouve tout naturellement au bout de ma plume & qu'il m'eſt impossible de ne pas citer, c'eſt celle qui concerne le vainqueur de Fontenoy, amoureux — je ne dis pas amant — de madame Favart. Maurice de Saxe la poursuivait de ses assiduités compromettantes jusque sur les hauteurs de Ménilmontant, dans la retraite choisie par son mari. Un jour qu'il s'y rendait, l'esprit en belle humeur, un des fers de son cheval se perd en route; il s'en aperçoit, & mettant aussitôt pied à terre, il s'adresse à un maréchal ferrant dont la forge était située à la place où devait être un jour la barrière qui n'y eſt plus. — « Un fer, bonhomme! » dit-il. Le forgeron, sans savoir qu'il s'adresse à un maréchal comme lui, — un peu plus noble que lui, cependant, — lui donne instinctivement du Monseigneur, tout en prenant exactement mesure du pied de son cheval. Au moment où il va mettre le fer au feu, Maurice de Saxe le retient, en disant : — « Un inſtant, bonhomme! Tu me fournis là de mauvaise marchandise. Tiens! » Et prenant le fer entre ses mains, il le casse en deux mor-

ceaux qu'il jette ensuite au rebut. Un second fer a le même sort, un troisième aussi. Le vainqueur de Fontenoy, qui était fier de faire étalage de sa force extraordinaire devant un ouvrier, allait continuer; le forgeron l'en empêcha : — « Pardon, monseigneur, lui dit-il; je sais ce qu'il faut pour que monseigneur trouve le fer à son goût... » Et s'emparant du fer qu'allait casser Maurice de Saxe, il le met au feu, souffle, &, lorsqu'il eſt suffisamment rouge, le lui présente : — « Si le cœur vous en dit à présent, monseigneur?... » Le conquérant de la Courlande, qui ne tient pas à se brûler les doigts, refuse, laisse l'ouvrier achever sa besogne, &, pour le récompenser, lui donne un écu de six livres. — « Votre écu ne vaut rien, monseigneur, » dit en goguenardant le forgeron, qui avait cassé la pièce en deux morceaux comme Maurice de Saxe le fer à cheval. — « Diable! » fait celui-ci en fournissant un second écu qui a le sort du premier, puis un troisième qui a le sort du second. — « Bien joué! s'écrie le comte émerveillé de rencontrer une force égale à la sienne; bien joué, mon ami! C'eſt me rendre la monnaie de ma pièce! » Et pour ne pas être trop puni de sa fanfaronnade, qui en effet aurait pu lui coûter cher, si le forgeron eût continué à casser en deux & à jeter à la ferraille tous les écus qu'il lui présentait, il lui donna une pièce d'or d'un petit module, par conséquent d'une prise difficile, — & s'en alla au galop de son cheval referré.

Un rude compagnon, n'eſt-ce pas, ce maréchal fer-

rant de la Chaussée Ménilmontant? Et comme l'on s'explique la prise de la Baſtille & la chute de la monarchie! Rien ne résiste à des *poignes* comme celle-là.

LA BARRIÈRE DES AMANDIERS

On ne pouvait trouver un nom plus fleuri pour un voisinage plus mélancolique : c'eſt à vous donner envie d'aller vous faire enterrer tout de suite. Car, personne ne l'ignore, cette barrière — qui venait immédiatement après celle de Ménilmontant & dont les deux petits pavillons avaient été reconſtruits en 1837 par l'architecte Jay — était située en face de la terrasse du Père-Lachaise, qui occupe tout un côté du boulevard & dont une longue file de tombeaux coquets & empanachés de verdure semble faire des appels aux passants.

Appels rarement entendus, frais de séduction presque toujours perdus ! Les passants passent rapidement, heureux de vivre en pensant qu'il y a là un peuple entier de morts auxquels ils comptent bien ne se mêler que le plus tard possible ; ils passent &, dans

leur joie puérile d'être encore de ce monde quand tant de gens — & de braves gens — n'en sont plus, ils vont s'inftaller sous les gloriettes des cabarets qui confinent au cimetière. Jamais le vin ne leur a paru aussi bon!

C'eft une tradition païenne que ces libations faites sur les cercueils, & qu'on ne trouve pas du tout indécente, — tant on a une morale facile en ce « plaisant pays de France! » On vient d'enterrer un ami, un parent, quelqu'un de cher, une partie de soi-même, — la meilleure presque toujours : au lieu de s'en revenir vite chez soi pour y cacher ses larmes, on se laisse prendre le bras par des indifférents qui ont « perdu leur journée » & veulent l'employer d'une façon guillerette; on se laisse entraîner par eux dans un des nombreux *débits de consolation* qui ont poussé autour du cimetière comme des champignons autour d'une planche pourrie, — & l'on boit, & *l'on se console!* Il faut bien noyer ses chagrins, — quitte à voir apparaître, plus menaçants, ceux d'entre eux qui savent nager...

Ah! si les morts savaient combien peu ils sont regrettés, combien vite ils sont oubliés, ils ne voudraient jamais se laisser enterrer!

Son nom, la Barrière des Amandiers, le devait à la rue qui vient aboutir en cet endroit, — un chemin sinueux, ondoyant & divers à la fin du siècle dernier, une voie régulière & monotone depuis le commence-

ment de celui-ci. Singulière fée, l'Édilité! Sous prétexte de nettoyer & d'embellir, elle gâte & enlaidit. J'aimais mieux les viettes d'autrefois, qui s'en allaient de guingois, avec mille zigzags, compromettants peut-être pour leur dignité, mais amusants au possible; elles avaient de la boue parfois, des ornières, de la poussière, toutes sortes d'inconvénients, mais je n'en raffolais pas moins, — parce qu'elles conduisaient toujours, à travers champs, à quelque Moulin de la Galette, vers quelque gai cabaret aux barreaux verts, où l'on buvait du vin plus vert encore.

Je les ai suivis, ces chemins,
D'abord tout seul, dans mon enfance,
Puis à deux, mes mains dans les mains
De je ne sais plus quelle Hortense.

Infidèle, t'en souviens-tu ?...
A défaut d'autres, la mémoire
Peut passer pour une vertu...
Si je racontais ton histoire ?....

Mais à quoi bon ? Le merle blanc
Des femmes eſt encore à naître;
Faut-il donc s'en percer le flanc
Ou s'en jeter par la fenêtre ?...

Si l'une me trompa jadis,
Depuis j'en ai trompé vingt autres,
Ou sinon vingt, pour le moins dix...
Mes trahisons valent les vôtres!

Nous sommes quittes désormais,
Chère âme que j'ai méconnue !
Vous m'aimiez et je vous aimais...
Ah ! si vous étiez revenue !

LA BARRIÈRE D'AUNAY

Celle-là était fermée longtemps avant la suppression officielle des barrières, parce qu'on avait reconnu sa parfaite inutilité. C'était une brave vieille fille qui, depuis l'heure de sa naissance jusqu'à celle de sa retraite, n'avait jamais trouvé l'occasion de faire parler d'elle, en bien ou en mal, regardant chaque passant comme un événement & ne songeant qu'à faire dévotement son salut en remâchant les deux versets dc psaume gravés sur le portail du cimetière du Père-Lachaise, son voisin d'en face :

Spes illorum immortalitate plena est.
Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.

Elle s'était appelée, à l'origine, *Barrière de la Folie Regnault*, puis *Barrière Saint-André;* son troisième nom lui venait de sa proximité de la Ferme d'Aunay,

depuis longtemps disparue. Maintenant elle ne s'appelle plus du tout. Ce qui la recommande un peu à notre attention, c'eſt aussi sa proximité de l'ancienne *Folie-Genlis,* qui se trouvait en deçà d'elle, vers le numéro 38 ou 40 de la rue des Amandiers-Popincourt. Cette *Folie,* dont il reſte encore quelques pierres & quelques arbres, avait commencé par être la petite maison du comte de Genlis, un aimable libertin; elle finit par être celle de Stéphanie-Félicité Ducreſt de Saint-Aubin, sa femme, une aimable libertine aussi, — mais plus prude que les femmes légères ne se donnent la peine de l'être. Vous connaissez cette *authoress,* qui préludait à tant d'œuvres indigeſtes à force d'être bourrées de morale, en courant les champs vêtue en Amour couleur de rose avec le cordon rouge & la croix émaillée de chanoinesse; ce *bas bleu* qui criait au scandale à propos des autres & qui scandalisait tout le monde par ses audaces galantes, —, au point de mériter ce diſtique :

> Atmoſlède s'épuise en efforts superflus,
> La vertu n'en veut pas, le vice n'en veut plus...

C'eſt celle-là qui ne me réconcilierait pas avec les *Mémoires intimes!* car, après ceux de Jean-Jacques, je n'en connais pas qui, plus que les siens, blessent le goût, la délicatesse — & la morale. Si encore elle avait été sincère comme Rousseau; si elle nous avait tout dit, — par exemple sa liaison d'une heure avec Mirabeau!

LA BARRIÈRE DE LA ROQUETTE

Une barrière siniſtre entre toutes, & dont le dossier eſt gros, quoiqu'elle n'ait été ouverte qu'en 1820, c'eſt-à-dire une trentaine d'années après les autres.

Et cette physionomie, elle ne la devait pas seulement à son voisinage du cimetière du Père-Lachaise, en face duquel elle se trouvait, mais aussi, mais surtout à son voisinage du Newgate parisien, la prison de la Roquette, où depuis 1851 se font les exécutions. Un cimetière eſt une prison d'où l'on ne songe pas à s'évader, — parce qu'on s'y trouve bien; une prison eſt un cimetière où l'on eſt enterré vivant, & où, par conséquent, on souffre de toutes les angoisses d'une lente agonie.

Le Père-Lachaise, d'ailleurs, quand on sait le regarder du bon côté, avec de bons yeux, n'a pas un aspect trop rébarbatif. C'eſt une série de blanches villas

qui s'échelonnent en amphithéâtre, du boulevard d'Aunay au sommet du Mont-Louis, au milieu d'une forêt toujours verte où s'ébattent des milliers d'oiseaux libertins & bavards. Quand le soleil saupoudre d'or le sable des allées & les frontons de ces coquets petits temples mortuaires, les promeneurs accourent par essaims s'assurer que les jardiniers du cimetière ont gagné l'argent qu'ils leur ont donné pour entretenir de larmes fraîches les fleurs plantées sur leurs chers parents & renouveler les couronnes d'immortelles qui sont chargées de témoigner de la vivacité & de la durée de leurs regrets. Ces jours-là, quand la foule se répand dans les rues de cette ville funèbre, — qui a son faubourg Saint-Germain & son *faubourg Antoine,* — ces jours-là, il serait impossible de croire que ces vivants sont chez les morts : ils se promènent dans ces Tuileries-là comme dans les autres, — avec plus de plaisir peut-être, en tous cas avec plus de curiosité. Songez donc! il y a des monuments pour tous les goûts, pour les gens sérieux & pour les gens badins, pour les amoureux & pour les Joseph Prudhomme, pour les bourgeois & pour les artiſtes. C'eſt là, en effet, que sont les poussières de La Fontaine & de Molière, de Talma & de mademoiselle Duchesnois, de Dupuytren & de Larrey, de Ney & de Suchet, de Dulong & de madame Raspail, du général Foy & du général Boyer, de Manuel & de Benjamin Conſtant, de Monge & d'Arago, d'Hérold & de Boïeldieu, de Gérard de Nerval & d'Alfred de Musset, etc., etc., —

une populace d'hommes illuftres, guerriers, magiftrats, poëtes, artiftes & savants! Ah! la Mort eft une abominable faucheuse! Elle n'a pas le moindre respect pour le génie, pour la beauté, pour la jeunesse, — pour tout ce qui, précisément, mériterait de durer longtemps, sinon toujours; elle abat, elle abat, elle abat, corneille siniftre, les noix pleines aussi bien que les noix vides, les épis verts aussi bien que les épis pourris, Balzac aussi bien que Poulmann, Lucien de Rubempré aussi bien que Lafouraille, Élisa Mercœur aussi bien qu'Élise Sergent! Toutes ces poussières — les unes nobles, les autres viles — pèsent aussi peu pour elle : elle les disperse avec la même indifférence aux quatre vents du ciel. Que lui importe que ne soit plus ce qui a commencé par ne pas être?... Et que lui font les milliards d'ossements des hommes qui ont vécu en regard des milliards d'ossements des hommes qui sont deftinés à vivre?...

Mais ce n'eft pas la mort qui eft à craindre, c'eft *le mourir*, — c'eft cette dernière minute dans laquelle tient un siècle quelquefois, le passé qui n'eft plus & l'avenir qui ne sera jamais. Minute pleine d'affres horribles, surtout pour le condamné qui, aux premières lueurs de l'aube — qui doivent lui paraître bien rouges, — franchit le seuil de la prison de la Roquette & les quatre ou cinq marches de l'échafaud, un seuil aussi, celui de l'Éternité! Il n'a pas le temps de diftinguer un seul visage parmi ces milliers de curieux venus là comme au spectacle, — un beau cin-

quième acte, en effet, cette guillotinade, — & cependant, durant ce court espace de temps, il a pu repasser vingt ou trente années de sa vie, se revoir enfant, adolescent, homme, innocent d'abord, coupable ensuite & enfin criminel ! Quelle lie amère ces souvenirs d'enfance & de jeunesse ont amenée sur ses lèvres violacées par l'épouvante du châtiment suprême ! Il voudrait crier, parler, prier, supplier, demander une éternité de repentir pour son crime d'une heure ; mais la voix lui manque, sa langue se colle à son palais desséché, brûlé par la plus lâche des peurs humaines : il n'a plus de salive, — cette huile essentielle de la parole !

En face de la prison de la Roquette, désignée officiellement sous le nom de *Dépôt des Condamnés*, est une autre prison, celle des *Jeunes Détenus*, — celle-ci antichambre de celle-là, le prologue en face de l'épilogue, l'exposition en regard du dénoûment, — la pépinière de la forêt-crime, dirait Victor Hugo. Les hôtes de la Roquette sont au nombre de quatre cents environ ; ceux de la maison de correction des Jeunes Détenus, cinq cents. Cela promet. Ah ! Misère ! quand auras-tu donc fini ton œuvre démoralisatrice ?

LA BARRIÈRE DES RATS

Son nom eſt toute son hiſtoire : il eſt court, elle ne sera pas longue.

Quoi qu'en prétende le respectable J. de La Tynna, en son vivant membre de la Société académique des sciences, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, & propriétaire-rédacteur de l'*Almanach du Commerce*, on peut très-bien, & sans longue-vue, « découvrir la cause du nom de cette barrière, » qui eſt celui de la rue qui y conduisait. Il suffit pour cela de se rappeler l'état d'abandon dans lequel était, il y a soixante-dix ans, le quartier de la Roquette, — un véritable désert. Or les déserts qui avoisinent les villes ont pour habitants naturels les rats, qui y trouvent aisément à vivre & même à s'engraisser. Le révérend J. de La Tynna n'avait donc pas vu l'armée de rongeurs que contenait l'Éléphant de la Baſtille, — cet

autre cheval de Troie? Maintenant, il peut se faire que je me trompe; il eſt même certain que je me suis trompé en affirmant ce que je viens d'affirmer avec tant de conviction, — ce qui eſt le plus vraisemblable ayant, en ce monde, l'habitude d'être le moins vrai. Et puis je me souviens à temps du premier nom de la rue aux Rats : c'était *Rue Lair* ou *Rue de l'Air*. Vous voyez d'ici la pente... Batignolles vient bien de *Batifolium!*

Avec tout cela, j'ai oublié de vous dire que la Barrière des Rats, ornée d'un bâtiment à deux périſtyles de quatre colonnes chacun, était fermée depuis longtemps déjà lorsque arriva le 1er janvier 1860.

LA BARRIÈRE DE FONTARABIE

A propos de celle-là aussi, le savant & naïf propriétaire-rédacteur de l'*Almanach du Commerce* — un livre énorme! — n'a pas craint d'avouer son ignorance. « Nous ne savons d'où vient le mot *Fontarabie*, » dit-il à la page 221 de son *Dictionnaire*.

Fontarabie, monsieur, vient de *Fons rapidus* en latin & de *Fuenterrabia* en espagnol. C'est une ville située sur la Bidassoa, à l'embouchure de cette rivière, dans le golfe de Gascogne. Voilà déjà une source. Il y en a d'autres. Fontarabie a été assiégée à plusieurs reprises, notamment en 1521 & en 1794. 1794 est une date bien rapprochée de celle du baptême des barrières parisiennes; & cependant ce n'est pas au siége du 1er août 1794 que celle-ci dut son nom, puisque je le retrouve sur le plan de Roussel, gravé en 1731. Ne vous rappeliez-vous donc plus, monsieur & cher con-

frère, la conférence politique de l'Ile des Faisans? Ne saviez-vous donc pas qu'un petit village situé à l'est de Paris, à droite du Mont-Louis, avait gardé le souvenir de cette conférence, comme plus tard le petit village d'Austerlitz, à gauche de la Salpêtrière, celui de la fameuse bataille que Napoléon faillit ne pas gagner? Le village de Malakoff, dans la plaine de Vanves, n'a pas non plus d'autre origine. Ah! monsieur & cher confrère, votre *Dictionnaire* est certainement précieux pour les paresseux qui aiment la besogne toute faite, mais il est bien incomplet; & si vous étiez encore de ce monde, vous en conviendriez volontiers avec moi.

La barrière de Fontarabie s'appelait aussi *Barrière de Charonne,* parce qu'elle conduisait au village de Charonne, dont l'église, une des plus anciennes de la banlieue, est perchée sur la crête de la montagne, comme un phare pour les âmes en détresse.

C'est de cet endroit que, lors des troubles de la Fronde, Paris étant partagé en deux camps, S. M. Louis XIV, roitelet abrité sous

L'écarlate linceul du pâle Mazarin,

contemplait lès progrès de l'insurrection au faubourg Saint-Antoine, où Turenne, qui commandait en son nom, eût écrasé l'armée des Frondeurs, commandée par le prince de Condé, si mademoiselle de Mont-

pensier n'eût fait tirer à temps le canon de la Bastille.

En cet endroit aussi, le 30 mars 1814, les Parisiens soutinrent vaillamment l'attaque des Cosaques & leur firent même rebrousser deux ou trois fois chemin; mais là comme aux buttes Chaumont, comme à la barrière de Clichy, comme à l'avenue de Vincennes, le courage dut céder devant le nombre. Les Parisiens furent culbutés à leur tour jusque dans le Père-Lachaise, où ne craignirent pas de les poursuivre les Russes de la division du prince Gortschakoff. Ceux qui furent tués là n'eurent pas loin à aller pour se faire enterrer.

Pour ces héroïques vaincus
Nul n'a fait d'oraison suprême,
Nul n'a conté leurs jours vécus
Obscurs tout comme leur mort même.

Ils sont tombés, épis humains,
Sous la faux du grand Faucheur sombre,
Agitant encore leurs mains
Lorsque leurs yeux se couvraient d'ombre...

. . . .

Braves gens ! Pauvres gens aussi !
Martyrs de leur patriotisme,
Au lieu de leur dire merci,
Je crois qu'on a dit *chauvinisme!*

Les Cosaques de l'avenir
Les vengeront de cette injure...
Eh bien! ils peuvent revenir :
Je serai *chauvin*, je le jure!

LA BARRIÈRE DE MONTREUIL

Les boulevards autrefois extérieurs qui, à partir de la barrière des Amandiers, ont une physionomie mélancolique, à cause du voisinage du Père-Lachaise, redeviennent un peu plus gais à partir de la barrière de Montreuil. Les marchands d'immortelles, de croix toutes préparées où il n'y a plus que votre nom à mettre, les marbriers, enfin les gens qui vivent de la mort & qui, par conséquent, n'ont jamais de morte-saison, ont disparu. On tourne le dos au cimetière en s'avançant vers le Trône.

Montreuil ! Il y a des noms de villages qui sonnent plus agréablement que d'autres, — probablement parce qu'ils ont des grelots que les autres n'ont pas : Fontenay-aux-Roses sent bon ; Montmorency évoque le souvenir de mesdemoiselles Galley & Grafferiend ; Montreuil vous fait venir l'eau à la bouche, — à cause

de ses savoureuses pêches... Et, à ce propos, n'avez-vous pas remarqué combien il eſt difficile de se procurer des cerises à Montmorency, des fraises à Fontenay, du chasselas à Fontainebleau, des pêches à Montreuil? Toutes ces excellentes choses sont achetées d'avance, sur pied. Allez à la Halle, vous en aurez, & cela vous coûtera moins cher.

Fontenay-aux-Roses s'enrichit depuis une vingtaine d'années en cultivant des fraises. Montreuil s'enrichit depuis plus d'un siècle en cultivant des pêches, — « les plus belles qui soient sur le globe, » déclare Mercier, qui ajoute : « Or les pêches, en certain temps, valent six livres pièce. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or. »

Le prix a baissé un peu depuis Mercier; cependant, à de certains moments, il s'élève très-haut. On m'a montré un *pêchier* à qui sept pêches ont rapporté un jour deux cents francs, dans les circonſtances plaisantes que je vais dire. Les pêches sont rares, — plus que rares, rarissimes; on en trouve très-peu à Montreuil, & pas du tout à Paris : il fait un panier de dix des plus belles, sans tare aucune, & les porte à un marchand du Palais-Royal, qui en avait besoin.

— Des pêches superbes! Combien me les vendez-vous?

— Il y en a dix : à cinq francs pièce, cela fera cinquante francs.

— Cinquante francs! C'eſt exorbitant!...

— C'eſt à prendre ou à laisser... Je ne suis pas embarrassé de leur placement : ce sont les seules qu'il y ait à Paris en ce moment...

— Si, du moins, j'étais sûr qu'elles sont toutes bonnes...

— Qu'à cela ne tienne : goûtons-y !...

Le pêchier prend une pêche, l'ouvre en deux, en offre une moitié au marchand & garde l'autre pour lui.

— N'eſt-ce pas qu'elles sont exquises?

— J'en conviens, celle-ci eſt fort bonne....

— Toutes sont ainsi.

— Eh bien ! je vous les prends... Cela fait donc?...

— Toujours cinquante francs.

— Mais il n'y en a plus que neuf !...

— C'eſt à prendre ou à laisser... Si vous ne vous décidez pas aujourd'hui pour cinquante francs, je vous avertis que demain cela vous en coûtera cent...

— Ta ! ta ! ta ! Dix pêches, passe encore, mais neuf? J'aime mieux vous les laisser pour compte...

— Vous avez tort.

Là-dessus le pêchier s'en va tranquillement avec son panier de pêches, &, quelques heures après, envoie un sien compère, ſtylé par lui, au Palais-Royal, chez le marchand, qui était précisément en train de regretter les neuf pêches, parce qu'il s'était engagé à en fournir une demi-douzaine au moins, le lendemain, à un banquier qui avait à déjeuner une capricieuse fille d'Ève. Le même dialogue s'engagea :

— Combien vos neuf pêches ?

— Cent francs.

— Cent francs ! Y songez-vous ? J'ai refusé ce matin un panier de dix qu'on m'offrait pour cinquante francs...

— Elles n'étaient probablement pas aussi belles que les miennes.

— Les vôtres sont belles, sans doute, mais qui me garantit de leur excellence ?

— Qu'à cela ne tienne : goûtons-y !

Et prenant au hasard une pêche dans son panier, le compère en présente la moitié au marchand & croque l'autre.

— Un vrai sucre, n'eſt-ce pas ?...

— Très-bonne, en effet... Allons, je me décide, quoique cela me paraisse bien exagéré comme prix. Nous disons donc que huit pêches font...

— Cent francs, je vous l'ai dit.

— Comment, cent francs ! Neuf, à la bonne heure, & encore ! Mais huit ?...

— C'eſt à prendre ou à laisser.

— Je vous les laisse !

— A votre aise. Seulement je vous préviens que demain elles vaudront deux cents francs.

— Ta ! ta ! ta ! Deux cents francs ! comme vous y allez !

— Serviteur !

Et le compère du pêchier s'éloigne. Le lendemain matin, autre compère, avec les mêmes pêches dans un

autre panier. Troisième édition du dialogue que vous connaissez.

— Combien vos huit pêches ?

— Deux cents francs.

— Deux cents francs ! Quelle plaisanterie ! On m'en a offert dix, hier, pour cinquante francs, & je les ai refusées !...

— Vous avez eu tort si elles valaient celles-ci, & j'en doute.

— Deux cents francs ! Et peut-être ne sont-elles que belles, vos pêches ?...

— Elles sont aussi savoureuses que magnifiques... D'ailleurs vous pouvez vous en assurer... Cela ne vous coûtera rien.

Une des huit pêches est prise au hasard dans le panier ; une moitié eſt offerte au marchand, l'autre moitié eſt avalée par le compère du pêchier.

— Eh bien ?

— Excellente, en effet ; & quoique vous en demandiez un prix extravagant, inouï, je me décide à vous acheter votre panier... Sept pêches ſont donc ?...

— Deux cents francs.

— Jamais !

— Comme vous voudrez ! Mais, si vous voulez m'en croire, vous n'hésiterez pas plus longtemps, dans votre intérêt : ce soir, vous ne les auriez pas pour quatre cents francs...

— Ah ! bourreau !

Et le marchand paya deux cents francs le même pa-

nier qu'il avait refusé pour cinquante francs, la veille, quand il contenait dix pêches au lieu de sept. C'était dur, mais n'avait-il pas de quoi se venger sous la main ? Les filles d'Opéra, du temps de Mercier, mangeaient pour trois cents louis de pêches : les petites dames de notre temps peuvent bien en manger pour cinq cents francs. Les banquiers sont plus riches que les princes.



LA BARRIÈRE DU TRONE

Elle date de 1788, comme les autres barrières, mais elle a des souvenirs bien antérieurs à cette époque; car c'était le chemin que prenait saint Louis pour aller à Vincennes, où, d'après le naïf récit de Joinville, il rendait la juftice, assis au pied d'un chêne, comme un honnête bourgeois qu'il était.

Plus tard, le 26 août 1660, un autre roi — qui ne ressemblait en rien à Louis IX & qui s'appelait Louis XIV — venait s'asseoir là, sur un trône élevé aux frais de la bonne ville de Paris, & ayant à ses côtés Marie-Thérèse d'Autriche, sa femme, pour recevoir l'hommage & le serment de fidélité de ses

sujets. Cérémonie si mémorable, — aux yeux des courtisans, — qu'on éprouva le besoin de la consacrer par l'érection d'un arc de triomphe à nul autre pareil, dont la première pierre fut posée le 6 août 1670, & qui ne fut jamais exécuté qu'en plâtre, comme l'Éléphant de la place de la Baſtille. Les courtisans proposent, mais les événements disposent.

Pourquoi avait-on choisi cet emplacement plutôt qu'un autre? Parce que, de toutes les issues de la grande ville, la plupart si laides, c'était la plus convenable; à ce point que c'était par là que les ambassadeurs étrangers faisaient leur entrée solennelle, salués du peuple — ami des fêtes, malgré les impôts qu'elles lui coûtent — jusqu'au monaſtère de Picpus, où des appartements leur étaient préparés.

Les deux bâtiments carrés bâtis sur les dessins de Le Doux auraient pu avoir plus de grandeur & de pittoresque, précisément à cause de l'importance de cette barrière, vomitoire du faubourg le plus révolutionnaire de la capitale des révolutions. Ce sont des propylées vulgaires, dont la pauvreté n'eſt pas suffisamment dissimulée par les deux colonnes au haut desquelles on a juché Philippe Auguſte & saint Louis.

En 1793, la Royauté étant abolie, la barrière du Trône s'appela tout naturellement *Barrière du Trône renversé,* &, naturellement aussi, elle ne garda pas longtemps cette appellation anarchique, un trône nouveau — impérial cette fois — ayant été fabriqué

avec les débris de l'ancien, retrouvés dans un coin du garde-meuble : ce fut, officiellement du moins, la *Barrière de Vincennes*, que le peuple, esclave des traditions monarchiques, persista à appeler la *Barrière du Trône*.

La place circulaire où viennent aboutir le boulevard Mazas & le boulevard du prince Eugène, & que déshonorent deux petites maisons aux carreaux brouillés, — deux Amathonte soldatesques, — fut pendant quelque temps, sous la Terreur, la succursale de la place Louis XV ; pendant quelque temps la guillotine y fut en permanence. Sur cette place tombèrent des têtes illustres, entre autres celle d'André Chénier, ce *frère aîné des poëtes modernes*; de Roucher, l'auteur des *Mois*; de la comtesse de Meursin, du président de Bérulle, du duc de Saint-Aignan, de la duchesse de Montmorency, etc.

Idole terrible, la Liberté ! Son front baigne dans l'éther le plus pur, mais ses pieds trempent dans un fleuve de sang, — celui de ses défenseurs comme celui de ses ennemis. Quand cessera-t-elle donc d'exiger ces sacrifices humains, cette reine du Dahomey?...

La Barrière du Trône est riche en souvenirs sombres, en deçà & au delà d'elle.

Au delà, c'est la *Chaussée de Vincennes* où, le 30 mars 1814, deux cent seize élèves de l'École polytechnique, aidés d'artilleurs de la vieille garde, arrê-

tèrent un inſtant les lanciers russes du général Kamenew en les mitraillant. Il y en eut de tués, un grand nombre de blessés; mais ils se défendirent héroïquement, comme de vaillants jeunes hommes qu'ils étaient, & la Patrie doit leur en être reconnaissante. On ne saurait mourir d'une plus belle mort.

En deçà, c'eſt la *chaussée Saint-Antoine,* comme on disait du temps du grand Condé, ou, comme on dit aujourd'hui, le *faubourg Antoine,* la cuve émeutière toujours en fermentation, l'Etna révolutionnaire toujours crachant sa lave ardente. D'abord c'eſt le pillage du manufacturier Réveillon, à tort accusé d'avoir songé à réduire le salaire de ses ouvriers & dit que le pain était trop bon pour eux. Puis c'eſt la prise de la Baſtille par ces faubouriens las du joug & à bout de misère. Puis c'eſt l'assaut des Tuileries par eux, le *général* Santerre à leur tête. Puis ce sont les journées des 22 avril, 1er & 31 mai 1793, celles de prairial an III, celles de juillet 1830, celles de février & juin 1848. L'hiſtoire de ce faubourg eſt l'hiſtoire de Paris — écrite à coups de fusils.

Au nº 239 eſt la brasserie Caffin devant laquelle passent & repassent sans cesse beaucoup d'ouvriers de ce quartier populeux, sans se douter que cette *Brasserie de l'Hortensia* a été, sous la Révolution, la maison du général Santerre,

Qui n'eut de Mars que la bière,

& que dans cette maison venait fréquemment Phi-

lippe-Égalité, duc d'Orléans, pour intriguailler.

Un peu plus haut, près de la barrière, au nº 203 je crois, était, en 1812, la maison de santé du docteur Belhomme, qui avait alors parmi ses pensionnaires un homme audacieux, le général Malet, compromis quatre ans auparavant dans une conspiration contre Napoléon & incarcéré à la suite de cette affaire. La première fois on avait voulu profiter de l'absence de l'empereur, alors en Prusse; la seconde fois, Malet en voulut profiter encore, mais plus efficacement. « Napoléon est à Moscou; les nouvelles arrivent avec la plus grande difficulté: si on annonçait brusquement sa mort, que deviendrait le gouvernement? » Voilà ce que s'était demandé Malet. L'hypothèse avait des séductions pour un esprit de la trempe du sien : il imagina de la réaliser en jouant sa tête & celle de quelques-uns de ses amis. Vous savez de combien peu il s'en fallût qu'il ne réussît. Il s'était évadé de la maison de santé du docteur Belhomme dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812 : le lendemain il était arrêté, &, le 29 du même mois, il était fusillé avec dix de ses complices dans la plaine de Grenelle. Quand il apprit & la conspiration & le châtiment des conspirateurs, Napoléon était aux environs de Mikalewska; « il eut, dit M. de Ségur, des exclamations d'étonnement, d'humiliation & de colère. Quelques instants après, il fit venir plusieurs officiers pour remarquer l'effet que produisait une si étrange nouvelle. Il vit une douleur inquiète, de la consternation & la confiance dans la

ſtabilité de son gouvernement tout ébranlée. Il put savoir qu'on s'abordait en gémissant & en répétant qu'ainsi la grande révolution de 1789, qu'on croyait terminée, ne l'était pas. »

LA BARRIÈRE DE SAINT-MANDÉ

Ce n'était pas une barrière, — c'était une solitude. Encore aujourd'hui, c'eſt la porte d'une verte oasis, l'*Avenue du Bel-Air*, où se réfugient, dans la belle saison, les bourgeois & les bourgeoises riches de Paris, — que doit cependant effaroucher un peu, maintenant, ce diable de chemin de fer de Ceinture, qui coupe en deux l'Avenue & mêle de fâcheux sifflements de locomotives aux pépiements des moineaux francs cachés sous les ramures.

Mais, en dépit du chemin de fer, il n'en reſte pas moins là, de l'ancienne barrière, à la porte du bois de Saint-Mandé, une avenue égayée par une double bordure de maisonnettes d'une tranquillité & d'une poésie à vous donner envie d'être rentier pour pouvoir dépenser là le reſtant de vos jours, — & même davantage.

Dans l'une de ces maisonnettes, la quatrième ou cinquième à droite, la plus simple mais non la moins pittoresque, a demeuré — & demeure peut-être encore — une des plus jeunes & des plus jolies pensionnaires du Théâtre-Français.

Du talent? Ma foi, je l'ignore,
Ne connaissant rien à cela.
Mais de la grâce, & puis encore
Un esprit du diable... Voilà!

LA BARRIÈRE DE PICPUS

Elle était située à l'endroit où finit la rue de Picpus & où commence la rue de la Croix-Rouge. De sa décoration, je n'en parle que pour mémoire, ne jugeant pas d'une grande utilité de vous décrire au long un bâtiment composé de quatre périſtyles sans ſtyle & d'une attique de mauvais goût.

Tout l'intérêt de cette barrière eſt dans le souvenir qui se rattache aux deux couvents dont l'un a eu l'honneur d'être décrit par Victor Hugo dans ses *Misérables*. Le village de Picpus — ou de *Pique-puce,* comme l'écrivent quelques étymologiſtes qui connaissent l'énigme de Boileau — n'était encore, en l'an 1600, qu'une réunion de deux ou trois maisonnettes, lorsque le Père Mussart, ou Massard, y vint fonder un couvent de *Pénitents réformés du tiers ordre de Saint-François,* que le peuple ne tarda pas à appeler

les *Picpus*. Les libéralités de la veuve de René de Rochechouart, comte de Mortemart, avaient commencé la fortune de ce monaſtère : la protection royale & la dévotion publique firent le reſte. On parlait beaucoup des Picpus, — non pas tant parce qu'ils avaient dans leur réfectoire des tableaux de maîtres & dans leur église des ſtatues remarquables, dont un *Ecce homo* de Germain Pilon, que parce que les ambassadeurs des puissances catholiques avaient l'habitude d'y recevoir l'hospitalité de la part des moines & les compliments de la part des princes & princesses du sang royal.

Cette maison conventuelle, dont l'entrée était au n° 37 de la rue de Picpus, fut supprimée en 1790, & ses hôtes, un inſtant dispersés sous l'orage révolutionnaire, se rassemblèrent plus tard, en pleine Restauration, pour guider de nouveau les âmes, — ainsi qu'en témoigne ce passage de Paul-Louis, extrait de sa *Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser* : « Les jeunes prêtres, au séminaire, sont élevés par un moine, un frère Picpus, frère Isidore, c'eſt son nom ; homme envoyé des hautes régions de la monarchie afin d'inſtruire nos docteurs, de former les inſtituteurs qu'on deſtine à nous réformer. Le moine fait les curés, les curés nous feront moines. Ainsi l'horreur de ces jeunes gens pour le plus simple amusement leur vient du triſte Picpus, qui lui-même tient d'ailleurs sa morale farouche. Voilà comme, en remontant dans les causes secondes, on arrive à Dieu, cause de tout. Dieu nous livre aux Picpus. Ta vo-

lonté, Seigneur, soit faite en toutes choses; mais qui l'eût dit à Aufterlitz?... »

Un peu plus bas, dans la même rue, aux nos 17 & 19, étaient les *Chanoinesses de Saint-Augustin*, qu'on appelait aussi *Religieuses de Notre-Dame-de-Victoire-de-Lépante*, parce qu'elles avaient ajouté à leur inftitut l'obligation particulière de célébrer, le 7 octobre de chaque année, la victoire remportée en 1572 sur les Turcs par don Juan d'Autriche; des chanoinesses charmantes sous leur coftume de serge blanche, leur voile noir & leur rochet de toile fine, — telles enfin que pouvait les souhaiter le galant archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, qui les avait établies là avec le concours du sieur Tubeuf, surintendant des finances. C'eft dans leur cimetière qu'on enterrait les condamnés exécutés sous la Terreur à la barrière du Trône. A cause de cela, sans doute, beaucoup de grandes familles, les Noailles, les Lévis, les Montmorency, ont choisi cette sépulture — qui les isole de la populace des morts qui encombre le Père Lachaise. Là aussi repose dans la paix éternelle, auprès de sa femme, fille du duc d'Ayen, le général marquis de La Fayette, — ce Lamartine de nos deux premières révolutions, comme Lamartine a été le La Fayette de la troisième. Et l'on peut dire que non-seulement le compagnon de Washington eft enterré en terre chrétienne, mais encore — ce qui vaut mieux — en terre libre, puisque c'eft de la terre envoyée tout exprès d'Amérique.

D'autres établissements religieux avoisinent la barrière de Picpus : la Congrégation des *Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus & de Marie*, l'hospice d'Enghien, etc.

J'ai parlé tout à l'heure d'André Chénier : la Laure de Noves de son frère Marie-Joseph, Eugénie de la Bouchardie, comtesse d'Esparda, a habité la maison en face de laquelle était le couvent des *Pénitents de Saint-François.*

Plus haut, en remontant vers la barrière, exiſtait encore, il y a quelques années, un pavillon en rocaille, illuſtré de portraits de moines, où sont venus tour à tour demeurer Boïeldieu, Millevoye & Théaulon. J'ai peur que le chemin de fer de Vincennes n'ait renversé cet ermitage, qui ne servait plus à rien du reſte — qu'à consacrer le souvenir de deux hommes célèbres, au moins, sur trois. Rien n'eſt sacré pour la vapeur! dirait Émile de La Bédollière!

LA BARRIÈRE DE REUILLY

Située au point de jonction de la rue de Reuilly & du boulevard de Charenton, elle était décorée de ce que les frères Lazare appellent « une jolie rotonde, » & tirait son nom de l'ancien, très-ancien château de Reuilly — *Romiliacum* — où le roi Dagobert avait épousé Gomatrude, qu'il avait ensuite répudiée sans plus de façon pour s'unir avec Nantéchilde, ou Nanthilde, qui lui plaisait davantage probablement. Ces Tuileries mérovingiennes avaient fini par tomber en ruines & n'être plus qu'un souvenir, — comme les monarques qui les avaient habitées à tour de règne ; si bien qu'en 1666 on construisait sur leur emplacement de vastes bâtiments dont Colbert avait donné le plan & qui étaient destinés à rivaliser avec les fabriques de glaces de Venise.

C'est là une date précieuse à enregistrer dans le livre

d'or de l'induftrie parisienne. Thivart avait inventé l'art de couler le verre, Rivière Dufresny le moyen de polir les glaces : Paris put désormais se passer de Venise. Les glaces de Reuilly étaient coulées tantôt à Saint-Gobain, tantôt à Tourlaville, puis amenées à Paris pour être étamées & polies. Ces transports ayant été jugés — au bout de très-longtemps — aussi onéreux qu'inutiles, la manufacture des glaces de Reuilly avait été transférée à Saint-Gobain, & ses bâtiments utilisés comme caserne.

LA BARRIÈRE DE CHARENTON

Elle était située à l'extrémité de la rue de Charenton, au point de jonction du boulevard de ce nom & du boulevard de Bercy. En 1800, elle s'appelait *Barrière de Marengo,* en souvenir de l'entrée triomphale qu'y avait faite Napoléon Bonaparte, alors premier consul, après la bataille du 14 juin, & cette dénomination, elle l'avait tout naturellement perdue en 1815 pour reprendre son premier nom, qu'elle devait à sa proximité du village de Charenton.

Un village hiftorique entre tous, — ainsi que ses environs, ravagés par les Anglais sous Charles VII; puis, en 1465, par l'armée de la Ligue, dite du *Bien public,*—une belle antiphrase; puis, sous Louis XIV, par les Frondeurs; puis enfin, en 1814, par les troupes wurtembergeoises & le corps d'armée autrichien du comte Giulay.

Mais ce qui rend surtout ce lieu célèbre, c'eſt le temple qu'y ont eu longtemps les proteſtants. Henri IV —qui venait d'abjurer leur religion, parce que, selon lui, Paris valait bien une messe — avait permis à ses ex-coreligionnaires de bâtir là ce temple & de s'y assembler; mais les catholiques n'avaient pas tardé à le saccager & à le brûler. On l'avait reconſtruit, & les proteſtants y avaient tenu leurs synodes nationaux de 1623, 1631 & 1644. En août 1685, des catholiques forcenés avaient essayé d'y mettre le feu; les protestants s'étaient plaints de ces violences au Parlement, qui avait informé. Mais Louis XIV, sur les sollicitations de madame de Maintenon & de gens à sa dévotion, ayant révoqué l'édit de Nantes, on avait commencé, le soir même du 22 oćtobre, la deſtrućtion de ce temple, dont il ne reſtait bientôt plus une seule pierre debout, — grâce au zèle des soldats, exécuteurs de ces hautes-œuvres. Cent mille familles allèrent porter à l'étranger leur induſtrie, leur fortune, leur religion, — & les catholiques purent alors respirer à leur aise.

Je voudrais bien, pendant que j'y suis, parler du pont de Charenton, — cette « clef de Paris. » Mais cela me mènerait trop loin, &, au lieu de faire mon tour des barrières, je serais capable de faire mon tour de Marne. Je m'arrête à temps pour saluer d'un souvenir le cabaret de la *Grand'Pinte*, qui a donné son nom à une partie du quartier de la barrière de Charenton :

« A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle;
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer,
Flamme éternelle!
Où rôtissent en chapelets
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne-broche;
Et puis le soleil jaune d'or
Sur les casseroles encor
Darde & s'accroche!... »

Le vendredi 15 avril 1814, à dix heures du matin, S. M. l'empereur d'Autriche faisait son entrée dans Paris par cette barrière, où l'attendaient d'autres Majeftés, l'empereur de Russie, le roi de Prusse, S. A. R. Monsieur, S. A. I. le grand-duc Conftantin, S. A. le prince royal de Suède & le prince de Schwarzenberg, suivis d'états-majors nombreux. De la barrière de Charenton, l'empereur d'Autriche était conduit au palais Borghèse (ancien hôtel Charoft), qu'il quittait le lendemain pour se rendre au château de Rambouillet, où l'attendait sa fille l'impératrice Marie-Louise, qui avait en effet besoin d'être consolée & réconfortée en ces douloureuses épreuves.

LA BARRIÈRE DE BERCY

Celle-ci était la sœur naturelle de la barrière de la Rapée, — une plus grande sœur, quoique du même âge, & mieux habillée par l'architecte des Traitants, puisqu'elle se composait de deux bâtiments ayant chacun deux périſtyles & douze colonnes.

A la barrière de la Rapée, les matelotes illuſtres & les fritures célèbres! Mais à la barrière de Bercy, la dive purée septembrale — en tonneaux engerbés!

C'eſt là, en effet, qu'arrivent, par tous les affluents de la Marne & de la Seine, les produits du Mâconnais & de la Champagne, de l'Orléanais & de la Touraine, de l'Anjou & du Languedoc. Vieilles provinces, — vieux vins! La Bourgogne tout entière eſt là : le Clos-Vougeot, le Chambertin, le Beaune, le Meursault, le Nuits, le Chenôve, le Volnay, le Pomard, le Thorins, le Romanée, — ses joyeux fils, sa plantu-

reuse lignée! Puis l'Aï, — le turbulent enfant de la Champagne. Puis le Château-Laffitte, le Château-Margaux, le Saint-Julien, — toute une armée!

Bercy & la Râpée se confondent. Autrefois on disait *la Rapée :* on dit *Bercy* aujourd'hui.

Bercy était autrefois un petit village, c'eſt aujourd'hui une petite ville, comme presque toutes les communes qui confinent à Paris. Il était jadis occupé par des maisons de campagne, des habitations particulières, & par deux châteaux avec leurs parcs, le *Petit* & le *Grand Bercy*.

Le *Grand Bercy* était une magnifique, une somptueuse, une royale maison de plaisance, — & jamais ce dernier mot n'avait été si bien juſtifié. Un parc de neuf cents arpents! Un château qui contenait plus de richesses que les Tuileries! Un parc dessiné par Le Nôtre! Un château bâti par Le Vau!

Et cependant, leur premier propriétaire, le président de Bercy, était un ladre de la plus belle eau, — à ce point qu'il servit de type à Molière pour son *Avare*. Après le président, son fils, puis son petit-fils, qui contribua pour une grande part à l'embellissement de cette résidence princière, qui eut à souffrir pendant la Révolution, — où l'on y inſtalla une fabrique de papiers peints. Durant quelques années même, au dire d'un hiſtorien de 1804, il fut fermé, & ses dépendances furent louées à différentes personnes qui les exploitèrent à leur guise : celles-ci labourèrent les allées du parc pour y semer du blé, celles-là firent

abattre les arbres pour se chauffer. L'intérieur du château seul fut un peu épargné, & lorsque M. de Nicolaï vint, il eût pu l'habiter & lui redonner sa splendeur d'autrefois, — s'il n'avait mieux aimé le louer à un vicomte, qui le déshonora une seconde fois en installant là une raffinerie de sucre de betteraves.

Le revoyez-vous, ce vieux parc qu'il semble que Victor Hugo ait voulu décrire dans son volume des *Voix intérieures?* Moi, je le revois toujours. Il me souvient des jours d'été où, quand le hasard de mes promenades m'amenait par là, je ne craignais pas de franchir la terrasse du bord de l'eau, à l'endroit où deux lions de pierre, mutilés par le temps & par les hommes, se regardaient si triftement, comme pour se confier une dernière fois « les secrets de ce passé trop vain. » Une fois dans le parc, où je m'introduisais ainsi frauduleusement, je trouvais un plaisir extrême à chercher les allées les plus ombreuses, les fourrés les plus épais, l'herbe la plus verte, & à m'y coucher pendant les heures les plus chaudes, rêvant à tout & à rien, remâchant mes projets, reconftruisant pour la centième fois mes petits châteaux de cartes, — moins grands & moins beaux que celui de M. de Bercy, qui, du refte, ne me faisait point envie. Ce qu'il y avait de meilleur là, c'étaient la fraîcheur & la solitude. Quand j'avais suffisamment rêvé, lu, — ou dormi, — je sautais le fossé, je saluais mes deux lions invalides, & je reprenais le chemin de Paris, où m'attendait la réalité.

Je me suis rappelé ces bonnes journées de rêverie,

lorsque, au mois de juillet 1860, on a commencé à jeter par terre le vieux château du vieux président & à mettre en coupe réglée son parc touffu comme une forêt. M. de Nicolaï ne tenait plus à l'un depuis qu'on avait endommagé l'autre. En 1840, ç'avaient été les fortifications; plus tard, le chemin de fer de Lyon : ces morcellements avaient complété l'œuvre de la fabrique de papiers peints & de la raffinerie de sucre de betteraves. Parc & château furent vendus 10 millions 500,000 francs, — un assez joli chiffre, & un plus joli bénéfice encore pour les acquéreurs à qui, au bout de huit jours, il reſtait pour plus de 15 millions de terrains à vendre, après en avoir déjà vendu pour plus de 12 millions. Il en eſt décidément de la fortune comme de la réputation : pour se faire un nom, il faut déjà être connu; — pour devenir riche, il faut déjà être à son aise. Il n'y a que le premier million qui coûte, — & c'eſt juſtement celui-là que je ne pourrai jamais acheter.

Quant au *Petit-Bercy*, c'était une annexe du Grand-Bercy, c'eſt-à-dire un pavillon à pans coupés que Pâris de Montmartel, frère du fameux financier de ce nom, avait fait bâtir sur une assez vaſte portion de terrain que lui avait cédée le troisième seigneur de Bercy, contrôleur général des finances. Après Pâris de Montmartel, le Petit-Bercy avait appartenu à un autre financier, Boismorel, « qui s'y était disposé un jardin qui luttait pour l'élégance avec celui de son faſtueux voisin, & une bibliothèque assez riche pour n'avoir

rien à envier à celle du Grand-Bercy; » — & cependant la bibliothèque du Grand-Bercy possédait, entre autres merveilles, un manuscrit sur vélin du *Roman de la Rose*.

Le Grand-Bercy a disparu; mais le Petit-Bercy, — c'eſt-à-dire le pavillon connu dans le quartier sous le nom de *Pâté-Pâris* — eſt encore debout.

« Où la mouche a passé, le moucheron demeure. »

Son parc, qui était d'une quarantaine d'arpents, servit d'entrepôt aux vins & eaux-de-vie, après le terrible incendie du 31 juillet 1820 qui dévora presque toutes les conſtructions, la plupart couvertes en chaume, du premier entrepôt établi là depuis assez longtemps.

On sait maintenant pourquoi la barrière de Bercy s'appelle Bercy.

210

LA BARRIÈRE DE LA RAPEE

Située à l'extrémité du quai du même nom — que, par parenthèse, elle devait à un sieur de la Rapée, commissaire général des guerres sous Louis XV, — & presque en face du pont de Bercy, elle n'était décorée que d'un petit bâtiment, dû à l'architecte Le Doux, & de deux petits pavillons d'octroi, dus à la sollicitude de M. de Rambuteau.

Cela, on le comprend, n'aurait pas suffi à lui procurer quelque famosité auprès des Parisiens qui, du reſte, ne sont pas grands amateurs d'architecture. Ce qui a fait de la Râpée un lieu digne de mémoire, c'eſt son port, fréquenté en toute saison & renommé pour les fritures & les matelotes, — qu'on n'y mange pas, — prétend Edmond Texier, qui n'a pas vu partir la flottille des canotiers pour le tour de Marne & qui n'a pas con-

sulté les habitués des *Marronniers*, du *Grand Balcon* & du *Rocher de Gancale*.

En tous cas, matelotes & fritures n'ont pas toujours été un mythe à la Râpée, & les cabarets y ont joui jadis d'une réputation que n'a pas assez constatée l'ingénieux auteur du *Tableau de Paris* publié par Paulin, — témoin l'aventure suivante, que je trouve dans un livre de M. Fortia de Piles, & dont je m'empare à la façon de Molière :

« M. de la Vauguyon, étant ambassadeur en Hollande & résidant à la Haye, eut envie d'aller avec une compagnie manger un ragoût de poisson appelé *water-fisch*, dans un endroit sur le bord de la mer nommé Scheweningen, où on l'apprête à merveille de cette manière.

« Le jour pris, il fit arrêter le local & commanda du *water-fisch* pour toute sa société ; il y envoya ses gens & sa cuisine pour y préparer le reste du dîner ; de sorte que le maître de l'auberge n'eut à fournir que le logement & le poisson accommodé. Il s'y rendit avec sa compagnie, &, après le repas, au moment du retour, le maître d'hôtel, ayant demandé le compte de sa dépense, fut très-étonné de se voir présenter un mémoire de 1,500 florins (un peu plus de 3,000 francs). Il le montra à l'ambassadeur qui se récria, comme on le pense bien, sur cette prétention exorbitante.

« L'hôte fut mandé devant lui, & ne voulut rien diminuer. L'ambassadeur fit appeler le bailli du lieu, qui commença par lui demander s'il avait fait prix à

l'avance avec les gens de l'auberge. M. de la Vauguyon lui répondit que non. Alors le magiſtrat, s'adressant à l'hôte, lui représenta doucement qu'il avait tort de former une prétention aussi élevée. Celui-ci lui dit qu'il avait le droit de taxer son induſtrie comme il l'entendait, que c'était la loi, & qu'il la fixait en cette occasion à 1,500 florins. Le bailli dit à l'ambassadeur que la loi était formelle, & qu'ainsi il ne pouvait rien y faire.

« M. de la Vauguyon s'adressa vainement au gouvernement hollandais, qui lui fit la même réponse, & il fut contraint de payer. Il inſtruisit le gouvernement français de ce qui lui était arrivé, & cet avis ne fut pas perdu.

« Quelque temps après, M. de Berkenroode, ambassadeur de Hollande à Paris, voulut aller en compagnie manger une matelote à la Rapée. Il en fit commander une des plus copieuses, ainsi que le logement, sans faire de prix, & ses cuisiniers allèrent y préparer le repas. Quand vint le moment de donner, comme on dit, la carte, M. de Berkenroode fut bien étonné de voir un compte de 3,000 francs. Il jeta les haut cris, fit appeler l'hôte; celui-ci, bien endoctriné, répondit qu'il taxait ainsi son induſtrie, qu'il en avait le droit, & que Son Excellence avait tort de se plaindre.

« L'ambassadeur hollandais fut près de s'emporter, mais il s'arrêta tout à coup. Après un moment de réflexion, il dit en souriant à son maître d'hôtel : « J'en-

« tends, j'entends; il faut que je paye le water-fisch « de M. le duc de la Vauguyon. » Et il fit compter à l'hôte les 1,000 écus. »

La morale de cette anecdote eſt : 1° que les ambassadeurs entretiennent leur gouvernement de choses qui n'ont pas le moindre intérêt pour lui; 2° que les gouvernements s'intéressent à des choses qui ne devraient intéresser que leurs ambassadeurs; 3° que M. le duc de la Vauguyon & M. de Berkenroode n'étaient pas de ces parfaits gentilshommes qui se laissent voler sans daigner crier au voleur; 4° enfin, que la Râpée jouissait autrefois d'une excellente réputation culinaire.

J'ajouterai, pour ne pas allonger outre mesure la monographie de cette barrière, que, depuis 1787, les mariniers de la Rapée donnaient chaque année, pendant l'été, aux Parisiens enthousiasmés par ce spectacle, des joutes qui se terminaient toujours par un feu d'artifice.

L'endroit était prédeſtiné : aux joutes ont succédé les régates.

215

LA BARRIÈRE DE LA GARE

Nous venons de traverser la Seine, qui eſt là dans sa plus grande largeur & ressemble à un fleuve un peu plus sérieusement que partout ailleurs, en aval ou en amont. Cela nous a fourni l'occasion de jeter en passant quelques pièces de monnaie « dans les flots, » suivant l'antique usage, afin de nous rendre les Dieux & les Divinités favorables. De la rive droite nous voilà sur la rive gauche, un peu moins riche en barrières.

La barrière de la Gare, qui vient la première de ce côté de la Seine, était située, avant 1818, à l'extrémité du quai d'Auſterlitz, sur un emplacement voisin du pont de ce nom; mais, à cette époque, le petit village d'Auſterlitz ayant été enfermé dans Paris, elle fut reculée, &, plus tard, décorée de deux pavillons dans le goût de ceux de Le Doux, — c'eſt-à-dire fort laids.

Elle tenait son nom de son voisinage d'une gare destinée à mettre les bateaux à l'abri des glaces, laquelle n'a jamais été terminée.

Le seul souvenir qui se rattache à cette barrière eſt celui du *Port-à-l'Anglais,* un amas de guinguettes qui trempaient leurs pieds dans l'eau de la Seine, — & peut-être aussi leurs tonneaux. C'eſt là, raconte M. Fournier en son *Histoire des Hôtelleries,* qu'au sortir des bains du quai Saint-Bernard, tritons & naïades se donnaient rendez-vous. Plus d'une soubrette qui, au sortir de l'eau, s'était trompée d'ajustements, y venait leſte & pimpante sous les atours de sa maîtresse, & nul marquis n'était assez mal avisé pour se plaindre de la métamorphose; plus d'une grande dame, à qui le même accident faisait troquer la robe traînante pour le court jupon, s'y fourvoyait de même parmi les grands laquais & ne s'en plaignait pas davantage. C'était dans les mœurs du temps.

« De la maîtresse à la soubrette
Et de l'hôtel à la guinguette,
On passe du grand au petit :
Changement pique l'appétit. »

Les deux sœurs Loyson, les deux nymphes souveraines du quai Saint-Bernard, venaient chaque soir d'été au Port-à-l'Anglais. C'eſt là que Regnard les connut. Libertin magnifique, débauché spirituel, « cynique mitigé, » comme il s'appelle lui-même, quelles splendides orgies le poëte grand seigneur des *Folies*

amoureuses devait y ordonner. C'était comme à Grillon, où il aimait tant à faire fête à ces aimables libertines : même gaieté, mêmes vins, mêmes convives. Notre poëte d'abord, l'architriclin présidant au repas, ajuſtant chaque ragoût, veillant à tous les vins, &, par sa bonne mine, prévenant d'avance en faveur des mets friands qu'il annonçait; car lui aussi, fier de son teint fleuri, la meilleure enseigne des bons repas, il pouvait dire comme l'homme de bonne chère de sa comédie des *Souhaits :*

« Cet embonpoint des plus brillants,
Qui fidèlement m'accompagne,
Eſt pétri de mets succulents
Et broyé de vin de Champagne. »

Ensuite venaient Davaux, le plus cher des amis du poëte; Duché, qui, pour composer des tragédies sacrées, ne s'enivrait que mieux; Dufresny, le second poétique de Regnard, &, comme Henri IV, dont il se croyait le descendant, ayant le triple talent d'aimer, de boire & de rimer, — sinon de combattre. Enfin, au milieu de ce groupe de convives joyeux paraissaient les deux sœurs Loyson, les reines de l'orgie, la *Doguine* & *Tontine*, — pour les appeler par leurs noms de guerre & de débauche. Tout s'animait avec elles : leur gaieté donnait l'élan à la gaieté des autres; leur voix donnait le ton aux refrains bachiques & dominait le chorus des chants les plus grivois; leur verre, toujours le premier plein, était toujours le premier

vide. Les joyeuses filles ! elles avaient pour chacun un toaſt & un amour, elles buvaient & elles aimaient à la ronde. La Doguine surtout, cette blonde passionnée que Regnard aimait tant, & qu'il célébrait de si bon cœur en ses jours d'ivresse :

« Quelle eſt aimable,
Quand Bacchus la tient sous ses lois !
Mais bien qu'elle triomphe à table,
L'amour ne perd rien de ses droits.
Quelle eſt aimable !

Tous à la ronde
Vidons ce verre que voilà,
C'eſt à cette charmante blonde.
Peut-être elle nous aimera
Tous à la ronde ! »

Folles filles & joyeux compères, poëtes & courtisanes ont disparu depuis longtemps, avec d'autres gens & d'autres choses plus dignes qu'eux de mémoire & de respect : on ne se souvient pas plus aujourd'hui de Tontine & de la Doguine que de Macette la Blonde & de Maschecroue la Rousse ; de Regnard quelquefois, — à la Comédie-Française. Quant au Port-à-l'Anglais, les anciens du quartier en ont entendu parler avec éloge autrefois...

Un autre souvenir — plus récent — se rattache encore à la barrière de la Gare : c'eſt celui de la maison d'arrêt de la garde nationale, située à quelque distance de là, entre le quai d'Auſterlitz & le chemin de fer d'Orléans, & qu'on eſt en train de démolir.

Cette prison aura été un des châteaux des rois de Bohême contemporains ; presque tous y sont venus — malgré eux — demander une hospitalité de vingt-quatre ou de quarante-huit heures : Alfred de Musset, Théophile Gautier, Gavarni, A. de Chatillon, Lorentz, Bertall, Decamps, Devéria, Frédéric Bérat, Théodore Pelloquet, Commerson, — & cinquante autres littérateurs, peintres ou musiciens. Je l'ai décrite ailleurs, & ne me sens nulle envie de la décrire de nouveau.

LA BARRIÈRE DES DEUX-MOULINS

A l'origine, elle se trouvait sur le boulevard de l'Hôpital, en face de la rue du Marché-aux-Chevaux, à côté d'une Poudrière qui a joué un certain rôle dans la Révolution de 1830. Elle devait son nom aux deux moulins de la Salpêtrière, ses voisins immédiats, & ils étaient rasés depuis longtemps qu'on en parlait encore, à cause de la galette qu'on allait y manger.

Cette place, qu'elle occupa jusqu'à la Reſtauration, était à peu près celle qu'elle avait occupée avant 1784, ainsi que le conſtate le plan de J.-B. Nolin, de 1699. Il y a même eu pendant de longues années un poſte de soldats à l'endroit même où se trouvait jadis la *Hutte des Gardes*. Plus tard, lorsque le village de guinguettes, appelé *Village d'Austerlitz*, fut enclavé dans Paris, c'eſt-à-dire vers 1818, le mur d'enceinte, qui était alors sur le boulevard de l'Hôpital, fut re-

porté beaucoup plus loin, jusqu'au delà des rues Bruant & Bellièvre, &, tout naturellement, la barrière des Deux-Moulins & sa voisine, la *Barrière d'Ivry*, durent se reculer d'autant.

A proprement parler, & quoique les Dictionnaires & les Plans de Paris conftatent l'exiftence indépendante de ces deux barrières, elles n'en formaient qu'une seule & unique, si mes souvenirs de jeunesse me servent bien. Ce que les plans appellent la *Barrière d'Ivry*, c'eft ce que le peuple du faubourg Marceau a toujours appelé la *Barrière des Deux-Moulins*. Pour ma part, je n'en ai jamais connu d'autre, au plus loin que je me reporte dans le passé : c'eft bien celle qui se trouvait à l'extrémité de trois rues, la rue d'Aufterlitz, la rue du Chemin des Étroites-Ruelles & la rue de l'Hôpital, — ces deux dernières transformées depuis : l'une en rue de Campo-Formio, l'autre en rue Pinel.

Barrière des Deux-Moulins ou *Barrière d'Ivry*, elle avait une physionomie bien tranchée, — à faire croire qu'elle n'appartenait en aucune façon au Paris qui l'avait accaparée, par un caprice de millionnaire qui ferait collection de liards, par une fantaisie de coquette qui s'enguirlanderait de haillons. C'était le jour & la nuit, la soie & la bure, les bottines vernies & les sabots, l'eau de lavande & l'eau du ruisseau. Les Deux-Moulins étaient, — & sont encore un peu, parce qu'on ne décrète pas l'abolition de la Misère aussi facilement que l'abolition de la Contrainte par

corps, — les Deux-Moulins sont un pays d'où l'on vient, mais où l'on ne va pas, & les habitants de ce pays-là ne s'occupent pas plus des autres pays, c'eſt-à-dire des autres quartiers, qu'ils ne s'occupent des Samoïèdes ou des Patagons. Ils ont leurs mœurs à part, leur besogne à part, leurs peines à part, — à part aussi leurs plaisirs. Dans cet ancien village d'Austerlitz, & au delà de la barrière des Deux-Moulins, sont des rues bordées de maisons basses, bâties comme pour l'amour de Dieu, avec un peu de plâtre & beaucoup de boue; cela ressemble plus à des rabouillères, à des huttes de Lapons, qu'à des habitations de civilisés : maisons de petites gens, en effet, que ces maisons-là! Maisons dignes des rues, rues dignes des maisons, & habitants dignes des maisons & des rues. On se sent dans le voisinage de la Salpétrière, — une maison de folles qui a commencé par être une maison de gueux.

Je vous recommande la Cité Doré, ou *Villa des Chiffonniers*, à laquelle mon bien cher & bien regretté Privat d'Anglemont a consacré une quinzaine de pages de son *Paris-Anecdote*. C'eſt très-pittoresque, — & encore plus affligeant.

LA BARRIÈRE DE FONTAINEBLEAU

Elle s'eſt appelée aussi *Barrière d'Italie,* parce que c'était le chemin que prenaient autrefois les chaises de poſte qui emportaient les touriſtes & les amoureux vers le pays regretté de Mignon, — le pays où fleurit l'oranger. Elle s'eſt appelée aussi *Barrière Mouffetard,* parce qu'elle servait de limite à cette rue fangeuse & populacière à propos de laquelle les étymologiſtes ont flotté longtemps comme de simples bouchons de liége sur l'Océan de l'incertitude : était-ce, en effet, *mons cetarius* ou *mons cetardus?* Grave queſtion! perplexité gordienne que je ne me charge pas de trancher.

Cette barrière de Fontainebleau — ainsi nommée parce qu'elle conduisait au pays où mûrit le chasselas & où excursionnent les paysagiſtes — s'eſt appelée enfin *Barrière des Gobelins,* à cause de son voisinage

de la célèbre manufacture de tapisseries fondée par Louis XIV, c'est-à-dire par Colbert, dans l'hôtel du président Leleu, situé au milieu d'aulnaies & de bois baignés par la petite rivière de Bièvre.

Le quartier Saint-Marcel, qu'il faut traverser pour arriver à cet établissement sans rival, est un des plus laids & des plus tristes de Paris, — probablement parce qu'il est le plus pauvre. On ne l'appelle pas pour rien le *faubourg souffrant*. Mais quand on a franchi cette zone puante qui commence à la rue Descartes, & qu'on est arrivé au sommet de la rue Mouffetard, c'est-à-dire au rond-point de la barrière de Fontainebleau, on est amplement dédommagé des émanations subies tout le long de la route, &, si l'on n'est point ingrat, on se remercie du spectacle qu'on s'offre alors sans qu'il en coûte rien. En se plaçant au point d'intersection du boulevard de l'Hôpital & du boulevard des Gobelins, derrière le grand café qui se trouve élevé juste sur l'ancienne *Butte-aux-Cailles* — où, le 3 juillet 1815, le matin même de la dernière capitulation de Paris, étaient deux obusiers & seize pièces de canon, — on a devant soi la montagne Sainte-Geneviève, dont les principaux monuments se découpent majestueusement sur le ciel : le dôme du Val-de-Grâce, le clocher de Saint-Étienne-du-Mont, la tour du collége Henri IV, le dôme du Panthéon, le clocher de Saint-Jacques du-Haut-Pas; puis, au-dessous, descendant comme les gradins d'un amphithéâtre vers le fond du vallon où serpente la Bièvre, d'innombrables

rangées de toitures pittoresques, de séchoirs de mégissiers, de greniers de tanneurs, &, plus bas encore, des étendages de blanchisseuses, qui sont du meilleur effet — à cette diſtance.

L'endroit eſt plaisant à l'œil, & je comprends qu'il ait été choisi autrefois comme séjour par de grands seigneurs & par de grandes dames. On le croirait difficilement aujourd'hui, à cause des émanations nidoreuses qui s'échappent de ces Marais-Pontins de l'induſtrie parisienne; cependant les chroniques l'affirment. On a même découvert en 1813, dans le sable des bords de la Bièvre, derrière les Gobelins, cette inscription sur cuivre, portant la date de 1527 :

« DANS CE POURPRIS LE GRAND FRANÇOYS PREMIER
TREVVE TOVSIOVRS JOVISSANCE NOVELLE
QV'IL EST HEVREVX CE LIEV SOVEF RECÈLE
FLEVR DE BEAVTÉ DIANE DE POICTIERS. »

Ah ! cher Clos-Payen ! poétique Champ-de-l'Alouette ! je vous donne ici le salut suprême, car j'ai peur de ne plus vous retrouver, au train dont vont les « embellissements » de Paris. Quand je repasserai au printemps prochain pour entendre le sifflement ironique des merles qui se cachent dans vos haies, & les chansons égrillardes des lavandières qui se cachent derrière vos saules, — Galathées en sabots, — les chants auront cessé...

C'eſt par la barrière d'Italie que, le soir du 20 mars

1815, Napoléon rentrait dans Paris, au moment où Louis XVIII en sortait par la barrière de Clichy. Le 26 février, il avait quitté l'île d'Elbe avec quatre cents hommes de sa garde. Le 1er mars, il entrait dans le golfe Juan & se rendait à Cannes, puis à Grasse. Le 3, il couchait à Barême. Le 4, il dînait à Digne. Le 5, il couchait à Gap; le 6 à Gorp, le 7 à Grenoble, le 8 à Bourgoin. De Grenoble à Lyon, marche triomphale. Le 10, à neuf heures du soir, il traversait la Guillotière presque seul, mais environné d'une population immense. Il repartait le 11, arrivait le 13 à Villefranche, franchissait au pas de course Mâcon, Tournus, Châlons. Le 15, il couchait à Autun, le 16 à Avallon, le 17 à Auxerre, le 18 à Fossard, & le 20 mars, à quatre heures du matin, il arrivait à Fontainebleau. Ainsi, — pour parler comme *le Moniteur,* qui avait une injure pour tous les vaincus & un éloge pour tous les vainqueurs, quels qu'ils fussent, — ainsi s'était terminée, sans répandre une goutte de sang, sans trouver aucun obstacle, cette légitime entreprise qui rétablissait la Nation dans ses droits, dans sa gloire, & effaçait la souillure que la trahison & la présence de l'étranger avaient répandue sur la capitale! Ainsi s'était vérifié ce passage de l'Adresse de l'Empereur aux soldats « que l'aigle, avec les couleurs nationales, volerait de clocher en clocher jusqu'aux tours Notre-Dame. » En dix-huit jours le brave bataillon de la garde avait franchi l'espace compris entre le golfe Juan & Paris, — espace qu'en temps ordi-

naire on mettait quarante-cinq jours à parcourir! C'était, en effet, merveilleux.

Un souvenir moins triomphal qui se rattache à la barrière de Fontainebleau, c'eſt le meurtre du général Bréa & l'exécution de ses meurtriers, — le dernier épisode des lugubres journées de juin 1848.

Le 25 juin, alors que l'insurrection était étouffée dans les autres quartiers de Paris, 2,500 insurgés tenaient bon encore à cette barrière, où s'élevaient de menaçantes barricades. Le général Bréa de Ludre, qui la veille avait pris le commandement exercé par le général Damesme, mortellement blessé au Panthéon, vint les reconnaître à la tête de deux bataillons d'infanterie de ligne, de deux pièces d'artillerie & de détachements de gardes mobiles. Avant d'en venir aux mains, il voulut faire une tentative pacifique & s'avança pour parlementer vers la principale barricade, qu'il franchit, suivi du capitaine Mangin, son aide de camp, de M. Desmaretz, chef de bataillon au 24ᵉ de ligne, & de M. Gobert, chef de bataillon de la 12ᵉ légion de la garde nationale. Une demi-heure après, son aide de camp & lui étaient fusillés par les insurgés, exaspérés par une injuſte soif de représailles. Quant à MM. Desmaretz & Gobert, ils étaient parvenus à s'échapper.

Six mois après, le 15 janvier 1849, vingt-quatre des insurgés de la barrière Fontainebleau étaient traduits devant le conseil de guerre de Paris, présidé par le colonel Cornemuse, pour rendre compte de l'assas-

sinat du général Bréa & du capitaine Mangin. Le 7 février, trois d'entre eux étaient acquittés & cinq condamnés à mort : Chopart, commis libraire; Vappereaux jeune, garçon marchand de chevaux; Noury, garnisseur de couvertures ; Lahr, maçon, & Daix, dit le *Bon Pauvre,* adminiſtré de Bicêtre. Ces deux derniers seuls furent exécutés, le 17 mars, au rond-point intérieur de la barrière, devant l'arbre de la liberté planté là en février 1848.

LA BARRIÈRE CROULEBARBE

C'était une petite barrière modeſte située vers le milieu du boulevard des Gobelins, à l'endroit même où la petite & modeſte rivière de Bièvre fait son entrée dans Paris. Son nom lui venait d'un moulin qui avait exiſté à quelque diſtance de là, un siècle ou deux auparavant, & personne ne le connaissait, hormis les gens des environs & les employés de l'octroi, — de purs sinécuriſtes dont l'unique fonction consiſtait à regarder couler l'eau de la Bièvre & à faire des ronds dedans, du haut du parapet du ponceau jeté sur ce rivulet. Personne même ne l'aurait jamais connu si, le 25 mai 1827, un drame sanglant ne l'avait tout à coup révélé à la population parisienne & ne lui avait donné un retentissement auquel il ne s'attendait pas.

A cinq minutes de la barrière Fontainebleau, la

voisine immédiate de la barrière Croulebarbe, exiſtait un marchand de vins nommé Ory, — dont les homonymes peuplent encore le quartier. Il avait pour garçon de service un adolescent, Honoré-François Ulbach qui, avant d'entrer chez lui, avait passé une quinzaine de mois à Poissy & à Sainte-Pélagie comme vagabond. Malgré ces fâcheux antécédents, dus à l'abandon dans lequel sa famille l'avait laissé de bonne heure, son patron ne se plaignait pas de lui, & peut-être que sa vie, gâtée à son début, eût fini par s'honorabiliser tout à fait, si une femme ne se fût trouvée sur son chemin.

Cette femme était une humble servante, jeune, jolie & honnête, nommée Aimée Millot, & plus connue par les habitants de l'avenue d'Ivry — où demeurait sa maîtresse, la veuve Détrouville — sous le nom de la *Bergère d'Ivry*, parce qu'on la rencontrait souvent avec un petit troupeau de chèvres qu'elle gardait, comme sainte Geneviève son troupeau de moutons, en lisant ou en travaillant. Aimée Millot n'avait jusque-là aimé personne,—non plus qu'Honoré Ulbach: il la vit & il l'adora, elle le vit & elle se laissa adorer. Les rares passants que le hasard de leurs affaires ou de leurs promenades amenait sur le boulevard des Gobelins souriaient malignement en contemplant ces deux jeunes gens devisant d'amour, assis côte à côte sur le revers d'une *cuvette* tapissée d'une herbe épaisse que broutaient goulûment quelques chèvres; & plus d'un, parmi ces passants, après avoir souri, soupirait

en songeant à l'avenir de félicités promis à ce couple entrelacé.

Mais les passants se trompaient en préjugeant aussi favorablement de l'avenir de ces deux jeunes gens, — dont le bonheur ne devait avoir que la durée de l'éclair. Un matin, comme Honoré était seul dans le cabaret, Aimée Millot entra, rapportant — sur l'ordre de sa maîtresse — les petits cadeaux de fiançailles qu'il lui avait offerts quelques mois auparavant, c'eſt-à-dire une *pointe* rose, deux oranges & une bouteille de cassis. La veuve Détrouville — qui avait passé l'âge des passions & qui condamnait, comme indigne, celle qui consumait le cœur du garçon marchand de vins, — cette veuve trop sage avait exigé ce sacrifice de sa servante, qui lui avait obéi, parce que les petits doivent obéir aux grands, les pauvres aux riches, les domeſtiques aux maîtres. Elle avait obéi, puis elle s'était sauvée, au fond peut-être honteuse de la méchante action qu'on lui avait imposée; car, quelque rapidité qu'elle eût mise à se débarrasser de la bouteille de cassis, des deux oranges & du fichu rose, elle avait eu le temps de voir les larmes du pauvre amoureux éconduit par elle.

Honoré Ulbach, orphelin pour la seconde fois, — puisqu'il perdait la seule affection qui l'attachât à la vie, — devint, à partir de ce jour, d'une invincible mélancolie. Son patron lui fit quelques représentations paternelles, puis quelques reproches mérités, & finalement, voyant qu'il négligeait tout à fait son ser-

...ne & qu'il ne tenait nul compte de ses représenta-
tions ni de ses reproches, de ses encouragements ni de ses menaces, il le renvoya.

Ulbach prit ses hardes & s'en alla rôder dans les environs de la barrière Croulebarbe, pour tâcher d'y rencontrer sa bergère & — qui sait ? — de la fléchir. Mais il eut beau attendre sous les ormes, Aimée ne se montra pas ce jour-là, & il dut chercher un asile pour sa nuit.

Il avait connu en prison deux chenapans, les fils Champenois, qui demeuraient avec leur mère rue des Lyonnais, la plus pauvre rue du plus pauvre quartier de Paris : il alla frapper à cette porte qui s'ouvrit sans peine, & on lui donna l'hospitalité. La mère & les deux fils étaient *motteux* : Ulbach, pour gagner son pain, fit des mottes avec eux, & cette existence, quoique pénible, il l'eût supportée sans se plaindre, habitué à pâtir qu'il avait été dès son enfance, si la chère & cruelle Aimée avait permis qu'il reprît avec elle, de temps en temps, les papotages amoureux d'autrefois. Aimée, c'était le soleil qu'il fallait à sa vie pour ...r & la réchauffer; elle absente, tout était morne ...ur lui. Il alla rôder de nouveau sur le bou... Gobelins, mais sans être plus heureux cette ... précédente. Tout au contraire, ce qu'il ga... abandonné la famille Champenois, ce fut ... un garçon de son ancien patron qui lui ... lettre d'Aimée, — un congé en bonne &

voisine ir
un marcl
nymes p
çon de s
qui, ava
de mois
bond. N
don da
heure,
être qu
rabilise
sur sor
Cett
& hon
par les
sa mai
la *Ber*
avec
comm
en lis
que-l
il la v
Les ra
leurs
belins
deux
sur le
que
d'

en signant cette lettre, avait signé son arrêt

ıes jours après, le 25 mai, dans l'après-midi, chetait du grain dans une boutique de l'ave- vry. Honoré entra, la figure bouleversée, les ;arés :

ımée, il faut que je vous parle ! dit-il d'une voix te.

C'eſt impossible ; madame Détrouville m'attend le dîner, répondit la jeune fille effrayée.

lle sortit en grande hâte. Honoré la suivit à dis- :e & finit par la perdre de vue. Comme il ruminait son esprit de siniſtres pensées, il aperçut sur le ulevard une enfant nommée Julienne, chevrière ɔmme Aimée qui avait pour elle une affection de ;rande sœur à petite sœur. La présence de l'une annon- ;ait ordinairement la présence de l'autre :

— Puisque Julienne eſt là, se dit Honoré, Aimée ne tardera pas à venir.

Vers trois heures & demie, en effet, la jeune ser- vante de madame Détrouville apparut. Ulbach, qui jusque-là s'était tenu caché derrière un gros orme, alla d lle & lui dit d'une voix où la prière do- min ce :

voulez-vous vous en aller de moi, Ai- ne voulez-vous plus que je vous fré-

: le veut pas, répondit Aimée, que cet le triſtesse ne touchait pas ; madame

vice & qu'il ne tenait nul compte de ses représentations ni de ses reproches, de ses encouragements ni de ses menaces, il le renvoya.

Ulbach prit ses hardes & s'en alla rôder dans les environs de la barrière Croulebarbe, pour tâcher d'y rencontrer sa bergère & — qui sait ? — de la fléchir. Mais il eut beau attendre sous les ormes, Aimée ne se montra pas ce jour-là, & il dut chercher un asile pour sa nuit.

Il avait connu en prison deux chenapans, les fils Champenois, qui demeuraient avec leur mère rue des Lyonnais, la plus pauvre rue du plus pauvre quartier de Paris : il alla frapper à cette porte qui s'ouvrit sans peine, & on lui donna l'hospitalité. La mère & les deux fils étaient *motteux :* Ulbach, pour gagner son pain, fit des mottes avec eux, & cette exiſtence, quoique pénible, il l'eût supportée sans se plaindre, habitué à pâtir qu'il avait été dès son enfance, si la chère & cruelle Aimée avait permis qu'il reprît avec elle, de temps en temps, les papotages amoureux d'autrefois. Aimée, c'était le soleil qu'il fallait à sa vie pour l'éclairer & la réchauffer ; elle absente, tout était morne & froid pour lui. Il alla rôder de nouveau sur le boulevard des Gobelins, mais sans être plus heureux cette fois que la précédente. Tout au contraire, ce qu'il gagna à avoir abandonné la famille Champenois, ce fut de rencontrer un garçon de son ancien patron qui lui remit une lettre d'Aimée, — un congé en bonne & due forme.

Aimée, en signant cette lettre, avait signé son arrêt de mort.

Quelques jours après, le 25 mai, dans l'après-midi, Aimée achetait du grain dans une boutique de l'avenue d'Ivry. Honoré entra, la figure bouleversée, les yeux égarés :

— Aimée, il faut que je vous parle ! dit-il d'une voix sifflante.

— C'eſt impossible ; madame Détrouville m'attend pour le dîner, répondit la jeune fille effrayée.

Elle sortit en grande hâte. Honoré la suivit à distance & finit par la perdre de vue. Comme il ruminait en son esprit de siniſtres pensées, il aperçut sur le boulevard une enfant nommée Julienne, chevrière comme Aimée qui avait pour elle une affection de grande sœur à petite sœur. La présence de l'une annonçait ordinairement la présence de l'autre :

— Puisque Julienne eſt là, se dit Honoré, Aimée ne tardera pas à venir.

Vers trois heures & demie, en effet, la jeune servante de madame Détrouville apparut. Ulbach, qui jusque-là s'était tenu caché derrière un gros orme, alla droit à elle & lui dit d'une voix où la prière dominait la menace :

— Pourquoi voulez-vous vous en aller de moi, Aimée ? Pourquoi ne voulez-vous plus que je vous fréquente ?

— Madame ne le veut pas, répondit Aimée, que cet accent mouillé de triſtesse ne touchait pas ; madame

ne le veut pas, parce qu'elle prétend que vous êtes un mauvais sujet...

— Un mauvais sujet! moi, qui ne vous recherche que pour le bon motif!

— Si, si, vous me trompez, madame me l'a dit, & vous ne devez plus chercher à me voir : vous m'affichez...

— Oui, vous aimez mieux vous afficher avec des messieurs comme celui avec qui je vous ai rencontrée un dimanche...

— C'était mon cousin germain... Et, d'ailleurs, je sors avec qui je veux : cela ne regarde personne.

Puis, voyant Honoré se rapprocher d'elle d'un air sombre, & désireuse de couper court à un entretien qui débutait si mal, Aimée dit à la petite chevrière sa compagne :

— Julienne, va donc me chercher une tasse d'eau au regard, j'ai soif... Ensuite nous rentrerons, car il va faire de l'orage...

Un grondement de tonnerre confirma ces paroles de la jeune fille, qui resta seule un instant avec Ulbach, qui la regardait toujours d'un air sinistre. La petite Julienne revint, une tasse pleine d'eau, & la présenta à Aimée. Celle-ci se disposait à boire, lorsque, d'une voix qui grondait comme le tonnerre, Honoré l'en empêcha en disant :

— Vous ne boirez pas! vous m'écouterez!... Voyons, Aimée, est-ce bien vrai que tout est fini?...

Sans rien répondre, Aimée s'éloignait, — de plus

en plus effrayée des menaces du temps & de celles de son amant : celui-ci la retint d'une main, & de l'autre il la frappa de plusieurs coups de couteau.

— Tu ne t'en iras pas, maintenant! murmura-t-il avec rage en frappant toujours.

Aimée Millot tomba en criant :

— Au secours!

La petite Julienne qui, d'abord épouvantée, avait fui, se rapprocha inſtinctivement d'elle pour la secourir :

— Ma mie Julienne, lui dit Aimée dans un dernier souffle, je suis morte ; va chercher madame...

La petite fille, rassemblant aussitôt son troupeau de chèvres, s'éloigna en grande hâte dans la direction de l'avenue d'Ivry, — sans oser regarder derrière elle.

L'assassin n'était plus là, pourtant : en voyant tomber sa maîtresse, & comprenant que des cinq coups frappés en pleine poitrine il y en avait au moins un « de bon, » il s'était enfui, terrifié, — sans oser, lui non plus, regarder derrière lui. Il s'était enfui, abandonnant ce pauvre cher cadavre dont l'eau du ciel allait bientôt laver les plaies sanglantes, & résolu à en finir avec la vie par ses propres mains plutôt que par celles du bourreau.

La nouvelle de ce crime circula rapidement dans Paris, qui s'intéressa à la victime, — & même à son meurtrier, parce qu'il s'agissait là d'amour & de jalousie, & que les passions sont une chose si extraordinaire à notre époque bourgeoise, où tout eſt plat,

mesquin & fade, qu'on eſt disposé à s'émerveiller & à absoudre quand l'une d'elles éclate en plein jour & en pleine rue. Un assassin n'eſt pas un homme comme un autre, da! Tout le monde ne saurait pas tuer!

Honoré Ulbach & Aimée Millot devinrent donc les lions du moment, & remplacèrent la girafe dans les préoccupations admiratives des Parisiens. Ils étaient jeunes tous deux, Aimée était une bergère, Honoré était un enfant trouvé; & puis, si elle était morte, il s'était tué, — on le supposait du moins : tout cela intéressait fortement les esprits badauds de la grande ville.

Honoré ne s'était pas tué : tout le courage qu'il avait en lui, il l'avait dépensé à frapper la seule créature qu'il aimât au monde, & il ne lui en reſtait plus assez pour se frapper lui-même. Cruel envers une femme, il était lâche envers lui-même; ou plutôt, les ressorts de son âme étant détendus, il ne songeait pas plus à s'ôter la vie qu'à la défendre, — tout lui étant désormais indifférent.

Et la preuve, c'eſt qu'après avoir erré çà & là pendant huit jours, il se présentait, le 3 juin, devant un commissaire de police & s'avouait l'auteur de l'assassinat commis, le 25 mai, barrière Croulebarbe.

Il comparut, le 27 juillet, devant la cour d'assises de la Seine & fut condamné à la peine de mort, — qu'il subit, résigné, le 10 septembre suivant.

Telle eſt la simple hiſtoire de la bergère d'Ivry & de la barrière Croulebarbe.

J'ai vu, dans mon enfance, le petit tumulus élevé sur le boulevard des Gobelins à la mémoire de la « bonne amie » du pauvre Ulbach, & je me rappelle les frissons de terreur qui s'emparaient de moi en songeant à cette aventure ainsi dénouée, dont je ne comprenais pas alors le sens doublement dramatique. Le tumulus a disparu depuis longtemps, — & aussi le souvenir de la bergère d'Ivry & de son assassin.

Quant à la barrière Croulebarbe, inconnue avant cet événement, inconnue après, peut-être n'a-t-elle jamais intéressé personne que moi, qui suis né sur les bords de la Bièvre, — une Voulzie que m'ont gâtée les mégissiers, les amidonniers, les teinturiers & les tanneurs. On m'a reproché de l'aimer, en me demandant pourquoi je l'aimais; j'ai ma réponse prête, — celle de Montaigne à propos d'Étienne de la Boëtie : parce que c'était elle, parce que c'était moi.

LA BARRIÈRE DE LA GLACIÈRE

Elle n'avait qu'un seul bâtiment à deux périſtyles, chacun de trois colonnes, — ce qui était suffisant. Son nom lui venait de ce qu'on la traversait pour aller au village de la Glacière, autrefois célèbre, aujourd'hui délaissé. Autrefois, dans l'espace compris entre la ruelle Barrot & la poterne des Peupliers, il y avait une succession de prés qu'inondaient chaque année les deux bras de la Bièvre & aussi la Fontaine-à-Mulard, où j'ai souvent polissonné avec de petits faubouriens de mon âge — des échantillons de la nombreuse tribu des Beni-Mouffetard. L'hiver, l'eau des prés gelait, &, avant d'en casser la glace, on autorisait les amateurs des deux sexes à y venir patiner. Plus tard, les amateurs émigrèrent, & aujourd'hui les étangs de la Glacière sont complétement abandonnés pour les

lacs du Bois de Boulogne, — qui offrent pourtant plus de dangers.

Cette barrière de la Glacière s'est aussi appelée *Barrière de Lourcine,* parce qu'elle était située dans le voisinage de la rue de ce nom, que les frères Lazare affirment être une corruption de *Laorcine*. Les frères Lazare sont certainement en posture d'être mieux informés que moi, puisqu'ils sont employés à la Préfecture de la Seine. Toutefois je me permettrai de leur rappeler que quelques auteurs ont supposé — avec raison — que ce nom venait de *locus cinerum.* Barrière de Lourcine ou barrière de la Cendrée, c'était tout un.

LA BARRIÈRE DE LA SANTÉ

Je ne connais pas à Paris de quartier plus désert, malgré son nom fort engageant. Ou les Parisiens connaissent l'antiphrase, & savent que les Furies s'appelaient *Euménides*, ou ils dédaignent les occasions qui leur sont offertes de se bien porter. Ah! il y a de l'espace, de l'air, de la solitude par là, entre le Champ des Capucins & le boulevard Saint-Jacques! Eh bien! nous n'irons pas! nous préférons nous entasser, comme harengs en caque, dans les quartiers bruyants & dans les rues malsaines!

A cela il n'y a rien à objecter : les Parisiens sont libres, — du moins ils ont fait trois ou quatre révolutions pour l'être.

La rue de la Santé est donc une rue déserte, & la Barrière de la Santé, située à l'extrémité de cette rue, était donc une barrière peu fréquentée, sinon par les

parents ou amis des pensionnaires de l'*Hospice Sainte-Anne*, — & les pauvres n'ont presque pas de parents & pas du tout d'amis.

Il eſt inutile d'ajouter que cette humble & mélancolique barrière n'était décorée d'aucune architecture à la Le Doux. A quoi bon, en effet? Une grille suffisait : elle avait une grille, mais voilà tout.



LA BARRIÈRE SAINT-JACQUES

Avant l'arrêté préfectoral du 20 janvier 1832, approuvé par décision ministérielle du 23 du même mois, qui ordonnait qu'à l'avenir l'exécution des condamnés à mort aurait lieu sur la place demi-circulaire ménagée en avant de cette barrière, on l'appelait la ***Barrière d'Arcueil,*** & son nom n'évoquait aucun souvenir lugubre.

Cependant un chercheur d'étymologies & de rapprochements eût trouvé le mot d'*Arcueil* bien fatidique. On le fait venir d'***arculi,*** arches d'aqueduc, — & l'aqueduc d'Arcueil, à deux kilomètres de là, existait

déjà, en effet, du temps des Romains, du moins on peut voir encore deux arches bâties vers le quatrième siècle pour conduire les eaux de Rungis au palais des Thermes de Julien l'Apoſtat; mais Feſtus Pompeius emploie aussi *arcula* dans le sens d'*oiseau de sinistre présage*. Lorsque Ronsard allait, en galante compagnie, rendre visite à son ami Jodelle, qui possédait à Arcueil un petit vide-bouteilles,— un *diversoriolum* comme celui d'Horace à Cumes, ou de Catulle sur les bords du lac de Garde, — il ne se doutait guère qu'un jour, à un endroit du chemin qu'il avait l'habitude de prendre, & où il s'arrêtait même quelquefois, des têtes humaines rouleraient sanglantes. N'était-ce pas assez d'une place déshonorée, la vieille place de Grève?

Je ne passe jamais là sans un tressaillement de cœur. Ce n'eſt rien, sans doute, qu'une place sans monument indicateur, sans inscription & sans poteau. Il y a là des pavés comme sur toutes les places, &, tout autour, de magnifiques ormes comme autour de n'importe quel rond-point. Rien n'y crie, rien ne s'y lamente, rien n'y proteſte. Seulement les vieux arbres inclinent de temps en temps leurs vieilles branches grises de poussière d'un air presque mélancolique, —comme pourraient le faire des vieillards avec leurs têtes chenues! Seulement il n'y a pas ou presque pas de maisons autour de ce Golgotha des misérables larrons & des assassins vulgaires! Seulement, pour l'œil & pour l'esprit du rêveur qui interroge tout — depuis la couleur des pavés jusqu'au frémissement des arbres, —

c'eſt là un lieu maudit, un lieu siniſtre, un lieu de mort !

Oui, l'herbe pousse là comme sur un honnête sentier ! Oui, les oiseaux chantent & sautent sur les ramures de ces vieux arbres qui ont assiſté pendant vingt ans au dénoûment brutal de tant de drames judiciaires ! Oui, — parce que la Nature eſt d'une superbe indifférence pour les douleurs humaines, — parce qu'elle n'a de soucis que pour chacune des graines qu'elle fait germer & se développer, — parce qu'elle n'a d'entrailles que pour ses œuvres immortelles ! La créature périssable ne l'émeut pas. L'homme n'eſt que l'accessoire de sa création grandiose : il peut mourir sans qu'elle voile sa face auguſte & sereine devant son agonie, sans qu'elle interrompe un seul inſtant sa mission souveraine. Ah ! cirons ! parce que vous faites des livres, parce que vous bâtissez des cathédrales, vous croyez valoir mieux qu'un brin d'herbe ? Regardez de votre dernier regard, de votre regard de moribond : les prés sont plus verts, le ciel plus bleu, le soleil plus lumineux, les fleurs plus parfumées ! Écoutez : jamais les oiseaux n'ont gazouillé de plus joyeuses chansons !

On cite souvent les illuſtrations criminelles — & quelquefois innocentes — de la place de Grève, cette héritière de Montfaucon, & la liſte en eſt longue. Marguerite Porette, une hérétique, ouvre la marche en 1310. Après elle défilent des noms d'hommes & de femmes, de magiſtrats & de guerriers, de philosophes

& de poëtes, de fanatiques & de rêveurs. Les Desrues & les Brinvilliers y abondent, — & aussi les Ravaillac & les Damiens, — & aussi les Étienne Dolet & les Claude Petit! Sans parler des Sergents de la Rochelle...

Les illuſtrations de la place de la Barrière Saint-Jacques — cette *Abbaye de Monte-à-Regret* du règne de Louis-Philippe — ne sont que de deux catégories : des coquins & des fous, des meurtriers & des conspirateurs, — des Lacenaire & des Alibaud, des Poulmann & des Fieschi.

En traversant cette barrière & en songeant à sa destination, je n'ai jamais pu m'empêcher de songer à cette boutade funèbre de Danton : « Il y a des verbes qui ne peuvent se conjuguer dans tous leurs modes... On dit bien : *Je serai guillotiné,* mais on ne dit pas : *J'ai été guillotiné.* » Ah! si l'on pouvait dire cela, au moins on saurait à quoi s'en tenir sur bien des choses, — & spécialement sur la prétendue « douleur » du supplice imaginé par le docteur Guillotin, à la grande joie des philanthropes, qui affirment que « cela ne fait pas souffrir. » On voit bien qu'ils n'ont pas essayé.



LA BARRIÈRE D'ENFER

L'eau-forte d'Émile Thérond me dispense d'une description monumentaire, — pour laquelle d'ailleurs je ne me sentirais aucun goût.

D'ailleurs aussi, les deux pavillons de Le Doux sont encore à leur place, où l'on peut aller les admirer. Ce sera une excellente occasion, soit de prendre le chemin de fer de Sceaux & d'aller cueillir les premiers muguets dans le bois d'Aunay, soit de visiter les Catacombes, dont l'entrée se trouve précisément dans la cour du pavillon de droite.

Pourquoi *Barrière d'Enfer?* Parce que située à

l'extrémité de la rue d'Enfer, — une rue qui a donné bien du fil à retordre aux étymologiftes & aux historiens. C'était au quinzième siècle — disent les frères Lazare — « un chemin nommé de *Vanves* & d'*Issy*, parce qu'il conduisait à ces deux villages; plus tard on le désigna sous la dénomination de *Vauvert*, parce qu'il se dirigeait vers le château sur l'emplacement duquel les Chartreux bâtirent leur couvent; plus tard on l'appela *Rue d'Enfer*, parce qu'elle devint un lieu de débauche & de voleries, un *enfer* pour les pauvres bourgeois qui se hasardaient le soir dans ce quartier perdu. » Les frères Lazare ignorent sans doute que la rue d'Enfer, avant de s'appeler Chemin de Vanves, ou d'Issy, ou de Vauvert, s'eft appelée *Via infera*, — parce que voie inférieure. *Infera*, & non pas *inferna*. Les « pauvres bourgeois » avaient autant de dangers à courir à n'importe quelle autre extrémité de Paris qu'à celle-là, surtout la nuit.

Quoi qu'il en soit de son étymologie, c'eft une des plus belles entrées de Paris, il faut le reconnaître, — pavillons de Le Doux à part. Elle ne nous fait pas honte, au moins, comme la plupart des autres barrières. La route d'Orléans, qui continue la rue d'Enfer, eft d'une largeur convenable, & les maisons qui la bordent jusqu'aux fortifications ne la déshonorent pas. Bien qu'elle soit très-passante, elle n'a pas le fourmillement vertigineux de certaines autres routes voisines de Paris; le bruit qui s'y fait, aux jours fériés, n'eft pas aussi insupportable qu'ailleurs; la poussière qui y tourbil-

lonne l'été, sous les pas des nombreux troupeaux de bœufs du marché de Sceaux, y eſt moins désagréable à avaler qu'ailleurs. Aussi je m'explique pourquoi les joueurs de boules, chassés des Champs-Élysées, — où ils régnaient en maîtres depuis si longtemps, — se sont réfugiés sur la contre-allée qui vient aboutir au pavillon de droite de l'ancienne barrière d'Enfer, en face de la rue du Champ-d'Asile. Ils y ont de l'ombre & de l'espace, & peuvent lancer en toute sûreté leur *cochonnet*, dont la trajectoire ne menace plus les jambes de personne, — si ce n'eſt des Ferragus qui assiſtent aux émotionnantes péripéties de ce jeu renouvelé des Grecs.

Au delà de la barrière, à gauche, eſt l'Hospice la Rochefoucauld, une maison de retraite pour les vieillards qui ont su conserver « une poire pour la soif, » — & qui ne savent plus boire. En deçà, à droite, un peu en face d'une maison habitée par Béranger, eſt l'Infirmerie Marie-Thérèse, fondée par Chateaubriand, cet écrivain qui a produit en France, avec son *René*, les mêmes ravages que Gœthe en Allemagne avec son *Werther*. Nous sommes les fils de René, mes frères : c'eſt pour cela que nous manquons de gaieté...

Des Catacombes, sur lesquelles eſt bâti tout ce quartier, depuis la route d'Orléans jusqu'à la Seine, je voudrais bien dire quelque chose, parce que intéressantes, mais l'espace me manque ici ; d'autres bar-

rières nous attendent, où j'ai le devoir de vous conduire sans plus tarder. Je le regrette, car il m'eût été agréable de descendre de nouveau, cette fois avec vous, dans cet immense ossuaire où dorment, superposées, tant de générations qui ont aimé, pleuré, souffert & ri comme nous sommes nous-mêmes en train de rire, de pleurer, d'aimer & de souffrir, — sans savoir pourquoi ni comment. Ce n'eſt pas à la Sorbonne que s'enseigne la philosophie, — c'eſt-à-dire l'indifférence : c'eſt dans ces caves funèbres où tant d'ossements humains sont empilés, bouteilles vides d'âmes !



LA BARRIÈRE DE MONTROUGE

On avait fini par comprendre ce qu'il y avait de blessant pour le regard & de choquant pour l'esprit dans cette interminable procession de corbillards tout le long de la rue du Montparnasse, sillonnée par une allée & venue continuelle d'ivrognes attirés ou repoussés par les cabarets de la rue de la Gaieté; on avait fini par comprendre, &, en 1854, on avait troué le mur d'enceinte à la hauteur de la rue Campagne-Première, sur le boulevard d'Enfer, presque en face de l'entrée du cimetière du Sud, afin d'éviter désormais aux familles des défunts l'indécence d'un contact trop jovial, qui formait une antithèse un peu trop forte.

Du reste, pas de monuments (1) comme le témoigne le dessin de Thérond. On n'avait eu ni le temps, ni l'envie d'en construire seulement un. Quand la journée était terminée, qu'il n'y avait plus de convois à passer, les employés de l'octroi se retiraient chez eux, en se félicitant d'être encore de ce monde, — comme s'il y avait de quoi.

Le corbillard des pauvres que l'on voit sur ce dessin, franchissant la barrière de Montrouge, se dirige vers le cimetière du Sud, où la fosse commune attend son voyageur, — un privilégié, quoique pauvre, puisqu'il reposera en terre sainte. S'il était mort à l'hôpital, & que personne n'eût réclamé son corps — personne, excepté les carabins de l'amphithéâtre — ce n'est pas à droite qu'il irait, c'est en face, dans le *Cimetière des suppliciés*, appelé aussi le *Cimetière des hospices*.

Je l'ai dit ailleurs, &, puisque j'en trouve l'occasion, je le répète ici, les deux cimetières sont voisins, mais un mur les sépare, — le mur de l'intolérance & du préjugé. L'un a une entrée de bonne maison, avec avenue seigneuriale, gardiens en tricorne & en tunique bleu de roi, & les sépultures qu'on y voit sont faites pour durer longtemps — plus longtemps que le souvenir des gens qui sont dedans — dans le cœur des

(1) Les frères Lazare constatent cependant l'existence d'un pavillon. Sans doute, mais il était de beaucoup antérieur à l'année 1854, à ce qu'il me semble du moins, & je ne crois pas qu'il ait jamais eu la destination que lui prêtent les auteurs du *Dictionnaire des rues de Paris*.

gens qui sont dehors. A chaque pas l'œil du promeneur indifférent eſt sollicité par des épitaphes émouvantes & forcé de se mouiller des douces larmes de l'attendrissement en s'apercevant que toutes les vertus se sont réfugiées dans cette somptueuse nécropole : ***Bon époux, bon père, bon fils, bon citoyen ; excellente fille, excellente mère, femme fidèle, sœur dévouée, ami discret,*** etc. D'où il eſt naturel de conclure que, si les morts ont tant de vertus, il n'eſt pas étonnant que les vivants en aient si peu. C'eſt l'hiſtoire de la fameuse jument de Roland, qui avait toutes qualités, — sauf...

L'autre cimetière — le voisin de cet orgueilleux accapareur de toutes les vertus sociales — se cache sous l'herbe comme la violette, & il sent aussi bon qu'elle. Je n'exagère pas. Il y a là, en face de cette barrière de Montrouge, aujourd'hui démolie, de l'autre côté du boulevard extérieur, au milieu d'un mur qui n'en finit pas, une grande porte charretière qui pourrait s'ouvrir si elle le voulait, — mais qui ne le veut presque jamais. Pourquoi s'ouvrirait-elle? N'y a-t-il pas à côté d'elle, à gauche, couronnée de lierre, une petite porte? Cette petite porte eſt bonne enfant comme tout. Il y a un loquet, une bobinette, je ne sais plus quoi : on tire, — & la petite porte s'ouvre. Vous êtes dans un jardin. A droite, des lilas & du jasmin; à gauche, la maison du concierge, qui n'a pas d'uniforme & qui ne vous demande pas où vous allez. Pourquoi s'en informerait-il, cet homme? Cette pré-

caution n'eſt de mise que dans les riches hôtels où il y a des marquises au second & des lorettes au premier; mais là, dans cette pauvre maison hantée par des gens de peu — les uns misérables & les autres criminels — qui songerait à vous arrêter pour savoir ce que vous voulez faire ?...

On entre donc, étonné d'abord. On croit s'être trompé; on va faire un mouvement de retraite, c'eſt une ferme : il y a des poules qui picorent sur un tas de fumier; il y a deux ou trois chèvres blanches qui broutent l'herbe verte; il y a un brave homme de chien assis sur son arrière-train, regardant philosophiquement courir les nuages, — de bien gros lièvres pour ses vieilles petites pattes; il y a des fleurs, il y a des fruits, — n'y aurait-il pas aussi une étable ?... On avance cependant, enhardi par le silence myſtérieux & particulier de cette retraite. Ce n'eſt décidément pas une ferme : le chien n'aboie pas, le coq ne chante pas, les chèvres ne bêlent pas, le portier & sa famille vont & viennent sans sonner mot, — pour ne pas réveiller ceux qui dorment là d'un si bon sommeil. On avance, & l'on se trouve dans un îlot de verdure, où poussent d'une façon exubérante les chardons, les laitues, les laîches, les bardanes, les graminées, les orchis & les giroflées. Des cyprès, des peupliers, quelques saules & quelques acacias : telles sont les essences d'arbres de cette petite forêt, dont le sol eſt jonché de pierres sépulcrales, — sans inscriptions, pour la plupart. Un nom quelquefois, quelquefois une date, le plus sou-

vent rien. C'eft brutal, mais au moins ce n'eft pas hypocrite. Des suicidés, vieux & jeunes, qui ont fait leur lit mortuaire de leurs propres mains, y sont couchés, livides, défigurés, horribles, — noyés les uns, pendus les autres, la tête fracassée ceux-ci, la poitrine trouée ceux-là : des vieux qui avaient trop attendu, des jeunes qui n'avaient pas su assez attendre, des fatigués & des impatients, des passés & des futurs, des ambitieux & des rêveurs, des Catons & des Werthers.

C'eft la partie pittoresque de ce cimetière. Le refte n'a pas d'herbes, pas d'arbres : il eft planté de pierres blanches & de croix noires, — plus de croix encore que de pierres; car une pierre, cela coûte encore dans les vingt francs, & une croix de bois ne va que dans les vingt sous. N'oubliez pas que c'eft le cimetière des gueux & des suppliciés, — des pauvres diables qui meurent à l'hôpital ou sur la place de la Roquette... Si encore une main pieuse & furtive ornait de temps en temps ces pierres & ces croix d'une touffe de romarin ou de myosotis, — le romarin, qui eft la fleur symbolique des funérailles, — le myosotis, « qui défend d'oublier? » Mais non, rien, vous dis-je, rien! Il semble que, par la façon violente dont ils sont sortis de la vie, ceux qui sont là vous défendent, au contraire, de vous souvenir...

On n'y rencontre personne dans la journée. Seul, le fossoyeur — en chemise écrue, tannée comme sa peau qui reluit sous la sueur — trouble du bruit de

sa pioche & de sa chanson le silence de ce champ lépreux. C'eſt toujours le tableau de Shakspeare peint par Delacroix. Seulement, ici, le fossoyeur eſt moins cynique en ses propos & plus folichon dans sa chanson, qui eſt de Charles Colmance : il respecte à sa façon les morts, — en outrageant la langue. Je préfère la chanson du fossoyeur de Shakspeare :

I loth that I did love
In youth that I thought sweet
As time requires : for my behove
Me thinkes they are not meet.

(Je hais aujourd'hui ce que j'aimais jadis, — Ce qu'en ma jeunesse je trouvais si doux. — Ainsi le veut la vie ! Pour le profit que j'en ai retiré, — Je ne trouve plus que ce soit là du plaisir...)

Il ajoute :

For age with ſteeling ſteps,
Hath clawde me with his clutch,
And luſty youthe awaye he leaps,
As there had been none such.

(Car l'âge, en venant avec ses impitoyables enjambées, — M'a enlevé dans ses serres aiguës, — Laissant loin derrière ma puissante jeunesse, — Comme si elle n'avait jamais exiſté...)

Il y a longtemps que les hommes la chantent, cette chanson désespérée, dans toutes les langues de la terre :

« Mon beau printemps & mon eſté
Ont fait le saut par la feneſtre ;

Plus ne suis ce que j'ay efté
Et plus ne voudrais l'eftre... »

En reftant dans ce cimetière jusqu'à la brune, on voit entrer la petite voiture verte de la Morgue ; & souvent, en même temps que celle-là, arrive la voiture des hospices, c'eft-à-dire des amphithéâtres. L'une & l'autre s'en viennent là sans tambour ni trompette, &, en un tour de main & de bras, les serpillères qui contiennent des débris humains sont vidées dans la grande fosse creusée par le fossoyeur ami des chansons de Colmance. Enterrez, enterrez toujours ! chacun reconnaîtra bien les siens au grand jour du jugement dernier !

Au temps de Mercier, cela ne se passait pas ainsi. Le cimetière des suppliciés & des hospices n'était pas à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui : il était entre la place Scipion & la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Marcel, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Clamart, — d'où l'erreur généralement accréditée que ce Clamart sinistre & le joyeux Clamart campé au pied des bois de Meudon ne font qu'un, au lieu de faire deux. Tous les matins, à quatre heures, un chariot traîné par douze hommes — « avec un prêtre sale & crotté, une cloche & une croix », dit l'auteur du *Tableau de Paris* — partait de l'Hôtel-Dieu. La cloche derlinait & chambrollait à battant que veux-tu, réveillant ainsi sur son passage les plus endormis, qui, une fois réveillés, ne se rendormaient plus, — au grand détriment de leurs femmes. Merveilleux équi-

libre, n'eſt-ce pas? Ces morts qui s'en allaient à leur dernier gîte, semaient des vivants pour les remplacer & boucher les vides qu'ils venaient de faire momentanément dans la société!

Au dire de Mercier, ce chariot pouvait contenir jusqu'à cinquante corps : on mettait les enfants entre les jambes des adultes; on versait ces cadavres dans une fosse large & profonde; on jetait dessus de la chaux vive, le prêtre bénissait la terre d'alentour, — & tout était dit. Aujourd'hui, ce n'eſt plus cela : tous les cimetières de Paris ont un *aumônier des dernières prières,* tous — excepté le Cimetière des suppliciés & des hospices.

Allez-y quelquefois, gens bénévoles qui croyez, avec le docteur Pangloss, que tout eſt pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles; allez-y, & quand vous en sortirez, vous vous sentirez « tout chose ».

LA BARRIÈRE MONTPARNASSE

Elle était située à l'extrémité de la rue de ce nom, & ornée de deux bâtiments ayant chacun deux périſtyles avec colonnes.

Pourquoi son nom? Les hiſtoriens ont répété à l'envi l'un de l'autre, — & les frères Lazare après les hiſtoriens : « Parce que c'était sur un monticule voisin de cette barrière que les écoliers de l'Université s'assemblaient pour discuter sur la poésie & pour lire leurs ouvrages. » Je le veux bien. En tout cas, cette éminence n'a pas toujours porté ce nom, ainsi que cela résulte du plan de Paris, édité en 1567 par J. Janssonius (avec texte latin sur deux colonnes) qui l'appelle *Mont de la Fronde*, où l'on voit, en effet, des écoliers s'exerçant à lancer l'arme terrible avec laquelle David tua Goliath. Nous voilà bien loin du Pinde & de l'Hélicon.

Mais les habitués de cette barrière s'occupaient peu de ces vétilles. Pour eux, & quelle qu'en fût l'origine, ils venaient à Montparnasse comme ils allaient à Belleville, pour engloutir leurs économies de la semaine dans les tire-lires des cabaretiers de la rue de la Gaieté, qui fait suite à la rue du Mont-Parnasse. Ils y vinrent encore, malgré la suppression de la barrière; ils y viendront toujours, — du moins tant que la rue de la Gaieté sera bordée de cabarets comme les *Deux Edmond*, comme les *Deux Éléphants*, comme une vingtaine d'autres popines dont les enseignes m'échappent, mais qu'ils connaissent très-bien, & où ils sont assurés de rencontrer le *petit bleu* & la gibelotte de leurs rêves.

Le dimanche, surtout, — le saint jour du repos, qu'ils passent à s'éreinter dans des ripailles acharnées, presque toujours suivies de *batteries* non moins acharnées. Et c'eſt un speĉtacle qui a son prix pour le flâneur — désintéressé de l'humanité — que celui de cette foule grouillante, tumultueuse, affamée, assoiffée, en quête de son plaisir dominical. A mesure qu'on approche de la barrière Montparnasse, le bruit de cette marée montante & descendante vous arrive aux oreilles & vous les déchire sans pitié. Le pavé *eſt* littéralement inondé de buveurs qui entrent & de mangeurs qui sortent. Partout les tonneaux coulent, les broches tournent, les viandes fument, les cuisines flambent, les casseroles détonent; partout on entend dire aux derniers venus, aux traînards qui veulent

prendre leur part de victuaille dans ces hôtelleries de passage, partout on entend dire, comme dans *Macbeth :* « La table eſt pleine ! »

Ce qui n'empêche pas la Mort de faire son petit commerce ordinaire au milieu même de cette turbulence de vie. On enterre le dimanche comme les autres jours, — l'Adminiſtration des Pompes Funèbres ne fait jamais relâche, — la grande nécropole eſt toujours ouverte, dimanches & fêtes, toujours prête à recevoir ses hôtes illuſtres ou plébéiens. Souvent l'ivrogne heurte dans sa marche arabesquée le cercueil blanc d'une jeune vierge qu'accompagne une famille en larmes. Souvent de braves époux de la veille — qui vont au hasard, dans cette foule, songeant à leurs belles amours en fleur, rêvant un large avenir, une nombreuse lignée, des poupards roses & blancs comme la mère, forts & bons comme le père — se croisent avec le cercueil d'un petit enfant que personne ne verra plus sourire, dont la place manquera toujours au foyer domeſtique, veuf désormais de sa meilleure joie, déshérité désormais de son plus pur bonheur...

Et les bruits de violons & de cornets à piſton des guinguettes voisines, quel étrange effet ils font, mêlés au psalmodiement des prières qu'on jette à quelques pas de là, avec des pelletées de terre, sur des tombes fraîchement creusées ! Il y a quelque chose comme cela au dernier acte de *Lucrèce Borgia :* — « Messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés ! » — Et ce qui

m'a si souvent impressionné au théâtre, dans le drame de Victor Hugo, m'impressionne souvent aussi dans la rue, quand je vais en noter les accents & en étudier les aspects. Nous n'avons pas la pudeur de la Mort, — pas plus que nous n'avons, du reste, la pudeur de la Vie : nous ne savons ni vivre, ni mourir convenablement. J'ai déjà eu occasion de le dire, je saisis cette occasion de le répéter, — quoique sachant d'avance combien cela est inutile : Troie n'a-t-elle pas été prise, malgré les avertissements prophétiques de Cassandre ?...

Laissons donc *rigoler* le peuple !



LA BARRIÈRE DU MAINE

Je ne sais pas ce qu'on fera des deux bâtiments de Le Doux qui la décorent, ni pourquoi on les a conservés; mais ils tiennent bien de la place, — ainsi qu'on peut s'en assurer en prenant l'omnibus qui, du Chemin du Nord, conduit à l'ancienne barrière du Maine, à l'extrémité de l'avenue du même nom, au point de jonction des anciens boulevards extérieurs.

Comme sa voisine, la Barrière du Maine eſt célèbre par ses cabarets, — entre autres par la *Californie*, la grande mangeoire populacière; mais, plus que sa voisine, elle a perdu de sa physionomie d'autrefois, — une physionomie assez crapuleuse, il faut l'avouer. Les

chansons ne lui ont pas manqué, — des chansons dignes d'elles; mais aujourd'hui elle manque aux chansons en se faisant moins tapageuse & moins avinée. Je n'en conclus pas que le peuple s'eſt moralisé depuis une vingtaine d'années, mais seulement que la foule s'eſt déplacée.

C'eſt à cause de ce qu'elle a été, que Thérond lui a fait les honneurs d'une eau-forte plus intéressante que toute la prose que je pourrais lui consacrer. Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante; ce qui ne vaut pas la peine d'être écrit, on le dessine.

LA BARRIÈRE DES FOURNEAUX.

C'était une barrière bien trifte & bien délaissée dont, assurément, peu de Parisiens — les charcutiers exceptés — ont connu l'exiftence. Je n'en fais pas plus un crime aux uns qu'un mérite aux autres, qui sont bien forcés de la connaître, puisque c'eft là, à l'extrémité de la rue des Fourneaux, qu'eft l'*Abattoir aux porcs.*

Pourquoi cette appellation? On l'ignore, — quoiqu'on dise qu'on le sait. — Ce que je puis dire, moi, c'eft que le plan de Roussel — qui eft de 1731 indique un *Moulin* & une *Tour des Fourneaux* à l'endroit même où depuis exifta la barrière. Avant ce moulin & cette tour était le *Moulin de la Pointe,* à la jonction des rues de Vaugirard & des Tuileries, en face de l'Enfant-Jésus; après ce moulin & cette tour était une voirie, &, dans le voisinage, le *Moulin de la Charité,* le *Moulin des Cornets,* le *Moulin de Beurre*, illuftré

depuis par le cabaret de la mère Saguet, & deux autres moulins sans noms.

Le 6 avril 1794, Condorcet, secrétaire *perpétuel* de l'Académie des sciences, membre de l'Assemblée législative & de la Convention, & l'un des hommes que la France d'alors devait le plus s'honorer d'avoir vus naître, passait, déguisé en ouvrier, par cette barrière des Fourneaux, & gagnait rapidement les champs. Il venait de la rue Servandoni, où il s'était tenu caché depuis le mois de juillet 1793. Une fois dans la plaine, il s'orientait, & sûr de n'être pas suivi, il se dirigeait vers Fontenay-aux-Roses, arrivait rue de Diane & frappait à la porte de l'ancienne maison de Scarron, où demeuraient les époux Suard.

La porte s'ouvrit lentement, car en ces temps troublés on était soupçonneux ; elle s'ouvrit lentement, — & se referma très-vite devant le proscrit. Suard avait peur! Homme, il se refusait à faire pour un autre homme, son collègue & son *ami*, ce qu'une femme avait fait sans hésiter durant une dizaine de mois, & ce qu'elle eût continué de faire si Condorcet, par probité, ne s'y fût opposé. Le sexe faible a parfois plus de vaillance au cœur que le sexe fort.

Condorcet, découragé & encore plus attristé par cet accueil inattendu, reprit sa route à travers champs, à travers bois surtout, — il y a soixante-dix ans, les champs de fraises d'aujourd'hui n'existaient pas encore, & toute cette partie de la banlieue de Paris était boisée, — & il arriva ainsi au milieu de la route de

Chevreuse, où il s'arrêta, ne sachant plus où aller. De la hauteur où il était, il voyait Paris dans sa brume siniſtre que ses pressentiments zébraient de lueurs sanglantes, — Paris où il ne voulait pas revenir, parce qu'il était assuré d'y rencontrer la mort. Derrière lui, à perte de vue, à droite & à gauche de la vieille route, étaient des bois épais où il pouvait bien espérer se cacher pendant quelques jours, mais voilà tout. Et puis les bois, pour un homme habitué au luxe, au comfort, aux aises de la vie, c'était dur, c'était impossible. Comment se nourrir?

Cette queſtion se présentait à son esprit avec d'autant plus d'âpreté, qu'il marchait depuis l'aube, qu'il était tard, & qu'il n'avait pas mangé depuis la veille. Il marcha encore un peu jusqu'à ce qu'ayant découvert un cabaret il y entra résolûment & y demanda une omelette...

Condorcet, en sa qualité de marquis, était de la famille du poëte Santeuil, qui ignorait les détails les plus ordinaires de la vie & qui, si on lui eût demandé quarante écus d'une paire de souliers, les eût payés en se contentant de dire : « Quarante écus une paire de souliers, cela eſt bien cher! » Non-seulement Condorcet ignorait le prix d'une omelette, mais encore il ne savait pas combien il faut d'œufs pour en faire une. Interrogé par le cabaretier, il répondit, au hasard : « Seize — ou dix-huit. »

Dix-huit œufs pour une omelette deſtinée à une seule personne! c'était exorbitant, c'était louche, —

surtout à une époque où les moindres actions & les moindres paroles étaient si facilement atteintes & convaincues de strabisme. On regarda avec attention Condorcet, & l'on s'aperçut qu'il avait les mains bien blanches & le visage bien distingué pour un prolétaire, & que le signalement jurait avec le déguisement. Au lieu de lui rédiger l'omelette dont il avait si grand besoin, on rédigea un procès-verbal dont il se fût fort bien passé, & on le conduisit à la prison du district, où, aussitôt qu'il fut seul, il s'empoisonna avec de la strychnine (1) que lui avait donnée son ami Cabanis & qu'il portait dans le chaton d'une bague.

(1) Je sais, comme tout le monde, que la strychnine n'a été découverte *officiellement* qu'en 1818 par MM. Pelletier & Caventou. J'affirme cependant, sur la foi des Mémoires du temps, que c'est bien avec cet alcali végétal, & non avec un autre, que Condorcet s'empoisonna. Est-ce que Cabanis, en sa qualité de médecin physiologiste, ne pouvait pas connaître les propriétés terribles de la noix vomique ?

LA BARRIÈRE DE VAUGIRARD

Celle-là aussi était bien mélancolique & bien abandonnée. Les commis qui y veillaient auraient pu y dormir sans redouter la contrebande. Personne ne songeait à passer par là ; elle ouvrait seulement sur la plaine de Vaugirard, voilà tout. L'herbe poussait entre ses pavés avec une facilité qui témoignait éloquemment du dédain des Parisiens pour cet endroit de Paris, — qu'ils ne connaissaient peut-être pas. L'herbe poussait entre ses pavés, sur sa muraille, sur le toit de ses deux bureaux de perception, & jusque dans la main de ses *gabelous*. Heureux gabelous, — *sua si bona nôrint!* Pouvoir rêver à leur aise toute la sainte & belle journée, & toucher quatre-vingts francs par mois pour la peine, n'était-ce pas trop de bonheur? *O fortunatos!*—qu'ils ne sont plus, puisqu'on a supprimé la barrière de Vaugirard.

Les champs qui l'avoisinent ont été le théâtre d'événements sanglants, autrefois, il y a bien longtemps, dans les premiers jours de Lutèce. Qui s'en douterait, à voir la tranquillité, le calme, le sourire de cette vaste plaine où poussent les betteraves & les carrières? Qui se douterait qu'il y a dix-huit siècles les Gaulois — ces héroïques Gaulois dont on ne dirait pas que nous sommes les fils — ont été taillés en pièces dans cette plaine par les légions romaines, commandées par Labiénus, le lieutenant de César? Le vieux Camulogène les commandait : il périt au milieu de la mêlée avec les trois quarts de son armée, car cette mêlée fut chaude! Les Gaulois étaient pleins de courage, mais les légions romaines avaient l'avantage du nombre & des talents militaires : la cavalerie de Labiénus faucha la petite armée de Camulogène, & ce qui restait fut poursuivi jusque sur les hauteurs des bois voisins, de Meudon sans doute....

A cause de ce souvenir — qui me fait aimer Camulogène & haïr César — la barrière de Vaugirard m'est chère.

LA BARRIÈRE DE SÈVRES

Des deux bâtiments dont l'architecte Le Doux l'avait ornée, un seul subsiste & sert aujourd'hui de poste de police. Ses quatre faces sont pareilles : un porche formé de trois arcades sur colonnes géminées, & terminé par un étage en attique éclairé par trois mezzanines ; la face qui regarde la rue de Sèvres a, de plus que les autres, un petit perron qui donne accès dans le bâtiment. C'est laid, mais solide : les sergents de ville pourraient être plus mal logés.

La barrière de Sèvres a eu quelque célébrité jadis, — la célébrité de la barrière du Maine. Elle est un peu morne aujourd'hui, malgré les cabarets qui essayent d'y ramener la foule, le dimanche & le lundi. D'ailleurs, ces cabarets eux-mêmes ont perdu de leur ancienne splendeur, & je crois que les plus fameux, le *Petit-Bercy* & la *Ville de Tonnerre*, sont fermés.

Seul, Ragache persiſte, tout en changeant souvent de propriétaires; on continue à y faire noces & feſtins comme par le passé, — des repas de corps, & spécialement des banquets typographiques.

Ma mémoire ne me fournit rien d'intéressant à ajouter à propos de cette barrière, dont le seul mérite eſt d'être dans le voisinage du puits artésien, foré par l'ingénieur Mulot au milieu de la cour de l'abattoir de Grenelle.

LA BARRIÈRE DES PAILLASSONS

Quelque envie que j'aie d'en dire plus long sur cette barrière que sur la précédente, & malgré toutes mes recherches pour trouver trace d'un événement qui s'y rapportât de près ou de loin, je n'ai rien trouvé, je n'ai rien à dire, sinon qu'elle était située à l'extrémité de la rue Pérignon, en face la rue Saint-Fiacre, & qu'elle était fermée depuis longtemps déjà lorsqu'arriva sa suppression officielle.

Cela n'étonnera pas mes lecteurs, je pense. Ils savent aussi bien que moi qu'il en eſt de l'hiſtoire des Barrières de Paris comme de celle des Rois de France : pour un monarque de quelque valeur, il y en a dix de parfaitement insignifiants, — pour un Louis XI, dix Childebert, pour un roi « vaillant », dix princes « fainéants ». La barrière des Paillassons était une barrière fainéante; pour lui découvrir le moindre mérite il

faudrait être aussi courtisan que le maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XIV, lequel disait : « Quelque miniftre qui vienne en place, je déclare d'avance que je suis son serviteur, son ami & même un peu son parent (1). » A moins qu'on ne soit disposé à tenir compte à la barrière des Paillassons de l'assiduité que mettaient à venir s'y promener quelques braves pensionnaires de l'Hôtel royal des Invalides, amis du soleil & de la solitude, — comme des lézards éclopés.

Quant à son nom — que seraient disposés à mal interpréter les lecteurs de mon *Dictionnaire de la langue verte* — je m'empresse de déclarer qu'il lui était venu purement & simplement d'une fabrique de paillassons du voisinage. Une fabrique de tuiles a bien donné son nom au palais de nos modernes pharaons. !

(1) Les exemples de courtisanerie se pressent en foule sous ma plume. Je n'en veux citer qu'un encore, celui de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, « si glorieux & si bas, dit Duclos, qu'il fonda un prix à l'Académie pour célébrer à *perpétuité* les vertus de Louis XIV, comme un sujet inépuisable. »

LA BARRIÈRE DE L'ÉCOLE MILITAIRE

Elle était située à l'extrémité de l'avenue Lowendal, à la rencontre des rues de l'École & Croix-Nivert & des boulevards de Sèvres & de Grenelle. Son animation d'autrefois, elle ne l'a pas perdue comme la plupart des barrières, parce qu'elle a forcément, fatalement la même population, qui lui eſt fournie par l'École-Militaire, sa voisine, — dragons & fantassins mêlés. C'eſt même pour cette population spéciale & nombreuse qu'on a autorisé, dans les environs, l'établissement de petites maisons myſtérieuses du genre de celles auxquelles j'ai fait une rapide allusion à propos de la barrière du Trône. L'éternelle hiſtoire de Mars & de Vénus, des myrtes & des lauriers!

L'École-Militaire, où ont été casernés tour à tour tant de régiments de tant d'armes différentes, eſt une création de Louis XV, qui en voulait faire une pépi-

nière d'officiers, comme l'indique son nom. En 1787, Louis XVI la supprimait & deſtinait ce vaſte édifice à remplacer l'Hôtel-Dieu, jugé avec raison insuffisant & insalubre. L'idée était bonne, humaine, digne d'un roi père de ses sujets plutôt que leur bourreau, berger plutôt que boucher : à cause de cela sans doute il n'y fut pas donné suite, & l'École-Militaire devint ce qu'elle eſt aujourd'hui, une caserne, une grande & belle caserne, — si tant eſt que les casernes puissent être jamais belles.

Toutes les fois que je passe devant la grille de l'avenue Lowendal, je m'arrête un inſtant pour contempler ce va-&-vient de soldats dans les cours immenses, ce remue-ménage d'armes reluisantes, & je me dis : « De tous ces hommes pleins de force, de santé, de vie, combien reverront le clocher natal? La guerre en tuera la moitié, & l'autre moitié, rouillée par l'oisiveté des camps, ne saura plus ou ne voudra plus manier la charrue nourricière... Quels bras alors feront pousser le blé?... »

Mais à quoi vais-je rêver-là! Français, succès, — guerriers, lauriers, — gloire, victoire : cela suffit, le reſte eſt vain.

LA BARRIÈRE DE LA MOTTE-PICQUET

Ouverte en 1840 à l'extrémité de l'avenue du même nom, au point de jonction des boulevards de Meudon & de Grenelle, elle se composait de deux pavillons construits sur les dessins de M. Jay, architecte. La nécessité de cette barrière n'était pas très-clairement démontrée; on s'en était passé pendant cinquante ans, on s'en serait passé pendant soixante-dix ans. Mais il y avait une grille d'entrée au Champ de Mars, en avant de l'École-Militaire & parallèlement à l'avenue de la Bourdonnaye : il fallait bien une grille de sortie de l'autre côté, parallèlement à l'avenue de Suffren.

Suffren, la Bourdonnaye, la Motte-Picquet, Dupleix, ces noms, qui servent d'étiquettes aux voies de communication de ce quartier essentiellement militaire, évoquent de grands souvenirs. Qui n'a entendu

parler de M. de la Bourdonnaye, du bailli de Suffren & de ce pauvre Dupleix, gouverneur de Pondichéry? Quant à Toussaint-Guillaume Picquet de la Motte, ou de la Mothe-Piquet, il mérite quelques lignes de plus que les autres, d'abord parce qu'il a servi de parrain à la barrière qui nous occupe présentement, ensuite parce qu'il a une importance historique plus grande.

Né à Rennes en 1720, entré au service à quinze ans, il avait déjà fait neuf campagnes navales en 1745. Au commencement de la guerre d'Amérique, il était chef d'escadre. En 1778, au combat d'Ouessant, il montait le *Saint-Esprit* & combattait avec avantage contre des forces dix fois supérieures. Ensuite il croisait sur les côtes d'Angleterre avec dix vaisseaux & rentrait un mois après dans le port de Brest avec treize prises faites sur l'ennemi. En 1779, il rejoignait le comte d'Estaing & contribuait à la prise de Grenade, ainsi qu'à la victoire remportée à la fin de juin sur le vice-amiral Byron. Mais son titre de gloire le plus précieux, c'est le combat de Fort-Royal (18 décembre 1779), où sur l'*Annibal*, & aidé du *Vengeur* & du *Réfléchi*, il tint tête pendant quatre heures à une flotte anglaise de quinze vaisseaux. Cela lui valut, dès le lendemain, les félicitations mêmes de l'amiral ennemi Parker, & quelque temps après le cordon rouge de Sa Majesté. Il y a du Surcouf dans la légende de la Motte-Picquet.

LA BARRIÈRE DE GRENELLE

Elle était située à l'extrémité de la rue Dupleix, à deux pas de la barrière de la Motte-Picquet, & l'une des deux au moins était inutile. Sa décoration à la Le Doux consiſtait en deux bâtiments avec périſtyle à pilaſtres carrés, d'un effet médiocre. En 1792, elle s'était appelée *Barrière des Ministres*, je ne sais déjà plus pourquoi. Son autre nom, elle le devait au territoire sur lequel on l'avait élevée, le village de Grenelle, — une plaine où avaient lieu, sous l'Empire & sous la Reſtauration, les exécutions militaires. La plaine se peuple chaque jour, les maisons l'envahissent, & je doute qu'on y retrouvât le petit coin de terre inculte & désolée où tombèrent Mallet, Labédoyère & tant d'autres porte-uniformes, avant eux & après eux. Encore moins retrouverait-on les trois piliers indiqués sur la feuille VII du plan de Jouvin de Roche-

fort, de 1690, comme ceux du *Gibet de Grenelle.*

Dans le voisinage de cette barrière — là où l'on a établi depuis une fabrique de noir animal — était une poudrière qui, en 1814, renfermait trois cent mille quintaux de poudre en barils, cinq millions de cartouches d'infanterie, vingt-cinq mille cartouches à boulet & trois mille obus chargés. Après la capitulation de Paris, & dans le but de rendre Napoléon odieux aux Parisiens, on avait prétendu qu'en fuyant il avait donné l'ordre de mettre le feu aux poudres, afin que les armées alliées ne trouvassent plus que des ruines là où elles comptaient trouver la plus riche & la plus belle des capitales de l'Europe. Cette calomnie avait fait son chemin dans les esprits crédules, & l'Empereur était parti pour l'île d'Elbe chargé de l'exécration des bourgeois, menacés par lui dans leurs plus chers intérêts, — dans leurs moellons. Il y a même encore aujourd'hui des gens, fort peu propriétaires pourtant, qui en veulent à Napoléon de cette pensée sauvage — qu'il n'a jamais eue. Vous auriez beau leur dire qu'en effet, avant de partir, Napoléon avait donné un ordre concernant la poudrière de Grenelle, mais que ce n'avait pas été d'y mettre le feu, afin de faire sauter la moitié de Paris; que ç'avait été, au contraire, de faire noyer ses munitions, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi; vous auriez beau leur dire cela & le prouver par un procès-verbal en règle, conftatant que, dans la nuit du 30 au 31 mars, barils de poudre, cartouches, obus, bis-

caïens furent jetés en Seine par un détachement de pompiers, sous la surveillance des généraux d'Aboville & Caron, ces gens crédules ne vous croiraient pas, parce que les calomnies, une fois semées dans l'esprit des sots, y poussent des racines si profondes qu'on ne saurait les en arracher. L'Humanité n'eſt pas seulement bête, elle eſt méchante, — puisqu'elle accueille plus volontiers les mauvaises nouvelles que les bonnes, puisqu'elle donne plus de créance aux bruits déshonorants qu'aux bruits honorables, puisqu'elle se réjouit plus des chutes que des ascensions!...

Où l'Humanité se réhabilite un peu, cependant, c'eſt au Champ de Mars, le voisin immédiat de la barrière de Grenelle, — une vaſte plaine aussi, mais peuplée de souvenirs.

Le premier que je veuille citer & que je cite avec empressement, c'eſt le 14 juillet 1790, une date précieuse de l'hiſtoire de la Révolution, — & même de l'hiſtoire de l'Humanité, car elle prouve éloquemment de quelle façon & à quelles profondeurs peut être remué le cœur d'une nation réputée frivole. Je regrette que l'espace me manque ici pour raconter, non pas la *Fête de la Fédération,* mais les préparatifs de cette fête, c'eſt-à-dire Paris entier transformé en armée de terrassiers. Les douze mille ouvriers payés pour creuser & aplanir le Champ de Mars, bossué, mamelonné, étriqué, ne suffisant pas à cette besogne énorme, les diſtricts avaient invité les bons citoyens, au nom de la Patrie, à venir les aider, & deux cent mille

citoyens avaient répondu avec enthousiasme à cet appel. Deux cent mille terrassiers composés de gens de lettres & d'artistes, de moines & de collégiens, d'étudiants & de paysans, — sans oublier les femmes, honnêtes ou non, ouvrières & modistes, actrices & bourgeoises, dames de la halle & dames de la cour! « On voyait, attelés au même chariot, une bénédictine, un invalide, un juge, une nymphe de l'Opéra; les plus jolies filles de Paris, vêtues de robes blanches élégamment rattachées par des ceintures & des rubans aux couleurs nationales, allaient, venaient, chargeaient, piochaient, roulaient, traînaient, &, à l'aide de quelques aides officieux, arrivaient au haut du talus, d'où elles redescendaient avec rapidité pour charger de nouveaux matériaux & de nouvelles terres. En vingt jours, la surface irrégulière du Champ de Mars fut aplanie; une enceinte circulaire établie & entourée de talus; un arc de triomphe élevé à l'entrée principale; un pont de bateaux jeté sur la Seine, & un vaste amphithéâtre adossé à l'École-Militaire. »

Le 14 juillet, dès sept heures du matin, deux cent mille spectateurs attendaient au Champ-de-Mars, ainsi transformé, les acteurs de la fête nationale, c'est-à-dire les représentants de la Commune, les présidents des soixante-dix districts, les députés de la Commune pour la Fédération, les soixante administrateurs de la Municipalité, les députés des troupes de ligne, les députés de la marine, les députés des quatre-vingt-trois départements, etc., etc. A trois heures

& demie, l'évêque d'Autun, assifté de soixante aumôniers de la garde nationale, officia & bénit les drapeaux. Puis la Fayette jura d'être à jamais fidèle à la Nation, à la Loi & au Roi; les Fédérés jurèrent après lui; l'Assemblée nationale jura après les Fédérés, & le Roi après l'Assemblée nationale. On s'embrassa avec effusion, on pleura des larmes de bonheur, on illumina, on dansa, on but pendant toute la soirée & jusqu'au lendemain. La France était devenue subitement une Arcadie!

Le 20 septembre 1791, autre fête, également mémorable, à l'occasion de l'acceptation & pour la publication de l'Aćte Conftitutionnel. Bailly, précédé de hérauts d'armes & environné d'un corps de grenadiers, montait sur l'autel de la Patrie, y élevait & offrait au respećt du peuple le Code conftitutionnel. Un orcheftre nombreux exécutait cette ftrophe du *Samson* de Voltaire, mise en musique par Gossec :

« Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première :
La liberté t'appelle!
Peuple fier, tu naquis pour elle,
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
. . . .
L'affreux esclavage
Flétrit le courage,
Mais la Liberté
Relève sa grandeur & nourrit sa fierté.
Liberté! liberté! liberté!... »

Les vers sont mauvais, mais l'intention était bonne.

Le 15 avril 1792, autre fête, — celle des quarante Suisses de Château-Vieux, condamnés aux galères pour la révolte des troupes de Nancy & qui avaient été amniſtiés.

Le 10 août 1793, autre fête, — celle de l'acceptation de la Conſtitution républicaine.

Le 8 juin 1794, autre fête, — celle de l'Être Suprême, une imagination de Robespierre qui se refusait à croire en Dieu pour croire à la Divinité.

Puis d'autres fêtes encore : la diſtribution des aigles à l'armée par Napoléon, le 10 novembre 1804; la distribution des lys à la garde nationale par Louis XVIII, le 7 septembre 1814, etc., etc.

Malheureusement, toute médaille brillante à son revers : en regard de cette joie, il faut placer un deuil, — le *Massacre du Champ de Mars* du 17 juillet 1792, où le drapeau rouge fit ce fameux tour dont a parlé M. de Lamartine, & l'accident du 15 juin 1837, où un grand nombre de personnes périrent étouffées.

Champ de Mars, Champ de Mai, Champ de Course: des soldats, des chevaux, des revues, des solennités, — tout ce qu'il faut enfin pour amuser le peuple le plus enfant de la terre. Cela dure depuis longtemps, cela durera longtemps encore!

LA BARRIÈRE DE LA CUNETTE

C'eſt la dernière, mais ce n'eſt pas la moins intéressante. Elle était située à l'extrémité du quai de la Grenouillère — transformé depuis en quai d'Orsay, — à l'endroit où finit aujourd'hui l'île des Cygnes, en face de la barrière de Passy, par laquelle nous avons commencé cette revue rétrospective. Elle se composait d'un seul bâtiment à deux arcades, avec colonnes & frontons. Une *cunette*, ou fossé de fortification, ménagée jadis en cet endroit, lui avait valu son nom, ignoré des Parisiens, — peu soucieux de leur propre hiſtoire.

Et puis, où menait-elle, cette barrière? Quand on sortait de Paris par là, on risquait fort de s'égarer dans un désert, celui de la plaine de Grenelle, sans espérance d'y rencontrer la moindre oasis, — c'est-à-dire le moindre cabaret. Pour cela il aurait fallu aller

jusqu'au bas Meudon, chez Dupré ou chez Contesenne, & c'eſt loin! Tandis qu'à la barrière du Maine, ou à la barrière de Belleville, ou à la barrière de la Villette, on n'avait que l'embarras du choix. La foule eſt moutonnière. Si quelque Ramponeau ou quelque Desnoyers eût mis à la mode la barrière de la Cunette, on s'y porterait encore avec empressement fêtes & dimanches.

L'endroit en valait la peine. A partir de là, en effet, la Seine coule tranquille & majeſtueuse, comme un fleuve qui n'eſt pas pressé d'arriver & qui sait qu'il arrivera toujours assez tôt. A partir de là, ses rives sont charmantes & plus pittoresques qu'en amont, où elles sont bordées d'autant de monuments que la Tamise depuis London-Bridge jusqu'à Greenwich. La Seine n'a plus là de corset de pierre pour contenir ses robuſtes flots, &, n'étant plus gênée, elle n'eſt plus grondeuse. Elle s'eſt affranchie, elle va maintenant à sa fantaisie & ne craint pas de faire l'école buissonnière, respectant les miniscules Atlantides qui poussent sur son chemin, & caressant nonchalamment de ses vagues apaisées les grèves verdoyantes qui lui font cortége jusqu'à la mer, — où elles se disent un éternel adieu.

La première de ces Atlantides eſt l'*île des Cygnes*, formée autrefois de deux îles, l'*île des Vaches* & l'*île des Treilles*, réunies plus tard en une seule, dite l'*île Maquerelle*, & qui commençait à peu près à la hauteur de la manufacture des tabacs pour ne finir qu'à deux

kilomètres en aval du Champ de Mars. On ne la reconnaîtrait pas aujourd'hui dans cette langue de terre, dite *Allée des Cygnes*, qui commence au pont de Grenelle & ne peut même pas aller jusqu'au pont d'Iéna.

C'eſt dans les brouſſailles aquatiques de cette île qu'au lendemain de la Saint-Barthélemy des centaines de cadavres de proteſtants s'accrochèrent, rejetés par les flots indignés, comme une muette mais éloquente proteſtation contre les maſſacreurs catholiques. Cela eſt conſtaté par un compte de l'hôtel de ville : « Des charrettes chargées de corps morts de damoiselles, femmes, filles, hommes & enfants, furent menées & déchargées à la rivière. Ces cadavres s'arrêtèrent partie à la petite île du Louvre, partie à celle Maquerelle, ce qui mit dans la néceſſité de les tirer de l'eau & de les enterrer pour éviter l'infection. » Le même compte de l'hôtel de ville dit encore : « Aux foſſoyeurs des Saints-Innocents, vingt livres à eux ordonnées par le prévôt des marchands & échevins, par leur mandement du 13 septembre 1572, pour avoir enterré depuis huit jours mille cent corps morts, ez environs de Saint-Cloud, Auteuil & Chailliau. » Il y a un pareil mandement du 9 septembre pour quinze livres données à-compte aux mêmes foſſoyeurs.

C'eſt dans les mêmes brouſſailles qu'au lendemain du 9 Thermidor, Jean-Baptiſte Coffinhal vint se cacher pour échapper à l'échafaud, où, en sa qualité de vice-président du tribunal révolutionnaire, il avait

envoyé lui-même tant de victimes. Coffinhal était un de ces patriotes farouches, plus républicains que la République, qui croient de leur devoir de faire tomber toutes les têtes qui dépassent le niveau commun, résignés du reste à sacrifier aussi celles de leurs amis & la leur propre. Un enthousiaste, ce Coffinhal, un fanatique! Ne s'était-il pas opposé au sursis de quinze jours demandé par Lavoisier pour mettre la dernière main à une découverte qu'il croyait utile, en s'écriant: « La République n'a pas besoin de chimistes! » Une cruauté bête qu'on a de la peine à pardonner à cet homme, malgré l'excuse qu'on lui trouve dans l'ardeur de son fanatisme, malgré aussi son honnêteté réelle, inattaquée jusqu'ici.

Coffinhal était parvenu à s'ouvrir un passage à travers les sections armées, &, après avoir erré quelque temps à l'aventure, il avait pu gagner l'île des Cygnes sans être arrêté ni suivi. Malheureusement, cette île offrait encore moins de ressources que celle de Robinson, &, en outre, on y était moins en sûreté. Pendant quelques jours, ce naufragé politique fit ce qu'il put pour ne pas mourir de faim en mangeant de l'herbe; puis ce régime, trop exclusivement végétal, l'affaiblissant au lieu de le nourrir, il songea à aller demander le pain & le sel à un ami à qui il avait rendu jadis d'importants services. Les services ne s'oublient jamais, — pas plus que les humiliations; plus ils sont grands, plus on trouve de volupté à s'en venger : l'ami auquel Coffinhal s'adressa n'eut rien de plus pressé que de le

livrer à la gendarmerie. Voilà comment on entendait l'amitié, à cette époque-là !

Une fois livré, Coffinhal était perdu, puisqu'il était hors la loi par le décret du 9 Thermidor. On n'eut qu'à conftater son identité pour l'envoyer rejoindre Robespierre, Saint-Juft & les autres.

APPENDICE

J'ai fait l'hiſtoire des Barrières parisiennes, — mais seulement des Barrières de 1786, supprimées le 1er janvier 1860. Il eſt bien entendu qu'il y en avait d'autres avant celles-là, & à d'autres endroits, sans mur d'enceinte & sans monuments, ainsi que je crois l'avoir dit ou laissé deviner dans mon *Coup d'œil rétrospectif sur Paris*. Les lecteurs que cela intéresse me sauront gré de leur en donner la liſte, avec la désignation de l'emplacement qu'elles occupaient.

Barrières par eau, ou Pataches

Barrière du port de la Conférence, vis-à-vis les Invalides.

Barrière de la Rapée, à la Rapée.

Barrière du port Saint-Paul, devant le port du même nom.

Barrière du port Saint-Nicolas, en face dudit port.

Barrières par terre

Barrière des Anglaises, derrière le couvent de ce nom, au faubourg Saint-Marceau.

Barrière Sainte-Anne, à l'extrémité de la rue Poissonnière.

Barrière d'Antin, à l'extrémité de la Chaussée-d'Antin.

Barrière Saint-Antoine, à l'entrée du faubourg du même nom.

Barrière Saint-Bernard, à l'extrémité du quai du même nom.

Barrière Blanche, près la rue Saint-Lazare.

Barrière des Carmes, à l'extrémité de la rue de Vaugirard, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

Barrière de Chaillot, du côté du Roule.

Barrière des Champs-Elysées, à la grille même.

Barrière de Charonne, à l'extrémité de la rue du même nom.

Barrière des Chartreux, à la hauteur de la rue de la Bourbe, — aujourd'hui rue de Port-Royal.

Barrière de Clamart, à la Croix-de-Clamart, près le Marché-aux-Chevaux.

Barrière de Clichy, à l'extrémité de la rue de Courcelles.

Barrière de la Conférence, à l'extrémité du Cours-la-Reine.

Barrière de la Courtille, à l'extrémité de la rue du Faubourg-du-Temple,—qui s'arrêtait alors à la hauteur du canal.

Barrière de la Croix-Faubin, dans le faubourg Saint-Antoine.

Barrière Saint-Denis, à l'extrémité de la rue du faubourg de ce nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

Barrière Saint-Dominique, à l'extrémité de la rue du même nom.

Barrière de la Folie-Regnault, dans le faubourg Saint-Antoine.

Barrière Saint-Germain, derrière le palais Bourbon, près l'Esplanade des Invalides.

Barrière des Gobelins, devant l'établissement de ce nom.

Barrière de Grenelle, à l'extrémité de la rue de ce nom.

Barrière Saint-Honoré, à l'extrémité de la rue du faubourg du même nom, —qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

Barrière de l'Hôpital, à la hauteur de la Salpétrière.

Barrière Saint-Jacques, à l'extrémité du faubourg du même nom, — qui finissait alors à l'endroit où il commence aujourd'hui.

Barrière du Jardin-du-Roi, à l'extrémité de la rue de ce nom, à peu près à la hauteur de la rue Fer-à-Moulin.

Barrière Saint-Laurent, à l'extrémité de la rue du faubourg de ce nom.

Barrière Saint-Lazare, à l'extrémité du faubourg de ce nom.

Barrière de Lourcine, vers le milieu de la rue de ce nom.

Barrière Saint-Marcel, à l'extrémité de la rue des Fossés-Saint-Marcel.

Barrière Saint-Martin, à l'extrémité de la rue du faubourg du même nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

Barrière du Marché-aux-Chevaux, vers le milieu de la rue de Poliveau.

Barrière de Ménilmontant, à l'extrémité de la rue du chemin de ce nom.

Barrière Saint-Michel, à l'extrémité du faubourg du même nom.

Barrière de Montmartre, à l'extrémité de la rue du faubourg du même nom.

Barrière de Montreuil, à l'extrémité de la rue du même nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

Barrière de Monceaux, à l'extrémité de la rue du même nom.

Barrière Notre-Dame-des-Champs, à l'extrémité de la rue du même nom.

Barrière de Picpus, à l'extrémité de la rue du faubourg Saint-Antoine.

Barrière Plumet, à l'extrémité de la rue de Babylone.

Barrière de la Pologne, à l'extrémité de la Chaussée-d'Antin & de la rue Saint-Lazare.

Barrière des Porcherons, à l'extrémité de la rue du même nom, près celle des Martyrs.

Barrière des Poules, à l'extrémité de la rue de Charenton.

Barrière de la Rapée, au bout des fossés de la Baſtille.

Barrière de Reuilly, à l'extrémité de la rue de ce nom.

Barrière La Rochefoucauld, à la Nouvelle-France.

Barrière de la Roulette, à l'extrémité de la rue des Brodeurs.

Barrière du Roule, à l'extrémité de la rue du faubourg du même nom, — qui n'allait pas alors aussi loin qu'aujourd'hui.

PAGES.

La barrière de l'Étoile. 51
La barrière de Fontainebleau. 225
La barrière de Fontarabie.. 177
La barrière des Fourneaux. 267
La barrière Franklin. 29
La barrière de la Gare. 215
La barrière de la Glacière. 241
La barrière de Grenelle.. 281
La barrière d'Iéna. 39
La barrière de Longchamp. 41
La barrière du Maine.. 265
La barrière des Martyrs.. 99
La barrière de Ménilmontant. 157
La barrière de Monceau.. 79
La barrière Montparnasse.. 261
La barrière de Montreuil. 181
La barrière de Montrouge.. 253
La barrière de la Motte-Picquet. 279
La barrière des Paillassons. 275
La barrière de Passy. 17
La barrière de Picpus.. 195
La barrière Pigalle. 95
La barrière Poissonnière. 107
La barrière de la Rapée.. 211
La barrière des Rats. 175
La barrière de la Réforme 83
La barrière des Réservoirs. 49
La barrière de Reuilly. 199
La barrière de Riom. 153
La barrière Rochechouart.. 105
La barrière de la Roquette. 171
La barrière de la Rotonde de Chartres. 67
La barrière du Roule.. 61
La barrière Saint-Jacques.. 244

PAGES.

La barrière de Saint-Mandé. 193
La barrière Sainte-Marie. 35
La barrière de la Santé. 243
La barrière de Sèvres. 273
La barrière des Trois-Couronnes. 155
La barrière du Trône. 167
La barrière de Vaugirard. 271
La barrière des Vertus. 111
Les barrières de la Villette & de Pantin. 113
Appendice 293

FIN DE LA TABLE

PARIS IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, 30, RUE DU BAC.

A LA PORTE

DU PARADIS

Vichy, imprimerie A. Wallon.

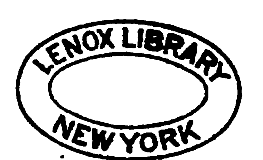
ALFRED DELVAU

A LA PORTE DU PARADIS

Ma première leçon de boxe.
Je me tuerai demain. Feu André André.
L'Héritier du Mandarin, &a.

PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN.

1867



A MONSIEUR ARTHUR CALLOU

Je suis venu ici, Monſieur, avec une réſignation qui prouvait que j'aurais bien voulu aller ailleurs, — excuſez cette rude franchiſe d'un homme que ses confrères appellent avec dédain un écrivain du Danube, *et qui s'honore de mériter cette injure.*

Mais, dès le lendemain de mon arrivée, grâce à vous, Monſieur, grâce auſſi aux hôtes charmants de votre châlet de Bon Accueil, *je me suis retrouvé en plein Paris, — et dans le meilleur Paris que je connaiſſe, le Paris élégant & bien élevé, le Paris aimable & savant.*

Je m'attendais à trois mois d'exil : j'ai eu trois mois de fêtes délicates, dont le souvenir ne me quittera plus déſormais.

C'est de votre faute, et je vous en remercie de tout mon cœur, en vous priant de vouloir bien accepter la dédicace de ce volume — comme un faible à-compte sur la reconnaissance que je vous dois.

Alfred DELVAU.

Vichy, 15 septembre 1866.

A LA

PORTE DU PARADIS

I

Le cadre était digne du tableau & le tableau digne du cadre, — ce qui n'arrive pas toujours aux cadres & aux tableaux.

Un ciel bleu, à peine égratigné çà & là de quelques minces flocons de nuages blancs — brins de fils échappés au fuſeau de la Vierge Marie. Des prairies verdoyantes comme les graſſes prairies normandes, coupées par des rigoles & des rideaux de peupliers, & au milieu deſquelles paiſſaient gravement, enfouies

jusqu'au fanon, de petites géniſſes tachetées de noir & de blanc. Une rivière babillarde, frangée de vieux troncs d'aulne & de touffes d'épilobes roſes; quelques maiſonnettes aux toîts mouſſus : voilà le cadre.

Une jeune fille de seize ans, à la phyſionomie ingénue et sereine comme celle de ces ruſtiques beautés qu'on voit dans les payſages de Miéris, préſentant d'une main à boire à un cavalier, & de l'autre modérant l'impatience de son cheval blanc qui piaffe & hennit; une jeune fille blonde comme le soleil & roſe comme une fleur d'amandier, avec des yeux de pervenche d'une limpidité sans égale : à faire croire qu'elle avait été pétrie par les mains délicates d'une fée avec un peu de crême et de sang, car on sentait courir la santé sous cette chair ferme au toucher & douce au regard comme le duvet d'un fruit non cueilli. Un jeune homme pâle & triſte comme une matinée de novembre, qui cependant avait dû naître pour être joyeux & plein de santé, & dont certaines privations, certaines douleurs, seules, on le devinait, avaient pu ainſi prématurément voûter la taille, voiler les yeux intelligents, pâlir le doux viſage encore imberbe. Voilà le tableau.

Le cadre s'appelait les bords de la Senne,

dans la banlieue de Bruxelles, — à l'endroit même où cette rivière, qui reſſemble tant à la Bièvre pariſienne, reçoit un ruiſſelet dont le nom seul attirerait les amoureux & les rêveurs, le *Vogelzang Beek*, ou Ruiſſeau-du-Chant-d'Oiſeaux.

Le tableau, à deux compartiments, s'appelait Hans et Nellen.

Nellen était la fille de l'ancien bourgmeſtre de Molenbeek, un homme important par sa poſition & par sa fortune, mais qui n'avait pas toujours été bourgmeſtre & riche. Hans était un grand artiſte inconnu, fils de pauvres gens qui avaient toujours été pauvres.

Tout à l'heure, ces deux jeunes amoureux chantaient l'éternel duo du cœur avec leurs lèvres paſſionnées & chastes, & semblaient auſſi oublieux du monde qu'ils en étaient oubliés dans ce petit coin de verdure choiſi pour leur rendez-vous. Voilà que maintenant les cordes divines de leurs voix se détendent & que les cordes graves réſonnent douloureusement. Qu'eſt-il donc arrivé ? Quel mauvais génie eſt donc venu détruire cette harmonie, souffler sur cette pure lumière, renverſer les châteaux de cartes édifiés par l'imagination ailée de ces

deux enfants si tendrement épris l'un de l'autre ?

Un mot, un souvenir, presque rien, a été malencontreusement jeté par la jeune fille sur ce beau lac d'amour & de rêverie : il en a troublé la surface limpide. C'est fini, le charme est rompu, un brutal coup de corde a ramené du ciel sur terre ces deux jolis petits cerfs-volants.

Ils étaient pourtant si bien là-haut, dans les vastes plaines bleues du rêve ! Ils couraient si bien de conserve sur les savanes parfumées de l'amour !

— Ainsi, mon pauvre Hanske, notre mariage est encore retardé! dit Nellen avec un gros soupir en serrant les mains de son amant, que cette parole avait fait tressaillir. Mon père ne veut pas me marier parce qu'il me trouve trop jeune et parce que...

— Et parce qu'il me trouve trop pauvre, dis tout, Nell ! interrompit le jeune homme avec plus d'amertume qu'il n'aurait voulu en laisser voir.

— Trop pauvre, mon Hanske ? Trop pauvre, mon doux artiste ? Tu as mon amour dans le présent & la gloire dans l'avenir : tu es plus riche que le roi !

— Trop pauvre, je te le répète, chère Nell ! Ton père n'a jamais vu d'un œil bienveillant notre mutuel amour. Quand nous étions enfants & que tu m'appelais, en m'embraſſant bien fort, ton petit mari, & que je t'appelais, en te rendant tes baiſers, ma petite femme, ton père, alors bourgmeſtre de Molenbeek, fronçait ses gros sourcils, me tirait l'oreille, & je pleurais... Tu me conſolais vite le lendemain... Mais il nous surprenait encore, &, cette fois, il me châtiait avec plus d'énergie & tout autant d'injuſtice ; il m'accablait d'injures, il murmurait des menaces contre moi, contre mon père encore vivant, contre ma mère... contre ma mère, surtout... Pauvre femme ! que lui avait-elle donc fait ?... Nous avons grandi, Nell, & notre amour auſſi, & auſſi la haine de ton père... Oui, il me hait, pardonne-moi, chère, de te répéter cela ; il me hait & me mépriſe, parce que je suis pauvre, parce que je suis le fils de ma mère... Il ne veut pas que tu songes à moi, il ne conſentira jamais à notre mariage...

Nell voulut interrompre son amant en lui mettant sa bonne petite main sur les lèvres, mais il continua :

— Je sais bien, chère Nell, que je n'ai pas

le droit de me plaindre, puiſque tu es là & que tu me dis que tu m'aimes : mais malgré moi, & en dépit de tes encouragements, je me sens tout triſte & un peu courroucé contre le sort, en songeant à ma pauvreté qui ferait la tienne, Nell !...

— Qu'importe la pauvreté, Hanske, à qui a comme toi le talent, comme moi la tendreſſe, comme nous la jeuneſſe ? Pourquoi voir ainſi sans ceſſe des nuages dans le ciel bleu de notre exiſtence ? Je t'aime & tu m'aimes, je t'aimerai & tu m'aimeras toujours, & nous vieillirons enſemble sans nous en apercevoir, même sans avoir de vieilleſſe, car les amoureux n'en ont jamais, l'amour étant la fleur éternelle qui s'épanouit juſque dans la neige... Que souhaites-tu donc de plus, ambitieux ?... Viens, mon Hanske, je suis sûre que, même dans le tombeau, nous nous dirons encore ce que nous nous diſons en ce moment : « Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !... » Pourquoi donc nous attriſter ?...

Hans secoua la tête avec un mélancolique sourire ; puis il prit Nellen dans ses bras, &, l'étreignant avec une tendreſſe fiévreuſe, il lui murmura :

— Chère lumière de mes ténèbres ! Blonde & chaste étoile de mes nuits ! Douce, chère et bonne petite fée ! où donc tes lèvres rouges puifent-elles le miel dont elles sont parfumées ? Où donc ton cœur de vierge puife-t-il les fortifiantes paroles que tu répands comme un baume sur mes plaies les plus secrètes & les plus douloureufes ?

— A cette divine source qu'on appelle l'amour, Hanske ! murmura Nellen, en penchant sa blonde tête sur le cou de son amant.

— Je le sais, reprit Hans en treffaillant, & c'eft à caufe de cela, ma bien-aimée, que je m'alarme, que je m'inquiète & que je souffre. Il faut que je m'acquitte envers toi, Nell, pour tout le bonheur que tu me donnes et pour celui que tu me promets... La femme apporte son cœur en dot, c'eft sa seule richeffe, la plus grande & la plus pure ; mais l'homme qu'elle aime a pour devoir sacré de lui procurer, en échange, une vie calme, heureufe & bonne. Son courage, à lui, s'accommoderait de la mifère, qu'il peut braver ; mais sa loyauté se refufe à faire partager ce lourd fardeau à la femme qu'il a choifie pour compagne. Les amoureux sont des oifeaux, Nell, des oifeaux

charmants, des oiſeaux chanteurs, mais les oiſeaux eux-mêmes cherchent le grain qui les nourrit & qui ne tombe pas tout seul dans leur nid. Il ne faut pas que tes plumes soient froiſſées par les tourmentes de ma vie; il ne faut pas que ta radieuſe jeuneſſe, que ton éclatante beauté se fanent dans les privations, dans la gêne, dans les luttes de la pauvreté... Ces luttes sont terribles, Nell, terribles en vérité! L'homme, parfois, n'eſt pas aſſez fort pour en sortir vainqueur; l'homme, la créature énergique & courageuſe pourtant, eſt parfois vaincu par la pauvreté : que deviendrait une femme aux priſes avec ce démon hideux?...

— Mais puiſque je t'aime, Hanske! murmura doucement & tendrement la jeune fille, en cachant de nouveau sa tête blonde sur l'épaule du jeune homme.

— Chère flamme de mon cœur! cela ne suffit pas, répondit Hans. Cela ne suffit pas! cela ne suffit pas! répéta-t-il avec une sorte de rage douloureuse.

— Hanske! mon Hanske! les oiſeaux & les amoureux sont les créatures préférées du bon Dieu; pourvu qu'ils aient un nid, de

mouffe ou de paille, ils n'en demandent pas davantage. La Providence n'eft-elle pas là pour le refte ?... Je n'ai pas un bien fort appétit, va ! deux ou trois grains de mil & ta tendresse, & me voilà plus riche qu'une reine, plus heureufe qu'une impératrice... Eft-ce que tu serais ambitieux, décidément, mon Hanske ?...

— Tu dis que je blafphème, n'est-ce pas, Nell ? Non, je ne blafphème pas. Je t'aime violemment et tendrement ; tu es mon rêve le plus careffé. Enfant, je t'aimais ; jeune homme je t'aime & je t'aimerai toujours ; mais mon amour eft loyal, Nell, je veux qu'il te faffe vivre & non qu'il te tue... il me défend d'embarquer ta blonde & souriante jeuneffe sur un océan de ténèbres & de mifères. Je veux que tu sois heureufe, Nell...

— Je le suis puifque tu m'aimes, Hanske ! répondit Nellen de sa voix la plus melliflue.

— Je veux que ma mère le soit auffi, reprit Hans. Ma mère, pauvre chère martyre qui défefpère de la vie, qui doute de Dieu & de moi, parce qu'elle doute du bonheur... Elle eft fatiguée d'attendre, parce qu'elle a attendu trop longtemps... Ah ! Nell ! mon cœur se

brise à cette idée... A quoi peut-elle se raccrocher dans la vie, en effet ? Toutes les tendresses lui manquent, excepté la mienne, dont elle ne fait pas un grand cas parce qu'elle ne se prouve pas assez. Elle n'espère plus rien, elle n'attend plus rien. Comme elle n'est pas dévote, Dieu ne peut rien pour elle. Comme elle n'est pas liseuse, les livres ne peuvent guère la distraire... Quoi, alors? Elle n'a donc plus qu'à attendre le jour suprême du repos, après lequel elle aspire. Ah ! si, du moins, en attendant ce repos éternel, & pour s'y habituer un peu, elle avait une existence calme, un bien-être assuré, peut-être attendrait-elle patiemment...

— Pauvre maman ! soupira Nellen avec une compassion sincère.

— Il ne faudrait pourtant pas grand'chose pour réaliser tous les projets que j'ai formés à propos d'elle & de toi, reprit Hans en désignant de la main à Nellen une petite maisonnette plantée sur les bords de la Senne, à quelques pas d'eux. Voilà le nid que j'ai osé convoiter. Il est digne de nous, & nous serions dignes de lui : une oasis dans un désert, à deux pas de la ville ! Il y a huit jours, nous passions devant

cette maiſon de pauvres gens, ma mère & moi; involontairement, inſtinctivement, l'idée nous vint, à elle & à moi, d'entrer pour la viſiter... Elle eſt à vendre... Ma mère avait retrouvé ses jambes de quinze ans; elle allait, venait, montait, deſcendait, se faiſait montrer tout, donnait ses conſeils, ses obſervations, ses critiques, comme quelqu'un qui a fait son choix & qui va venir s'inſtaller... J'étais sous le charme, moi auſſi, & je la regardais faire & dire avec des yeux attendris. Cette maison n'eſt pas grande, chère Nellen, mais elle a des arbres & des fleurs, des parfums & des oiſeaux, de l'ombre & de la muſique : un vrai paradis pour des gens auſſi simples que nous ! C'eſt notre nid, te dis-je!.. Le jardinier la voyait déjà vendue, &, malgré la pauvreté de nos habits, il devenait de plus en plus reſpectueux pour nous ; il saluait déjà ma mère comme sa future propriétaire, & ma mère recevait tous ses compliments, toutes ses offres de service, d'un air qui m'attendriſſait & me navrait tout à la fois. Pauvre chère femme!.... Quand nous fûmes sortis & que le jardinier nous eut reconduits humblement juſque sur la route, ma mère revint sur ses pas pour contempler encore une fois cette maiſonnette, objet de ses

légitimes convoitifes. Son vifage, de gai qu'il était auparavant, devint amer & sombre, le vifage que je ne lui vois que trop souvent! Elle regardait la maifonnette d'un air étrange qui m'oppreffait, qui me faifait froid au cœur, car il difait, ce regard, avec une éloquence cruelle: « C'eft là que j'aurais aimé à finir ma vie, & c'eft à l'hopital que je la finirai ! » Puis, de la maifon ses regards se reportèrent sur moi, auffi étranges ; elle remua plufieurs fois les lèvres, comme pour parler, mais, s'interrompant brufquement dans ses méditations, elle reprit le chemin du faubourg avec tant de viteffe que j'eus, pendant quelques inftants, de la peine à la suivre... Ah ! Nelke ! son regard eft refté là, comme un coup de couteau ; il me pourfuit comme un reproche... & pourtant, mon Dieu ! pourtant...

Hans n'acheva pas. De groffes larmes coulèrent le long de ses joues. Sa tête tomba lourdement sur sa poitrine.

— Hanske ! murmura Nellen de cette voix harmonieufe qui reffemblait à un souffle ; Hanske !...

— Je ne peux pas avoir cette maifon ! reprit le jeune homme avec défefpoir. Elle coûte six

mille francs... Six mille francs ! Quelle ironie! Toutes mes toiles réunies, toutes mes planches réunies ne vaudront jamais cela... Si je les avais, Nelke, conçois-tu notre joie ? t'imagines-tu notre bonheur ?... Mais je ne les aurai jamais.... je suis pour toujours condamné à l'obſcurité & à la miſère... je ne suis qu'un miſérable artiſte... je ne vaux pas un miſérable artiſan!... Mes veilles & mon labeur sont moins payés, moins honorés que le labeur & les veilles d'un sabotier !... Ah ! mes projets ! ah ! mes rêves !... Six mille francs ! Il y a des gens qui ont six mille francs & qui ne sont pas heureux... Comment s'arrangent-ils donc? Il y a des gens qui pourraient me donner cette somme sans plus s'appauvrir que moi lorsque je donne une cents à un mendiant... Le croirais-tu, Nell, j'ai mis à deux ou trois loteries, dans l'eſpérance de gagner une petite somme.... N'ayant plus foi dans la Providence, j'ai cru au hasard : le hasard a été auſſi sourd à mes appels que l'avait été la Providence... Oh ! la miſère !... quelle horrible choſe, surtout pour ceux qui ne sont pas seuls !... Fuis-moi, Nell, je ne suis pas digne de t'obtenir, je te porterais malheur... Ne m'aimes plus, Nelke, tu ne dois plus m'aimer... Je suis pauvre et tu seras ri-

che.. Ton père, le bourgmeſtre de Molenbeek, ne veut pas de ce mariage, et il a raiſon... C'eſt un bon père que ton père, Nellen, un père prévoyant, qui t'aime plus raiſonnablement que moi... Il songe à ton avenir, il connaît le mien : il a raison de me repousser, car je ne suis pas le gendre qu'il lui faut... Il me hait, et il hait ma mère qui l'a refusé pour épouser mon père, non parce qu'il était plus riche que le tien, mais parce qu'elle l'aimait comme je t'aime, Nell ! Ton père nous hait, il me mépriſe... Je ne dois pas lui voler sa fille, son héritière... je serais un malhonnête homme !

— Cher Hans ! répondit Nellen d'un air de doux reproche, cher Hans ! au nom de notre amour, ne me dis plus de ces affreuses paroles... Je t'aime, & ne serai jamais à un autre qu'à toi... Si les autres te dédaignent, moi j'ai foi en toi... Tu es un noble cœur & un homme de génie. Je suis heureuſe de ton amour & je serai fière de ton nom, qui deviendra célèbre & honoré, crois-en mes preſſentiments... Tu sais bien cette petite eſquiſſe que tu m'avais donnée ? Je l'ai fait encadrer & placer dans la galerie de tableaux de mon père, à son inſu.... Dimanche dernier, M. le baron Vanderhecht, un amateur diſtingué, un homme très-bien-

veillant, eſt venu nous voir; après le dîner, mon père & lui ont viſité la galerie; je les accompagnais. Après avoir examiné toutes les toiles, M. Vanderhecht allait se retirer, lorsque ton eſquiſſe attira son regard; il s'en approcha bruſquement, la contempla à plusieurs repriſes avec une attention qui me faiſait bondir le cœur; puis, se tournant vers mon père, occupé d'un autre côté, il lui demanda le nom de l'auteur de ce petit tableau. Mon père, étonné, le regarda, me regarda sans rien comprendre à la préſence de ton œuvre dans sa collection. «J'ignore, dit-il avec une moue de dédain, quel barbouilleur.... » Le baron l'interrompit pour lui dire : « Mais c'eſt un blaſphème ! cette toile n'eſt pas d'un barbouilleur, elle eſt d'un homme de talent, de beaucoup de talent. Un barbouilleur! comme vous y allez! C'eſt fait dans la manière des maîtres, & si Joost Cornélius Droogsloot n'était pas mort depuis longtemps, je croirais que c'eſt lui... » Je lançai à M. Vanderhecht un regard noyé de reconnaiſſance; je lui savais un gré immenſe de la juſtice qu'il te rendait, &, au riſque de m'attirer la colère de mon père, je m'écriai : « Vous avez raiſon, monſieur le baron, cette toile eſt d'un homme

de génie, aujourd'hui inconnu, mais qui sera demain célèbre dans toute la Belgique & dans toute l'Allemagne : il se nomme Hans Moſſelgat ; il est pauvre & il soutient sa mère... » Le baron sourit de mon enthouſiaſme ; il s'avança vers moi, me prit les deux mains, les baiſa avec une reſpectueuſe sympathie, & se tournant vers mon père : « Quel que soit l'auteur de cette toile, dit-il, connu ou inconnu, je vous la demande, &, en échange, je vous prierai d'accepter un Gérard Honthorſt, très-estimé des connaiſſeurs et de moi-même. » — « Oh ! répondit mon père avec ironie, prenez, baron, prenez, et ne donnez rien en échange ; je serai trop heureux d'être débarraſſé de cette ébauche sans nom & sans valeur... » M. Vanderhecht ne se fit pas prier plus longtemps ; il décrocha la toile et l'emporta. En me quittant il me gliſſa entre les doigts une bague d'un grand prix, comme arrhes du marché, a-t-il dit. Cette bague t'appartenait, je te l'aurais fidèlement remiſe, si mon père n'avait pas cru de son devoir de me l'arracher... Et maintenant, cher Hans, crois-tu que j'aie tort de te dire d'eſpérer ?..

Hans releva le front à cette queſtion de sa jeune maîtreſſe, &, pour toute réponse, il lui

prit la tête dans ses deux mains et la baiſa avec effuſion. Il avait des larmes de joie dans les yeux.

— Tu es une brave fille du bon Dieu, Nell, & tu mérites bien le bonheur des anges ! murmura-t-il avec attendriſſement.

— Une baiſe alors, la dernière, monſieur ! reprit la jeune fille avec la coquetterie charmante de l'enfance. Une baise ! & en route pour la maiſon paternelle !...

— Une baise, cruelle enfant, une seule ?...

— Si votre fiancée vous donne tout, que vous donnera donc votre femme, monſieur ?

— *O my lieven ! my lieven !* soupira Hans en reprenant pour un moment le langage flamand, si tendre & si nonchalant quand il eſt parlé par des lèvres jeunes & amoureuſes.

— *O my lieven! o my lieven!* répéta Nellen en parodiant doucement l'air langoureux de son amant.

II

Le chemin eſt long du Ruiſſeau-du-Chant-d'Oiſeaux à Bruxelles, — surtout quand on marche auſſi lentement que les amoureux,—&

il s'agiſſait d'arriver avant la nuit. Hans & Nellen, se tenant par la main, se mirent en route, le long des rives capricieuſes de la Senne, en chantant les interminables couplets de la *Chanson de Mai*, — une de ces chanſons d'amour si populaires & si mélancoliques dont on ne connaît jamais l'auteur et qui ont peut-être été faites par tout le monde.

Quelques-uns de ces couplets se perdirent dans des suſurrements de baisers & dans les murmures myſtérieux de la campagne aux approches de la nuit. Tout chantait avec ces deux beaux enfants, abſorbés dans la viſion reſplendiſſante de leur mutuel amour : les oiſeaux, les fleurs, les ruiſſeaux ! La nature mariait ses harmonies à l'harmonie vibrante de leurs cœurs & continuait le concert commencé par le bruit éclatant de leurs lèvres de vingt ans.

Le chemin eſt long du Vogelzang-Beek à Bruxelles : Hans & Nellen trouvèrent encore moyen de l'allonger en s'arrêtant de temps en temps pour cueillir des wergiſſ-mein-nicht sur les bords de la Senne, puis sur les bords du canal de Charleroy.

Quand ils furent arrivés à la hauteur du

pont mobile par lequel on va à Molenbeek, ils ceſſèrent de chanter & de se tenir par la main, comme ils avaient fait jusque-là, de peur de rencontres malveillantes. Mlle Nellen Van Elde au bras de M. Hans Moſſelgat, paſſe encore ; mais le bras de M. Hans Moſſelgat autour de la taille de Mlle Nellen Van Elde, cela eût été par trop scandaliſant ; ils étaient fiancés, non mariés, ils se devaient à eux-mêmes de n'éveiller dans l'eſprit de perſonne aucun soupçon injurieux à l'honneur.

Ils ne chantaient donc plus ; ils ne parlaient plus. Mais, si leurs voix étaient muettes, leurs cœurs continuaient à jaſer de la façon la plus tendre. Hans, griſé par une atmoſphère de bonheur, avait l'air de marcher sur des nuages. Il lui semblait qu'une forme inviſible le pouſſait doucement, bien doucement, sans qu'il fît le moindre effort pour avancer. Il nageait dans un éther enivrant qui lui ôtait preſque la conſcience de son exiſtence ordinaire. Il devinait bien qu'il n'était pas dans le ciel ; mais il ne se croyait pas, néanmoins, si près de la terre.

Un cri terrible le réveilla bientôt.

Ils marchaient au milieu de la rue des

Fabriques, en ce moment encombrée de promeneurs. A quelques pas de l'endroit où ils se trouvaient, un raſſemblement tumultueux barrait le chemin. Des cris, des huées, des éclats de rire, sortaient par intervalles du milieu de la foule, sans ceſſe groſſie par de nouveaux curieux.

— Voyons donc ce que c'eſt ! s'écria Nellen avec cet empreſſement de la jeuneſſe à tout voir & à tout entendre — même, & surtout, ce qui doit bleſſer ses yeux & ses oreilles.

— Pourquoi voir ? répondit Hans, qui, sans en savoir la cauſe, se sentait inquiet.

— Pour voir, donc, monſieur mon mari ! pour voir ! avec votre permiſſion toutefois, ajouta la folle enfant en entraînant son amant vers les groupes les plus animés.

Hans ne céda à ce caprice et n'obéit à cette preſſion qu'avec une répugnance inſtinctive. Il aimait peu la foule, d'ordinaire, à cauſe de sa brutalité ; mais, en ce moment, il la haïſſait de toute l'énergie de son âme.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda une petite voiſine de Nellen à un monſieur haut en favoris & en couleurs.

— Il y a, ma belle enfant, répondit l'homme

interrogé, il y a qu'il n'y a rien, moins que rien : c'eſt une femme qui vient de cheoir sur le pavé... On la croyait tombée de faibleſſe d'abord, mais on s'eſt aperçu bien vite qu'elle était tombée de genièvre... Elle aimait trop le genièvre, c'eſt ce qui l'a fait tomber. Voilà, ma belle enfant !...

— Oh ! c'eſt affreux !... Une femme ! jeune, peut-être ?

— Non, ma belle enfant, non. Tout au contraire !... Cette femme eſt très-vieille, trop vieille... & c'eſt ce qui rend la chose plus hideuſe encore... Les femmes jeunes se griſent avec de l'amour, ma belle enfant, vous devez le savoir, &c...

Le discours de cet éloquent orateur fut coupé par un cri étrange parti du milieu des groupes en belle humeur. A ce cri répondirent des clameurs frénétiques, des exclamations joyeuſes & sauvages.

Hans treſſaillit, comme si on lui eût appliqué un fer rouge dans le dos.

— Qu'avez-vous, mon ami ? demanda Nellen.

Hans lui quitta bruſquement le bras. Puis, tout haletant & se penchant vers son viſage,

il murmura d'une voix brève & d'un air enfiévré :

— Nellen ! vous êtes un bon cœur & une brave fille... Je sais que vous m'aimez un peu... Eh bien ! prouvez-le moi... Quittez-moi à l'inftant même ! Fuyez ! au nom du ciel, fuyez ! Allez droit devant vous, de ce côté, sans vous retourner... Vous me jurez, n'eft-ce pas ? de ne pas vous retourner, de ne pas revenir sur vos pas ?... Allez maintenant ! je vois que vous m'avez compris & que vous êtes une brave créature du bon Dieu... Merci ! Adieu !

Hans, qui était sûr de l'effet de ses paroles, ne prit pas la peine de se retourner pour s'affurer que Nellen s'éloignait bien dans la direction qu'il lui avait indiquée. Il se rapprocha impétueufement des groupes de curieux, fondit au milieu d'eux, tête baiffée, comme un taureau, en pouffant un mugiffement sonore. Une fois là, il se baiffa, ramaffa dans le ruiffeau une maffe informe qui y gifait en proférant de temps en temps des paroles incohérentes ; puis, robufte & furieux de douleur, il enleva cette maffe, la plaça sur ses épaules & difparut en se frayant un chemin à travers la foule ftupide d'étonnement.

Au bout d'un quart-d'heure d'une courſe déſordonnée, il entra dans une allée de la rue de la Chaufferette, monta trois étages, ouvrit une chambre & déposa avec précaution son fardeau sur un mauvais lit qui meublait cette chambre. Puis il vint à la porte & la ferma après avoir écouté s'il avait été suivi. Quand il eut allumé une chandelle & aperçu dans dans toute sa navrante laideur le spectacle qu'il avait devant lui, il tomba lourdement sur ses deux genoux, le long du lit, la tête sur les vêtements souillés de la femme & sanglota.

— Oh! mamère! ma mère! s'écria-t-il avec un déſespoir sombre. Ma mère! Que vous ai-je donc fait, ma mère!

— J'ai soif, dit celle-ci en étendant les bras.

Hans détourna la tête avec douleur, prit son mouchoir & le porta à ses lèvres pour étouffer ses sanglots.

— Que votre volonté soit faite, mon Dieu! murmura-t-il accablé.

— C'eſt toi qui es cauſe de tout cela! râla d'une voix sombre la vieille femme, qui avait surpris le geſte de déſeſpoir de son fils; oui, c'eſt toi... Tu me laiſſes toujours seule... toujours seule & miſérable... pour courir après

je ne sais quoi... pas après la fortune, non! La fortune! continua-t-elle en ricanant & en montrant le poing à son enfant agenouillé. La fortune! tu m'en devais une... tu me l'avais promiſe pour mes vieux jours... Mes vieux jours sont venus... mais la fortune... où eſt-elle? Ah! bien oui, la fortune! La miſère, à la bonne heure! C'eſt bien aſſez bon pour moi, la misère, n'eſt-ce pas?...

— Ma mère! dit Hans d'un ton suppliant.

— Laiſſe-moi, mauvais fils! Va-t'en, paresseux, qui laiſſes ta mère mourir de faim & s'abrutir dans l'ivrognerie!.. Si ton père vivait encore, il te tuerait & il ferait une bonne œuvre, une bien bonne œuvre, en vérité... Il te tuerait! il te tuerait! il te tuerait! répéta avec une énergie cruelle la vieille femme encore hallucinée par l'ivreſſe; mais je me tuerai, moi... Je me débarraſſerai d'un fardeau... La vie m'eſt honteuſe & lourde à porter... Perſonne ne m'aime, tout le monde me repouſſe... je n'ai plus de mari, je n'ai plus d'enfant... Non! je n'ai plus d'amis, plus de famille!...

Et la pauvre folle se mit à chanter sur un air dolent une chanſon flamande triſte & monotone comme le murmure du vent dans les nuits d'hiver, & dont voici la traduction:

« *On me repouſſe partout — Du pied comme un chien ! — On ferme toutes les portes — Où je frappe accablée ! — Nulle porte hospitalière ! — Partout le même accueil ! — Mais je connais une maiſon — Dont je pourrai franchir le seuil... — A sa porte je frapperai.... — C'eſt la porte du tombeau ; — Et l'on m'ouvrira bien vite, — Et j'y trouverai enfin le repos !* »

— Ma mère ! ô ma mère ! sanglota le jeune homme.

— Je ne suis plus ta mère ! reprit la malheureuſe femme avec colère. Je ne veux plus être ta mère... Je te renie!.. Ton père t'aurait tué... il aurait bien fait.... Tu ne travailles pas... Tu es un fainéant... Tu aurais pu devenir un bon ouvrier, gagner honnêtement ton pain, celui de ta mère... Nous aurions pu être heureux... Mais non! monſieur a préféré.. comment appelles-tu cela ?... la gloire !... Ah! oui !... Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, la gloire?.. Ah ! tu me fais rire ! Oui ! Tu me fais pleurer aussi... Tu ne sais pas même vendre tes eaux fortes pour le prix du cuivre, tes tableaux pour le prix de la toile. Tu gaſpilles notre argent dans des achats ridicules... Tu t'ima-

gines peut-être que tu es un artiste parce que tu sais barbouiller une toile ou couvrir un morceau de cuivre de griffonnages! Un artiſte, toi! Ah! tu me fais rire... Oui, tu me fais pleurer auſſi... Qu'eſt-ce que cela te rapporte, dis?.. Nous mourons de faim... Perſonne, dans le faubourg, ne nous eſtime à cauſe de notre miſère... ne nous reſpecte à cauſe de ton dédain ridicule... On rit de toi quand tu paſſes dans les rues... Je le sais, je l'ai vu... On dit en ricanant: «Ce petit monſieur qui paſſe fier comme un roi, vêtu come un gueux, c'eſt le fils de Jean Moſſelgat le cordier... Ça n'a pas de talent, encore moins d'argent & ça ne salue perſonne.. Il fait bien, car perſonne ne le saluerait.... » Voilà ce qu'on dit de toi quand tu paſſes..... Sais-tu ce qu'on dit de moi quand je paſſe?

— Ma mère! supplia Hans, les mains étendues vers elle.

— Ah! tu m'entendras... Ou plutôt, non, va-t'en! mauvais fils! mauvais fils! mauvais fils! va-t'-en! va-t'-en! va-t'-en!...

Et d'un geste plein de dignité sombre, elle le congédia en lui montrant la porte. Puis, après cet effort, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller, elle redevint immobile, inerte, sans souffle et comme sans vie.

Hans se releva, se pencha doucement sur le visage de sa mère, contempla d'un air de respectueuse tristesse les ravages causés par le chagrin & la misère sur cette pauvre physionomie autrefois si calme, &, après avoir pieusement baisé les cheveux gris qui la voilaient, il s'éloigna en emportant la lumière dont l'éclat aurait pu fatiguer la malade.

Il n'y avait qu'une porte entre son atelier, où il couchait, & la mansarde de sa mère : il pouvait accourir au moindre bruit, au moindre appel. Ainsi rassuré, il rentra chez lui.

III

Une fois chez lui, seul avec son désespoir, Hans — l'honnête artiste, le fils pieux, crucifié dans son double amour — sentit son âme se briser ; ses forces l'abandonnèrent: il alla rouler sur le carreau de sa chambre.

Toopl, — son chat noir favori, le seul commensal que pût souffrir sa mère, — Toopl sauta familièrement sur ses épaules, & salua son retour par un ron-ron amical prolongé outre mesure, qui se mêla à ses gémissements.

...

Il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien que l'immenſe déroute des eſpérances édifiées par lui à grands frais, et auxquelles sa mère venait de porter un coup mortel.

Seul enfant, unique fruit des amours d'un pauvre cordier & d'une pauvre ouvrière, Hans avait grandi sans faire de bruit. Son père était mort en croyant laiſſer un ſucceſſeur, & sa mère, bonne & digne femme, pleine de ſimpleſſe & reſpectueuſe envers les dernières volontés de son mari, avait voulu faire continuer à Hans un métier pour lequel il ne se sentait pas fait.

L'inspiration lui était venue; la révélation s'était faite en lui. Il s'était senti attiré vers les sommets lumineux de l'art, & tous ses efforts, depuis ce moment, avaient tendu à quitter la vallée fangeuse où il avait jusque-là vécu, & où sa famille l'avait deſtiné à mourir.

Enfant, il préludait à sa vocation future en charbonnant, sur le mur le long duquel il tournait la roue du cordier, des croquis informes aſſurément, mais qui témoignaient cependant de diſpoſitions remarquables très-dignes d'encouragements.

Les encouragements n'étaient pas venus, mais une voix secrète avait murmuré des pro-

meſſes dorées à l'oreille de l'enfant, &, jeune homme, il obéiſſait tout à fait, enfin, aux suggeſtions puiſſantes de cette voix intérieure.

Un petit héritage, inopinément recueilli par sa mère, lui avait permis de vivre un peu à sa guiſe, & il en avait profité pour étudier, pour fortifier son goût, pour éclairer son intelligence en deſſinant toujours & partout.

Au bout de trois années d'études acharnées, il était devenu un artiſte. Il peignait bien, desſinait mieux encore, et faiſait des eaux-fortes où l'on sentait le souffle puiſſant de Rembrandt.

Mais l'héritage une fois dévoré, la pauvreté était venue s'aſſeoir au foyer de la veuve & de son fils.

Alors avait commencé une série de luttes, de déboires, d'angoiſſes, de chagrins, qui avaient tué l'énergie de la femme & l'amour de la mère. Quant à l'enfant devenu homme, il avait cru pouvoir sortir victorieux de ce combat avec la deſtinée. Tout à l'heure encore, dans ses cauſeries avec Nellen, sa jeune & douce maîtreſſe, il eſpérait ; maintenant, il se sentait déſarmé, il ne pouvait plus lutter, il était renverſé. Au matin, Hans était encore plongé dans ces méditations douloureuſes.

La fenêtre était ouverte : Hans vint s'y accouder, rêveur, & regarda dans le lointain, par l'échancrure du toît, les graſſes prairies des bords de la Senne, du côté d'Anderlecht.

— Toute ma vie eſt là ! murmura-t-il avec mélancolie ; tout mon bonheur eſt là, au bout d'un regard! Mon bonheur ? Un rêve, une fumée bleue ! Elle s'évanouit, il diſparait !... La nuit se fait de nouveau dans mon cœur ; le vide se fait de nouveau dans ma cervelle. Je m'étais attaché à un devoir : le devoir se fait cruel au lieu de se faire doux. Le fardeau devient trop lourd pour mes épaules... Et perſonne ! perſonne ne peut en prendre la moitié!.. Ce qui eſt arrivé hier me ferme sans retour la porte de l'eſpérance... La loyauté me commande de rompre avec Nellen... J'héſitais à lui faire partager ma pauvreté : dois-je lui faire partager mon aviliſſement ? Ah ! miſérable ! miſérable que je suis ! Des affections briſées, une sainte croyance détruite, & puis le doute! Le doute !... Ma mère a peut-être raiſon. Ce que je prends pour du talent n'eſt que de l'orgueil... Je me crois artiſte & je ne vaux pas un artiſan... Elle a raiſon... elle a raiſon... La gloire eſt une chimère... Notre pauvreté seule eſt une réalité, une réalité terrible, une réalité

monſtrueuſe ! Ah ! ma mère, vous m'avez dit cette nuit des paroles qui me donnent appétit de mourir! Quand je ne vous appartiendrai plus, je m'appartiendrai... et alors... alors !...

IV

Pendant que Hans Moſſelgat se perdait dans ses rêves douloureux, deux coups étaient diſcrètement frappés à la porte de la chambre, &, comme il ne répondait pas, la perſonne qui avait frappé, fatiguée d'attendre le « Entrez! » de rigueur, entrait sur la pointe du pied.

Cette perſonne était un preſque vieillard à l'œil inquiet, à l'allure caſſée, aux vêtements aſſez sordides : un type d'Hoffman, dépaysé en Belgique.

— Bonjour & bon souhait, mon jeune ami! dit ce vieillard en refermant la porte & en s'avançant avec précaution dans la chambre.

Hans ne répondit pas à cette voix, connue de lui cependant. Son regard suivait un fantôme évoqué par son imagination fatiguée, une image flottante, indéciſe, prête à diſparaître à l'horizon de son rêve.

— Ah ! ah ! mon jeune ami ! reprit le vieillard en frappant familièrement sur l'épaule du jeune homme ; nous dormons encore !...

Hans se réveilla en surſaut et fixa des yeux effarés sur son viſiteur que Toopl accueillait déjà en ami, à en juger par son ron-ron formidable & par le plaisir qu'il prenait à frotter son épaiſſe fourrure noire le long du maigre tibia du vieillard.

— M. Zièle ! murmura-t-il, en se levant à demi.

— Moi-même, mon jeune ami, moi-même ! Eh bien ! que devenons-nous ? Que faiſons-nous ? Que diſons-nous ?

Et sans attendre une réponſe à ses queſtions le vieillard se pencha sur la table & se mit à conſidérer avec attention l'immenſe planche de cuivre gravée par Hans Moſſelgat.

— Hum ! hum ! grommela-t-il en aſſeyant ses lunettes sur son nez, qui reſſemblait au bec d'une mouette rieuse. Hum ! hum ! Ceci eſt bien ! fort bien ! très-bien ! tout à fait bien ! Des progrès, jeune homme ! des progrès ! Pas la moindre trace de burin... Rien que de l'eau-forte ! Pas de roulette ! Pas de ficelles ! Un deſſin vigoureux, une couleur superbe... Par-

fait ! parfait ! parfait ! A la bonne heure ! Nous arriverons, jeune homme, nous arriverons !

Mais Hans l'écoutait à peine : sa penſée était ailleurs.

— Avez-vous fait tirer un état de cette planche, maître Moſſelglat ? demanda le vieillard sans quitter des yeux le chef-d'œuvre qu'il avait devant lui.

D'un geſte machinal, Hans indiqua un carton placé sur une chaiſe. M. Zièle y courut de toute la viteſſe de ses pauvres jambes de cinquante-quatre ans, ouvrit le carton, le feuilleta d'une main hâtée &, au bout de quelques minutes de recherches, il en tira une grande feuille, blanche d'un côté, noire de l'autre : c'était l'épreuve de l'eau-forte faite par Hans Moſſelgat.

— En vérité, en vérité ! Cela eſt très-beau ! très-beau ! très-beau ! ne put s'empêcher de dire le vieux marchand, oubliant, pour la seconde fois, sa prudence habituelle, qui consiſtait à déprécier les œuvres qu'il voulait acheter.

Et, en effet, c'était un chef-d'œuvre que cette eau-forte signée d'un nom inconnu, inventée par une imagination de vingt ans, exécutée par un artiſte preſque ignorant, mais

seulement amoureux de l'Art & merveilleufement doué par la Nature, — pour son malheur.

Cette immenfe planche — non terminée encore & dont une seule épreuve avait été tirée — était une fantaifie sortie du cerveau de ce jeune rêveur de génie; une fantaifie apocalyptique, où le fantafque heurtait le réel, où de fraîches & raviffantes figures se trouvaient éclabouffées par la marmite du diable, par les monftres les plus hideux, les plus invraifemblables, les plus faits pour terrifier! Quelque chofe dans le goût des diableries de Teniers & de Rembrandt, avec la verve particulière de Goya! Une vision infernale & célefte, tout à la fois: un cauchemar double, à double effet, à double émotion, — un chef-d'œuvre!

Le vieux Zièle était ravi, tranfporté, prefque heureux.

— Je vous l'achète! dit-il brufquement en mettant l'épreuve sous son bras. Cette épreuve eft bonne... Finiffez la planche... et... vous serez riche!

Riche! ce mot fit sourire amèrement le jeune homme, qui connaiffait l'ironique générofité du brocanteur.

— Oui, mon jeune ami, riche & heureux ; c'eſt moi qui vous le dis, & vous avez intérêt à me croire.

— Heureux ! riche ! répéta Hans avec le même sourire. Voilà deux mots bien ambitieux, que je ne sais pas prononcer quand je veux, par haſard, leur donner le sens qu'il vous plaît de leur donner en ce moment. Voyez-vous, monſieur Zièle, j'appartiens à cette catégorie trop nombreuſe de miſérables qui paſſent leur vie à la porte du Paradis, qui y voient entrer, pimpants, joyeux & fiers, une foule de beaux meſſieurs & de belles dames, & qui n'y peuvent entrer, eux, que du regard, par l'entrebaillement, voilà tout ! Voir ouvrir & fermer les portes du bonheur, les recevoir quelquefois sur le nez quand on s'en eſt trop approché, cela manque de gaîté, convenez-en, monſieur Zièle ! Mais, en somme, n'eſt-ce pas ? la vie s'écoule dans cette occupation, &, une fois mort, on n'a plus rien à convoiter ni plus rien à poſſéder...

— Allons, allons, mon enfant ! reprit paternellement le vieux brocanteur en prenant dans ses vieilles mains sans chaleur les mains fiévreuſes du jeune artiſte. Allons, voilà de mauvaiſes paroles ! de folles paroles ! Vous

avez du talent, vous aurez de l'argent... Et dame! quand on a du talent & de l'argent, & que, par-deſſus tout cela, on eſt jeune, je ne vois pas trop ce que l'on peut se souhaiter... Tenez, faiſons une affaire, une bonne affaire; voulez-vous?

Ici, le père Zièle tira de sa lévite un sac de cuir noirci par un long uſage & d'une rotondité reſpectable. On entendit la petite chanſon que chantent entre elles les pièces d'or qui preſſentent une séparation prochaine.

Hans treſſaillit & regarda le vieillard avec des yeux brillants d'eſpérance & de crainte.

— J'ai là-dedans, reprit le brocanteur en frappant reſpectueusement sur le sac de cuir comme pour impoſer silence aux bavardes & belles priſonnières ; j'ai là-dedans, mon jeune ami, de quoi vous raſſurer quant à préſent sur mes intentions à votre égard. Ecoutez-moi bien. Votre eau forte, quand elle sera terminée, vaudra pour moi trois mille francs. Vous entendez? trois mille francs! C'eſt beaucoup sans doute; mais votre œuvre eſt belle, & j'en tirerai un bon parti, je l'espère... Ne m'interrompez pas! Vous m'en ferez une autre de la même grandeur comme pendant à

celle-ci, & je vous la paierai le même prix... Ne m'interrompez pas ! Seulement, il faudra travailler plus affidûment... Voilà dix-huit mois au moins que je vous vois sur celle-ci, & c'eft trop... Il faut vous habituer à improvifer des chefs-d'œuvre.... car les chefs-d'œuvre, mon jeune ami, ça s'improvife !... Avez-vous vu les eaux fortes de Goya ? Non... sans doute... cela coûte trop cher à se procurer... Eh bien ! mon enfant, Goya faifait ses eaux-fortes en moins de temps que je n'en ai mis à vous le raconter... Et les eaux-fortes de Goya se vendent des prix fous... Faites-donc des chefs-d'œuvre, mon jeune ami, faites des chefs-d'œuvre !... Faites-en beaucoup, je vous en conjure !...

Hans n'avait pu parler, suffoqué qu'il était par une joie délirante. Il écoutait d'un air prefque égaré les paroles du vieux marchand. Celui-ci avait ceffé de parler qu'il écoutait encore.

— Ah ! monsieur Zièle ! mon bon monsieur Zièle ! vous ne vous trompez pas ? vous ne me trompez pas ? dit-il enfin en se jetant dans les bras du vieillard. Ce serait un jeu trop cruel ! Si je rêve, du moins ne me réveillez pas ! Je

n'efpérais plus... et vous venez me dire d'efpérer... Ah! ma mère! ah! Nellen!...

Dans l'excès de sa joie, Hans voulut se jeter aux genoux de son bienfaiteur, qui eut le bon goût de s'oppofer à cette manifeftation, dont peut-être il ne se sentait pas tout à fait digne.

— Vous êtes vif, mon jeune ami, très-vif, lui dit-il en examinant d'un air de connaiffeur les quelques toiles accrochées à la muraille. Modérez votre enthoufiasme & causons de notre affaire. Trois mille francs pour cette planche & trois mille autres pour une autre planche à exécuter dans l'année, cela fait six mille francs... C'eft une groffe somme! J'efpère que vous me récompenferez un peu du sacrifice que je suis difposé à faire en votre faveur... Tenez, je vois là quelques ébauches qui ne doivent avoir aucun prix pour vous & qui, pour moi...

— Ah! prenez, prenez tout! interrompit Hans Moffelgat qui ne se contenait plus. Tout ce qui eft ici vous appartient... Je vous appartiens, moi auffi! Vous me sauvez la vie, ma vie vous appartient!

— Gardez-la, mon jeune ami, gardez-la.

Je ne veux de vous que votre talent... Mais, encore une fois, caufons tranquillement... Nous avons dit six mille francs...

— Oui!... répéta Hans qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— En quoi voulez-vous que je vous paie? En numéraire ou en immeubles? J'ai sur la route de Forêt, à la sortie du faubourg de Saint-Gilles, un petit morceau de terre qui conviendrait à merveille... On y a semé des *spreutches* qui sont en plein rapport....

Hans sentit sa joie s'évanouir à cette étrange propofition. Il paraît qu'il eft dans la tradition des brocanteurs de payer les artiftes, qui ne veulent que de l'argent, avec toute autre chofe que de l'argent. Les uns vous offrent des animaux empaillés et même des animaux vivants; les autres vous forcent à accepter des échantillons de minéraux précieux ou un prince abyffinien qui sait parfaitement cirer les bottes. Mais aucun d'eux jufque-là ne s'était avifé d'offrir un morceau de terre orné de jets de choux en plein rapport. L'honneur de ce progrès devait appartenir à maître Zièle, marchand de tableaux derrière le marché aux Herbes, à Bruxelles.

— A moins, se hâta d'ajouter ce dernier, en s'apercevant du mauvais effet de sa première propofition, à moins que vous ne préfériez une maifon... une petite maifon... mais enfin une maifon. Je pourrais vous en céder une qui eft charmante... ma foi ! oui... elle eft charmante... Peut-être la connaiffez-vous ? C'eft cette maifonnette ifolée qui se trouve sur les bords de la Senne, non loin du *Vogelzang-Beek*... Elle eft tout à fait libre... Vous n'aurez plus qu'à l'habiter, si toutefois elle vous convient.

Le pauvre Hans avait pouffé un cri étouffé.

— Ah ! s'écria-t-il, monfieur Zièle ! monfieur Zièle ! Cette fois ne me trompez pas ! ne me trompez pas ! je vous tuerais !

— Oh ! fit le brocanteur en s'écartant prudemment.

— Ah ! mon rêve ! mon rêve ! J'en deviendrai fou ! Je le suis déjà... Cette maifon... De l'argent... Du travail affuré... Un peu de gloire, peut-être... Je vous devrai tout cela, mon bon monfieur Zièle ! Ah ! vous êtes ma Providence !... Et moi qui ne me suis pas même levé quand vous êtes entré... Vous me pardonnez, n'eft-ce pas ?... Oui... vous êtes

un digne, un excellent homme... Vous aimez l'art... Vous protégez les artiſtes... Partons vite... partons... Prouvez-moi que je ne rêve pas, ou continuez mon rêve, & tuez-moi à mon réveil...

— Ainſi, c'eſt une affaire arrangée? demanda le vieux marchand en se dérobant aux témoignages de reconnaiſſance dont Hans cherchait à l'accabler.

— Si elle eſt arrangée? Courons, vous dis-je! Courons!... Ah! attendez. Je vais prévenir ma mère... Je vais écrire à Nellen... Non... non... ménageons-leur plutôt à toutes deux une surpriſe...

Hans s'arrêta tout-à-coup & regarda sa Providence avec embarras & triſteſſe.

— Monſieur Zièle... je n'ai pas d'argent... je ne pourrai acheter des meubles pour meubler cette maiſon... pour la meubler vite surtout...

— Mais, c'eſt inutile, mon jeune ami : elle eſt toute meublée... Du moins, elle doit l'être à cette heure... Comme j'avais l'intention de la louer, j'ai fait prévenir mon vieil ami Kobel, le tapiſſier de la rue Haute... Il a dû mettre dès ce matin les ouvriers à la beſogne. Si les

meubles vous conviennent, vous les garderez et vous me donnerez mille francs... Oh! raffurez-vous, mon jeune ami... vous me les donnerez plus tard... S'ils ne vous conviennent pas, ces meubles...

— Ils me conviendront! Courons... je vous en supplie, courons...

— Je le veux bien... mais je ne le peux pas... Réglez, s'il vous plaît, votre pas sur le mien, si vous voulez que nous arrivions ensemble.

— Allons! soupira Hans.

En defcendant l'efcalier, le vieux brocanteur marmottait :

— Bonne affaire! excellente affaire! Mille francs à la jeune fille... De bons tableaux à cet innocent, qui n'y voit pas plus loin que son nez... Cela me fera une bonne journée... Il a décidément beaucoup de talent, ce jeune homme, beaucoup de talent...

Et il se frottait joyeufement les mains, pendant que, brûlant de fièvre & d'impatience, Hans Moffelgat le tirait par sa lévite & lui criait :

— Courons, je vous en supplie, mon bon monfieur Zièle; nous n'arriverons jamais!

V

M. Zièle n'avait pas menti au jeune artiſte... La petite maiſonnette du Ruiſſeau-du-Chant-d'Oiſeaux était livrée aux tapiſſiers depuis l'aube. Des ouvriers rangeaient, clouaient, lavaient, nettoyaient avec un enſemble qui prouvait que leur zèle avait été stimulé par quelque promeſſe d'argent. Encore quelques heures & tout serait prêt...

Hans n'en revenait pas. Il courait comme un fou à travers la maiſon, regardait, approuvait, s'extaſiait. La joie lui débordait du cœur & des lèvres. Il embraſſait le vieux Zièle, il embraſſait le vieux Kobel, il embraſſait les ouvriers... Pauvre cher garçon !

O Providence ! Providence ! Pourquoi ne fais-tu pas plus souvent d'heureux ! Il faut si peu de choſe pour cela !

Le vieux Zièle avança quelque argent à Hans qui voulait remplir les tiroirs des meubles & des armoires avec les choſes qu'il savait devoir être agréables à sa mère & à Nellen.

La journée se paſſa ainſi pour le jeune artiſte.

Après avoir donné un dernier coup d'œil à la petite maiſonnette dont chaque buiſſon lui envoyait des parfums & des gazouillements d'oiſeaux, dont chaque choſe lui envoyait au cœur une promeſſe de bonheur, il se décida à sortir pour aller chercher sa mère, d'abord, Nellen enſuite.

Il marchait d'un pas allègre & un peu extravagant. Sa vie était changée ; le bonheur lui venait, &, avec le bonheur, la gloire, — ces deux chimères si longtemps careſſées par lui dans le silence & dans la détreſſe. Il se repréſentait la joie qu'allait éprouver sa mère à cette nouvelle : « Mère ! nous avons une maiſon, avec des fleurs, avec des oiſeaux ! Une maiſon à nous, une maiſon à toi, mère ! Une maiſon où tu paſſeras en paix, en quiétude, en douce mélancolie, les jours que le ciel te doit en récompenſe de tes fatigues paſſées, de tes chagrins, de tes douleurs, de tes épreuves ! Une maiſon pleine d'ombre & de soleil, faite pour d'humbles gens comme nous, pour de braves cœurs comme Nellen & toi, mère ! pour un pauvre & doux artiſte comme moi ! Une maiſon où perſonne ne nous troublera déſormais, où nous vivrons unis, pieux & recueillis dans notre bonheur !

Il y a dans le jardin un grand carré de verdure où sont semées les fleurs que tu aimes... Il y a dans la cour un grand coin de terrain deſtiné aux animaux familiers que tu veux élever & nourrir ! Il y a ta chambre au premier, la plus belle chambre ! où sont des meubles que tu aurais choiſis toi-même, des meubles bien simples dans les tiroirs desquels il y a du linge à ourler & à marquer. Tu verras tous les jours au-deſſus de ton lit le portrait de mon père, que j'ai fait de souvenir ! de mon père qui manquera vivant à notre réunion, mais qui ne sera, cependant, jamais abſent de nos cœurs... Oh ! mère ! je te devais ces jours de repos auxquels tu aſpirais, que tu me demandais avec l'amertume du doute & l'accablement de la fatigue. Je te devais ce repos & je vais te le donner. Embraſſe-moi, mère, nomme-moi bien ton fils, oublie tout, & aimons-nous jusqu'à la fin ! »

Et, tout en répétant cela, il hâtait le pas, ému, troublé d'avance par l'émotion que cette nouvelle allait communiquer à sa mère...

— Pauvre ſemme ! murmura-t-il. Et une larme vint gliſſer silencieuſement le long de sa joue & se mêla à la sueur qui emperlait son viſage.

— Et ma petite Nellen! reprit-il. Ma blonde & douce Nellen! ma fiancée! ma compagne! ma femme! Ange aimé! bien aimé! Elle m'a attendu, elle a eu confiance en moi, elle a eu foi dans mon talent, dans ma loyauté, dans mon courage... Elle s'eſt associée à mes espérances, elle a partagé mes triſteſſes, elle n'a pas reculé devant ma pauvreté : il eſt temps qu'elle partage mon bonheur & qu'elle jouiſſe de ma réputation, dont la moitié lui appartient. Que dira-t-elle de la petite maiſonnette? Le jardin lui plaira-t-il? Sera-t-il aſſez grand? aſſez ombreux? aſſez abrité des vents & des curieux? Et sa petite chambre, notre chambre de mariés?... Oh! Nellen! Nellen! Ma mère & toi, vous êtes ma vie! Le jour où vous ne serez plus, je n'aurai plus de raiſon d'être; le jour où vous me manquerez, je diſparaîtrai... Vivez longtemps! Vivez toujours, si vous voulez que je vive auſſi!...

A quelque diſtance de la maiſon, Hans s'arrêta, mit la main sur son cœur & se sentit défaillir. Ces promeſſes de bonheur qu'il donnait ainſi à deux êtres idolâtrés par lui, ces promeſſes de bonheur le griſaient. Il commençait à douter de lui-même & de tout ce qu'il venait de faire. Il avait peur d'avoir rêvé tout

cela. Avoir rêvé! Cette penfée le rempliffait d'épouvante.

Cependant, le sentiment de la réalité lui revint peu à peu; ses penfées reprirent leur cours régulier, & il se remit de cette alarme pour ne plus songer qu'aux heureux qu'il allait faire.

Le jour commençait à baiffer. Hans se dirigea vers la maifon du faubourg qu'il habitait avec sa mère.

Comme il entrait sous l'allée qui conduifait à l'efcalier, il sentit bondir sur son épaule Toopl, le chat noir, son camarade d'enfance.

— Bonjour Toopl, bonjour, mon garçon! lui dit-il, en le careffant amicalement. Vous auffi, vous serez heureux! Vous auffi, vous mangerez tous les jours, vieux Toopl! Entendez-vous, tous les jours!...

Comme Hans allongeait de nouveau la main pour careffer l'animal, il entendit celui-ci gronder, puis deux yeux lumineux & comme en fufion brillèrent dans l'obscurité.

Hans sentit son cœur se serrer: il preffentait quelque chofe. Quoi? il ne le savait pas; mais il eut la cervelle traverfée par un éclair

siniſtre. Il hâta le pas, gravit rapidement l'eſcalier, entra dans la manſarde & la trouva dans un déſordre étrange.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, tremblant; que se paſſe-t-il donc ici?

Il s'approcha de la table & pouſſa un cri terrible. Sa planche, — son chef-d'œuvre, — labourée de coups de burin, défigurée pour ainſi dire, sa planche nageait dans un flot d'acide nitrique.

C'était un acte de vengeance ou de folie, c'était un crime!

Hans chercha de l'œil la bouteille qui avait contenu le liquide impitoyable : elle n'était plus là. Ses cheveux se dreſſèrent sur sa tête, une sueur froide lui mouilla le corps, son cœur ceſſa de battre : il avait compris!

D'un bond il fut dans la chambre de sa mère.

Elle était étendue sur le carreau, les yeux sanglants, la face horriblement convulſée, les lèvres méconnaiſſables, les vêtements couverts de brûlures. L'une des mains de la morte serrait encore convulſivement la fiole d'acide nitrique, l'autre main laiſſait échapper un papier sur lequel étaient griffonnés ces mots :

« Ta planche eſt morte... je l'ai tuée, parce que tu l'aimais plus que moi... Et l'inſtrument qui m'a servi à commettre ce crime va me servir à en commettre un autre... Je ne tenais plus à rien ici-bas... Personne ne tenait plus à moi... J'ai voulu mourir... Je meurs... Il n'y a pas de Dieu, puiſqu'il n'y a pas de mères heureuſes... »

— Oh! ma mère! ma mère! cria Hans d'une voix déſeſpérée, en étreignant le cadavre réfroidi de la morte. Oh ! ma mère, vous me tuez auſſi... mais vous me tuez deux fois : vous avez douté de moi! vous avez douté de ma tendreſſe! Votre agonie a été terrible, mais vous aurez rendu la mienne plus terrible encore ! Ma mère, vous ne m'aimiez pas !...

Alors le cœur du pauvre artiſte se noya sous les sanglots, son viſage s'abîma dans les larmes, son eſprit se perdit dans les vertiges de la folie & dans les abîmes du déſeſpoir. Tout était dit pour lui, en effet : il n'avait plus qu'à mourir, tué par le suicide de sa mère... Cette âme aimante, méconnue par celle-là même qui aurait dû la mieux comprendre, cette âme tendre, enthouſiaſte & poétique n'avait plus rien à faire dans la vie; il ne lui

reſtait plus qu'à déployer ses ailes & à prendre son vol vers l'éternelle patrie.

La nuit fut lugubre. Hans la paſſa dans les sanglots & dans les cris... Il collait ses lèvres pieuſes sur le cadavre inſenſible qu'il cherchait ainſi à ranimer, ne pouvant se réſoudre à croire à la lamentable réalité qui, pourtant, s'étalait devant lui inexorable & brutale. Il appelait sa mère, & rien ne lui répondait. Seulement, de temps en temps Toopl, le chat noir, pouſſait un miaulement menaçant, & ses deux yeux en feu suivaient obſtinément, dans l'obſcurité, tous les mouvements de l'artiſte.

Que ceux qui ont veillé des morts aimés se souviennent! Il en eſt de certaines douleurs comme de certaines joies: elles ne se racontent pas.

Les sanglots du malheureux Hans avaient été entendus. A l'aube, pluſieurs voiſins entrèrent pour connaître la cauſe de ces lamentations qui avaient plus d'une fois troublé leur sommeil. Ils arrachèrent le fils à ses embrassements douloureux, placèrent sa mère sur le lit, & rejetèrent le drap sur son viſage rendu au calme de cette heure solennelle. Puis, l'un d'eux se chargea d'emmener Hans pour

essayer de le distraire de ses préoccupations navrantes, pour l'enlever à ses méditations désespérées.

Hans fit ce qu'on voulut. Il se laissa emmener comme un enfant, il obéit comme un somnambule à son magnétiseur, sans avoir conscience de ses actes. Il marcha sans savoir qu'il marchait. Ses yeux étaient grands ouverts & regardaient vaguement devant eux, comme ceux des fous, qui ne voient bien qu'avec leurs yeux intérieurs. Il semblait que les battements de son intelligence se fussent arrêtés, comme ceux d'une pendule, à l'heure où il avait vu sa mère morte : elle marquait toujours pour lui cette heure-là. Sa vie s'était arrêtée à la mort de sa mère.

Le voisin qui l'avait emmené le crut tranquille, &, comme c'était un homme de sens, ce voisin, il supposa que cette douleur filiale se calmerait au grand air. Il pleuvait précisément. La matinée était fraîche. Rien n'était plus propre, en effet, à rasséréner l'esprit & à calmer les agitations. Les pleurs de l'aurore allaient se mêler aux propres pleurs de ce jeune homme, & l'on ne saurait bientôt plus si c'étaient des larmes ou de la pluie qui ruisselaient sur son visage... C'était vraiment un

homme de grand sens & de grande raifon, ce voifin !

Puis, en homme prudent, & d'ailleurs ennemi des pleuréfies, ce voifin jugea opportun de rentrer chez lui. Il effaya bien d'entraîner Hans; mais ils étaient arrivés au bout du faubourg d'Anderlecht : Hans Moffelgat avait aperçu dans le lointain la petite maifonnette, objet de ses rêves, où, la veille encore, il se berçait de l'efpoir de vivre entre Nellen & sa mère, & il s'était enfui loin, bien loin dans la campagne.

Le voifin rentra alors en ville, & tout en trottant il se mit à arranger dans sa tête le récit qu'il devait faire de cet événement aux amis qu'il allait probablement rencontrer.

Hans arriva bientôt près du Vogelzang-Beek. Les oifeaux chantaient bruyamment leurs chanfons matinales, mis en gaieté par la rofée. Il revit la place où, deux jours auparavant, Nellen & lui s'étaient affis, où ils s'étaient entretenus de leurs projets d'avenir!...

Là, son cœur se brifa de nouveau. Il chancela & tomba sur l'herbe humide. Il était en sueur : il grelotta. Il voulut se lever, ses jambes refusèrent de le porter ; il retomba, se releva,

retomba encore. Enfin, haletant, fou de douleur & de fièvre, il se releva & se mit à courir à travers la campagne, les cheveux au vent, les yeux ardents, les lèvres écumantes.

Dans la matinée de ce jour siniſtre, & pendant que les *lykdragers* faiſaient la dernière toilette de la morte, le jardinier de la petite maiſonnette du Vogelzang-Beek recevait pour son maître, M. Hans Moſſelgat, une lettre ainſi conçue :

« *Cher & bien-aimé Hanſke,*

« *Tu as du recevoir hier matin la viſite du vieux Zièle. Il a dû t'offrir sept mille francs, c'eſt-à-dire la petite maiſonnette que tu avais rêvée pour ta mère et pour moi. Tu as deviné, n'eſt-ce pas, que j'étais pour quelque choſe là-dedans ? J'ai emprunté cette somme, le soir même du jour où nous nous sommes vus, à ma tante Louiſe, de Tournay, qui eſt en ce moment chez nous. Elle l'a empruntée elle-même à mon père, sans lui dire, bien entendu, que c'était pour moi. Je lui avais recommandé le secret, & elle a dû le garder fidèlement. Le lendemain, de très-grand matin, j'étais dans la boutique du*

vieux Zièle, et, en lui remettant cette somme, je le priais de s'arranger de manière à ce que tu cruſſes qu'elle te venait bien de lui, car de moi tu n'aurais pas accepté et n'aurais pas acheté la petite maiſon, notre nid d'amoureux, où j'eſpère bien entrer avant un an avec le titre que j'ambitionne tant, celui de ta bien-aimée femme. D'ici là, j'ai à travailler à vaincre la réſiſtance de mon père, et j'y réuſſirai avec l'aide de Dieu, de ma bonne tante Louiſe et de M. le baron Vanderecht, qui s'intéreſſent tous deux à toi, le bon Dieu auſſi. De ton côté, travaille, cher Hanske, prends patience. Nous serons enfin tous heureux, ta mère, toi, et moi par-deſſus le marché. Comme j'accompagne ma tante, qui va à Hall voir une de ses amies, je ne penſe pas pouvoir t'embraſſer avant demain au Vogelzang-Beek. A demain, cher Hanske!

« *Ta femme,*

« Nellen Moſſelgat, *née* Van Elde. »

« *P. S. N'oublie pas surtout d'embraſſer pour moi notre pauvre chère mère et de lui dire que je serai pour elle une fille auſſi dévouée que soumiſe et reſpectueuſe. J'eſpère*

qu'elle retrouvera dans sa petite maisonnette du Vogelzang-Beek le repos qu'elle se souhaitait tant, et qu'elle sera contente de l'ameublement que j'ai indiqué moi-même au vieux Zièle. Mille baises.

« N. M. »

Un mois après la mort de la mère de Hans Mosselgat, on conduisit son fils au village de Gheel, — le Bicêtre rustique de la Belgique, où les *zotts* vivent en communauté avec les paysans, leurs gardiens responsables.

Un an après, Nellen Van Elde était conduite à l'autel par le baron Vanderecht, époux agréé du bourgmestre de Molenbeek — et d'elle-même. Et, si vous me demandez si elle avait l'air heureuse, je vous répondrai comme d'Alembert à propos du mariage de Madame Denis avec M. du Vivier : « Heureuse, je vous en réponds ! heureuse à faire mal au cœur... »

MA PREMIÈRE

LEÇON DE BOXE

I

J'ai paſſé mon enfance & ma première jeuneſſe en Angleterre, & les souvenirs que j'en ai rapportés ne m'engageront jamais à y retourner.

Les petits Français du lycée Bonaparte ou du lycée Louis-le-Grand ne sont pas des anges aſſurément; mais les petits Anglais du collège de Streatham étaient de véritables diables pour la méchanceté. Parce que j'avais eu l'honneur de naître dans la patrie de Molière au lieu de naître dans la patrie de Shakespeare,

ils m'appelaient tous *french frog*, avec des coaſſements qui prouvaient qu'ils euſſent plus que moi mérité l'épithète de *grenouilles*.

Les injures, paſſe encore : j'en souffrais un peu, mais pas beaucoup, étant encore trop jeune pour être chauvin ; mais, tout en m'appelant *french frog*, on me battait, sans pitié pour ma faibleſſe, & en riant au contraire de mes trépignements de déſeſpoir & de mes révoltes contre cette tyrannie. Je ne reſtais pas huit jours sans avoir les yeux pochés & la mâchoire secouée par l'un ou par l'autre de mes compagnons, petits, moyens & grands, qui vengeaient sur ma chétive perſonne les défaites de leurs pères à Fontenoy & à Taillebourg, à Hondschoote & à Quiberon. Personne ne me soutenait, un seul excepté, le fils d'un officier anglais, & tout le monde m'accablait,—spécialement un grand, Buzzard, dont je suis heureux de clouer ici le nom, & contre lequel je ne pouvais abſolument rien, & qui en abuſait.

Je vois encore l'endroit où cela se paſſait, loin de l'œil du maître, aux heures de la récréation. C'était une sorte de vieux cloître au-deſſous des salles d'étude, qui servait de

promenoir & en même temps de *boxing room*. Quand deux *moyens* voulaient se battre, les grands faisaient un rond à la craie sur les dalles & y plaçaient les combattants, qui ne devaient pas plus sortir de ce cercle qu'Antiochus Epiphane de celui de Popilius-Lænas, avant de s'être catégoriquement expliqués — à coups de poings. Mais, quand il ne s'agissait que de moi, *la petite grenouille française*, on ne prenait pas tant de précautions diplomatiques : à peine étais-je arrivé sous les arceaux du cloître, on m'assaillait & on me bourrait le visage aux cris mille fois répétés de *Waterloo! Waterloo! Waterloo!* C'était l'odieux Buzzard qui donnait le double signal, celui des coups & celui des cris. Oh ! comme je le haïssais, ce grand lâche de vingt ans qui battait un enfant de douze ans ! Et comme j'aurais souhaité de lui rendre la monnaie de son *Waterloo !*

II

Les vacances de la Christmas arrivèrent ; elles durent environ six semaines en Angleterre. J'allai naturellement les passer dans ma

amille, dont les careſſes ne panſèrent qu'à moitié les plaies vives de mon amour-propre : j'étais trop profondément humilié pour être conſolé. D'ailleurs, comme Rachel, je ne voulais pas l'être : je préférais au contraire songer sans ceſſe aux affronts reçus afin de rêver sans ceſſe aux moyens d'en tirer vengeance.

Le matin du troiſième jour de mon arrivée, je quittais sournoiſement la maiſon paternelle, située à une lieue de Londres, & je me dirigeais réſolument vers Charing-Cross, cherchant, sans la demander, une petite rue dont j'avais souvent entendu parler, Saint-Martin's lane, que je finis par trouver.

Saint-Martin's lane, son nom l'indique (*lane,* ruelle), eſt une sentine plutôt qu'une rue, comme il y en a beaucoup autour des quartiers ariſtocratiques de Londres. Imaginez la rue Maubuée aboutiſſant place de la Concorde !

Huit heures sonnaient à l'égliſe St-Martin comme j'entrais dans le cabaret de M. Ben Caunt, profeſſeur de boxe.

Il était trop matin pour qu'il y eût grand monde : il n'y avait en effet perſonne que Madame Elisabeth Caunt, une grande, grande,

grande femme d'environ cinquante ans, dont les cheveux rouges grifonnants étaient tire-bouchonnés avec prétention, & dont les longues dents, autrefois blanches, ébauchaient un perpétuel sourire à l'ombre d'un magnifique nez aquilin, légèrement teinté de rofe à son extrémité.

Madame Élifabeth — ou plus familièrement *Beff* — trônait dans le comptoir avec une gravité que venait auffitôt tempérer l'enjouement à l'entrée d'une pratique. Elle faifait vraiment très-bien, encadrée comme elle l'était par les *taps* (robinets à bière) placés derrière elle, & auffi par les faux tonneaux, placés au-deffus des taps, sur lesquels on voyait écrit en groffes lettres noires : *Wisky, Brandy, Old Tom* (le fameux gin le *Vieux Tom),* etc., etc. Je m'arrêtai à l'admirer respectueufement :

— Monfieur Ben Caunt, Madame, s'il vous plaît ? lui demandai-je.

— C'est moi, mon ami, me répondit-elle en me montrant ses longues dents sous le prétexte d'être aimable.

— Pardon, Madame... je dis : *Monfieur* Ben Caunt...

— Eh bien ! oui... j'ai parfaitement entendu. Ben Caunt, c'eſt moi quand il n'eſt pas là, comme Beſſ Caunt, c'eſt lui quand je ne suis pas là... Que lui voulez-vous ? dites-le moi...

— J'ai à l'entretenir d'une affaire sérieuse, Madame...

Madame Beſſ fit un haut-le-corps d'étonnement & me transperça de ses petits yeux—autrefois bleus, maintenant gris — comme avec deux tarières. Une affaire sérieuſe ! Remarquez, je vous prie, que j'avais tout au plus une treizaine d'années & que j'avais pour coſtume cette petite jaquette ornée de ce grand col blanc rabattu que vous avez rencontrés cent fois se promenant dans les rues de Paris avec leurs parents ou avec leur bonne. Une affaire sérieuſe ! C'était une parole bien riſible sur mes lèvres encore humides du lait de leur nourrice.

Cependant, comme je paraiſſais résolu — malgré ma jaquette & mon grand col — à ne rien raconter à Madame Caunt & à tout réſerver pour son mari, elle fit un geſte de dépit & cria : « Ben ! Ben ! venez, mon agneau... on vous demande par ici... »

M. Ben sortit subitement de je ne sais où

— peut-être du fameux tonneau d'*Old Tom* — et tomba droit devant moi qui, pour lui parler, dut prendre l'attitude fatigante que vous avez pu conftater chez les gens qui regardent la colonne Vendôme. Sa femme était grande; mais lui, il se contentait d'avoir cinq pieds neuf pouces — anglais!

— *Monfieur* défire vous entretenir d'une affaire *sérieufe!* dit mistress Caunt en saupoudrant sa phrafe d'ironie à mon adreffe.

M. Ben Caunt m'examina de la tête aux pieds & me dit, en daignant sourire :

— Mon jeune Monfieur, ce n'eft sans doute pas pour des leçons?

— Une affaire très-grave, lui répondis-je.

— Alors, venez par ici.

Ici, c'était le *parlor*.

III

Prefque tous les parloirs de cabaret se reffemblent à Londres; celui où je venais d'être introduit était une petite salle enfumée, divisée en *boxes* destinés aux buveurs, & dont les murs étaient décorés de gravures

***

coloriées repréſentant, les uns les portraits des illuſtrations du pugilat anglais, les autres les portraits des chevaux vainqueurs aux courſes d'Epſom & de Newmarket. Un énorme feu de charbon de terre brûlait dans la corbeille de fonte de la cheminée.

— Et maintenant, mon jeune monſieur, racontez-moi votre affaire! dit M. Ben Caunt après avoir allumé sa pipe & s'être aſſis en face d'une pinte d'*half-and-half* que venait de lui apporter sa femme, moitié pour lui être agréable, moitié pour s'être agréable à elle-même en eſſayant de saiſir au vol quelques lambeaux de mon récit.

Ce que le Petit Jean de Racine savait le mieux, c'était son commencement. Moi, au contraire, c'était mon commencement que je savais le moins. Comment aborder cette confeſſion de mes humiliations & de l'envie que j'avais d'en tirer vengeance, devant un homme que cela devait auſſi peu intéresser que M. Ben Caunt? Comment lui faire comprendre toutes les amertumes de mon âme d'enfant, à lui qui ne s'occupait en ce moment qu'à *siroter* son half-and-half?... Je l'essayai cependant; je racontai tout, ému, empourpré,

enfiévré au souvenir des avanies & des brutalités subies, & je fus, sans le vouloir, éloquent, car M. Ben Caunt, dodelinant de la tête & me regardant avec attendriſſement (ce qui prêtait un air singulier à son viſage, d'où le nez était absent), me dit :

— Pauvre jeune monſieur! pauvre, pauvre jeune monsieur!... Vous savez, mon jeune monſieur, ajouta-t-il auſſitôt, que je suis un des plus fameux boxeurs de Londres : mon nez eſt là (il voulait dire : n'eſt plus là) pour raconter ma vie paſſée... Auſſi les élèves abondent-ils chez moi... C'eſt 10 shillings par leçon, mon jeune monſieur.

Je tirai de ma poche trois livres ſterling, mes étrennes de la Noël, & je les lui tendis en diſant :

— C'eſt tout ce que j'ai, monſieur, vous ne m'en donnerez que pour soixante-quinze ſrancs &peut-être cela me suffira-t-il...

— Allons, allons, mon jeune monſieur, tout ira bien... En échange de vos trois livres ſterling, je vous donnerai dix leçons, au bout desquelles je vous promets que vous pourrez rendre à vos camarades de collège, petits, moyens & grands, la monnaie de leurs pièces, une

belle monnaie toute battante neuve... Voilà ! Vous viendrez tous les deux jours, le matin, à la même heure qu'aujourd'hui, je vous enseignerai les rudiments de la noble science de la boxe, & quand vous les connaîtrez bien, quand vous saurez bien *tenir vos poings (hold your fist)*, Madame Caunt vous continuera... Adieu, mon jeune monsieur...

Je me levai, je saluai & je sortis à reculons du parloir, sans détacher mes yeux de la place où se tenait maître Ben Caunt, — un grand homme que j'admirais, maintenant qu'il m'avait promis de me mettre en état de me venger !

En passant devant le comptoir, je saluai humblement aussi mistress Ben Caunt, chargée *de me continuer*...

IV

Deux jours après, je me retrouvais devant le comptoir du petit cabaret de Saint Martin's lane, &, cette fois, mistress Caunt daignait m'épargner le supplice de la question & m'introduisait elle-même dans la salle d'assaut —

dans le *boxing room* — ſituée à l'extrémité d'un couloir, derrière le *parlor*.

Cette salle d'aſſaut n'avait rien de bien particulier, autant qu'il m'en souvienne. De grands diables de murs nus, ornés çà & là de gants de boxe en buffle. Par terre, une couche épaiſſe de sciure de bois pour amortir les chûtes. A peine éclairée, froide, preſque sinistre.

Je mis une paire de gants ; M. Ben Caunt en mit une auſſi, & la leçon commença. Je compris bientôt pourquoi il n'y avait pas de feu dans cette pièce comme dans le parloir : c'était inutile ! A se démener ainſi sous les attaques & dans les parades, on s'échauffait rude, je vous prie de le croire, bien qu'on fût en hiver & que nos vêtements fuſſent à bas. M. Ben Caunt s'échauffait moins que moi, mais il s'échauffait auſſi, & je ris de bon cœur en me rappelant la singulière attitude que sa grande taille le forçait de prendre pour se mettre à la hauteur de la mienne... Ce n'était pas la grenouille qui se faiſait taureau, c'était le taureau qui se faiſait grenouille... Ben Caunt avait tantôt un genou, tantôt deux genoux en terre, & il sautillait là-dessus comme

sur ses pieds. J'aurais voulu rire alors, comme je le fais aujourd'hui, mais le diable d'homme ne m'en laiſſait pas le temps. Toc! toc! V'li! v'lan! Et rien qu'en me touchant *légèrement,* il m'envoyait rouler à vingt pas de lui en me criant :

— Mon jeune monſieur, ramaſſez-vous!

Je me ramaſſais, meurtri, mais content. En tombant ainſi, j'apprenais à faire tomber les autres...

A la cinquième leçon, M. Ben Caunt étant abſent, miſtress Caunt me *continua.* Si son mari était groteſque à voir, boxant à genoux, elle ne l'était pas moins, elle, tournant avec rapidité tout autour de moi en me regardant de ses yeux autrefois bleus, maintenant déteints, & en frôlant parfois mon viſage de ses longues anglaiſes rouſſes griſonnantes.

M. Ben Caunt ne me parlait pas, il se contentait de me crier de temps en temps : « Mon jeune Monſieur, ramaſſez-vous! » Miſtress Caunt parlait encore moins : elle se contentait de pouſſer par moments un petit cri guttural aſſez sauvage, qui me faiſait toujours surſauter déſagréablement.

La dixième & dernière leçon me fut donnée

par M. Caunt, affifté de sa chère Bess. Il paraît qu'il fût content, car, après m'avoir invité à partager une pinte d'half-and-half, sa boiffon favorite, il me dit d'un air entendu :

— *Now you may go in and win!* — la phrafe qu'on entend si souvent retentir dans les rues de Londres & qu'on peut traduire par :

— Maintenant, vous pouvez aller! Vous serez vainqueur!

Douce affurance que je ne ceffai de me répéter mille fois en chemin, sans ofer trop la partager. J'avais certes grande confiance dans la science de M. Ben Caunt & de sa femme Bess, mais j'avais peur de n'en avoir pas fuffifamment profité; j'aurais voulu une vingtaine de leçons encore, afin d'être *bien vlus sûr!...*

Cela me préoccupait à ce point l'efprit, qu'un peu avant d'arriver chez ma mère, rencontrant un jeune *butcher boy* d'environ dix-sept ans, qui revenait de porter sa viande à ses pratiques, je l'arrêtai pour lui dire n'importe quoı qui provoquât une groffièreté de sa part & qui amenât une réplique de la mienne. Il sourit de pitié d'abord, hauffa les

épaules, & voulut paſſer outre ; mais voyant que j'étais réſolu à l'en empêcher, il se mit en garde, allongea le poing — & reçut les miens en pleine figure & pleine poitrine.

— Aôh ! dit-il en tombant lourdement.

Je l'aidai à se relever ; puis :

— En voulez-vous encore un peu ? lui demandai-je.

Il s'éloigna rapidement sans me répondre. Il y avait du sang sur la neige, — le sien, sans doute....

Je revins tout joyeux à la maiſon.

V

Trois ou quatre jours après, les vacances de la Chriſtmas étant terminées, je rentrais vers neuf heures du matin au collége de Streatham.

A midi, j'avais *tombé* deux de mes adversaires habituels, deux *moyens*. Il y avait cercle autour de moi, &, au premier rang du cercle, me regardant curieuſement, sans rien comprendre à l'éloquence de mes poings, l'odieux & lâche Buzzard.

— Eh bien! vous, lui dis-je, pâle de colère & de menace, pourquoi ne criez-vous plus *Waterloo?...*

Il disparut, & ses voisins l'imitèrent.

A partir de ce jour, et après quelques autres vendettes accomplies avec le même succès, on me laissa tranquille.

JE ME TUERAI DEMAIN

---

7 avril.

J'ai reçu hier une lettre qui n'était pas même cachetée — une circulaire ! — contenant ces lignes banales, sèches & ridicules :

Monſieur et Madame Michelin ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiſelle Ange-Marie-Madeleine Michelin, leur fille, avec Monſieur Paul-Louis-Monique-Oscar Fouquet, commiſſionnaire en marchandiſes, et vous prient d'aſſiſter à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée demain 16 *avril* 186..., *à onze heures du matin, en l'égliſe Saint-Germain-l'Auxerrois, leur paroiſſe.*

Le nom de l'imprimeur eſt au bas de cette circulaire : *Seringe frères, paſſage du Caire*. C'eſt là que se fabriquent ces sortes de choſes, lettres de baptême, lettres de mariage — & lettres de mort. Il ne manquait à celle-ci qu'une ligne pour la rendre complète : *On se réunira à la maiſon mortuaire.*

Mais cette maiſon-là, ce n'eſt pas la leur, à ces nouveaux mariés de ce matin : ce sera la mienne ! Ce soir, il y aura bal quelque part, chez Deffieux ou ailleurs; on danſera en famille pour célébrer la choſe; puis, après avoir danſé, on s'en ira chacun chez soi, les uns avec leurs ſemmes & les autres tout seuls, comme dans la chanſon de *Monſieur Malbrouk*... Parmi ceux qui s'en iront avec leurs ſemmes, M. Paul-Louis-Monique-Oſcar Fouquet. Parmi ceux qui s'en iront tout seuls, moi!

Oui, je m'en irai seul — au cimetière. Je n'ai plus rien à faire ici-bas, puiſque la femme que j'aimais eſt maintenant la femme d'un autre, qu'elle aime sans doute plus que moi, puiſqu'elle l'épouſe. Grand bien leur faſſe!

Mon amour eſt mort, je dois mourir. Ce sera pour ce soir. J'ai tout ce qu'il me faut,

là, sur ma table. Quelques dernières dispositions à prendre, & tout sera dit. Je n'ai pas demandé à venir au monde : j'ai bien le droit d'en sortir à ma guise en donnant un coup de pouce au cadran où sont inscrites mes années, afin d'en avancer le terme. Mon père est mort, ma mère est morte, je n'ai plus de parents, je ne crois pas avoir d'amis : personne ne s'affligera de mon départ précipité. C'est une fin comme une autre! Cela vaut bien le mariage.

Ecrivons à Aurélien pour l'avertir de me faire enterrer décemment à ses frais. Je lui laisse mes derniers mille francs — le dernier débris de la fortune paternelle — à cette seule condition. C'est un fou, mais un fou honnête. Il sera peut-être affligé de voir que j'ai été plus fou que lui; mais les deux mille francs aideront à le consoler. On n'est pas riche dans les arts, & Aurélien est un rapin qui eût pu devenir un grand peintre — s'il n'avait pas coupé les ailes à son génie à mesure qu'elles poussaient. Avec mes deux mille franes, il ira passer son été à Marlotte, où, sous prétexte de faire des études de paysage, il se grisera du soir au matin & du matin au soir chez le père Antony.

Car c'eſt un bel ivrogne, mon *ami* Aurélien. Je ne crois pas l'avoir jamais vu à jeûn. Le matin, à midi, le soir, à minuit, toujours gris ! « C'eſt comme les comédiens, m'a-t-il dit une fois : on ne doit jamais les voir sans leur rouge ni leur blanc. Je me maquille à coups de vin afin de ne rien laiſſer paraître des rides de mon âme. » Pauvre âme que celle de ce fou !

Mais qu'importe ! S'il eſt heureux ainſi !

8 *avril.*

A mon grand étonnement, je suis encore debout au lieu d'être couché comme je comptais bien l'être aujourd'hui, & demain, & toujours. Mais ce n'eſt que partie remiſe.

Hier, pendant que je lui écrivais, Aurélien eſt entré dans ma chambre, dont j'avais oublié de verrouiller la porte, & comme j'étais abſorbé par la rédaction de cette façon de teſtament, il s'eſt approché de moi & a lu par-deſſus mon épaule. — « C'eſt parfait ! s'eſt-il écrié. C'eſt parfait ! sauf un point im-

portant. — Lequel? — Je te le dirai tout-à-l'heure. Pour l'inſtant laiſſe-moi t'embraſſer puiſque nous allons nous quitter. — Ainſi tu m'approuves ? — Je n'ai jamais eu l'impertinence de déſapprouver mes amis : je suppoſe toujours qu'ils ont des raiſons de faire ce qu'ils font. Quand on s'ennuie quelque part, on salue ses voiſins & on s'en va... Il n'eſt pas même néceſſaire de saluer, ce serait faire remarquer son départ. Les gens bien élevés, seuls, tout en s'ennuyant énormément, se réſignent à ne s'en aller qu'à la fin, à l'heure où les convenances veulent qu'on s'en aille. Toi qui es un indépendant, tu t'en vas parce qu'il te plaît de t'en aller. Parfait! Je n'ai plus qu'à te dire adieu, ne sachant pas si on a le droit de se dire au revoir. Adieu donc! Mais auparavant, laiſſe-moi te prier d'accepter la moitié des deux mille francs que tu me donnes. — Que veux-tu que j'en faſſe ? — Ce que je vais faire moi-même de l'autre moitié : la dépenſer. Avec mes mille francs, je vais d'abord me renipper un peu, car mon habit a autant de trous qu'un morceau de Gruyère & j'effraierais ainſi les Cydaliſes avec lesquelles je compte cydaliſer... Le reſte, je le boirai. Toi, dépenſe à ta guiſe les mille francs que je

te laiſſe, &, quand ils seront dépenſés, bonsoir la compagnie !... *Dixi.* »

Aurélien n'a pas voulu en démordre, il a fallu en paſſer par où il voulait. Il a pris sa part, m'a mis de force la mienne dans ma poche, nous nous sommes embraſſés, & il eſt parti...

— « Va ſaire tes adieux à la campagne, aux champs, aux bois, aux monts, aux plaines que tu as tant aimés ! » m'a-t-il dit en me quittant.

Il a raison : j'irai.

10 *avril.*

Me voici inſtallé à Milon-la-Chapelle, dans la vallée de Chevreuſe, chez le père Jean Communal, meunier, une vieille connaiſſance d'il y a trois ans.

Rien n'eſt changé ici — que moi. Le père Communal a toujours sa bonne groſſe figure réjouie par la double santé du corps & de l'âme. Il m'a accueilli comme un fils prodigue, sans me demander pourquoi je n'étais pas revenu le voir depuis trois ans. La vieille

Marie-Jeanne, sa servante, a toujours son air rébarbatif et grognon que j'aimais tant, parce que je savais ce qu'il diſſimulait de tréſors de charité & de tendreſſe, l'hypocrite! Mouſtache lui-même, le grand barbet noir de la ferme, m'a fait fête de la langue & de la queue comme à son maître. Bon Mouſtache!

Une seule perſonne ici s'eſt reſſentie des trois années écoulées: c'eſt Roſette, la fille du père Communal. C'était une enfant alors: c'eſt aujourd'hui une petite femme. Quelle gentille fermière cela fera!

On m'a inſtallé dans la chambre que j'ai déjà habitée & où nul autre voyageur n'eſt entré depuis moi. Le père Communal eſt à son aiſe, il n'a pas beſoin de gagner un argent supplémentaire en se faiſant aubergiſte. C'eſt ma bonne mine qui, aujourd'hui comme il y a trois ans, l'a décidé à m'accepter sous son toît. Les gens honnêtes croient volontiers à l'honnêteté des autres, et le père Communal croit à la mienne.

Je l'ai revue avec plaiſir, cette grande chambre si propre, si poëtique en sa ruſticité. Voilà le lit à courtines vertes, le vieux fauteuil en tapiſſerie, la vieille table de chêne, &, sur

la cheminée, le vieux pot de faïence bleue où les fleurs font si bien! Ce sont des amis comme Jean Communal, comme Marie-Jeanne, comme Moustache. Ah! j'ai peut-être eu tort de revenir ici : celame coûtera de m'en aller!... Mais je m'en irai! je me tuerai — je l'ai résolu — quand il ne me reftera plus un sou de ces mille francs que je dois à la générofité d'Aurélien.

Ah! Si Madeleine avait voulu, quel joli nid nous aurions eu ici pour chanter l'hosannah de notre bonheur!

15 *avril.*

La Nature, plus que l'Amour, est une grande recommenceufe. Chaque année, sans se laffer, elle refaît sa merveilleufe befogne; chaque année revient le printemps, plus doux, plus vert, plus tiède, plus parfumé. Et l'homme meurt sans connaître un seul mot des lois de cette éternelle réfurrection! Ah! le chétif, qui se croit fort! Ah! l'orgueilleux, qui se croit quelque chose!

Comme l'année dernière, comme les années

d'auparavant, à cette époque, les viornes des haies sont en fleurs. Grappes rouges des fusains. Les pervenches commencent à montrer le petit bout de leur joli petit nez. Les giroflées parfument l'air : j'en ai vu aujourd'hui en abondance sur les ruines de Port-Royal. Cette humble ravenelle, voilà tout ce qui consacre le paſſage en ce monde du grand Arnauld, cet aigle !

La méſange chante avec obſtination : signe de beau temps, affirme Jean Communal, — un savant en sabots qui en remontrerait à beaucoup de savants en souliers à boucles d'argent.

Je n'entends plus rien chanter en moi : la petite bête eſt morte ! Pour admirer comme il convient les belles choſes & les bonnes choses, il faut être en bonne santé phyſique & morale. Les gens malades ou triſtes trouvent tout laid. C'eſt comme les ictériques : ils voient tout en jaune. Mon jaune à moi, c'eſt le noir. Il y a un crêpe sur la Nature. Les haies en fleurs ont la bonté de porter mon deuil...

Jouissons d'aujourd'hui, merveilleux et superbe;
Demain, nous finirons notre rêve sous l'herbe....

25 *avril.*

Ce matin, dans les bois qui font une si pittorefque ceinture au Défert de Port-Royal, j'ai entendu la première note du coucou & le premier solo de flûte du crapaud. Signe de chaleur, dirait le père Communal.

Sur le chemin j'ai rencontré un petit garçon venant de Milon-la-Chapelle & allant à Saint-Lambert, où il y a une école. Il avait l'air intelligent, je l'ai arrêté pour caufer avec lui. Les enfants, ce sont de petits hommes, je le sais bien; mais, du moins, leurs vices paraiffent plus petits auffi, et l'on ne s'en attrifte pas autant.

— « D'où viens-tu, mon ami? lui ai-je demandé en mettant le plus de velours poffible sur ma voix pour ne pas l'effrayer. — Je viens de Milon, Monfieur. — Qu'eft-ce que tu as fait à Milon? — J'ai dit la meffe avec M. le curé. — Ah! Et où vas-tu à préfent? — A l'école, Monfieur.— C'eft très-bien, mon petit ami... Tu ne portes pas encore la croix à la proceffion? — Non, Monfieur, je ne suis pas affez grand; c'eft Hébert qui la porte.— Ah!

Hébert ?... Très-bien !... Ton maître eſt-il bon ? Eſt-il méchant ? — Oh ! non, Monſieur, il a un poële. — Un poële ? — Oui, Monſieur... Nous avons chaud, l'hiver, dans la claſſe... — Ah ! bien !... Va à l'école, mon enfant, va !... »

Et je lui ai donné deux belles pièces de dix sous toutes neuves, qu'il héſitait à accepter, étonné de tant de généroſité. Les pièces de dix sous, pour les petits garçons comme lui, cela ne se voit que dans les contes de fées !

Au bout de quelques minutes, je me suis retourné : le garçonnet était toujours à la même place, au milieu de la route, regardant les deux pièces neuves et n'en pouvant croire ses yeux. Il eſt capable d'en *caler l'école !*

A force de marcher, je m'égare. Pour me remettre dans mon sentier, je demande à un mendiant qui paſſe là, par haſard, de m'indiquer Port-Royal. De Port-Royal à Milon-la-Chapelle j'irais les yeux fermés, malgré les cinq kilomètres qui m'en séparent. — « Port-Royal ? me répond le mendiant en étendant la main dans la direction des ruines & en me la tendant enſuite, par un mouvement machi-

nal; Port-Royal? j'en viens : il m'a donné la soupe... »

Il m'a donné la soupe? Qui ça, *il?* Le grand Arnauld?...

A midi j'étais de retour à la ferme. On allait se mettre à table pour déjeuner, la soupe fumait, — une odorante *soupe blanche* composée de lait, de beurre, d'ognons & de cerfeuil.

Le père Communal m'a grondé de sa bonne groffe voix qui reffemble à une tape amicale.

— « En retard, aujourd'hui, M. Henri! a-t-il dit en effayant de prendre un air fâché. Vous savez, ici, nous n'attendons perfonne. Tout se fait à l'heure, militairement. Sans Rosette, vous auriez déjeuné par cœur. Une autre fois... — Ne vous occupez donc jamais de moi, je vous en prie, père Jean. Quand je viens, prenez-moi; quand je ne viens pas, laiffez-moi. En agiffant autrement, vous me chagrineriez... — Tu entends, Rofette? tu le chagrinerais! Et je ne pense pas que tu veuilles faire du chagrin à M. Henri?... — Oh! papa!... non!... »

Il y a des phrafes parlées qui devraient pouvoir se noter comme les phrafes chanté

Cet *Oh! papa! non!* de Rofette était charmant.

Après la soupe blanche, plantureufe omelette au lard arrofée d'un petit cidre qui me faifait faire la grimace, dans les premiers temps, mais auquel j'ai fini par m'habituer.

Il y a dans ma vie des souvenirs qui sentent la poudre de riz. Si je vivais longtemps, le souvenir de la famille Communal sentirait la pomme...

La vieille Marie-Jeanne eft une bonne cuifinière, malgré son air réfrogné.

27 avril.

Les créquiers des bois & les amandiers du jardin sont en fleurs. Les haies de Sainte-Lucie & les aubépines auffi. Quelles frondaisons vigoureuses ! On rencontre de petits maraudeurs qui au lieu d'aller à l'école vont aux nids.

— « Je sais un nid, viens ! »

Savoir un nid! O souvenir de mon heureufe enfance! Que de culottes déchirées à grimper dans les arbres pour faire la chaffe

aux petits oiſeaux ! Ceux que je dénichais de préférence, c'étaient les loriots, à cause de la difficulté qu'il y avait à cela.

Le nid du loriot eſt solidement bâti dans une fourche d'arbre, &, pour l'avoir, il faut le démolir : il ne se laiſſe pas emporter entier, comme la plupart des nids. Mais auſſi, quels jolis petits œufs d'un blanc de neige, piqueté ça & là de noir !...

Les enfants les plus doux sont cruels, parce qu'ils sont ignorants. Aujourd'hui, quand je *sais un nid,* je le laiſſe. Tantôt, en paſſant sur la liſière du bois pour m'en revenir à la ferme, j'ai surpris dans le buiſſon, à la portée de la main, une fauvette à tête noire, couvant. Nòs regards, à elle & à moi, se sont croiſés. J'ai deviné les mouvements de son âme aux mouvements de ses yeux. — « Ah ! semblait-elle me dire ; aie pitié ! sois bon ! ne me forces pas à fuir ! Mes petits ont beſoin de moi, &, si je fuyais, je ne reviendrais plus, et ils mourraient !... Tu vois combien mon nid eſt fait de peu de choſe... Ne touches pas à ce fragile édifice qui abrite le fruit de mes amours... Sois bon comme je suis confiante !... »

J'ai compris & je me suis éloigné sans bruit.

Elle auſſi aura des petits, — « fruit de son amour ! » Ses petits, à *elle,* seront ses petits, à *lui !* Ah !...

29 *avril.*

Le temps a changé. Nous avions du soleil, nous avons de la pluie. — « Le mois de Marie s'annonce mal ! » a dit ce soir à souper, en bougonnant bien fort, la vieille Marie-Jeanne.

Elle a poſitivement du chagrin & de la colère, la vieille Marie-Jeanne, & pour un peu je crois qu'elle en pleurerait, — si elle savait encore pleurer. Mais, la pauvre ! elle a eu dans sa vie tant d'occaſions de verſer des larmes, que la source en eſt à préſent tarie. Elle a été jeune, la vieille Marie-Jeanne ; elle a été jolie même, à ce que prétend le père Communal ; mais aujourd'hui il n'y paraît guère, tant elle eſt rabougrie, caſſée, jaunie, fanée, — preſque ridicule à force de laideur.

Eh bien ! en l'entendant pouſſer de gros soupirs, ce soir, & en lui voyant le viſage tout

consterné par le mauvais temps qui menace le mois de mai, je me suis senti ému malgré moi. Plus les gens sont laids, plus ils sont touchants quand ils pleurent. La beauté du corps se fane, celle de l'âme est immarcessible.

La vieille Marie-Jeanne ne s'intéresse tant au mois de mai que parce que c'est le mois où les jeunes filles sont le plus jolies, vêtues qu'elles sont de blanc comme des vierges — qu'elles ne sont pas toujours toutes. Mai, c'est le mois des dévotions poëtiques. L'église est pavée de fleurs, les chants séraphiques y retentissent, les jeunes âmes s'y exhalent avec l'encens des encensoirs : c'est charmant ! — « Vous savez, notre maître, a dit la *vieille* Marie-Jeanne entre deux soupirs, que le devant d'autel de notre église a grand besoin d'être remplacé ?... C'est le moment... Il serait honteux que le mois de Marie se passât avec un pareil devant d'autel. — Ta, ta, ta ! a répondu avec brusquerie le père Communal, qui n'est pas précisément très-pieux ; ta, ta, ta ! que ton église s'arrange comme elle voudra ! Un devant d'autel déchiré est toujours un devant d'autel, cela n'empêche pas de dire la messe !... — Oh ! notre maître !... — *Petit*

père !... a murmuré Rosette de sa voix la plus douce. — Ta, ta, ta ! a répondu Communal en se levant brusquement. M. Henri, a-t-il ajouté, venez-vous fumer une pipe dans le jardin ?... »

Je l'ai suivi. Tous les arbres fruitiers ont été secoués par le vent & par la pluie : il y a comme un tapis de fleurs blanches & roses sur lequel on est tenté de s'agenouiller. Il a sa nappe d'autel en bon état, lui, le jardin !

Je suis resté tout songeur.

3 *mai.*

L'autel de la petite église de Milon a des nappes blanches & neuves. Sans compter deux superbes chandeliers à sept branches, jouant l'argent à une certaine distance...

La vieille Marie-Jeanne est radieuse, comme elle ne l'a jamais été. Elle a profité d'un moment où personne ne la voyait, & où je ne la voyais pas moi-même, pour me prendre la main & la baiser. — « Oh ! M. Henri ! M. Henri ! m'a-t-elle dit d'une voix étouffée. Vous êtes bon comme le pain, & je vous baise

les mains parce que je ne suis pas digne de vous embrasser... Faites excuse si je vous offense, Monsieur Henri, mais c'est plus fort que moi ! M. le curé est si content, le pauvre cher homme ! Je vous en remercie de tout mon cœur, de la part de notre chère petite Rosette !... »

Quoi ! tant de reconnaissance pour une misérable somme de quatre cents francs ! Est-ce que l'argent ferait véritablement le bonheur ?...

Oui, le bonheur — des autres.

10 *mai.*

Les lilas se défleurissent. Déjà !

La tonnelle de chèvre-feuille sous laquelle le père Communal vient chaque soir fumer sa pipe, pour se récompenser de sa journée de rude labeur, rougit de plus en plus. Le syringa ne veut pas s'ouvrir, le paresseux ! Les cognassiers persistent toujours, ils ont même encore des boutons. Les fruits des cerisiers commencent à se nouer. Les jacinthes sauvages se décolorent & se déparfument. En revanche, les muguets dorment encore, frileuse-

ment enroulés : j'attends avec une sorte d'anxiété qu'ils se soient décidés à s'épanouir pour juger nettement de l'état de mon cœur. Que de bottes de muguets nous avons rapportées, *elle* & moi, des bois de Ville-d'Avray ! L'enivrante odeur de cette fleur & la sienne — plus enivrante encore — se confondent dans mon souvenir...

Les grenouilles coaſſent. — « Elles sont en amour, » vient de me dire la vieille Marie-Jeanne en étendant du linge sur la haie, au soleil.

En amour, les grenouilles ! Ces abominables bêtes aiment donc ?... Mais pourquoi pas ? Il aime bien, *lui !*...

Des petites filles chantent & danſent une ronde dans le jardin du voiſin. Leurs voix fraîches reſſemblent à des gazouillements.

— Que fair' de c'te violette,
Giroflé, girofla ?
— Pour mett' dans ma bavette,
Giroflé, girofla !
— Pourquoi dans ma bavette,
Giroflé, girofla ?
— Pour embaumer mon linge,
Giroflé, girofla...

Quand elles ont fini, elles recommencent. Les petites filles sont auſſi ardentes au plaiſir que les grandes, & c'eſt auſſi dangereux pour elles, — mais d'un danger différent.

L'une d'elles — je ne sais pas laquelle, puisque je les entends sans les voir — a modifié les derniers vers de la ronde, & d'une façon poëtique. Au lieu de :

> Pour embaumer *mon linge,*
> Giroflé, girofla !

Elle a chanté :

> Pour embaumer *mon cœur,*
> Giroflé, girofla...

Pour embaumer son cœur ! Chère innocente ! elle ignore quel parfum il faut pour cela, — un parfum qui, en s'aigriſſant, devient un poiſon : l'amour...

16 *mai.*

C'eſt aujourd'hui le lundi de la Pentecote. Je me suis décidé à le paſſer sous la tonnelle du père Jean, couché sur l'herbe — afin de mieux me végétaliſer. L'effort de la penſée

m'eſt douloureux. Et puis, à quoi bon penser ?

J'avais quitté les hommes : je les retrouve dans ces brins d'herbe — où s'agitent & s'entredéchirent des milliers de créatures microscopiques. Leurs paſſions sont plus groſſes qu'elles, à en juger par l'acharnement avec lequel elles se diſputent la poſſeſſion de tel ou tel fétu inviſible. Sont-elles bêtes, ces bêtes ! Et nous, donc !...

Je suis heureux de m'être retiré de la mêlée humaine : c'eſt vraiment malpropre !

Quelle eſt cette robe légère d'une entière blancheur que j'aperçois entre les arbres ? Une robe blanche, avec une ceinture de soie bleue, & de mignons souliers mordorés qui trottinent comme deux petites souris sur le sable des allées.

C'est Mademoiſelle Roſette qui m'apporte mon *goûter :* Merci, Mademoiſelle Roſette ! Auſſitôt arrivée, auſſitôt repartie, alerte, souriante — & rougiſſante ! Cela va bien à ses joues en fleur, de rougir ainſi.

Elle n'a pas ménagé le beurre sur ma tartine, — ni le sucre non plus. Roſette voudrait-elle me corrompre ? Pauvre chère enfant !

L'autre jour, comme elle diſtribuait devant moi aux enfants pauvres du village des miches de pain bis-blanc sentant bon la fleur de farine, je lui ai dit en plaiſantant : « Ce n'est pas à moi que vous donneriez de ces bonnes tartines-là !... » Elle m'a pris au mot &, depuis trois jours, elle me traite en enfant... Merci, Roſette !

On n'eſt pas plus Charlotte que Roſette. Elle eſt douce, elle eſt pitoyable & tendre, avec cela intelligente & bien élevée comme l'héroïne du roman de Goëthe. Si elle eſt paysanne par sa naiſſance, si elle diſtribue des tartines aux pauvres, si elle compte la leſſive & surveille le preſſoir, elle eſt bourgeoiſe — dans le bon sens du mot — pour une infinité de choſes & par une infinité de côtés. Elle ne fait pas de muſique, mais elle aime la muſique : je l'ai vue pleurer une fois en entendant un orgue jouer le grand air de la *Lucie*. Elle ne peint pas, mais elle a le sentiment de l'harmonie des couleurs : les bouquets de fleurs dont elle emplit chaque matin mon pot de faïence bleue ne sont jamais *criards,* ils ont l'air d'avoir pouſſé là. Le portrait de Charlotte !

Charlotte ! Je viens de rire de bon cœur en

me rappelant que l'année dernière, en allant à Marnes, chez les Michelin, qui y ont une maifon de campagne, j'avais l'habit bleu & le pantalon de nankin de Werther.

Werther! Tiens! je ne ris plus... Eft-ce parce que je dois finir comme Werther?... Si cela n'a rien de bien gai, cela n'a rien de bien trifte. Je ne ris plus parce que je ne ris plus : voilà tout.

On ne se doute pas combien les romans — les hiftoires *inventées* — sont le reflet de la vie réelle. A moins pourtant que la vie réelle ne soit le reflet des romans... Cela arrive quelquefois. La Révolution de 93 avait guillotiné toutes les ducheffes qui n'étaient pas encore mortes de leur belle mort de belles amoureufes, il n'en reftait plus rien — pas même de la graine : Balzac les a réinventées pour les befoins de sa *Comédie humaine,* grâce à lui nous avons maintenant des ducheffes de Maufrigneufe à remuer à la pelle ; j'ai même connu, — je l'affirmerais sur l'honneur si j'avais à cette heure à affirmer quelque chofe à quelqu'un, — j'ai même connu une Madame Marneffe plus Marneffe que celle de l'auteur de la *Coufine Bette.*

En ce qui me concerne, j'ai pu imiter parfois quelqu'un dans quelques actions de ma vie; mais dans ce dénouement que je lui couds sans me préoccuper de celui que le Destin avait écrit pour elle, je n'imiterai personne — même en imitant Werther.

22 *mai.*

Les grappes des acacias sont fleuries. Autrefois j'en faisais des bouquets pour *elle :* aujourd'hui j'en ai fait faire une omelette — pour moi.

Bouquets de fleurs d'acacia, parfum de muguets, cela ne me *dit* plus rien. Je suis content de moi, au moins je mourrai guéri de l'amour, qui me tue. Mon cœur s'est tout-à-fait vidé de la passion ridicule qui l'encombrait — à lui en donner une indigestion. Mon âme est veuve désormais — &, comme toutes les veuves, elle n'est pas fâchée de l'être.

J'ai oublié ! Est-ce bien possible ? Pourquoi n'oublierais-je pas ? Elle oublie bien, *elle !...* C'est même là une des facultés du cœur féminin les plus dignes d'admiration — & de mé-

pris : il s'ouvre à votre amour comme une fleur au soleil, il s'en réchauffe & s'en illumine pendant plus ou moins de temps ; puis, votre lumière pâlit, votre flamme s'éteint — & il se referme à jamais pour vous ! Ni vu ni connu ! Qu'eſt-ce que vous demandez, mon brave homme ? Je vous ai donné hier : à d'autres pauvres maintenant... Oh !...

27 *mai.*

Je suis au lit depuis une douzaine de jours. Il paraît qu'à mon inſu j'ai été en danger de mort & que je n'ai pas encore complétement souſtrait ma vie à la fièvre de Damoclès suſpendue au-deſſus d'elle.

Quoiqu'il en doive advenir, et malgré l'amicale colère du père Jean Communal & les prières paſſionnées de sa fille Roſette, j'ai renvoyé le médecin qui avait été mandé en toute hâte dès la première heure de l'accident. Puisque je suis réſolu à me tuer, il eſt tout simple que je profite de l'occaſion qui m'eſt offerte de le faire — sans m'en mêler. Que ce soit ma main ou celle de la maladie qui se charge de

l'exécution, qu'importe ? pourvu que je sois exécuté. Le nom du bourreau m'eſt indifférent.

Je vais eſſayer de raſſembler mes idées ; elles flottent en ce moment dans une sorte de nuage que je voudrais déchirer comme j'ai déchiré les linges de mes plaies, car il m'impatiente comme eux. Je voudrais continuer à écrire, mais je ne peux...

— « Monſieur Henri ! » murmure une voix qu'il me semble avoir déjà entendue dans mes rêves...

Quelle eſt cette voix ?...

29 *juin.*

Après de grands efforts & une grande fatigue, je suis enfin parvenu à mettre un peu d'ordre dans mes idées. Je me rappelle maintenant...

Oui... Il y a dix ou quinze jours, un dimanche en tout cas, je traverſais la place de Milon, encombrée de femmes sortant de vêpres. Je m'arrêtai un inſtant & me rangeai contre la maiſon de l'adjoint, regardant sans voir au milieu de cette foule bariolée de cor-

nettes blanches & de fichus écarlates. Tout-à-coup un grand cri — le total de trois ou quatre cents respirations — retentit aigu, sibilant, désespéré. — « La mouche ! La mouche !... » criaient les femmes, affolées de peur, en se poussant & en s'écrasant pour s'enfuir plus vite.

La mouche ! J'en avais quelquefois entendu parler, le soir, à souper, par le père Communal. C'est une folie subite qui se déclare dans un troupeau de bêtes à cornes. Tout-à-l'heure elles paissaient gravement dans les prés, ne songeant pas le moins du monde à mal; voilà que toutes, comme piquées ensemble de la même tarentule maligne, bondissent & se précipitent torrentueusement, écrasant tout comme une avalanche, foudroyant tout comme un tonnerre. On imagine sans peine quelle terrible trouée cela doit faire dans les rangs épais d'une foule épeurée, trente ou quarante grands diables de bœufs arrivant ainsi ventre à terre, les cornes baissées comme autant de baïonnettes !... La *mouche !* la *mouche !*

Tout le monde fuyait épouvanté, — excepté moi, à qui l'épouvante est inconnue. Pourquoi et de quoi aurais-je eu peur ? Autrefois, peut-

être, quand j'aimais et que, me croyant aimé, je demandais aux Dieux de prolonger mon exiſtence au-delà des limites ordinaires — afin d'éterniſer ainſi mon bonheur ; mais maintenant que j'étais réſolu à bruſquer le dénouement de ma vie, déſormais sans intérêt, je ne pouvais pas redouter ce dénouement, d'où qu'il me vînt. Donc, moitié par compaſſion pour un groupe de femmes qui, n'ayant pu fuir à temps, allaient être abominablement écraſées, & moitié par dédain du péril mortel auquel je m'expoſais, je m'avançai tranquillement, froidement, à la rencontre de cette trombe vivante d'où sortaient par moments des mugiſſements formidables...

Ce qui se paſſa alors, je l'ignore. J'ai le souvenir vague d'une senſation aigüe et humide tout à la fois, quelque choſe comme un coup de biſtouri & un coup d'éponge simultanés. Cette senſation, quoique douloureuſe, avait cependant un certain charme, j'ajouterai même une certaine volupté,— celle de l'anéantiſſement inconſcient. Finir ainſi, c'était fort agréable...

Quand je revins de mon évanouiſſement — qui se prolongea, paraît-il, au point d'alarmer

la famille Communal — j'étais couché dans mon lit. Quinze jours d'immobilité et d'horizontalité, c'eſt trop — ou ce n'eſt pas aſſez : sommeil pour sommeil, je préfère celui dont on ne se réveille pas ; lit pour lit, j'aime mieux celui d'où l'on ne se lève plus...

30 *juin.*

Tout-à-l'heure, Jean Communal eſt entré dans ma chambre. — « Puiſque vous vous obſtinez à ne plus recevoir le médecin, m'a-t-il dit, c'eſt que peut-être vous vous sentez mieux... Vous écrivez, vous pouvez parler, ou tout au moins entendre... Donc je ne veux pas remettre à plus tard ce que je peux vous dégoiſer dès aujourd'hui... Vous avez sauvé ma chère Roſette & la vieille Marie-Jeanne : c'eſt entre nous à la vie à la mort, mon garçon !... »

Le père Communal allait continuer, je le devinais à l'émotion de sa voix ; je l'interrompis bruſquement : — « Je veux être seul, Monsieur Communal... »

Il s'eſt retiré, me voilà seul.

Je l'ai interrompu brufquement, j'ai voulu être seul — parce que moi auffi je sentais l'émotion me gagner, & que j'étais heureux d'être ainfi remercié par cet honnête homme. Ne m'intéreffant plus à elle, je ne veux plus être rattaché à la vie par aucun des sentiments humains ordinaires; j'ai à cet effet caffé toutes les amarres, je vais à la dérive, réfolu à sombrer... L'émotion, le plaifir d'être remercié, — faibleffe! sottise! lâcheté! Le dévouement parfait, c'eft-à-dire défintéreffé, c'eft l'or trouvé sans sa gangue naturelle, & tous nos sentiments sentent la pouffière — d'où nous sommes sortis. J'ai fait de ma poitrine un bouclier à la vieille Marie-Jeanne & à la jeune Rofette, probablement parce que, malgré la rêverie à laquelle j'étais en proie au moment du sauve-qui-peut, je les avais reconnues, l'une à son pauvre vieux visage tanné par les fatigues & par les années, l'autre à sa douce figure de vierge, alors pâle comme un lys. Me serais-je précipité au-devant d'autres avec le même empreffement qu'au-devant d'elles? Je le crois...

Le courage pur, le dévouement parfait, c'eft le merle blanc des sentiments humains. Qui l'a rencontré, ce sentiment? Vous êtes

profcrit, votre tête eft mife à prix, vous vous cachez, parce que vous tenez à votre tête. Un de vos amis d'enfance sait où vous êtes. La police sait qu'il sait cela, & elle vient lui dire : « Si vous nous le livrez, vous serez récompenfé. Si vous ne nous le livrez pas, nous vous retirons l'emploi que vous avez : vous êtes ruiné. Choififfez !... » L'ami a une minute d'héfitation. Il songe à sa femme, à ses enfants réduits à la mifère, à sa carrière brifée, à son avenir perdu, à mille chofes terribles. Mais comme il songe auffi à l'exécration univerfelle qui couvre le nom de Judas comme un crachat ; comme au fond il eft loyal homme & fidèle ami, il préfère encore le pain noir de l'honnêteté au pain blanc de la lâcheté ; il refufe... C'est bien ! Sa conscience le remercie, il a fait une bonne action, il eft tout joyeux... Attendez ! Si l'on ajoutait : « C'eft bien, en effet ; mais, cette bonne action que tu viens de faire, cet acte d'héroïfme que tu viens d'accomplir, perfonne ne le saura, tu ne le diras à perfonne, — pas à même à la terre, comme le barbier du roi Midas, car les rofeaux le répéteraient... » Oh ! alors, cet honnête homme répondrait : « A quoi bon faire une bonne action si perfonne ne sait que je l'ai faite, sur-

tout celui pour qui je l'ai faite !... » Garder le secret sur un acte de courage ou de dévouement eft plus difficile que l'acte lui-même.

Tu en aurais donc voulu au père Communal s'il ne t'avait pas remercié ? Miférable !...

28 *juillet.*

Bon gré, malgré, j'ai dû garder le lit & la chambre jusqu'aujourd'hui. Ils n'y allaient pas de corne morte, meffieurs les bœufs, dans leur panique à fond de train ! J'ai eu le bras traverfé, la poitrine labourée, le vifage lui-même... Ah ! ici j'avoue que cela m'a contrarié. Je tiens à defcendre au cercueil avec le vifage intact, — afin d'être reconnu, dans le pays des ombres, par ceux qui m'y ont précédé. Coquetterie funèbre, auffi respectable qu'une autre... Mais les ravages ne sont pas trop grands : il ne me refte qu'une cicatrice sur la joue gauche, au-deffous de l'œil, & le père Communal prétend que cela me va auffi bien qu'un coup de sabre à un soldat. Soit !...

J'ai donc eu une rechûte. De nouveau j'ai été, à mon infu, en danger de mort, &, à

mon insu, on a appelé de nouveau le médecin qui m'avait soigné une première fois.

Un homme habile & intelligent, ce médecin. Il est jeune, il parle doucement aux malades & les guérit par ses bonnes paroles autant que par ses bons soins. C'est être doublement savant. Il demeure à Chevreuse : je vais faire seller le meilleur cheval de la ferme, &, sous prétexte de promenade, j'irai remercier & payer le docteur Serres. Il n'est pas juste que tous ces frais-là soient à la charge de la famille Communal.

D'ailleurs, depuis six semaines, près de deux mois, que je suis sur le dos, j'ai fait des économies — & cela m'offusque. Avec ce qui me reste en caisse je pourrais aller encore un an. Un an ! Pas de ça, pas de ça, Lisette !...

2 *août.*

J'ai repris mes habitudes. Je vais, je viens dans la ferme & dans le pays sans qu'on fasse plus attention à moi qu'à Moustache, le bon barbet noir. Ça & là, sur mon chemin, j'ai recueilli quelques saluts, une ou deux

poignées de main, voilà tout — & c'eſt aſſez pour ma conſommation.

Le père Jean Communal me boude depuis qu'il a appris — en allant régler avec le docteur Serres — que je l'avais devancé dans l'accompliſſement de ce petit devoir. Dam ! mon bonhomme, eſt-ce vous ou moi que le médecin eſt venu soigner à Milon-la-Chapelle ?

Je crois que Roſette me boude auſſi. Mais la chère enfant s'y prend si gentiment que je suis ravi d'être boudé. Si je pouvais la faire souffrir un peu, elle qui ne m'a rien fait, j'en serais heureux ! cela me vengerait des douleurs qui me viennent d'une autre...

Je ne suis pas un saint, moi : quand on m'a bleſſé à mort, je trouve tout naturel de bleſſer auſſi, légèrement, à droite & à gauche. Baſt ! que sont mes coups d'aiguille auprès de ce coup de poignard qui m'a fendu le cœur en deux ?...

10 *août.*

Les *fêtayeux* reviennent des champs.

Les fêtayeux, ici, sont les moiſſonneurs, parce qu'ils sont en *fête* de ce que la moiſſon

eſt finie & de ce que la récolte a été bonne. Les voitures, dont les roues peſamment chargées crient en tournant sur leurs eſſieux, sont ornées de bouquets éclatants, & leurs conducteurs, fleuris auſſi, danſent au-devant d'elles. Léopold Robert n'avait pas beſoin d'aller en Italie pour faire le tableau qui l'a rendu célèbre : il n'avait qu'à reſter en France — où il ne se serait probablement pas tué.

Il eût eu tort.

Que de pains de quatre livres traînent là, sans s'en douter, ces grands bœufs accouplés sous le joug, qui ruminent leur dernière bouchée de foin — comme moi ma dernière poignée de souvenirs !

Il eſt trois choſes dont on ne peut jamais se dégoûter : le pain, le vin, & le printemps. Chaque année, quand on voit fleurir les aubépines, on croit que c'eſt pour la première fois qu'elles fleuriſſent. Chaque soir, après une rude journée de labeur, quand on rompt le pain & qu'on boit le vin réparateurs, on s'imagine qu'on y goûte pour la première fois. Et le vin, le pain & le printemps vous semblent bien bons ! Je comprends que les Anciens

— plus pieux que nous — les aient adorés. Sous prétexte que nous valons mieux que les Païens, nous nous abſtenons de toute reconnaiſſance.

Bientôt, avec le goût du vin & du printemps, je perdrai le goût du pain...

29 *septembre.*

Roſette, la fille de Jean Communal, en m'apportant ce matin dans ma chambre un bouquet de colchiques cueillies par elle à mon intention, s'eſt écriée : « Tiens ! Vous avez un cheveu blanc ! Deux... trois ! Oh ! un nid de cheveux blancs, là, sur la tempe gauche !.., Eſt-ce drôle... à votre âge !... — A mon âge ? Quel âge croyez-vous donc que j'ai, Roſette ? lui ai-je demandé en souriant malgré moi. — Mais... vous avez bien... attendez que je compte... Vous avez bien dans les alentours de trente ans... Je vous demande pardon, M. Henri, de vous avoir offenſé !... ajouta Roſette en rougiſſant jusqu'aux oreilles. — Vous ne m'avez pas offenſé, mon enfant, au contraire !... On n'offenſe pas les gens en les rajeuniſſant comme vous venez de le faire pour

moi en me donnant dix ans de moins que ne m'en donne mon acte de naiſſance...— Quoi! vous auriez?... — Quarante ans, oui, mon enfant...»

Roſette eſt devenue plus rouge, puis elle a pâli, puis, pour échapper à son trouble, elle s'eſt miſe à ranger ça & là dans ma chambre, sans faire plus de bruit qu'un oiſeau. Si je ne l'avais pas vue marcher, j'aurais cru volontiers qu'elle volait.

Une aimable enfant, Roſette! Elle eſt fraîche, elle eſt jolie, elle eſt appétiſſante — pour les gens qui ont encore de l'appétit; en outre, elle eſt bonne, elle a l'air de n'avoir pas encore *fauté:* cela fera une excellente femme de ménage.

Je songeais à cela en la regardant aller & venir de la commode à la cheminée, de la porte à la fenêtre. — « Vous avez été en vendange hier? lui ai-je demandé. — Oui, Monſieur Henri. — On a danſé le soir, en revenant? — Oui, M. Henri. — Je vous ai vue avec Majorel... — Pierre Majorel? — Oui, Pierre Majorel. C'eſt un rude gars & qui fera un excellent mari. — Majorel? Lui?... C'eſt un bon gros garçon, je ne dis pas non, &, à cauſe de cela, je danſe volontiers avec lui à nos

aſſemblées, de préférence à tout autre ; mais pour mari, c'eſt une autre affaire, & jamais il ne sera le mien !... — Pourquoi donc cela, Mademoiſelle Roſette ! Serait-il trop pauvre ?.. — Nenni point ! Majorel a du bien au soleil, & son oncle le marguillier en a auſſi, qu'il lui laiſſera à sa mort. — Si ce n'eſt pas parce que Majorel eſt trop pauvre que vous répugnez à l'épouſer, pourquoi donc eſt-ce, mon enfant ?...— Parce qu'il eſt trop vieux !... »

Cet aveu involontaire échappé, Roſette a pouſſé un petit cri, m'a regardé avec des yeux suppliants auxquels je n'ai d'abord rien compris, puis elle s'eſt sauvée plus rougiſſante que jamais.

A déjeûner, j'ai profité d'un inſtant où Roſette n'était pas là pour demander à son père l'âge de Pierre Majorel. — « Il a trente-trois ans, donc ! m'a répondu Jean Communal. — Trente-trois ans ? Ne vous trompez-vous pas ? — Faites excuse, Monſieur Henri... je me trompe en effet d'une moitié d'année... Majorel a présentement trente-trois ans, cinq mois & une semaine... juſte l'âge qu'aurait aujourd'hui mon pauvre François, si les Arabes d'Abd-el-Kader ne l'avaient pas mauvaiſement

maſſacré, avec d'autres camarades... Ils étaient nés le même jour, ces deux enfants-là... Rosette, elle, eſt — sauf votre reſpect — la *pouillarde* de la couvée... autrement dit la dernière venue... Elle aura ses dix-huit ans aux neiges de la Touſſaint... A votre santé, Monſieur Henri !... » a ajouté le père Communal en avançant son verre pour trinquer avec moi.

Ainſi Majorel, qui a trente-trois ans, eſt *trop vieux !* Et que suis-je donc, moi, avec mes quarante ans sonnés ? Un centenaire ?... Trop vieux ! Madeleine penſait sans doute là-deſſus comme Roſette : c'eſt pour cela qu'elle a épouſé son... Mais non ! son mari eſt bien plus *vieux* que moi ! son mari a quarante-deux ans !...

Ah ! le cœur des femmes, quel abîme !

L'aveu naïf de Roſette me donne à rêver. Elle trouve Majorel plus vieux qu'il n'eſt réellement, mais elle me trouve plus jeune que je ne le suis. Je n'ai pas l'air d'avoir mes quarante ans : mon viſage proteſte encore contre la sénilité de mon eſprit. C'eſt un masque auquel on se laiſſe prendre à mon inſu ; mais ce maſque tombera un de ces matins.

Un de ces matins, en me regardant dans la glace, je me verrai les cheveux rares, le front ridé, les joues jaunies, les yeux rougis, les lèvres pâlies : j'aurai reçu le *coup du lapin,*— comme dit le peuple en son énergique & pittoresque langage.

On ne dira pas de moi : *ce vieillard. Ce vieillard!* même en ajoutant l'épithète de *respectable,* cela n'en est pas moins affligeant à penser...

Je veux disparaître avant cette métamorphose de papillon en chenille ! Je veux m'en aller tout d'une pièce avant de m'en aller en morceaux ... J'aime mieux n'être plus tout d'un coup que d'avoir à me rappeler que j'ai été. Ce sont les souvenirs qui font les regrets. J'aime mieux abdiquer dignement que d'être détroné ignominieusement. Le rôle de Charles-Quint me convient mieux que celui de Charles-Dix...

30 *octobre.*

Depuis quelques jours il n'y a plus de fleurs dans le jardin du père Communal. Seuls les dalhias, les chrysanthèmes & quelques pieds

de bourrache, perſiſtent encore. Pourquoi tant tenir à reſter quand il faut s'en aller ? Pourquoi tant perſiſter à verdir, quand il eſt heure de se faner ? Je ne ferai pas tant de façons, moi...

A propos, pourquoi Alphonſe Karr cherchait-il noiſe, jadis, à George Sand, sur ses *chryſanthêmes bleus ?* Le fameux romancier profeſſeur de grec — il en a mis partout — s'inſurgeait contre l'ignorant écrivain de génie qui, tout au rebours de la femme de Magu, tiſſerand à Lizy-sur-Ourcq,

.....Distinguait bien les vers d'avec la prose,
Mais ne distinguait pas un œillet d'une rose,

& ne savait pas que *chryſanthême* signifiant *fleur d'or* — ou *fleur jaune,* au choix — ne pouvait être une fleur bleue, ou rouge, ou verte.

J'en suis bien fâché pour le grec & pour Alphonſe Karr, mais Madame Sand a eu raiſon de découvrir des *chryſanthêmes bleus* — puiſqu'en voilà de violets dans le jardin du père Communal.

Un peu pédant, M. Karr ! N'a-t-il pas prétendu auſſi un jour que les poëtes étaient des

farceurs & des ignorants pour avoir fait danſer sur la fougère, pendant tant de siècles, tant de bergers & de bergères,— affirmant, comme à propos des chryſanthêmes, qu'on ne pouvait danser ni *deſſus* ni *deſſous,* parce que trop grande & trop petite? M. Karr n'eſt donc jamais sorti de son jardin? Il n'a donc jamais vu les fougères des environs de Paris, ni celles des environs d'Alençon, — les unes hautes de quelques pouces, les autres élevées de quelques mètres?... On peut danſer sur la fougère — puiſque cet été j'ai dormi deſſus, dans mes excurſions autour du déſert de Port-Royal.

Mais je pardonne ces accès de pédantisme à l'auteur de *Sous les Tilleuls,* — le premier roman que j'aie lu quand j'ai su lire, & le premier qui m'ait fait verſer des larmes.

Je ne savais pas alors que je pleurais sur moi en pleurant sur Stéphen, & que j'aurais, moi auſſi, une Madeleine coupable — & non repentante — à haïr & à mépriſer! Etrange jeu du sort! Ce nom eſt aux deux extrémités de ma vie, à son début & à son iſſue. Le rêve de ma vingtième année sera devenu la réalité de mes quarante ans. Seulement, au lieu de tuer Madeleine, c'eſt moi que je tuerai.

Madeleine l'échappe belle!...

2 *novembre.*

Tantôt, en revenant du déſert de Port-Royal—splendide de mélancolie à cette heure de l'année, où la Nature revêt sa fourrure rouſſe, — je m'arrêtai un inſtant, pour me repoſer, dans le cabaret de Dodiche, qui se trouve à mi-chemin de Milon-la-Chapelle, à une portée de fuſil de Saint-Lambert.

Un cabaret mal famé, le cabaret de Dodiche ! On y a tué un homme l'année dernière, & l'on a toujours soupçonné Dodiche d'avoir trempé le bout de ses doigts dans le sang répandu ce jour-là sur les pavés de sa maiſon. On l'a même arrêté ; mais, faute de preuves — car les préſomptions, les meilleures preuves pourtant ! ne suffiſent pas, — on a dû le relâcher. Les honnêtes gens du pays se signent en paſſant par là ; mais les chenapans, les *mauvaiſes pratiques,* y abondent. Quand on entend du bruit dans le cabaret de Dodiche, on peut-être aſſuré que ceux qui le font sont de la *clique*...

J'étais fatigué, malgré l'aide de mon bâton de cornouiller ; j'avais même soif, malgré

l'humidité de l'atmofphère : j'entrai chez Dodiche, & je m'affis à la première table venue, près de la porte.

Au fond de la salle un groupe de buveurs — d'ivrognes plutôt — chantait avec accompagnement de pots. Ils étaient si occupés à boire & à chanter que j'avais pu entrer inaperçu d'eux — & de Dodiche, qui braillait avec eux.

Une voix dominait les autres, avinée auffi, mais moins *canaille* que celles de ses compagnons. Cette voix chantait :

Tant qu'aux bords des fontaines
Ou dans les frais ruisseaux,
Les moutons baign'nt leur laine
Et dansent au préau :
    Eho !
Les agneaux vont aux plaines,
    Eho !
Et les loups sont aux bois.

Mais queuq'fois par vingtaines
Y s'éloign'nt des troupeaux
Pour aller sous les chênes
Aux herbages nouveaux ;
    Eho ! ....

Et les ombres lointaines
Leur-z'-y cach'nt leurs bourreaux :
Malgré leurs plaintes vaines
Les loups croqu'nt les agneaux ;
Eho ! ....

T'es mon agneau, ma reine.
Les grand's vill's, c'est les bois ;
Par ainsi, Madeleine,
T'en vas pas loin de moi.
Eho !
Les agneaux vont aux plaines,
Eho !
Et les loups sont aux bois.

Je n'étais pas entré dans le cabaret de Dodiche pour entendre brailler des ivrognes, mais pour me repofer & me délaffer : je frappai du bout de ma canne sur la table afin de faire savoir que j'étais là. A ce bruit, trois ou quatre têtes se retournèrent, & pendant que continuait le refrain :

Eho !
Les agneaux vont aux plaines,
Eho !
Et les loups sont aux bois.

une exclamation d'étonnement se faifait entendre : — « Eh ! Majorel ! Le *Parifien !* »

Le *Parisien*, ce ne pouvait être que moi, & c'était moi qu'on désignait ainsi en effet.

Les chants cessèrent, un grand silence leur succéda, — si grand, que j'entendis les battements du cœur de Majorel lorsqu'il fut debout devant moi, pâle & menaçant. — « Tu as été bien imprudent, parisien, de venir ici !... murmura-t-il ; tu t'es jeté dans la gueule du loup !... »

— « Je ne vous comprends pas, monsieur Majorel, lui dis-je froidement, en me levant cependant tout d'un trait & en assujettissant mon bâton dans ma main droite. — Tu vois bien que si, que tu me comprends, monsieur l'enjoleur de filles, puisque tu t'assures de ton rotin !... Eh ben ! j'aime mieux ça... Nous allons joûter, muscadin !...Attends que j'assure ma trique... & je suis à toi... Une, deux, trois... ça y est ! Défends ta peau, parisien, si tu y tiens !... »

Quoique je ne comprisse absolument rien à ce discours de Pierre Majorel, que j'avais toujours trouvé doux & poli avec moi, dès les premiers mots de ce fou je m'étais mis en garde — & de façon à lui prouver, si par hasard il l'avait apprise, que je connaissais aussi l'es-

crime roturière. L'épée eſt une défenſe de gentilhomme — & les gentilshommes sont rares ; tandisque les drôles & les goujats pullulant comme l'ivraie, on ne peut les faucher qu'à coups de bâton. C'eſt pour cela que j'ai pris de bonne heure des leçons de Lecour, — le Griſier de la savate & de la canne ; je suis même un de ses bons élèves. Majorel n'avait pas encore eu le temps d'achever sa phraſe injurieuſe, qu'il était déſarmé... — « Ah! » s'écria-t-il d'une voix rauque en ramaſſant son bâton & en le levant de nouveau sur ma tête.

Ses amis, & Dodiche lui-même, au lieu de s'interpoſer dans cette rixe abſurde, faisaient cercle autour de nous, — un cercle prudent, à l'abri des éclabouſſures ; au lieu de jeter de l'eau sur la rage folle de Majorel, dont je cherchais en vain la cauſe, ils y jetaient à flots l'huile des encouragements : — « Hardi, Pierre! hardi ! Caſſe lui les reins, au pariſien!... Kiss ! kiss !... hardi ! mon Pierre !...» disaient ces ivrognes, ces brutes.

Je ne sais pourquoi, moi d'ordinaire si indifférent en pareil cas, j'eus le treſſaillement involontaire d'un homme courageux qui se sent en face d'un danger sérieux & qui

veut s'y souſtraire : je songeai à *défendre ma peau*, comme me l'avait ironiquement recommandé mon adverſaire, &, tout en maintenant celui-ci à diſtance reſpectueuſe en faiſant un vigoureux moulinet avec mon cornouiller, je me rapprochai tout doucement de la porte du cabaret, que j'ouvris. Une fois sur la route, la voltige du bâton m'était permiſe, je ne craignais plus rien.

Un hurrah de mépris & de colère accueillit ma savante retraite. — « Il eſt lâche, le pariſien ! » cria Majorel en se précipitant à ma pourſuite.

Il n'y avait pas à faire entendre raiſon à ce forcené ; la seule converſation poſſible entre nous était celle que nous avions commencée dans le cabaret & que Majorel voulut continuer dehors.

Un homme qui vous appelle lâche quand vous vous sentez brave vous fait sourire. Je ne répondis pas autrement à l'outrage de mon adverſaire, dont la rage redoubla d'autant. Je battais en retraite sur la route, mais en faiſant face au danger, me contentant de parer les coups que me portait Majorel sans songer à les lui rendre, comprenant qu'un seul, aſſéné

par moi, — *coup de tête* ou *coup debout,* — pourrait lui fracaſſer le crâne ou lui briſer la poitrine. Je ménageais ce fou furieux, préciſément parce que je le croyais fou. Mais tous ces ménagements l'irritaient davantage, ainſi que ses compagnons, & comme il fallait en finir, l'un de ces derniers — Dodiche, je crois — ramaſſant un caillou sur la route, me le lança & m'atteignit en pleine figure, sous l'œil, à l'endroit même où, cet été, j'ai déjà reçu un coup de corne. La douleur fut si vive que j'en laissai cheoir mon bois de cornouille pour porter la main qui le tenait à ma joue, où le sang coulait.

Les chenapans qui me pourſuivaient pouſſèrent alors un nouveau hurrah, — mais cette fois un hurrah de joie sauvage pareil à celui que pouſſent les Peaux-Rouges en découvrant la retraite d'Alice & de Cora, dansle *Dernier des Mohicans.* C'en était fait de moi, & bien certainement, à cette heure, au lieu d'être en train d'écrire sur la table de ma chambre le récit de cette agreſſion à laquelle je ne comprends abſolument rien, je serais giſant, écraſé dans une ornière de la route, si la Providence n'était venue à mon secours sous la forme & avec les crocs d'acier de mon ami Mouſtache.

— « Mords-les, mords-les tous, Mouftache ! tous ! les lâches ! tous ! mords-les, mon brave Mouftache ! » criait une voie jeune & fraîche qu'éraillait l'indignation.

C'était la voix de Rofette. Je me tournai du côté d'où elle venait, mais sans pouvoir la voir : j'avais un voile rouge sur les yeux. — « Lâches ! lâches ! lâches ! » criait toujours la chère petite voix, de plus en plus éraillée par une belle indignation d'honnête fille. Ah ! Majorel ! vous me l'aviez bien dit, que vous me le tueriez !... Mais prenez garde ! prenez garde, Majorel !... Si je dis un seul mot de tout ceci à mon père, il vous tue comme un chien enragé que vous êtes... »

J'effayais d'entendre la réponfe que pouvait faire à ces juftes reproches celui à qui on les adreffait, mais sans y parvenir. Mes ennemis s'éloignaient sans doute, ou ils se taifaient, honteux de leur mauvaife action. Comme je me baiffais, cherchant de la main le ruiffeau que je savais être au bord de la route, afin d'y puifer l'eau néceffaire à ma bleffure, je sentis quelque chofe de chaud qui se promenait sur mon vifage : c'était la langue de Mouftache. Le vaillant animal, son devoir fait, mes enne-

mis en fuite, venait me préfenter ses compliments & m'affurer que je n'avais plus rien à craindre.

Bientôt, je pus ouvrir les yeux, grâce à la langue du barbet & à l'eau du ruiffeau. Je regardai sur la route : il n'y avait plus perfonne que Rofette qui venait en toute hâte vers moi.
— « Ah ! M. Henri ! les méchantes gens !...
— Les sottes gens, répondis-je ; car enfin, quand on veut me battre, on devrait bien me dire pourquoi !... Cela me confolerait peut-être d'être battu... Connaiffez-vous la caufe de cette agreffion auffi brutale que ridicule, vous, Mademoifelle Rofette ?... »

Rofette, dont l'indignation avait jusques-là empourpré exagérément la jolie petite frimouffe, devint d'une pâleur de cierge à ma queftion, &, au lieu d'y répondre, elle s'approcha de moi avec un empreffement affectueux, & confidéra avec attention la plaie que je devais au caillou de M. Dodiche. — « Cela ne sera rien ! lui dis-je en souriant de son petit air effaré. — J'en remercie Dieu !... murmura-t-elle en levant ses beaux yeux au ciel. — Il faut en remercier auffi Mouftache... » ajoutai-je.

A quelque diſtance de là, au milieu de la route, une voiture était arrêtée dont je reconnus auſſitôt le cheval, la vieille jument poulinière du père Communal. — « Vous alliez à Saint-Lambert? demandai-je à Roſette.—Oui, mais il sera temps d'y aller demain, répondit-elle vivement. Il faut que vous rentriez au plus vite chez nous... chez vous, M. Henri... pour vous soigner... Et avec Cocotte nous serons arrivés dans cinq minutes... Je vous en prie M. Henri, montez! » ajouta-t-elle en voyant que j'héſitais.

Je montai, je m'inſtallai auprès de Roſette — redevenue rouge — sur le devant de la voiture; elle fouetta Cocotte, &, Mouſtache bondiſſant joyeuſement au-devant, nous partîmes. Un quart d'heure après nous étions à la ferme.

Et me voilà, ne me reſſentant presque plus du coup de caillou du cabaretier Dodiche & cherchant à deviner pour quelles raiſons Pierre Majorel, qui était preſque mon ami il y a quatre mois, eſt devenu si inopinément mon ennemi acharné. Je m'y perds!

Au fait, qu'eſt-ce que cela me fait à préſent?...

5 *novembre.*

C'eſt décidé, tout ce qu'il y a de plus décidé : mes mille francs sont dépenſés jusqu'au dernier sou, — ma vie eſt dépenſée jusqu'à son dernier jour. Plus d'argent, plus d'homme !

Je me tuerai demain.

Jamais je n'ai été plus calme. Ceux qui tiennent à la vie ont les affres suprêmes de l'agonie, ils luttent déſeſpérément, lâchement. Moi qui n'ai pas la moindre attache, pas la moindre racine ici-bas, je m'en irai sans secouſſe. Rien ne tenant à moi, je ne tiens à rien — ni à perſonne.

Je me tuerai demain.

Dame Diex pere, m'ame et mon cors vos rent, — comme le dit le preux Roland mourant à Roncevaux.

Seigneur Dieu-le-Père, je vous rends mon âme & mon corps — dont je n'ai plus que faire, puiſque

Je me tuerai demain.

. . . .
. . . .

Henri, vous ne vous tuerez pas, je veux que vous viviez, car je vous aime.

Votre résolution eſt impie : vous offenſez Dieu doublement, car en vous tuant vous me tuez auſſi. Si vous mourez, je mourrai, je vous le jure ! Vivez donc si vous voulez que je vive.

Puiſque vous avez vidé votre cœur (vous voyez que j'ai lu votre douloureuſe confeſſion d'un bout à l'autre), puiſque vous avez vidé votre cœur, rien n'y reſte plus de ce que le paſſé y avait dépoſé d'amertumes et de déceptions. Puiſque votre âme eſt veuve (c'eſt encore un de vos mots), elle peut se fiancer de nouveau : je vous offre la mienne, pure de toute penſée étrangère à vous. Je me donne à vous sans héſiter comme à l'homme le plus loyal et le meilleur qui soit au monde. Vous ne serez jamais vieux pour moi, qui vous verrai toute la vie avec les yeux de mon amour et de ma reconnaiſſance. Ne savez-vous pas que vous avez à la joue une cicatrice qui pour moi eſt le plus beau des grains de beauté ? Chère cicatrice !... Oh ! le te rible coup de corne que vous avez reçu là, mon ami, en nous protégeant, Marie-Jeanne et moi...

N'alléguez pas que vous êtes ruiné et que je suis trop riche : ce serait une vilaine raifon, une hypocrifie indigne de vous. En m'époufant vous me donnerez plus que je ne vous apporterai en dot, puifque je ne vous apporterai que la fortune et que vous me donnerez le bonheur.

Plus qu'un mot, Henri : mon père confent.

Oferas-tu mourir maintenant ?...

ROSETTE.

6 *novembre*.

Je n'ai jamais autant refléchi que cette nuit, tout entière paffée à pefer avec impartialité les raifons que je pouvais avoir de refufer la propofition de Rofette & celles que je pouvais avoir de l'accepter. J'ai mis tout sur le tapis, ma confcience & mon cœur, afin de jouer franc jeu à mes propres yeux & de m'empêcher de tricher. Nous avons tant de subtilités dans l'efprit, quand nous voulons !

Eh bien ! de cette méditation douloureufe — qui le croirait ? — eft sortie ce matin une réfolution diamétralement oppofée à celle que

j'avais priſe en venant ici. Le père Jean Communal eſt trop honnête homme pour croire un seul inſtant qu'en conſentant à devenir son gendre j'obéis à une arrière penſée de lucre, à un calcul malhonnête : il eſt convaincu que j'accepte sa fille comme il me la donne. C'eſt bien! Topez-là, père Communal : Roſette aura en moi un loyal mari, comme j'aurai en elle une loyale petite femme. Le bonheur viendra quand il voudra : le logement eſt prêt pour le recevoir.

8 *janvier.*

Roſette lit pardeſſus mon épaule ce que je suis en train d'écrire sur ce mémorial qui commence si mal pour finir si bien.

— « Henri, comme tu es bon ! » murmure Roſette.

Mouſtache eſt là qui nous lèche les mains à tour de rôle, à ma femme & à moi.

— « Tu es le meilleur des amis, Mouſtache! — Eh bien! et moi! pour qui me comptes-tu ? s'écrie avec enjouement Aurélien qui vient d'entrer à pas de loup, comptant bien

nous surprendre en train de nous embraſſer, Roſette & moi. — C'eſt vrai mon cher Aurélien, jè t'oubliais, pardonne-moi. Je suis un ingrat, car c'eſt à toi que je dois mon bonheur d'aujourd'hui... Sans tes mille francs... — Chut! ne parlons plus du paſſé... &, pour le mieux enterrer, il faut envoyer un billet de faire part à la famille Michelin... N'eſt-ce pas père Communal?... — On doit le reſpect aux morts, mon garçon, souvenez-vous de ça... — Le reſpect, c'eſt-à-dire l'oubli? Bon! Ça me va. — Je venais vous prévenir, mes enfants, que le déjeuner vous attend & que la vieille Marie-Jeanne crie & tempête... — Allons embraſſer l'une & manger l'autre, papa Communal!... »

—

Ceci eſt la dernière page de mon journal intime — qui n'a plus d'objet maintenant.

Les peuples heureux n'ont pas d'hiſtoire, a-t-on dit.

Les hommes heureux non plus.

———

FEU ANDRÉ-ANDRÉ

I

Un matin, comme il se diſpoſait à aller au Louvre, on remit à Louis de Méru — le meilleur peintre de genre que nous ayons, peut-être — une large lettre toute maculée de timbres, de cachets bleus, rouges & noirs, qui diſaient très-haut à l'œil les longs voyages qu'elle avait dû faire avant d'arriver à deſtination.

Louis héſita pendant quelques inſtants à accepter ce pli bariolé, qui reſſemblait plus à un fragment d'obéliſque qu'à une miſſive honnête. Pendant quelques inſtants il eut la penſée — bien naturelle & qui fût venue certainement

à l'esprit de tout le monde — que ces timbres hiéroglyphiques cachaient une de ces mystifications de mauvais goût comme certains oisifs un peu envieux en font parfois subir aux gens connus dont la réputation les offusque ou les gêne. Les frais de port étaient exorbitants, — ce qui méritait considération pour un artiste qui avait plus de talent que de fortune. Puis, la suscription était étrange ; elle était écrite en une infinité de langues — les unes mortes & les autres vivantes — & portait une foule de renseignements minutieux qui témoignaient de l'extrême désir de l'expéditeur de faire parvenir la lettre à son destinataire.

Cependant, la curiosité fortement éveillée de l'artiste, certains souvenirs que la forme de l'écriture évoquait en lui, toutes sortes de choses enfin le déterminèrent à accepter cet envoi, — mystification ou autre chose. Il rompit les cachets, fit sauter l'enveloppe & trouva une douzaine de feuilles d'un papier jauni, couvertes dans tous les sens d'une écriture menue & rapide qu'il reconnut alors aussitôt. Il courut à la signature : il ne s'était pas trompé, la lettre était signée *Feu André-André*.

Louis remonta précipitamment dans son

atelier, en referma au verrou la porte sur lui, se jeta tout ému sur un divan & commença en tremblant la lecture de cette étrange épître.

Celui qui l'avait écrite avait été autrefois le camarade, l'ami, l'Euryale de Louis de Méru. Enfemble ils avaient paffé les meilleures années de leur jeuneffe, les plus joyeufes heures de leur pauvreté, — ce temps d'épreuves dont Sophie Arnould a eu raifon de dire que c'eft le bon temps, puisqu'on a en soi les refforts néceffaires pour regimber contre les brutalités de la vie & la philosophie suffisante pour se moquer d'elles. Louis étudiait alors la peinture dans l'atelier de Delacroix & donnait déjà les efpérances qu'il réalife aujourd'hui. Quant à André-André, c'était alors un fantafque mais loyal & chevalerefque garçon, déclaffé comme tant d'autres, bon à tout & propre à rien comme tant d'autres auffi, qui au sortir du collège — plufieurs fois lauréat, sans famille & sans fortune — s'était vu forcé de battre monnaie avec son efprit & de mettre son savoir à toutes les sauces ; c'eft-à-dire qu'il avait fait de la *copie* très-maigrement payée pour des Recueils scientifiques, & des vaudevilles très-graffement rétribués pour les théâtres du boulevard.

Mais quand on se sent le cœur mangé par une noble & grande ambition, ce n'eſt pas ainſi qu'on doit aboutir. Il faut un autre but à ces belles intelligences que la Pauvreté jette chaque jour par centaines sur le macadam pariſien. La vie plate, mesquine, sordide, abrutiſſante, — la vie de beaucoup trop de gens ! — ne convenait guère à une intelligence d'un si haut titre, qui s'attardait volontiers du reſte dans le pays des Chimères, en haine du pays fangeux de la Réalité, où elle n'aventurait le bout de son pied & ne trempait le bout de son aîle que quand elle ne pouvait faire autrement.

Un jour André-André avait rapporté de ses voyages à travers les boutiques des brocanteurs un paſtel de l'époque des vrais pastels, — c'eſt-à-dire du temps de Latour, — & il l'avait accroché avec un religieux reſpect au-deſſus de son lit, dans son alcove à baldaquin du temps de Louis XIV. Puis, à force de regarder ce paſtel — merveilleux de conservation, il faut l'avouer, — il en était devenu éperduement amoureux. Chaque jour — quelque temps qu'il fît dehors & dans sa bourſe, pluie ou soleil, or ou cuivre — il lui apportait des bouquets magnifiques de chez Madame

Prévoſt, &, chaque soir, agenouillé & faiſant les yeux blancs, il lui adreſſait des élégies & des madrigaux auſſi parfumés que ses bouquets. Il allait plus loin encore, — quoique cela fût déjà bien joli : son amour pour cette belle enfant du temps de Louis XV, ducheſſe ou ravaudeuſe, habillée en Diane chaſſereſſe, avec de la poudre & des mouches, son amour était tel qu'il en était venu à la croire vivante & à l'embraſſer chaque matin & chaque soir avec une reſpectueuſe ivreſſe. Puis, à force de baiſer ce portrait — dont les lèvres roſes appelaient bien en effet les careſſes, — il en avait enlevé petit à petit les éblouiſſantes couleurs. Les mouches s'étaient envolées des foſſettes adorables où le caprice du peintre les avait poſées ; la poudre à la maréchale des beaux cheveux s'était évanouie ; les lèvres roſes avaient pâli, la gorge s'était odieuſement marbrée. Le paſtel superbe s'était changé en une ignoble image !...

Fou de chagrin de voir disparaître ainſi de son cadre d'or la Divinité qu'il avait entourée de tant de respects & d'amour, la maîtreſſe idéale qu'il s'était choiſie pour se repoſer de ses maîtreſſes beaucoup trop terreſtres, André avait, un soir, déſerté le logis habité en com-

mun par les deux amis &, depuis ce moment-là, perſonne ne l'avait revu, nul n'avait pu dire où il était allé, sous quel ciel il s'était volontairement exilé, quelle nouvelle patrie il avait adoptée. Seulement, quelques mois après sa diſparition, qui n'avait préoccupé Landerneau que pendant une huitaine de jours, les journaux avaient fait mention d'un siniſtre arrivé en mer : le trois-mâts l'*Oléron,* capitaine Turnelle, s'était perdu corps & biens en vue des Açores, &, parmi les paſſagers engloutis, on citait un homme de lettres pariſien dont le signalement se rapportait à celui d'André-André.

Il y avait cinq ans de cela. Dans l'intervalle, Louis de Méru avait perdu son père, ce qui l'avait mis à la tête d'une petite fortune & lui avait permis de voyager, d'aller faire son tour du monde — qu'il aurait bien voulu faire avec son ami mort.

André-André n'était pas mort, puiſque cette lettre que venait de recevoir Louis de Méru était de son écriture. Mais pourquoi ce long silence? Pourquoi auſſi cette signature fantaſque : *Feu André-André?* La lettre seule pouvait lui apprendre quelque choſe, il la lut.

Voici ce que cette lettre contenait :

II

Vous m'avez tous cru mort, là-bas, à Paris, — & vous avez bien fait. Je suis mort, bien mort, on ne peut plus mort, & je n'ai pas la plus imperceptible velléité de reſſuſciter. Outre que le métier de revenant eſt aſſez peu lucratif & paſſablement déſagréable — pour celui qui revient & pour ceux ou celles vers qui il revient, — je me trouve très-bien au fond de la tombe que le haſard ma choiſie, & comme, de mon vivant j'avais l'habitude de reſter où je me trouvais bien, je reſterai ici, s'il vous plait. Tu m'approuveras quand tu m'auras lu &, j'eſpère même que tu m'imiteras.

Avant de continuer, laiſſe-moi te donner une chaude embraſſade, qui te semblera bien tiède venue de si loin, mais qu'en tout cas je te donne du meilleur de mon cœur, que tu connais & qui te connaît, ô le meilleur & le plus ami de mes amis !... Vivant, je t'aimais ; mort, je t'aime toujours. Tu étais, tu es le préféré, l'ami choiſi, la seconde moitié de mon

âme. Depuis que tu ne m'as plus tu dois être dépareillé, pauvre cher bien-aimé ! A toi seul je pouvais révéler ce qui va suivre. Tu garderas mon secret si tu n'en profites pas ; tu le garderas davantage encore si tu en profites.

Quand je me dis mort, cher vieux, ce n'eſt pas une façon de parler comme pourraient le croire des eſprits vulgaires, idiotiſés par la civiliſation. Beaucoup de gens, en effet, se refuſeraient obſtinément à admettre que les morts aient une adminiſtration des poſtes à leur service, ainſi que des plumes, du papier, de l'encre, etc. Ils se tromperaient puiſque je t'écris ces lignes avec de l'encre-Guyot, avec une plume-Cutbert, sur du papier-Marion... Je me suis relevé de mon tombeau, où je dormais comme un bienheureux — bien heureux! — & je me suis fait traîner jusqu'à la ville la plus prochaine, qui eſt une grande ville où l'on reçoit tous les produits d'Europe & de France, &, de là, je t'ai écrit cette longue lettre où il se peut que tu rencontres un certain nombre de fautes d'orthographe & d'incorrections grammaticales. Il n'eſt pas étonnant que depuis le temps que je ne parle plus, que je n'écris plus, que je ne lis plus, j'aie désappris les langues qui se parlent, s'écrivent

& se lisent sur la surface du globe. J'ai oublié tant de choses & tant de gens, qu'il n'est pas surprenant que j'aie oublié Lhomond ou tout autre Bescherelle. Passons. Je t'ai écrit cette longue lettre & je suis revenu vite me recoucher & me rendormir de mon doux sommeil de trépassé que troublera seule ton arrivée, si tu es encore vivant, si tu m'aimes toujours, si tu te décides à venir me rejoindre.

O mon ami! cher cœur, chère intelligence dont les nobles battements ont été comptés tant de fois par moi! Si tu savais, cher *Louis d'or*, — comme nous disions autrefois dans nos longues causeries fraternelles, — si tu savais comme c'est bon, voluptueux, & doux, le repos de la Mort, après les durs cahottemens, les noirs orages, les sinistres tempêtes de la Vie! Si tu savais! Se sentir dégagé pour toujours du maillot social, de cette vie courante si pleine de coutumes barbares, d'usages ridicules, de préjugés odieux, où l'innocent est quelquefois frappé à la place du coupable, où le fort peut s'asseoir impunément sur le faible, où le génie crève de faim tandis que la bêtise crève d'indigestion, où les riches prennent les pauvres pour leurs domestiques,

où les valets deviennent maîtres avant que les inventeurs soient devenus riches !...

N'avoir plus à redouter les jaloufies, les rivalités, les trahisons, les haines, les humiliations, les mifères, les maladies de l'efprit & les maladies du corps ! Ne plus blémir de froid, ne plus suer de chaud ! Ne plus attendre une maîtreffe adorée qui ne vient pas, — attendue qu'elle eft par un autre, qui lui-même en attend une autre ! N'avoir plus à atteler son intelligence — cette pure flamme, précieux don de la Divinité ! — à quelque befogne bête, à la satisfaction des befoins quotidiens du corps ! N'être plus l'efclave de perfonne, ni de rien, — ni d'un maître, ni d'une maîtreffe ; ni de la faim, ni de l'envie ; ni de la pièce de cent sous, ni de la pièce à faire ! N'être plus citoyen, électeur, éligible, garde national, pompier, époux, père, frère, fils, ou coufin ! N'avoir plus devant ses yeux ni créanciers ni rivaux, ni sycophantes ni sycophantins, ni aucune de toutes ces bêtes venimeufes, petites & groffes, sur lefquelles il faudrait pouvoir librement marcher, & auxquels — au contraire — les gendarmes vous défendent de toucher, à vous autres civilifés, sous peine de prifon — & même de pis !

N'appartenir plus à aucune patrie, à aucun pays, à aucun peuple, à aucune cafte, à aucune coterie, à aucune famille, à aucune tradition, à aucun préjugé de derme & d'épiderme, de couleur & de langage ! S'appartenir enfin, s'appartenir ! Etre soi ! Le beau rêve !...

Ce beau rêve, tous les hommes de cœur & d'intelligence le font, mais nul d'entr'eux ne peut le réalifer, parce que tous vivent garottés par les codes, les ufages, les préjugés de la Civilifation au milieu de laquelle le hafard de la naiffance les a jetés.

Ce rêve a été le tien & le mien, quand nous marchions côte-à-côte dans la vie; ton rêve, souviens-t-en, mélancolique artifte qui étais auffi un poëte à tes heures, & dont je me suis rappelé ces vers — que je te rappelle :

Pour que nous vivions tous en bonne intelligence
Il faut nous témoigner mutuelle indulgence.
Le séné vaut la casse, et le gueux vaut le roi...
Nous sommes un troupeau qu'un berger invisible
— Dans un but qu'il n'a pas daigné rendre tangible —
Conduit à l'abattoir de la Mort. C'est son droit !
Ne nous dévorons pas en chemin notre laine !
Ne nous séparons point par l'envie ou la haine,

Par la peur ou l'orgueil! Marchons en rangs épais,
Partageant sous le joug qui courbe nos épaules
Le soleil dans la plaine et le pain dans les geôles!
Vivons malheureux — mais en paix!...

Pauvre fou senſible, tu croyais à l'efficacité de l'Amour! Pauvre cher rêveur, tu croyais à tes mirages! Eh bien! ton rêve — notre rêve — eſt devenu pour moi une réalité... Comprends-tu, cher vieil ami de mon cœur! seul cordon ombilical par lequel je tienne encore au monde des vivants, — oublié de moi pour tout le reſte...

Oui, oui, oui! Crois-moi comme je te croyais, ô mon frère! J'ai piqué une tête dans un Léthé infaillible, &, comme je m'y suis plongé moi-même, je n'ai aucun talon de vulnérable, pas une place de tout mon être que l'eau de l'oubli n'ait mouillée, recouverte — & lavée! Je me trompe : une seule place a été épargnée, mais imperceptible, un point d'aiguille dans ce qui fut autrefois mon cœur : ton souvenir, ô mon vieil ami!

C'eſt le seul nuage qui trouble la sérénité superbe de mon exiſtence actuelle. Mon cœur, qui a ceſſé de battre depuis longtemps, —

horloge détraquée, — recommence à battre toutes les fois que ton nom vient à tomber — précieuſe goutte d'huile — sur ses rouages rouillés. Mort à tout, excepté à la béatitude du repos, je ne reſſuſcite qu'à ton souvenir. Tu m'as donné une heure de joie immenſe : l'heure pendant laquelle j'ai été occupé à écrire cette lettre. Je reprendrai tout à l'heure mon calme & mon impaſſibilité. Le vrai bonheur eſt froid, méthodique, uniforme. Les joies exubérantes sont toujours suivies d'abattemens énormes, comme les jours trop gais de lendemains trop triſtes. Mieux vaut une doſe raiſonnable & spirituelle de félicité : cela ne griſe pas, — mais cela ne tue pas non plus.

Ce bonheur placide & monotone eſt celui que je goûte depuis un grand nombre de lunes. Il ne faudrait pas que je songeaſſe trop souvent à toi, parce que ton souvenir serait une clef d'or qui m'ouvrirait un égout : les souvenirs terreſtres me feraient rentrer dans cette immonde caverne appelée la vie sociale, où j'ai été dévaliſé & torturé par ces brigands des deux sexes qui te retiennent encore prisonnier, — où grouillent, rampent & sifflent ces hideux reptiles de tous les formats, de toutes les peaux, de toutes les couleurs, qui

te saliffent encore de leur bave, qui te piquent encore de leurs aiguillons, qui te déchirent encore de leurs crocs féroces & infatiables! Une fois cette lettre en route pour sa deftination, je tire le verrou sur le paffé, auquel j'appartiens forcément par toi — mais par toi seul, — & je reprends mes chères habitudes de bienheureux dont je vais te faire une efquiffe imparfaite mais fidèle, afin de te mettre la malle sur la gorge & le pafſeport sur le front & de t'arracher à une société de pygmées & de crocodiles pour laquelle tu n'es pas né, — ô mon pauvre frère de génie !

Je ne sais pas au jufte à quelle époque j'ai été rayé du nombre des vivants & enlevé à cette société élégante & frivole — dont je ne faifais pas du refte le plus bel ornement. Je crois que c'eft un peu après mon dernier vaudeville & ma dernière paffion, — cette paffion enthoufiafte pour cette charmante enfant aux lèvres rofes, aux joues à foffettes si heureufement mouchetées, aux cheveux crefpelés & poudrés à la maréchale, au sein fleuri comme un parterre, aux yeux étincelants de malice & de volupté, une reine ou une grifette,—toutes les deux, peut-être. Oui, c'eft un peu après les malheurs arrivés à cette adorable perfonne

que j'ai difparu d'entre vous autres, amis, ennemis & indifférents, — les pires des ennemis.

Tu n'as jamais su pourquoi ces folles ardeurs & cette chafte paffion pour ce paftel. Tu as dû suppofer mille chofes auffi invraisemblables les unes que les autres. J'étais alors ce que les bourgeois appellent avec tant de mépris un original — parce que je ne copiais perfonne & qu'il m'arrivait souvent d'agir à rebrouffe-poils, de faire souvent le contraire de ce que fait tout le monde, par exemple de me faire frifer pour aller me coucher & de mettre des gants pour aller à la campagne voir les arbres, moi qui n'en mettais pas pour aller voir les hommes... Original! parce que, quand je voyais un beau tableau ou une belle statuette, quand j'entendais un air agréable ou un plaifant morceau de mufique, quand je lifais une belle pièce de vers, un article spirituel, une anecdote qui n'eût encore servi qu'une vingtaine de fois, j'avais l'habitude de jeter par la fenêtre, ou dans la rivière, ou sur la table d'un salon, partout enfin où je me trouvais, tout l'argent que j'avais dans ma poche, afin de ne rien devoir à perfonne — si ce n'eft à mes créanciers. Ce qui explique & ennoblit ma pau-

vreté perſiſtante... Mais comme diſent les capitaines à Picrochole : un noble prince n'a jamais un sou... Théſauriſer eſt fait de vilain!...

Donc, j'étais original, très-original, je le concède, — & encore plus diſtrait! Si diſtrait, cher vieil ami, que je me donnais parfois des conſeils que je suivais religieuſement, croyant qu'ils m'avaient été donnés par toi, que je savais être plus raiſonnable que moi. J'étais diſtrait & original, & tu as pu suppoſer de ma part une originalité & une diſtraction d'un plus fort calibre que celles qui t'avaient si souvent réjoui...

Une diſtraction! Ah! je vois bien que je te dois un aveu : je vais te le payer. Ce paſtel du temps de Louis XV était le portrait d'une jeune fille du temps de Louis-Philippe Ier — & dernier; mais le portrait frappant, comme on dit, si frappant qu'il m'a rendu fou... Voilà pourquoi je l'avais acheté, voilà pourquoi je l'avais entouré de tant de soins, de tant d'amour — & de tant de reſpect.

Ecoute cette simple hiſtoire de mon cœur : elle a la longueur d'une cigarette. Mlle Contat faiſait pleurer en liſant les comptes de sa blanchiſſeuſe : j'eſpère bien t'émouvoir un peu, ô

mon ami, en te racontant cette page inédite de mes Mémoires.

Un soir d'été, vers minuit, je rentrais, — ou plutôt je ne rentrais pas, sollicité au vagabondage par la beauté de la nuit, par le ciel ruiſſelant d'étoiles, par les rues veuves de leurs habitants de la journée.

Toi qui m'as connu, tu sais que j'étais alors jeune, hardi, galant, friſque & dehait comme le bon moine clauſtrier nommé frère Jean des Entommeures. J'arpentais les trottoirs de l'air d'un conquérant auquel il ne manquait qu'une longue rapière pour être tout-à-fait ridicule. Humant l'air avec la gloutonnerie d'un ivrogne humant le piot,

Je marchais en faisant des vers sous les arcades,

à l'exemple de Don Céſar de Bazan, l'aimable chenapan si fort applaudi par nous jadis au Théâtre de la Renaiſſance & au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. J'allais de ci, de là, chantant de ma voix la plus fauſſe l'air le plus délicieux de Bellini, *la Marche des Puritains*. Tout-à-coup, derrière moi, retentit un éclat de rire vibrant comme du criſtal... Je me retourne bruſquement, beaucoup moins offenſé

de l'impertinence qu'étonné de l'heure à laquelle on me l'adreſſait, & je me trouve en face d'une jeune fille en coſtume d'ouvrière, modeſte & pimpante cependant, qui avait encore des traces de son rire aux lèvres.

Il y a trente-trois façons d'aborder une femme dans la rue; je les connais toutes — mais je ne les pratique pas. J'avais compris en un inſtant, avec cette faculté vaticinatrice que je poſſède & dont tu as eu quelquefois la bonté de t'émerveiller, à quelle femme j'avais affaire, &, avant qu'elle ne me l'eût avoué, je savais qu'elle avait travaillé toute la soirée chez une patronne quelconque, à terminer des robes preſſées, & qu'elle s'en revenait bien tranquillement, bien mélancoliquement, toute seule comme un pauvre chien, chez elle où perſonne ne l'attendait, ni père, ni mère, ni sœur, ni amie, ni amant, — ses moyens ne lui permettant pas d'avoir les uns, sa délicateſſe lui défendant d'être *eue* des autres...

Elle était très-pâle, — de cette pâleur qui n'offuſque pas les yeux mais qui bleſſe le cœur, parce qu'on devine de quelles honnêtes & rudes fatigues elle eſt faite. Ses yeux noirs étaient un peu trop eſtompés par les ombres

avant-courrières des ombres éternelles, — la craie noire dont la Mort marque ses brebis de prédilection dans le grand troupeau des humains & des humaines. Sa main, que je pris dans la mienne, avait des friſſonnements de mauvais augure, et sa voix des notes douloureuſes comme des cordes briſées. Un ange en miſſion sur le point d'être rappelé!...

Pendant qu'elle me parlait — nous étions bouche à bouche — je buvais son haleine : elle sentait la pomme, comme les enfants. Ah! les suaves & chaſtes effluves qui se dégageaient d'elle! Les romanciers ont beau faire leurs efforts pour rendre le vice aimable : rien n'eſt aphrodiſiaque comme une jeune fille honnête. Sa jeuneſſe, qui tranſſude partout, à ses hanches & sous son corſet, eſt un parfum capiteux qui trouble les sens plus que tous les raffinements des femmes corrompues. Ah! l'honnêteté! Ah! la jeuneſſe!...

— « Louiſe, lui dis-je tout en marchant à côté d'elle & en règlant mon pas sur le sien, Louiſe, vous travaillez trop!... Vous vous tuez, mon enfant!...

— « Il faut bien vivre! me répondit-elle avec un sourire mélancolique qui me remua, — un sourire de vierge-martyre.

Il faut bien vivre !

— « Si vous viviez deux, peut-être vivriez-vous mieux & plus gaiement ? lui dis-je en lui serrant affectueusement la main, sans avoir à ce moment là, en lui disant cela, la moindre arrière pensée de commis-voyageur, fais-moi l'honneur de le croire.

— « Peut-être ! Voilà ! Vous le dites vous-même : peut-être !

— « Je dis peut-être, mon enfant, parce que j'ignore vos sentiments là-dessus & que je n'ose les pressentir...

— « Osez ! allez ! osez ! Vous ne m'êtes pas du tout indifférent... Et la preuve, c'est que je suis à votre bras comme si nous nous connaissions depuis deux ou trois siècles, & que nous causons ensemble comme une paire d'amis, de vieux amis... Il y a des gens qui repoussent ; il y en a d'autres qui attirent. Vous êtes de ces derniers... J'ai plus de confiance en vous que je n'en avais en mon frère, qui me battait toujours — pour faire comme ma mère... Si j'avais longtemps à vivre...

— « Vous avez de longues & belles années devant vous, chère & douce enfant ! me hâtai-je de dire, quoique je ne pensasse pas un seul mot de ce que je disais.

— « Pourquoi m'interrompez-vous ainſi quand je parle, Monſieur? Cela n'eſt pas poli!... Mais je vous pardonne, je vous sais gré même de votre pieux menſonge... Je reprends donc... Si j'avais longtemps à vivre, je vous donnerais bien volontiers ma vie à garder... Vous avez peut-être été trompé quelquefois; je suis sûre que vous n'avez jamais trompé... N'eſt-ce pas que j'ai deviné juſte?...

— « Chère & bonne enfant! murmurai-je, attendri, en sentant venir mes larmes & en eſſayant de les refouler. Vous êtes une brave & courageuſe fille! Auſſi vaillante que belle & tendre! Je ne veux pas vous dire de paroles banales, — elles seraient indignes de vous; je voudrais même en trouver qui n'euſſent pas encore servi pour vous faire comprendre le je ne sais quoi qui me remue jusqu'au fond des entrailles... Il y a, dans ce que j'éprouve pour vous, quelque choſe de paternel qui reſſemble bien un peu à de l'amour, mais à de l'amour rectifié & épuré. Je ne peux pas vous aimer comme j'ai aimé juſqu'ici tant de femmes... Vous êtes une autre femme : il vous faut un autre amour... Prenez-moi pour ce que je vaux, Louiſe; depuis que je suis avec vous, il me semble que je vaux mieux, que je

suis meilleur qu'auparavant.... Le croyez-vous ?

— « Je le crois ! je crois à l'influence des natures sympathiques, puiſque, depuis que je vous ai rencontré, je me sens plus heureuſe & preſque bien portante... Ah ! il eſt des instants où je voudrais vivre beaucoup d'années !... ajouta-t-elle d'une voix sourde & déchirante.

Nous marchions toujours.

— « Il faut nous quitter, dit la jeune fille avec triſteſſe.

— « Pourquoi nous quitter ? repris-je avec chagrin, avec reproche même. Ne pouvons-nous reſter enſemble, puiſque nous nous trouvons bien ?... Fiançons-nous à la lueur de ces belles lampes d'or qui pendent au-deſſus de nos têtes, accrochées à ce beau plafond, bleu comme votre âme !... Ne pouvons-nous au moins nous revoir ?

— « Nous revoir ! s'écria mélancoliquement la jeune fille. Nous revoir ! répéta-t-elle en me regardant avec une tendreſſe triſte & un sourire mouillé.

— « Oui, nous revoir ?... C'eſt aujourd'hui jeudi... Vous ne devez pas travailler le di-

manche... Venez avec moi dimanche! Nous irons à Fleury, à Enghien, à Marnes, où vous voudrez aller enfin!... Nous ferons de gros bouquets des champs... vous devez les aimer... Nous courrons dans les bois comme deux chevreaux & nous dînerons sous la feuillée comme deux moineaux-francs... Cela vous va-t-il?... Le cœur vous en dit-il?...

— « Si le cœur m'en dit?... Ah! il m'en rit d'avance!... Mais... mais... dimanche... il y a trois longs jours d'ici là!...

— « Demain, alors?...

— « Non! pas demain! s'écria-t-elle vivement. J'aime mieux rêver pendant trois jours à ce bonheur promis : il en sera trois fois plus beau!... J'aime les bonheurs qui commencent la veille...

— « Vous me le promettez, Louiſe?...

— « Je vous le promets... Eſt-ce que je n'ai pas l'air sincère en vous faiſant cette promeſſe? Je déſire cette réunion avec autant d'ardeur que vous, avec plus d'ardeur peut-être... On ne m'a jamais dit ce que vous venez de me dire : cela me rend tout heureuſe...

— « Avez-vous jamais aimé, Louiſe? lui demandai-je preſque en tremblant.

— « Si l'on m'avait demandé cela il y a une heure, répondit-elle en rougiſſant & en souriant avec une grâce irréſiſtible, j'aurais répondu avec aſſurance : Non !...

— « Et maintenant ?...

Elle s'arrêta héſitante.

— « Si on me le demandait maintenant.. ..

— « Eh bien ! vous n'achevez pas ?...

— « Je vous dirai le reſte dimanche ! murmura-t-elle en rougiſſant de nouveau & en s'échappant de mes mains, qui voulaient la retenir priſonnière.

Elle diſparut. Je reſtai une partie de la nuit planté devant la maiſon où je l'avais vue entrer. Je vis s'allumer à une des fenêtres du dernier étage une petite lumière qui me fit treſſaillir. Cette petite lumière s'éteignit subitement & je me sentis chanceler comme si j'avais vu une étoile se détacher du ciel & s'abîmer dans les ténèbres opaques de l'inconnu. Quelque choſe d'étrange, d'incompréhenſible, de douloureux, se paſſa en moi. Il me sembla qu'en même temps que s'était décrochée cette étoile, quelque choſe de douloureux s'était décroché dans ma poitrine. J'eus peur ! Pourquoi ? De quoi ? je l'ignore, mais j'eus peur !

L'aube vint, qui diſſipa les ombres de la nuit sans diſſiper les ténèbres de mon imagination. J'étais toujours là rêveur. Je compris enfin qu'il fallait me retirer & je m'en revins chez toi accablé, attriſté. Tu étais déjà au travail dans ton atelier. Je me rappelle encore ton sourire en m'apercevant ainſi pâle & défait.

— « Encore les Cydaliſes ! me dis-tu de ta bonne voix de bon garçon.

Les Cydaliſes !

Je te laiſſai suppoſer tout ce qu'il te plaiſait, & j'allai me coucher, non pour dormir, mais pour être plus seul avec le cher souvenir dont je venais d'enrichir mon cœur. Pour la première fois — pardonne-moi, mon Louis ! — je me cachais de toi comme d'un indiſcret...

Elle n'avait pas voulu que j'allaſſe l'attendre avant le jour fixé. Je reſpectai ce déſir, qui était un ordre cher. J'attendis le Dimanche nuptial, &, à l'heure indiquée, j'étais devant cette maiſon où elle vivait, où j'aurais tant voulu vivre avec elle !

D'abord j'eus comme un éblouiſſement funèbre. La maiſon était tendue de deuil & sous la porte il y avait une bière recouverte

d'un drap blanc tacheté de gouttes d'eau bénite comme d'autant de larmes.

— « Louiſe ! m'écriai-je, tout pantelant.

— « On l'a trouvée morte avant-hier dans sa chambre, dit un voiſin.

— « Morte ! répétai-je, foudroyé.

. . . .

. . . .

Voilà ce que tu ne savais pas, ami cher, voilà ce que je t'apprends. Tu as maintenant la raiſon de mes enthouſiaſmes exagérés pour ce paſtel que mes baiſers ardents ont effacé ! Tu as maintenant l'explication du culte amoureux que j'avais voué à cette image charmante, qui était comme un reflet profane de ce pudique & pâle viſage entrevu pendant une nuit d'été.

N'en parlons plus — de peur d'en trop parler. Il en eſt de certains cœurs comme du cyprès : une fois coupés ils ne repouſſent plus. J'ai enterré le mien dans la bière de ma petite Louiſette... C'eſt ainſi que je suis devenu sage, de fou que j'étais. La ſageſſe, c'eſt la folie figée ; ce sont les cendres refroidies de la folie. Pour accoucher de Minerve il fallut que Ju-

piter reçut un coup de hache sur la tête. Mon coup de hache, c'eſt la mort de Louiſe...

Mais n'en parlons plus ! n'en parlons plus!

Si tu ne sais pas tout cela, cher ami de mon enfance, je ne sais pas non plus au juſte, moi, de quelle manière, ni par quelle voie — de terre, de mer, ou de ciel — j'ai été tranſporté & tranſplanté dans le pays de Cocagne que je vais te décrire. Je ne m'en occupe guère, selon l'habitude que j'avais contractée dans mon exiſtence antérieure, d'accepter tous les événements, même — & surtout ! — les plus invraiſemblables... Il n'y a rien qui reſſemble plus à un coupable qu'un innocent : il n'y a rien qui reſſemble plus à un menſonge que la vérité. Partant de là, tout le réel de la vie me paraiſſait fantaſtique & tout l'invraiſemblable poſſible... Il y a des gens qui ne croient pas en Dieu ; moi je croyais en Swedenborg, en Saint-Martin & en Hoffman. Pourquoi n'y aurait-il pas des Terres Aſtrales comme il y a des Terres Auſtrales ? L'aſtronomie ne dément pas l'illuminiſme, il me semble, & les incrédules, ici, pourraient bien n'être que des ignorants... Quant aux couleuvres vertes aux yeux d'or, filles de l'archiviſte Lindhorſt, elles sont de beaucoup plus agréables que celles

que les hommes sont forcés d'avaler tout le long de leur miſérable exiſtence, & j'avoue que j'ai parfois envié le sort de l'étudiant Anselme & que j'ai paſſé bien des nuits à rêver de la belle Serpentine. Il ne s'agit que de bien voir clair dans ses affections pour être heureux, et j'aurais certainement été plus heureux avec cette raviſſante petite couleuvre verte qu'avec cette bourgeoiſe demoiſelle Véronique, bonne tout au plus à confectionner des ragoûts aux confitures & des marmelades pour gigots. Le conte d'Hoffman n'eſt pas si conte que cela!

Ainſi j'admets comme poſſibles, à mon endroit, toutes les choſes étranges & fantaſtiques des légendes & des hiſtoires sérieuſes. Les enlèvements merveilleux du prophète Éliſée — dans l'hiſtoire sacrée — & de Romulus — dans l'hiſtoire profane — sont là pour servir de parrains à mon enlèvement non moins merveilleux &, en tout cas, plus réel. Si je ne doute pas de ce qui eſt arrivé aux autres, je doute encore moins de ce qui m'arrive à moi-même. Je ne sais pas où je suis, c'eſt vrai; mais de ce que je ne peux pas déterminer la latitude & la longitude de mon séjour actuel, eſt-ce une raiſon pour qu'il n'exiſte pas? *Scribo, ergo sum,* n'eſt-ce pas?

Or, je suis quelque part, je penſe; à moins que je ne sois ailleurs, — ce qui ne serait pas impoſſible. Je suis peut-être auſſi dans Jupiter; peut-être dans Vénus; peut-être dans la Lune! Pourquoi pas? Cyrano de Bergerac y a bien été — & il paſſe généralement pour un homme d'eſprit...

De ce que les savants de toutes les nations ont fait tenir l'univers sur une boule peinte qui tient elle-même dans un coin de la claſſe de géographie des collèges, beaucoup de mortels candides & casaniers se sont imaginés que l'univers eſt très-petit, très-étroit, — auſſi étroit que l'imagination de leurs savants, — & que quand on a fait trois ou quatre fois ce qu'ils appellent audacieuſement le tour du Monde, on a tout vu, tout découvert & qu'il ne reſte plus la moindre Amérique à conquérir. Leur siège eſt fait, — ils n'y veulent rien changer.

Cela m'importe peu, quant à préſent, mais cela me révoltait beaucoup durant mon exiſtence antérieure. J'avais — & tu avais ainſi que moi — une imagination aîlée comme une péri, &, si tu te le rappelles, nous diſions souvent qu'il était impoſſible que l'univers créé par la main prodigue de la Divinité fût

entièrement connu des hommes. Nous ne parlions pas des autres mondes, habités ou non, devinés par les Aftronomes & par les Voyants, & bien que nous ayons été tentés une fois de faire à coup de piftolet un voyage aux pays lunaires, nous n'avions sérieufement en vue que notre planète, que nos deux hémifphères, — pas autre chofe !

Eh bien ! nous ne nous trompions pas, cher aimé ! Il y a d'autres Amériques & j'ai été le Chriftophe Colomb de l'une d'elles ! Mais, mieux infpiré que le pauvre navigateur génois, & fort peu défireux de mourir de chagrin & d'une attaque de goutte dans un coin de la vieille Europe, je n'ai pas voulu faire part de ma découverte à mes contemporains, grands ou petits, maigres ou gras. Tous les monarques reffemblent un peu — ou beaucoup — à Ferdinand le Catholique & à Ifabelle de Caftille, & tous les contemporains reffemblent énormément aux contemporains de Chriftophe Colomb, lefquels accablèrent ce grand homme de fers & d'outrages.

La France eft, je n'en doute pas, une grande nation gouvernée par un Grand Roi. On m'aurait porté en triomphe & à la Chambre des

Pairs. On m'aurait chamarré la poitrine de toutes les décorations du monde civilifé. Je le sais bien. Mais cela ne m'a pas du tout tenté & affriolé. En outre, je hais profondément les ovations : c'eft bête & indécent. Des hommes qui pleurent de joie, qui hurlent de plaifir en voyant paffer dans les rues un autre homme qui a découvert quelque chofe ! Des hommes qui se précipitent avec enthoufiasme sur les pas d'un autre homme qui a inventé quelque chofe : cela me choquait. Les triomphateurs anciens ou modernes m'ont toujours paru puérils & mal élevés... Je n'ai jamais compris les ovations délirantes, les larmes de joie, les acclamations frénétiques qu'à propos d'une belle femme. Qu'on baife la pouffière où vient de paffer le char de triomphe d'une courtifane faite comme la Vénus de Milo — avec des bras & un orteil de plus : rien de mieux ! Les femmes sont des Divinités ou des Maritornes : il faut les adorer — ou leur faire laver la vaiffelle... Il n'y a pas de milieu. Mais adorer les hommes ! Ils ne sont pas assez beaux ! Je ferai à peine une exception en faveur de l'Antinoüs ou du Bacchus Indien, — & encore.....

Quant aux brochettes de décorations dont

toutes les cours d'Europe & d'Afie auraient voulu m'accabler, je n'ai qu'une seule objection à faire : pour porter une brochette de croix, il faut un paletot ou un habit noir, &, ma foi ! j'ai toujours eu une telle horreur du vêtement — surtout du vêtement moderne — qu'il eût été affez difficile d'attacher mes décorations sur ma chemife, seul coftume que je me fuffe décidé à porter par pure conceffion aux mœurs ridicules de mon pays. Ma mère m'avait mis tout nu au monde, — & dans un moment où l'homme devrait venir tout habillé, des pieds à la tête, tant il eft laid ! On a l'habitude de coucher les morts tout nus dans leurs cercueils : je voulais vivre comme j'étais né & comme je devais mourir. Les réglements de police s'y oppofaient. Je ne pouvais ainfi sortir dans les rues. Je reftais chez moi le plus que je pouvais. Aujourd'hui que je suis tout ce qu'il y a de plus libre & de plus indépendant, & que je ne redoute plus le moindre procès en correctionnelle, je vis comme j'aurais voulu vivre autrefois. *La terre eft un vêtement* — à ce que prétend Isaïe, le prince des prophètes d'Ifraël.

Quoiqu'il en soit, j'ai découvert mon continent, qui eft une île immenfe, perdue au

milieu de l'Océan, — quelque Atlantide, sans doute !

Le nom de cette ile ? vas-tu me demander.

Elle n'en avait pas : je lui ai donné le tien — & perſonne ne m'a conteſté ma priſe de poſſeſſion. Je m'étais endormi dans mon alcôve à baldaquin de la rue des Petits-Auguſtins, à Paris : je me suis réveillé sur un lit de mouſſe & de fleurs, au milieu d'une troupe d'enfants frais comme la santé, d'une troupe d'hommes forts comme la virilité, d'un eſſaim de femmes belles comme la beauté. On m'entourait sans curioſité, on m'embraſſa sans violence. Le ciel était bleu, les oiſeaux chantaient sous les vertes ramures, la mer murmurait au loin, l'air était imprégné de vapeurs parfumées. Chacun allait, venait, s'aſſeyait, se regardait, s'embraſſait, chantait, avec une joie calme, sereine & forte qui m'impreſſionna vivement. Tu as vu au salon, il y a longtemps, le *Rêve de Bonheur* de ton ami Dom. Papety ? Eh bien ! c'était une édition de ce tableau, revue, corrigée & diminuée : je veux dire qu'il n'y avait pas au loin — comme sur cette toile que tu admirais — un navire à vapeur, des inſtruments de labourage, des temples, etc.

Papety était phalanſtérien, & les habitants de mon Eden me font l'effet de n'avoir jamais lu Fourier...

Un moment, mes souvenirs de civiliſé aidant, je m'étais cru à O' Taïti, la *Nouvelle Cythère* découverte par Bougainville. Mais je fus vite & très-heureuſement détrompé : il n'y avait pas dans toute l'île un seul homme, une seule femme, ou un seul enfant qui reſſemblât de près ou de loin à un deſcendant des marins de l'équipage de ce navigateur, & aucun Pritchard n'a encore mis le nez & la Bible dans cette île d'amour, ou dans cet amour d'île, — à ton choix !

Milton a fait le *Paradis perdu ;* moi, je l'ai retrouvé & je me garderai bien d'aller le dire à Rome, — en vers ou en proſe. Les meilleurs poëmes sont ceux que l'on n'écrit pas. Celui-ci a été écrit par la Nature pour le bonheur d'un petit nombre d'êtres qui le liſent chaque jour comme s'il venait d'être imprimé. J'appartiens à ce petit troupeau, cher Louis, & j'attends que tu viennes le groſſir pour me dire complètement heureux. Je le suis beaucoup, aſſurément ; mais, encore une fois, tu manques à ma félicité. Viens vite, seconde & meilleure part de ma vie & de mon âme !...

Tu sais quelle était ma pareſſe : plus violente encore que celle de Figaro, — & pleine de délices comme celle de ce pariſien de la Décadence que Beaumarchais a éprouvé le beſoin de déguiſer en eſpagnol pour que nous ne fuſſions pas humiliés de son eſprit. La poſition horizontale — celle que préfèrent auſſi les femmes, à ce qu'affirme Sterne — était celle que j'affectionnais. Ce n'était pas de mourir pour sa patrie qui me semblait le sort le plus beau, le plus digne d'envie : c'était le sort du lézard, parce que ce petit saurien térétiuſcule flâne au soleil pendant de longues heures & qu'il n'a pas l'air de s'occuper beaucoup de sa nourriture — qui, au contraire, à l'air de s'occuper beaucoup de lui. On n'a jamais trouvé de lézard dans la situation fâcheuse & délicate d'Ugolin, & cependant le lézard dort tant que la journée eſt longue — quand il ne flâne pas au soleil...

Ma pareſſe te faisait sourire. Tu ne l'encourageais pas par ton exemple, — toi, l'homme laborieux par excellence; mais au moins tu ne la décourageais ni par des épigrammes, ni par des conſeils ennuyeux, ni par quoique ce soit qui sentît le pédant, — toi, la bienveillance faite homme... Tu me diſais seulement (je t'en-

tends encore) : « Les pareſſeux sont la réſerve de l'avenir. » Cher & bon Louis ! comme tu dois être heureux & riche, si le monde social t'a payé ce qu'il te doit !...

Eh bien ! mon ami, ma pareſſe a trouvé ici son aliment. Le travail eſt auſſi inconnu dans cette oaſis bénie que la modeſtie parmi les artiſtes & la fraternité chez les gens de lettres. On eſt ici de l'avis d'Attilius, le spirituel ami de Pline-le-Jeune, on penſe comme lui qu'il vaut infiniment mieux ne rien faire que de faire des riens : *Otiosum eſſe, quam nihil agere.* Cet île eſt une contrefaçon de l'Eden — mieux réuſſie que l'original, suivant la coutume des contrefaçons. D'abord, c'eſt un Eden avant la lettre — c'eſt-à-dire avant le serpent. Les savants qui font à Paris des cours d'erpétologie seraient fort empêchés ici, où il n'y a ni reptiles, ni domeſtiques, ni courtiſans, ni créanciers, ni maçons, ni envieux, ni bourgeois, ni libraires, ni marchands, ni cocottes, ni cocodès. Il y a les plus belles fleurs appartenant à une Flore inconnue qui attend encore son Linnée & qui l'attendra longtemps ; mais elles ne recèlent pas le moindre serpent. Pourquoi des serpents, d'ailleurs ? Les femmes d'ici n'ont jamais su & ne sauront jamais ce que

signifient les mots terribles de ***péché originel,*** de ***faute,*** de ***souffrance,*** de ***misère,*** etc : elles se contentent d'être bonnes, d'être douces, d'être belles, d'être merveilleusement faites.

En parlions-nous assez, de la femme, autrefois, dans nos vagues songeries, aux heures où nous n'avions rien de mieux à faire pour égayer notre *Radeau de la Méduse!..* Souviens-t-en ! Souviens-t-en !

La femme !

Il est une chose connue de toute éternité, c'est que l'homme & la femme sont deux bêtes très-malfaisantes, — selon l'expression un peu crue de feu Denis Diderot. D'accord. Mais, des deux bêtes, quelle est la plus malfaisante — & surtout la plus bête ?...

« La plus malfaisante, c'est la femme! » répond l'homme — qui tient beaucoup à passer pour avoir du cœur.

« La plus bête, c'est l'homme ! » répond la femme — qui tient surtout à passer pour avoir de l'esprit.

Or, il arrive fréquemment que l'homme a raison, &, plus fréquemment encore, que la femme n'a pas tort. Ah ! les hommes nous

faiſaient toujours rire, & les femmes nous faiſaient toujours pleurer...

Les femmes !

On ne connaîtra jamais la femme : c'eſt pour cela qu'on l'étudiera toujours. La femme eſt ténébreuſe comme un puits : c'eſt pour cela qu'on voudra toujours deſcendre dans ce puits — au riſque de s'y noyer ou de s'y caſſer les reins, la tête & le cœur.

La femme ! Faut-il que je l'adore pour la mépriſer ainſi !

Je parle des femmes des civiliſés, qui aſſurément n'ont pas dû sortir telles que nous les voyons des mains du Créateur, le divin Pygmalion. Parfaites au début comme celles que j'ai retrouvées ici, petit-à-petit—sous je ne sais quel prétexte d'améliorations — elles se sont déformées & enlaidies, à l'intérieur & à l'extérieur, de l'âme & du corps ; & ces difformités morales & ces imperfections phyſiques, elles paſſent leur vie à les diſſimuler ou à eſſayer d'en faire des vertus & des séductions... — « Puiſque la femme s'eſt perdue, il faut la retrouver ! Il doit en exiſter quelques échantillons intacts sur quelque point ignoré du globe !... » diſions-nous alors avec la foi des paladins & la confiance des Illuminés.

Nous avions raifon, mon cher Louis, & je suis déjà récompenfé d'avoir eu cette bonne opinion de la femme pétrie dans la glaife célefte par le pouce savant de l'infaillible artifte. Chaque jour amène pour moi de nouvelles découvertes à propos de cette compagne de choix, dont le corps doit être une harmonie & le cœur une source d'amour. Ah ! mon ami, mon ami ! si par impoffible tu as trouvé une perle dans le fumier parifien, emporte-là avec toi & venez tous deux vous réfugier ici !... Si tu n'en as pas trouvé, viens plus vite encorc : je t'en donnerai un collier, de ces perles rares qui pouflent ici sur des fleurs, sans ceffe parfumées & lavées par les rofées fécondes de la tendreffe !

Ah ! si tu les voyais !

Leurs mains charmantes ne sont point déformées par des habitudes groffières, rudes, & triviales. Elles ne coufent pas, — puisqu'elles ne s'habillent pas. Elles ne brodent pas, puisqu'elles ne se parent pas, — parées qu'elles sont, & surabondamment, orientalement, de leur riche écrin de beautés. Elles ne cuifinent pas — puisque ce sont les enfants qui ont ici cette spécialité, dont ils sont trèsheureux. Leurs mains reftent telles que la

Nature les a faites. Il ne leur manque rien — qu'un poëte pour les chanter. A défaut de Théophile Gautier, je les chante avec mes baiſers.

Comme elles n'ont pas été élevées dans un penſionnat, elles n'ont aucune idée fauſſe sur la vertu, sur la pudeur, sur le devoir, sur les convenances, sur ceci, sur cela, sur les mille et mille choſes inutiles qui conſtituent l'éducation morale des jeunes perſonnes. Leur vertu, c'eſt leur tendreſſe. Leur devoir, c'eſt leur amour. Elles sont tendres, douces, bonnes et belles tout naturellement, comme chante l'alouette, comme verdit la feuille, comme parfume la fleur, comme mûrit le fruit, comme coule la source, comme éclaire le soleil. Ni la source, ni la feuille, ni la fleur, ni l'alouette, n'ont été que je sache, au Couvent des Oiſeaux ou au Sacré-Cœur, & elles ne s'en portent pas plus mal.

Comme conſéquence de ce qui précède, tu ne trouveras pas ici un seul bas-bleu, gris, ou jaune. Ici perſonne n'écrit & perſonne ne lit, — moi pas plus que les autres. A quoi bon? La chose imprimée, la *lettre moulée* de Paul-Louis, — ces fafiots dont les civilisés font tant de cas et tant de bruit, et qui sont cauſe de

tant de procès, de tant de duels, de tant de querelles, de tant de jaloufies, de tant de sottises, mais cela dure moins que le chant du roffignol! L'encre s'efface, le papier s'émiette, & le journal ou le livre difparaît dans l'oubli. L'Oubli! O la bonne farce! O le bon châtiment de toutes ces piétreries humaines!

Donc ici, cher frère d'hier & de demain, l'encre eft auffi inconnue que la littérature, & le journalifte & le libraire sont deux bêtes exclues de notre Faune. Il y a des feuilles, mais elles ne sont ni politiques, ni philofophiques, ni littéraires : ce sont des feuilles de mimofas & de bananiers. Le verbe divin *aimer* eft écrit deffus en caractères magiques, en lettres vivantes, et chacun ici — enfants, hommes & femmes — paffe sa vie à le conjuguer, mais sur un seul mode, l'Indicatif, et dans un seul de ses temps, le Présent. *Leben, lieben!* Vivre, aimer! Aimer, vivre! Les deux mots sont frères, les deux occupations sont sœurs. Le grand Manitou ne nous a pas créés pour autre chofe. Quand nous faifons autre chofe, nous l'infultons.

Perduto è tutto il tempo
Che in amar non si spende!

...

Dans cette île bénie, la trifteffe eft ignorée — parceque les caufes de mélancolie n'existent pas. Le bonheur rayonne sur tous ces beaux vifages comme la grâce sur tous ces beaux corps. Nul n'eft trifte parceque nul ici ne sait ce que c'eft que l'envie, la haine, la colère, l'avarice, la peur, l'orgueil, la luxure, — toutes ces sanies hideuses qui vous coulent du cœur, toutes ces lèpres honteufes qui vous rongent l'esprit, ô civilifés !

Nul n'eft trifte ici parceque nul ne souffre. La Divinité a un tel refpect de ces divines créatures faites véritablement à son image, qu'elle se garde bien de laiffer tomber la moindre pierre sur ces beaux marbres vivants, de peur de les ébrécher, le moindre souci sur ces belles âmes de peur d'en troubler l'incessante limpidité.

La douleur eft inconnue, parceque les causes de la douleur n'exiftent pas.

La vieilleffe auffi. Nous portons nos rides au talon, comme le voulait votre Ninon de Lenclos. J'ignore de combien de lunes se compofe ici l'exiftence; mais tous ceux qui vivent sur ce petit coin béni de l'Univers visible sont forts, vigoureux, agiles & sains, sans cheveux gris ou blancs. Quand je songe à vos nom-

breux genoux.... La blancheur ou l'abſence des cheveux indique chez vous une maladie — & perſonne ici n'eſt malade. On n'y voit que des enfants adoleſcents & des hommes...

Ici, tous se reſſemblent comme des médailles sorties du même moule, comme des gravures sorties de la même planche. Quand l'un diſparait, nul ne s'en aperçoit parmi les autres. On n'a ni à le regretter ni à le pleurer. On supprime ainſi toutes les hypocriſies ennuyeuſes & écœurantes. Un homme s'en va aujourd'hui, un enfant eſt né il y a vingt ans : l'équilibre se rétablit, tout eſt dit !

Peut-être y a-t-il quelque part, dans un coin perdu de cette terre bénie, un endroit réſervé excluſivement à cet uſage, un lieu déſert où ceux qui ont vécu viennent ceſſer tout naturellement de vivre & rendent à la terre, pour la féconder, la dépouille mortelle qu'ils ont reçue du ciel... Eſt-ce que l'un de vos plus ingénieux écrivains, Méry, ne raconte pas quelque choſe de semblable dans sa *Floride,* à propos des éléphants?...

En tout cas, cette diſparition n'eſt pas remarquée. Pourquoi le serait-elle, quand il y a là cent autres créatures vivantes pour rem-

placer celle qui eſt morte ? On ignore la Mort parce qu'on a sans ceſſe le tableau de la Vie devant les yeux...

Le seul être qui jure un peu au milieu de ces splendeurs éblouiſſantes, c'est moi, mon ami, moi seul — & c'eſt aſſez ! Je me souviens un peu trop de mon exiſtence antérieure — puiſque je me souviens de toi — & cela aſſombrit un peu mon exiſtence actuelle. Mais cela ne dure pas, &, quand je suis parvenu à oublier tout-à-fait, je suis le plus heureux des morts. J'aime mieux cela que d'être le plus miſérable des mortels.

Accours donc, ô vieil ami de mon cœur ! pour que je puiſſe refermer cette porte qu'à ton intention je tiens entrebâillée sur le paſſé, & tirer l'éternel verrou de l'indifférence. Ici mon âme eſt venue s'abattre & repoſer ses aîles déchiquetées par les coups de vents furieux de la Deſtinée. Peut-être ne retrouverais-je jamais une patrie auſſi maternelle aux bleſſés de la grande bataille humaine, un lit auſſi doux aux eſprits fatigués par les luttes sanglantes & ridicules du monde social... Je suis bien ici, très-bien, je veux y reſter. Mais, pour cela, il faut que tu sois réuni à moi &

que je sois réuni à toi, — âme jumelle de la mienne!

Je ne peux plus que te crier d'un souffle qui s'affaiblit d'inftant en inftant :

— « Viens! viens! avant que soit venue la machine qui doit me dire bruyamment le dernier bonfoir & pofer l'éteignoir funèbre sur la chandelle de ma vie, selon la pittorefque expreffion de Jean-Paul.

Ton frère,
Feu ANDRÉ-ANDRÉ.

III

. . . .
. . . .
. . . .

IV

Louis de Méru avait à peine terminé la lecture de cette étrange lettre qui, en plus d'un paffage, lui avait arraché des larmes, qu'on lui en apportait une autre, bordée de noir & ainfi conçue :

La Société des Auteurs Dramatiques a l'honneur de vous prier d'assister aux convoi, service & enterrement de Monsieur André-André, l'un de ses membres, décédé lundi dernier, 14 *juin, à l'âge de trente-trois ans, dans la* Maison de santé *du docteur P** à Ivry-sur-Seine.*

ET MOI AUSSI

J'AI EU LA CLEF

I

Il faifait au dehors un vent à décorner Georges Dandin lui-même, & j'éprouvais à l'entendre souffler le plaifir égoïfte & profond qu'on éprouve toujours en pareil cas — lorsqu'on eft auprès de son feu, les pieds sur les chenets, les coudes sur la table & l'efprit n'importe où. Le bonheur de l'homme eft surtout compofé du malheur de ses semblables, &, quoique affez bon au fond, je n'étais pas fâché de penfer qu'en ce moment une foule

de gens avaient à se plaindre des avanies de Borée, celui-ci à caufe de son parapluie retourné, celle-là à caufe de sa crinoline violentée, cette autre à caufe d'autre chofe auffi défagréable; &, tout en penfant à cela, je savourais avec volupté une taffe de thé exquis dont l'arôme parfumait ma chambre.

J'étais seul & j'en étais bien aife — par hafard.

On frappa à ma porte : je laiffai frapper. On entra : je laiffai entrer. Je ne me serais pas retourné — & encore moins dérangé — pour un empire.

— Monfieur Gafton? demanda une voix mafculine qui me fit bondir comme si mon fauteuil eût été rembourré de fufées à la Congrève auxquelles on eût mis le feu sans m'en prévenir.

— Adrien! m'écriai-je. Toi ici! à Paris!

— Sans doute! cher vieil ami! Si grand qu'il soit, le monde a un bout : j'y ai été & j'en suis revenu. Tu me croyais mort, avoue-le?

— Mort, non; mais prifonnier de quelque peuplade sauvage ou roi de quelque Araucanie à demi-civilifée.

— Mon cher Gaſton, il n'y a plus de sauvages : le gin & les miſſionnaires anglais les ont tous tués, sous prétexte de leur apprendre à vivre... Quant aux Araucanies, il n'en eſt pas une seule qui n'ait son roitelet, & d'ailleurs le métier de porte-couronne ne vaut plus grand'choſe depuis 1848.

— Enfin, tu es revenu, c'eſt l'eſſentiel. Et bien portant, je n'ai pas beſoin de le demander : je lis la santé dans tes yeux & dans ton sourire... La joie te va bien : je ne t'ai jamais vu auſſi jeune que ce soir! Tu vous as un petit air de Dimanche-Gras qui donnerait envie de danſer un rigodon!...

— Garde tes jambes pour mardi prochain : elles auront de l'ouvrage.

— Mardi prochain ?

— Jour choiſi pour la célébration de mon mariage avec Mlle Aglaé de Villegénis...

— Une des trois Grâces? Parfait, cher Adrien! parfait!

— Tu me railles, mais tu m'envieras. Du reſte, Aglaé a juſtement deux sœurs adorables...

— Oui, je sais : Euphroſine & Thalie!

— Non : Juliette & Claire, deux charmants petits démons, &...

— Merci, cher Adrien ; mais, vois-tu, cela ne peut pas me convenir... J'ai interrogé deux ou trois fois déjà le Mariage & il m'a répondu comme Polyphême à Ulyſſe : « Toi, je ne te mangerai que le dernier ! » Il y a encore, avant mon tour, une douzaine de nos camarades d'enfance à pourvoir... J'ai le temps !

— Comment ! tu n'es pas tenté par ce que les Anglais appellent les sucreries de la vie domeſtique, *the sweetness of domeſtic life !*

— Je n'aime pas les douceurs.

— Comment ! tu n'es pas fatigué d'avoir caſſé des vitres, roſſé des sergents de ville, & troublé le repos des honnêtes gens en donnant des sérénades aux dames, à minuit ?...

— Moins fatigué que toi d'avoir fait le tour du monde.

— Comment ! tu n'as pas honte de fréquenter avec des Lalagé & des Glycère du Château des Fleurs ou de la Reine Blanche ?

— Je n'ai pas la moindre honte, trouvant plus honnête de me laiſſer séduire par les filles que de séduire celles des autres... D'ailleurs, cher ami, ma Lalagé ne reſſemble pas aux drôleſſes que tu as connues avant ton départ... Elle eſt jeune comme l'amour, fraîche comme le printemps, jolie comme un ange,

spirituelle comme un démon, &, malgré tout cela, sage comme...

— Une image! voyons, dis-le tout de suite!

— Sage comme Minerve elle-même, mon ami, & en voici la preuve, ajoutai-je en tirant de ma poche une petite clef d'acier ciſelé & guilloché comme un bijou.

— Ah! tu es à la clef? murmura Adrien d'un air goguenard qui m'intrigua autant qu'il m'offuſqua. Allons! je vois bien que c'eſt à moi, qui reviens du fond de la Polynéſie, de t'apprendre les myſtères du Paris galant auquel j'ai dit un éternel adieu... Je ne suis pas fâché de l'occaſion, qui me permettra, tout en écumant mon cœur de ses fâcheux souvenirs, d'évoquer pour la dernière fois l'image de ma dernière Lalagé...

— Mais...

— Pas de mais! Remplis ma taſſe, allume ton cigare; je commence:

II

Ma Lalagé s'appelait Cora... Tu ne l'as pas connue: je la cachais à tout le monde de peur qu'on me la prît ou qu'elle me prît un de

mes amis... Cora était jeune comme l'Amour, fraîche comme le printemps, jolie comme un ange, spirituelle comme un démon & sage comme... ta Lalagé... Toutes les Lalagé sont jeunes, fraîches, jolies, spirituelles & sages, c'eſt convenu !...

Eh bien! sais-tu combien toutes ces qualités me coûtaient en bloc? Six mille francs par mois, pas un sou de plus, pas un sou de moins. C'était pour rien!

Il faut te dire qu'au début, malgré la véhémence de ma paſſion pour Cora, j'avais la pingrerie de m'en tenir à trois mille francs, plutôt moins que plus, & j'avais le front de trouver cela déjà bien joli... Cora ne murmurait pas, la pauvre fille! elle m'en donnait loyalement pour mes cent cinquante louis, & je crois même qu'elle était encore obligée d'y mettre du sien... Moi, triple brute! je ne me plaignais pas non plus, en homme qui sait vivre & ne veut pas avoir l'air de s'apercevoir qu'on ne lui en donne pas aſſez. Cora, qui n'était pas spirituelle pour rien, s'en aperçut, elle.

— Cher petit, me dit-elle un soir d'épanchements intimes, je t'aime & je suis à peu

près aſſurée que tu m'aimes auſſi... Je veux faire quelque choſe pour toi... Écoute bien... Tu me donnes trois mille francs par mois... tu es trop bon... je ne veux pas cette folie... Si tu veux me donner trois cents louis, je te remettrai la clef de ma chambre à coucher où tu pourras alors entrer à toute heure du jour & de la nuit & t'aſſurer ainſi que la fidélité que je t'ai vouée & l'amour que je te porte ne sont pas des chimères...

Six mille francs ! C'était mon capital entier que cela allait engloutir ! Il était déja fortement entamé... J'héſitais. Il y avait de quoi, n'eſt-ce pas ?

Un baiſer de Cora me décida. Les plus groſſes folies sont les meilleures.

J'eus la clef !

Ah ! mon ami ! cette clef ! cette clef ! quelle joie immenſe elle me procura ! & quel orgueil ! La femme la plus belle de Paris — où pourtant les jolies filles ne manquent pas — la plus belle & la plus courue, par conſéquent, je l'avais à moi tout seul ! Elle n'aimait que moi ! ne se laiſſait aimer que de moi ! j'en étais sûr, puiſque j'avais la clef de son alcôve !... Tu m'aurais dit qu'elle me trompait que je n'au-

rais même pas eu le courage de t'en vouloir, à caufe de la pitié que tu m'euffes infpirée ! Me tromper, elle ?... Mais puifque j'avais la clef !

On compte les jours d'ennui, parce qu'ils sont longs ; on ne compte pas les jours de bonheur, qui paffent comme autant d'éclairs qui vous illuminent & vous réchauffent le cœur. Mon bonheur dura donc tout ce qu'il lui plut, un mois, six semaines, je ne sais plus combien. J'allais chez Cora à tout moment, & surtout aux moments où je suppofais qu'elle devait m'attendre le moins. Je remontais chez elle une heure après l'avoir quittée en lui difant que l'allais à l'Opéra ou en soirée... Je revenais brufquement d'Enghien où je m'étais inftallé pour refter huit jours pleins... Toujours je retrouvais Cora souriante, empreffée, aimante — & seule !

Cette perfiftance dans la fidélité jurée devenait de la monomanie : j'eus peur pour la raison de cette chère enfant, à qui je faifais ainfi contracter une infirmité gênante pour l'avenir ; car enfin, je ne pouvais efpérer l'aimer éternellement à ce prix-là, & je prévoyais avec triftesse l'heure où il me faudrait renoncer à ce projet que j'euffe payé de ma vie si les

fourniſſeurs de Cora s'étaient contentés de cette monnaie-là... Ce fut dans ces diſpoſitions d'eſprit qu'une après-midi je montai chez mon adorée, dont je tenais à repaître mes yeux & mon cœur, pour la seconde fois depuis le matin.

J'ai oublié de te dire que Còra habitait un entreſol digne d'elle, rue Caumartin. D'ordinaire, je montais doucement, tranquillement, comme un homme qui se sait attendu par une femme, & qui a la coquetterie de ne pas se preſſer trop, afin de mieux savourer son bonheur. Mais, ce jour-là, en deux bonds je fus à la porte secrète que j'ouvris précipitamment, grâce à la précieuse clef, & je me trouvai dans le couloir, condamné pour tout le monde, excepté pour moi, qui aboutiſſait au boudoir de mon adorée. Au moment où j'allais entrer, un violent coup de sonnette retentit au-deſſus de ma tête.

— Qui sonne-t-on ici? demandai-je, étonné de la préſence de cette sonnette en cet endroit.

Cora vint au-devant de moi, un peu troublée, un peu rougiſſante, dans un négligé un peu en déſarroi, mais plus belle encore sous

ce trouble & ce défordre. Manon, sa caméfifte — une fille plus rufée à elle toute seule que toutes les soubrettes de Molière réunies — Manon, après avoir jeté un rapide regard à sa maîtreffe, qui l'avait faifi au vol, avait difparu.

— Qui sonne-t-on ici & pourquoi sonne-t-on ? répétai-je en jetant à mon tour un rapide regard circulaire dans le boudoir, car j'étais mordu au cœur par les crochets de serpent du soupçon.

— Adrien ! mon Adrien ! répondit Cora en m'enveloppant de ses deux beaux bras blancs & parfumés.

Cette réponfe n'étant pas fuffifante, j'allais en provoquer une autre en répétant pour la troifième fois ma queftion, lorfque Manon rentra, &, sans avoir l'air de rien, en rangeant un fauteuil qui n'avait pas befoin d'être rangé, échangea avec Cora un nouveau coup-d'œil que j'interceptai.

— Vous me demandiez, mon Adrien? murmura langoureufement l'adorable créature.

— Je vous demandais, madame, ce que signifiait cette sonnette dans votre alcôve, & pourquoi elle avait sonné à mon arrivée ?

— Cette sonnette? quelle sonnette, mon ami? dit Cora en levant ses beaux yeux céruléens agrandis par l'étonnement.

Je lui indiquai du doigt le corps du délit — étant trop ému d'émotions diverſes pour lui parler autrement.

— Que veut dire cette sonnette, mademoiselle? reprit-elle en se tournant vers sa camériſte.

— Je n'en sais pas plus que madame là-deſſus, répondit la Dorine en jouant à son tour la ſurpriſe... Si monſieur veut interroger le concierge, peut-être apprendra-t-il...

J'interrompis cette fille d'un geſte, &, m'adreſſant à sa maîtreſſe qui m'étudiait attentivement sans en avoir l'air :

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangée, madame! dis-je avec amertume. Mais, ajoutai-je, cela ne m'arrivera plus, car j'étais revenu préciſément pour vous prier de reprendre cette clef que vous aviez eu la bonté de me confier : elle me serait inutile déſormais & elle peut être utile à d'autres...

Puis je saluai & je sortis. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'avant de quitter cette maiſon que je ne voulais plus revoir, j'entrai chez le con-

cierge. Il avait été soudoyé ; je mis une enchère & j'obtins un aveu complet : toutes les fois que je venais, il prévenait Cora de mon arrivée en sonnant la fameuſe sonnette. La semaine suivante, je m'embarquais &... me voilà de retour, mon cher Gaston ! On revient de loin... & j'eſpère que tu en reviendras auſſi... A mardi !

III

Adrien parti, je m'habillai à la hâte & je me rendis, avec plus de hâte encore, rue La Rochefoucauld. C'était dans cette rue que demeurait Eſther, au numéro 5, à l'entreſol, — mon paradis.

J'avais ma clef, ma chère clef : je mets plus de temps à vous le dire que je ne mis à l'introduire dans la serrure de la porte secrète par laquelle j'entrais chez Eſther. Au moment où je la retournais, un bruit violent de sonnette se fit entendre au-deſſus de ma tête.

— Qui sonne-t-on ici ? m'écriai-je plein d'une sourde rage, en me rappelant la confidence d'Adrien.

— Quoi ! c'eſt vous, cher Gaſton !... répondit Eſther en venant au-devant de moi, un peu troublée comme Cora, rougiſſante comme Cora, le coſtume un peu en déſarroi comme celui de Cora.

— Oui, madame, dis-je avec une ironie qui me brûla la lèvre en paſſant, c'eſt moi qui viens vous rendre votre clef dont je ne saurais plus rien faire déſormais, & que vous pourrez placer plus avantageuſement entre des mains plus inexpérimentées que les miennes. Adieu, madame, adieu !

Et je m'en allai — pour ne plus revenir.

Ah ! mes amis ! n'ayez jamais la clef ! Cela coûte pour l'obtenir — & surtout pour la rendre...

ALL IS WELL THAT...

I

Les lumières s'éteignaient une à une dans les rues désertes. Les voitures se faisaient de plus en plus rares, & un épais tapis de neige assourdissait encore le bruit de leurs roues, — d'ordinaire si fatal aux dormeurs, à cette heure avancée où l'oreille gagne en acuité & le pavé en sonorité.

Un petit coupé de remise — assez élégant pour être un coupé de maître — s'arrêta vers le milieu de la rue de la Bruyère : un vieux monsieur, trop fringant pour son âge, en des-

cendit, tira la sonnette d'une maiſon de bonne apparence, &, la porte ouverte, monta précipitamment cinq étages par haſard encore éclairés.

Une fois sur le palier du dernier étage, le vieux monſieur s'orienta un inſtant, de peur de se tromper & de réveiller une perſonne pour une autre; puis, les aîtres reconnus, il frappa doucement deux coups légers, deſtinés pour ainſi dire à n'être entendus que de l'intérieur de l'appartement, — & il attendît qu'on lui vînt ouvrir.

Rien ne bougea, personne ne vint. Le viſiteur nocturne n'entendait que le tic-tac exagéré de son cœur & le souffle bruyant de sa reſpiration, car il avait monté aſſez allègrement l'eſcalier, — ce que lui reprochaient en ce moment ses cinquante-cinq ans.

— Eſt-ce qu'Alcide serait couché? murmura-t-il avec impatience.

Et, pour s'en aſſurer, il refrappa deux coups plus nets, plus accentués, plus indiscrets que les premiers.

Le même silence lui répondit, — en admettant toutefois, ce qu'on a cru trop légèrement jusqu'ici, que le silence soit une réponſe.

— Décidément, Alcide dort ! s'écria le visiteur d'une voix qui ressemblait fort à de la colère.

En promenant machinalement la main à la hauteur de la serrure, il s'aperçut que la clé avait été laissée sur la porte.

— Il y est du moins, dit-il en ouvrant résolument & entrant comme chez lui ; je reconnais bien là mon neveu, ajouta-t-il en souriant. Je me reconnais bien là moi-même ! Il fait ce que je faisais lorsque j'avais le bonheur d'avoir son âge. Sa sécurité est celle de l'homme pauvre & jeune, qui ne craint pas les voleurs & qui n'attend que les maîtresses. Mais, à propos ! s'écria le visiteur en s'arrêtant tout à coup au milieu de l'antichambre ; à propos ! si j'allais le trouver... deux ? Alcide est un fou fort aimable, qui, ne pouvant dépenser la fortune qu'il n'a jamais eue, prodigue la santé qu'il a encore. On m'a raconté de ses fredaines : elles étaient charmantes, & si je n'y ai pas applaudi, comme me le défendait mon titre d'oncle, je les ai facilement comprises & pardonnées, comme m'y invitait mon titre d'homme... Mais il ne faut pas qu'Alcide oublie à ce point ses nouveaux devoirs ; il va se marier, et...

Le bonhomme interrompit son monologue semi-mental, semi-parlé, pour prêter l'oreille à un léger bruit qui lui venait de la pièce voisine, dont la porte entrebâillée laiſſait arriver sur le parquet de l'antichambre un imperceptible filet de lumière jaune.

— Il eſt seul, murmura-t-il de nouveau en avançant sur la pointe du pied ; ou, s'il n'eſt pas seul, ils font à deux trop ou pas aſſez de bruit....

Cela dit, il pouſſa doucement la porte & se trouva dans une chambre fort pittoreſquement meublée, éclairée à moitié par une lampe à abat-jour vert posée sur la cheminée.

Un jeune homme, en robe de nuit de cachemire à ramages chinois, en pantalon de molleton à pied, en babouches de cuir rouge, se tenait aſſis auprès d'un bon feu de bois qui flambait joyeuſement, & liſait avec beaucoup d'attention une lettre qu'il venait de tirer, avec un grand nombre d'autres, d'un petit portefeuille en cuir de Ruſſie, à fermoir d'acier, poſé sur une table en laque, à portée de sa main.

— Tu ne m'as donc pas entendu frapper ? demanda le viſiteur quaſi sexagénaire en s'avançant vers le jeune homme.

— Mon oncle ! s'écria ce dernier en replaçant précipitamment dans son portefeuille la la lettre qu'il était occupé à lire une minute auparavant, & en se levant avec non moins d'empreſſement pour aller serrer la main du bonhomme.

— Tu as la veille dure, mon ami, dit l'oncle en riant. J'ai frappé quatre fois, deux petites & deux groſſes : tu n'as pas plus bougé qu'un soliveau, &, n'avait été la clef que j'ai trouvée sur la porte, je t'aurais cru mort ou envolé avant moi rue Saint-Lazare au bal de ton beau-père.

— Il me semblait bien, en effet, que quelqu'un marchait dans mon mur ! répondit le jeune homme avec enjouement en débarraſſant son oncle de son pardeſſus & en le faiſant aſſeoir auprès du feu, dans un fauteuil capitonné, en face de lui. J'ai là une caiſſe de londrès exquis, mon cher oncle, ajouta-t-il en offrant un paquet de cigares à son viſiteur; renouvelez votre étui, je vous prie, & allumez-vous pendant que je vous rédigerai un de ces grogs corſés comme Philippe & moi — vous savez, Philippe, le garçon du café de Paris ? — savons seuls en rédiger.

— Tes cigares sont en effet très-bons, dit

l'oncle en s'inſtallant dans le fauteuil auprès du feu ; je dois même rendre cet hommage à la vérité, d'avouer que je n'en fume de pareils que chez toi, quoique je sois alimenté par la belle marchande du paſſage de ....., une demoiſelle superbe !...

— Qui, au moyen de ses beaux yeux, écoule ainſi ses vilains cigares de la régie, n'eſt-ce pas ? Ah ! mon cher oncle, vous serez donc toujours le même ? Vous ne vous apercevrez donc jamais que les plus jolies femmes à Paris sont toutes doublées de commerçantes ? Je gage que vous ne regardez jamais ce qu'elle vous donne en échange de vos napoléons ?...

— Quand je suis devant une femme, mon cher Alcide, je ne regarde jamais qu'elle.

— C'eſt très-galant de votre part, mon oncle, & je me garderai bien de vous objurguer à ce propos, non plus qu'à nul autre ; mais, franchement, il n'y a pas de raiſon pour qu'un jour votre friponne de marchande ne vous donne une boîte de sardines au lieu d'une boîte de cigares.

— Eh bien ! après ?...

— Mon bon oncle, permettez-moi de vous embraſſer ; il n'y a que les fous comme vous

& moi pour trouver des réponſes auſſi sages ! Mais vous ne me dites rien de mon grog : ne vous semble-t-il pas savoureux, ambroiſien, neƈtarique ?...

— Je trouve, cher ami, que tu ne t'habilles, pas aſſez vite & que nous arriverons au bal de ton beau-père au moment où tout le monde s'en ira.

— Ce serait une entrée originale !

— D'accord ; mais, en attendant, fais-moi le plaiſir d'endoſſer le harnais de soirée, l'habit noir que je t'ai commandé chez mon tailleur & qui doit t'aller comme un gant.

— Je vous obéis, oncle barbare, je vous obéis !

II

L'appartement dans lequel avait lieu cette converſation d'oncle à neveu était un appartement de garçon, meublé avec un goût, avec un art qui trahiſſait les habitudes d'eſprit de son locataire, M. Alcide Jacquemart, — rentier.

Rentier n'eſt peut-être pas le mot juſte, car rentier suppoſe ordinairement rentes, comme

propriétaire suppofe pignon sur rue, — &, de son chef du moins, Alcide Jacquemart n'avait ni pignons ni rentes d'aucune sorte. Cependant il vivait bien, sans fafte, — mais avec le luxe des gens qui n'ont pas un sou vaillant, & qui, faute du néceffaire, se contentent du superflu. Elevé par son père — riche manufacturier ruiné plus tard par de maladroites spéculations — comme sont élevés les fils de sénateurs, qui ont toujours une légitime à dévorer en quelques années, Alcide Jacquemart avait été mis au collége, en était sorti pour se faire recevoir bachelier ès-lettres, avait commencé sa médecine, avait ébauché son droit, ne savait ni l'une ni l'autre, s'était dérangé, avait dérangé les autres, — &, finalement, en baguenaudant ainfi dans la vie, était arrivé à trente ans sans pofféder d'autre pofition sociale que ses trente-deux dents, tous ses cheveux bruns & un grand amour de l'indépendance.

Cela ne lui eût certainement pas suffi — quoique cela suffife à beaucoup d'autres jeunes gens — s'il n'eût été doublé d'un oncle, M. Ofwald Jacquemart, qui avait remplacé auprès de lui, comme providence, son père & sa mère, abfents de l'éternelle abfence.

M. Ofwald Jacquemart, plus âgé que son frère de quelques années, avait fait de sa fortune perfonnelle un tout autre ufage que celui qu'avait fait de la sienne le père d'Alcide, son puîné. Après la part du feu — c'eft-à-dire la part de la jeuneffe — il s'était arrangé pour avoir des rentes sur la planche jufqu'à la fin de ses jours, en outre d'un argent de poche plus que suffisant pour deux. En sa qualité de cadet, son frère avait joué le rôle de sage — & s'était ruiné; lui, en sa qualité d'aîné, avait joué le rôle de prodigue — & n'avait pu parvenir à se mettre sur la paille, ne tenant pas sans doute à mûrir à ce prix. Sa belle-sœur était morte en lui recommandant son Alcide, & il lui avait promis d'en faire son fils — qu'il aurait pu être, si, au lieu d'époufer M. Joseph Jacquemart, manufacturier, M[lle] Adeline Vinet avait époufé M. Ofwald Jacquemart, rentier, son premier prétendu. Les deux frères, sans s'aimer beaucoup, — les frères sont toujours un peu ennemis depuis Etéocle & Polynice, — avaient eu l'un pour l'autre une eftime réelle, oubliant volontiers leur rivalité amoureufe pour ne se souvenir que de leur titre de frères, & certes, si, à l'époque du défaftre commercial du cadet, son aîné s'était

trouvé à Paris au lieu de se trouver à Naples, il n'eût pas héſité un seul inſtant à sacrifier une partie de sa fortune pour empêcher ce grand naufrage dans lequel tout avait péri, corps & biens. M. Joseph Jacquemart mort, son fils Alcide ruiné, l'oncle Oſwald était intervenu, — d'abord pour obéir à la prière de la seule femme qu'il eût jadis aimée sérieuſement, enſuite pour obéir à son devoir d'oncle.

M. Oſwald Jacquemart, à cinquante-cinq ans, — il en avait en réalité cinquante-neuf, — était le type des oncles de comédie, qui sont moins rares dans la vie vraie qu'on ne le croit communément. Il morigénait de temps en temps son neveu pour obéir aux traditions avunculaires, qui veulent que la barbe griſe tance vertement les folies de la barbe blonde; mais, au fond, il adorait son « coquin de neveu, » par l'excellente raiſon que c'était un garçon adorable, qui reſpectait son oncle mais ne l'écoutait jamais, ce dont celui-ci se gardait bien de se fâcher, sachant bien, par expérience perſonnelle, que les conſeils des vieillards sont abſurdes adreſſés à des têtes éventées, les Mentors étant encore plus rares que les Télémaques. N'avait-il pas à se reprocher

les fredaines qu'il reprochait à son neveu? Pour condamner avec autorité les péchés des autres, ne faut-il pas avoir été toujours impeccable?

Donc, M. Ofwald Jacquemart laiffait dire & faire, — s'en rapportant, au sujet des folies de son neveu, sur la fageffe de la Providence.

— Remplis ton rôle de jeune premier & d'amoureux dans la vie, lui avait-il dit cent fois, — non pour éperonner ses caprices déjà trop emportés, mais pour les mieux couvrir du manteau de son indulgence; remplis ton rôle de jeune premier & d'amoureux : le Temps, ce régiffeur grognon, t'avertira toujours assez tôt d'avoir à jouer le rôle de père noble & de financier ! Jette ton bonnet pardeffus les moulins, pendant que tu as affez de cheveux pour t'en paffer; il sera toujours affez tôt d'aller le ramaffer pour en recouvrir ton crâne chauve !...

Ainfi avait parlé l'oncle Jacquemart à son neveu Alcide, & le neveu Alcide avait plus que littéralement suivi les conseils élaftiques de son oncle Jacquemart, — s'endormant, de vingt à trente ans, dans les délices de la

Capoue parisienne, en formant le souhait de ne se réveiller que le plus tard possible.

Ce réveil, cependant, était venu un beau matin, sous la forme de l'oncle Jacquemart qui, pénétré de cette vérité que, si la jeunesse est éternelle, il n'en est pas de même de la vieillesse, & à cause de cela, voulant assurer avant de mourir le sort de son bien-aimé neveu, avait songé à le marier avec une riche héritière, fille d'un gros négociant du quartier de la place du Havre.

Ce projet, quoique conçu & mûri dans la cervelle un peu évaporée de l'oncle Jacquemart, était en somme des plus raisonnables, & le parti qu'il offrait à son neveu était des plus « sortables, » — pour employer l'expression consacrée.

Pourtant Alcide s'était cabré, — alléguant sa grande jeunesse & sa grande folie, son amour de l'indépendance, sa haine des bambins pleurards, & citant les mésaventures de Sganarelle, qui l'attendaient infailliblement, en regard des aventures de Don Juan qu'il avait eues, au chiffre près — *mille e tre.*

Mais le bonhomme Jacquemart lui avait répliqué avec enthousiasme, — employant pour

le convaincre la colère & la tendreffe, le menaçant de le déſhériter, lui montrant sa vie gaſpillée mal à propos, ses créanciers hurlant après ses chauſſes, ses maîtreſſes infidèles, son repos troublé par la pauvreté ; lui faisant comprendre que si la grande Providence ne manquait à perſonne, sa petite Providence — lui, l'oncle Jacquemart — pouvait lui manquer d'un moment à l'autre ; de telle sorte que, courbant la tête sous le joug de cette éloquence bourgeoiſe & honnête, Alcide avait cédé — moitié figue & moitié raiſin — & avait permis à son oncle de demander pour lui la main de mademoiſelle Charlotte Legros, fille de M. Charles Legros, riche négociant fort eſtimé. Mademoiſelle Charlotte était plus que riche : elle était « jolie comme un cœur » au dire de l'oncle Oſwald — qui se connaiſſait en femmes pour avoit vécu toute sa vie dans leur familiarité. Alcide l'avait cru sur parole, — quitte à n'en croire plus tard que par ses yeux, — & c'était pour cela préciſément qu'il devait aller ce jour-là à la soirée donnée par M. Charles Legros.

III

— Ah! ça, mon cher Alcide, tu ne t'habilles donc pas? s'écria l'oncle Jacquemart stupéfait, en relevant la tête, qu'il avait tenue jusques-là tournée du côté du feu, & en s'apercevant que son neveu, au bout d'une demi-heure, en était juste au point où il l'avait trouvé en entrant chez lui, c'est-à-dire toujours chaussé de son pantalon de molleton & toujours vêtu de sa robe de chambre chinoise à cordelière d'or & de soie.

— Mon cher oncle, répondit Alcide d'une voix caline, ne vous emportez pas ainsi; vous vous feriez du mal, votre colère étant combinée avec les deux grogs que vous venez de boire coup sur coup & qui m'ont paru exagérés comme expression...

— Ta! ta! ta! Quelles sornettes me débites-tu là? Tu me regardes tranquillement, les mains dans tes poches, fumant ton cigare, quand je te croyais derrière le rideau de ton alcôve, occupé à te préparer pour la cérémonie de ta présentation à ta fiancée!... Te moques-tu de moi?...

— Le ciel & ma mère m'en gardent, mon cher oncle! Je vous aime trop sincèrement pour mériter jamais un semblable reproche de votre part. Je ne me moque pas de vous; seulement...

— Seulement, tu me bernes!

— Oh! mon oncle, mon oncle, vous vous répétez!

— Tu viens de parler du ciel & de ta mère, Alcide : le ciel, je ne sais pas encore ce que c'eſt; mais ta mère était une honnête & brave créature que j'adorais comme elle méritait d'être adorée; c'eſt en son nom que je t'ai prié de mettre un peu de plomb dans ta cervelle, un peu d'ordre dans ta conduite, un peu de bonheur vrai dans ta vie, & que je t'ai fait promettre il y a un mois de te marier avec mademoiſelle Charlotte Legros...

— Charlotte Legros! On ne s'appelle pas Charlotte Legros! s'écria le jeune homme avec une sorte de mauvaiſe humeur, en se promenant de long en large dans sa chambre. Charlotte! Mademoiſelle Legros! Ce ne sont pas là des noms de chrétiens!

— Je te conſeille de faire le dégoûté, toi, monſieur Alcide Jacquemart, fils de M. Joseph

Jacquemart & neveu de M. Oſwald Jacquemart !

— Mon oncle, cela n'a aucun rapport ; &, d'ailleurs, les infirmités de l'un n'excuſent pas les infirmités de l'autre... Oſwald eſt un nom... difficile à porter, à cauſe de la défaveur qu'a jetée deſſus le bas-bleu Corinne.... Alcide auſſi... On ne s'appelle pas plus Alcide qu'on ne s'appelle Charlotte.... Alcide ! c'eſt un nom fabuleux qui réveille chez les femmes qui l'entendent prononcer des idées de travaux impoſſibles à accomplir pour un homme comme moi, qui ne suis pas le fils de Jupiter & d'Alcimène... Charlotte ! c'eſt un nom groteſque, qui réveille chez les hommes qui l'entendent prononcer des idées de gigots aux confitures, impoſſibles à digérer pour des eſtomacs rebelles à la littérature allemande. Alcide ! Charlotte ! Charlotte ! Alcide ! Cela n'a pas le sens commun...

— Dis tout de suite que ton parrain était un imbécile & que ta fiancée eſt une cuiſinière...

— Je ne dis rien, mon oncle ; mais il me semble, sans vous faire injure, que vous me pouſſez bien gaiement & bien prématurément

vers les fondrières du mariage, où je me casserai le cou dès le lendemain de la noce, j'en suis sûr... Rien ne pressait... J'avais le temps d'attendre... Vous m'avez mis le contrat sous la gorge & m'avez arraché ainsi une promesse que je tiendrai certainement un jour ou l'autre, mais pas ce soir. Non! je me sens trop indisposé pour cela...

L'oncle Jacquemart, au lieu de continuer à gronder, au lieu de s'offusquer de cette indocilité de son neveu, comme celui-ci s'y attendait, le regarda, au contraire, d'un air de profonde commisération & de paternelle sollicitude.

— Mon cher enfant, dit-il en lui tendant la main...

Le jeune homme, ému, alla avec empressement la serrer dans les siennes.

— Mon cher enfant, reprit l'oncle Jacquemart, je te supplie de ne pas me punir de la faiblesse que j'ai toujours montrée à ton égard, au lieu de la fermeté qui convenait à mon âge & à ma qualité de parent... J'ai cru que le meilleur moyen de me faire respecter de toi était de m'en faire aimer, & tu as toujours vu percer sous mes bougonneries la bien-

...

veillance de mon cœur, qui ignore la paſſion, rends-moi du moins la juſtice de le reconnaître. Il y a des mains de fer sous des gants de velours ; il y a auſſi des roſeaux peints en fer : je suis un de ces roſeaux-là, j'ai toujours ployé sous tes caprices de jeune homme, j'ai toujours cédé à tes exigences de prodigue... Ne m'en punis pas, je t'en supplie, &, pour la première choſe sérieuſe que je te propoſe, ne me chagrine pas en la repouſſant aveuglément...

— Mais, mon bon oncle...

Alcide allait entreprendre de s'excuſer : l'oncle Jacquemart l'en empêcha par un geſte & continua :

— Je ne veux ni t'attriſter, ni m'attriſter moi-même, mon cher enfant : j'ai cinquante-cinq ans, peut-être cinquante-sept, peut-être même cinquante-neuf, c'eſt-à-dire que je suis sur les frontières de la vie, & qu'il eſt temps de graiſſer mes bottes pour le grand départ... Ne m'interromps pas, morbleu ! je ne parle pas si souvent !... Je te diſais donc que j'avais cinquante-neuf ans... Je ne ferai pas de vieux os, parce que j'ai sur la tête une apoplexie de Damoclès permanente, & qu'un de ces matins

en sortant de souper chez Bignon — car tu sais que j'ai confervé cette pernicieufe habitude — je n'aurai pas le temps de digérer mes crevettes rofes ou ma langoufte : on me jettera dans un fiacre, on me conduira chez moi, & tu seras héritier, mon neveu !... Riche & garçon ! je te vois perdu, avec tes goûts ruineux & fantafques qui n'ont jamais été les miens — même au temps où je me diffipais le plus volontiers. C'eft pour cela que je veux te voir marié à une bonne & belle fille qui n'a qu'un tort, qui eft de s'appeler Charlotte... A part ce défaut, elle eft irréprochable... Elle a des cheveux blonds comme les blés, des yeux couleur de myofotis, des joues savoureufes comme une pêche, des lèvres éclatantes comme une grenade ; elle chante comme un oifeau, elle danfe comme une fée, elle babille comme un ange, elle adore son père & en fait tout ce qu'elle veut... Un bijou !... Que si cependant son nom de Charlotte t'offufquait trop, par hafard, elle n'héfitera pas à en changer pour te faire plaifir, & à prendre celui de Pauline, de Virginie, de Claire, de Juliette, de...

— Juliette ! interrompit le jeune homme en devenant tout-à-coup trifte, & en pouffant un

soupir sur le sens duquel son oncle se méprit. Juliette ! répéta-t-il.

— Oui, j'ai dit Juliette : c'eſt un nom charmant, n'eſt-ce pas ? J'ai eu le bonheur d'être aimé, au temps jadis, par une jolie perſonne qui portait ce nom & qui, par parenthèſe, m'appelait son Roméo... Cela allait de soi : Roméo, Juliette ; Paul, Virginie ; Héloïſe, Abélard ; Daphnis, Chloé... Mais tu me fais dire là des sottiſes, ajouta l'oncle Jacquemart en se levant & en jetant dans le feu le cigare qu'il venait d'allumer ; veux-tu, oui ou non, épouſer Mlle Charlotte Legros ?

— Oui, répondit Alcide d'une voix faible.

— Veux-tu, oui ou non, venir à la soirée qui se donne ce soir en ton honneur chez ton beau-père ?

— Non, mon cher oncle ; je ne me sens pas très-bien, & je vous prie de m'excuſer près de M. & Mme Legros.

— Quelle Mme Legros ? Je t'ai déjà dit que la mère de Charlotte était morte depuis longtemps ; j'ai même ajouté que c'était là une raiſon de plus pour l'épouſer, les filles sans mères étant rares, & les mères étant le portrait vivant de leurs filles vieillies, ce qui fait qu'on épouſe les mères en même temps que

les filles... Charlotte n'a pas cela à se reprocher, & avec elle — exemplaire unique d'un moule détruit — tu n'auras pas à faire de rapprochements pénibles... Charlotte n'a plus que son père, sur lequel cette petite diableſſe a pris un empire dont elle aurait pu abuſer, si elle n'était pas honnête comme l'honnêteté elle-même.

— C'eſt vrai, je ne me rappelais plus ce détail, mon oncle. Excuſez-moi donc auprès de M. Legros, en prenant l'engagement de me préſenter à lui dans deux ou trois jours.

— Cela fera très-mauvais effet!...

— Ne peut-on pas être malade ou aſſez gravement indiſpoſé pour garder sa chambre?...

— Sans doute; mais, je te le répète, cela fera très-mauvais effet. D'ailleurs, tu n'es ni malade ni indiſpoſé, que je sache...

— Je ne me sens pas en diſpoſition d'eſprit convenable pour aller là où je devais aller avec vous ce soir, mon oncle. J'apporterais avec moi involontairement des préoccupations fâcheuſes qui me nuiraient auprès de la nouvelle famille dans laquelle vous souhaitez de me voir entrer... Je vous donne ma parole

d'honneur que j'épouferai Mlle Charlotte Legros, si Mlle Charlotte Legros veut de moi pour mari toutefois...

— Si elle veut de toi! s'écria l'oncle Jacquemart, heureux de cet engagement d'honneur que prenait là son neveu. Si elle veut de toi!... Mais, pour ne pas vouloir de toi, beau neveu, il faudrait qu'elle fût diantrement difficile, car, sans te flatter, si elle eſt un morceau de roi, tu es un morceau de reine, toi!...

Là-deſſus, l'oncle Jacquemart, ayant remis son pardeſſus & repris sa canne, fit un geſte d'adieu à son neveu, pirouetta sur ses talons & diſparut.

Quelques minutes après, la porte de la rue s'ouvrait & se refermait. Un bruit de roues retentiſſait dans le silence de la nuit, & Alcide reprenait au coin de son feu l'intéreſſante occupation à laquelle il avait été arraché si mal à propos.

IV

Le portefeuille en cuir de Ruſſie avait donc été ouvert de nouveau, & le jeune homme en

avait tiré un certain nombre de lettres dont l'écriture était aſſez récente,— lettres d'amour, cela va sans dire.

Je n'oſe pas avancer qu'il eût été bon, dès l'origine des sociétés, de ne pas apprendre à lire — & encore moins à écrire — aux enfants, parce que ces enfants, devenus hommes ou femmes, paſſent le plus beau temps de leur vie à entaſſer pattes de mouches sur pattes de mouches & à les échanger imprudemment entre eux, sans se douter qu'il arrive un jour où ces témoignages puérils d'un sentiment souvent imaginaire peuvent devenir une arme dangereuſe dans la main d'un drôle ou d'une drôleſſe. On s'écrit, on s'écrit, on s'écrit; on se promet, on se promet, on se promet — & l'on ne se tient pas. « Monſieur, je me marie : je vous crois trop galant homme pour conſerver par-devers vous des lettres que, dans un moment de regrettable folie, j'ai eu la faibleſſe de vous envoyer... » etc., etc. — « Madame, nous avons rêvé, je me réveille. Je ne rougis pas de vous avoir écrit que je vous aimais, parce que je vous aimais alors ; mais aujourd'hui que la raiſon me conſeille & que le devoir me guide, je viens vous redemander, pour les anéantir, ces preuves de la fragilité

des affections humaines... » etc., etc., etc. Ces menſonges de part & d'autre ne sont-ils pas lamentables ?

Alcide Jacquemart avait promis à son oncle, &, pour tenir sa parole, il voulait liquider son paſſé, en jetant au feu tous les souvenirs écrits.

Déjà bon nombre de lettres, d'écritures & de signatures différentes, avaient subi leur sort ; d'autres encore allaient le subir, pêle-mêle, dates & noms mêlés, les vieilles maîtreſſes avec les jeunes, les blondes avec les brunes, les coquettes avec les dévouées, les humbles filles avec les grandes demoiſelles, lorsqu'à l'une d'elles la main de l'exécuteur s'arrêta tremblante.

C'était la seconde lettre de la même écriture qui l'arrêtait ainſi. La première, il allait en commencer la lecture au moment de l'entrée de l'oncle Jacquemart chez lui, & il l'avait rejetée vivement parmi les autres pour qu'elle échappât au regard inveſtigateur du bonhomme. La seconde lettre, signée du même nom, ne contenait que ces quelques lignes .

Mon Henry,

Je t'ai vu hier, il me semble qu'il y a un mois de cela. Je veux te voir demain dans notre petite chambre de la rue de Sèvres, toute pleine de toi, où je paſſerais volontiers ma vie si je pouvais la paſſer là-dedans avec toi. Toi, encore toi, toujours toi, toujours, encore! Si tu ne viens pas demain, tu t'en repentiras, car j'ai un aveu à te faire. Si tu ne viens pas demain, ne viens plus jamais : j'aurai tout compris et je me réſignerai sans oſer t'adreſſer le moindre reproche. Au fait, pourquoi t'en voudrais-je? C'eſt moi qui t'ai aimé la première, tu ne me dois rien, tandis qu'au contraire je te dois tout.

Mais je suis folle! je suis sûre que tu viendras demain à l'heure accoutumée. J'ai acheté ce matin, à ton intention, deux pots de bruyères, une bruyère blanche et une bruyère roſe; tu m'as dit que tu les aimais, et bien qu'en hiver il ne soit pas facile de s'en procurer, j'ai pu avoir ces deux-là, que j'ai placées sur notre cheminée. Tu verras!

Je t'embraſſe comme je t'aime; aime-moi comme je t'embraſſe, et dis-toi mon Henry comme je me dis

 Ta JULIETTE.

Henry, on l'a deviné, c'était Alcide. Les comédiens ont bien des noms de guerre; pourquoi les amoureux n'auraient-ils pas des noms d'amour ?

Henry devint tout rêveur après avoir lu cette lettre qu'il venait de décacheter & qui s'était trouvée par mégarde au milieu des autres, qu'il avait lues & relues cent fois déjà.

Il aimait — du meilleur & du plus honnête de son cœur — cette aimable enfant qui lui faifait si ingénûment l'aveu de son amour. Ils s'étaient rencontrés un jour, ou un soir, fortuitement, comme on se rencontre dans la vie, au moment où l'on s'y attend le moins, où on le défire le moins quelquefois, — bien qu'il soit toujours très-agréable pour un garçon de rencontrer une jolie fille, &, pour une fille, de rencontrer un beau garçon. Juliette n'était pas seule, la première fois, elle avait avec elle une sorte de chaperon, une femme d'âge qui n'était affurément ni sa mère ni sa servante : Henry-Alcide Jacquemart l'avait suivie, lui avait parlé en paffant dans les Tuileries, où elle s'était arrêtée un peu avec sa compagne, & avait appris ainfi qu'elle y venait quelquefois, — toujours accompagnée. Au bout de quelques semaines de ces fréquentes rencon-

tres, Henry & Juliette s'étaient trouvés seuls dans une modefte chambre de la rue de Sèvres, où ils s'étaient promis un amour éternel. Henry venait là à midi & ne s'en allait que le soir fort tard ; elle cousait, il deffinait, & de temps en temps ils ceffaient, lui de deffiner, elle de coudre, pour se sauter au cou avec une tendreffe facile à comprendre. Pour Henry, Juliette était une ouvrière digne du prix Monthyon ; pour Juliette, Henry était un artifte digne du prix de Rome. Et, de fait, il deffinait auffi bien qu'elle coufait, — & elle coufait comme la fée qui sans doute avait été sa marraine.

L'oncle Jacquemart était venu se jeter en travers de ces belles amours en fleurs, — sans s'en douter. Il s'était bien dit : « mon neveu a des maîtreffes ! » mais il avait immédiatement ajouté : « il les congédiera. » Quoique baptifé en pleine *Corinne,* l'oncle Jacquemart avait, en matière de sentiment, des idées qui sentaient furieufement leur XVIIIe siècle, & s'il ne portait pas de talons rouges, c'était pour obéir au goût de son époque, qui porte des talons noirs. Au demeurant, le meilleur homme du monde,— comme on a pu en juger précédemment.

Henry ... quemart avait parlé, & son coméd... ait écouté reſpectueuſement, — in-pou... le parti qu'il prendrait au moment n... c'eſt-à-dire la veille de son mariage. ...anmoins, ſubiſſant à ſon inſu, depuis quelques jours, l'influence des diſcours pleins de ſageſſe de ſon ſecond père — qu'il n'avait pas, en ſomme, le droit d'affliger par une révolte trop prolongée — Alcide avait mis moins d'empreſſement à monter les quatre étages de la maiſon de ſa maîtreſſe, &, à ſa dernière viſite, il s'était même roidi, pour paraître moins tendre.

La lettre que lui avait écrite Juliette était datée du dimanche ſoir, & on était au mardi, — ou plutôt au mercredi matin, car la nuit était fort avancée, & l'aube n'allait pas tarder à ſe montrer. Il y avait donc quatre grands jours que les deux amants ne s'étaient vus.

— Pauvre chère aimée ! murmura Alcide, qui ſentait quelque choſe lui tortiller le cœur. Elle m'a attendu, & je ne ſuis pas venu !... Qu'a-t-elle dû penſer ? que je ne l'aime plus ? ou que je ſuis malade ? ou que je ſuis mort peut-être ?... Peut-être a-t-elle été chez le concierge de la rue de Tournon, que j'ai chargé

.evoir les lettres qui viendraient à mon ɪn d'Henry, & cet homme n'a pu rien lui apprendre, sinon que je n'ai jamais demeuré là... Pauvre adorée ! elle a cru en mon amour comme je crois au sien, &, à cette heure, ne me voyant pas revenir pour la détromper, elle se croit abandonnée à jamais par moi... La vie eſt brutale avec ses exigences renaiſſantes ! Pourquoi ai-je promis à mon oncle d'épouſer sa Charlotte Legros, qui ne songe pas plus à moi que je ne songe à elle, & qui m'épouſera comme je l'épouſerai moi-même, pour épouſer quelqu'un... C'eſt bête & odieux tout cela ! Ne pouvoir obéir à sa fantaiſie ! ne pouvoir écouter son cœur ! Non ! il faut se ranger, faire comme tout le monde, se laiſſer parquer dans son banc social, avec une étiquette de mari & de citoyen !... Mais, c'eſt affreux ! mais j'aime mieux Juliette que mademoiſelle Charlotte ! mais j'aime mieux ma maîtreſſe que ma femme ! Et, d'ailleurs, pourquoi ne ferais-je pas de ma maîtreſſe ma femme ? Juliette vaut son peſant d'or, tout comme la première héritière venue... Elle eſt induſtrieuſe, elle eſt douce, elle eſt bonne, elle eſt belle : pourquoi dédaignerais-je les tréſors qu'elle m'offre pour aller courir après

des trésors qu'on ne m'offre pas? Je ne connais pas plus mademoiselle Charlotte que je ne connais la reine d'Oude; elle peut être affreuse en dedans, cette belle personne au dehors! Je serai peut-être très-malheureux avec elle... Tandis que je connais Juliette, tandis que je la sais par cœur, & que je n'ai pu encore trouver en elle la moindre tare rédhibitoire... Pourquoi quitterais-je Juliette? Ce serait quitter la proie pour l'ombre; ce serait couronner les folies de ma vie passée par la plus misérable & la plus impardonnable des folies!... Juliette! Juliette! attends-moi!...

Alcide s'était levé, tout frémissant, — criant plutôt que parlant les paroles que nous venons d'écrire. Au bout de quelques instants, il était habillé & prêt à sortir.

V

Paris, qui avait fait sa nuit, commençait à s'éveiller. Les rues s'emplissaient peu à peu de bruits de toute sorte. Les boutiques ouvraient un œil, puis l'autre. Les voitures roulaient. Les ouvriers allaient à leur besogne. Les

laitières s'inftallaient sous les portes cochères. Les commères emmitouflées allaient aux provifions.

Alcide-Henry defcendit d'abord rapidement la rue de La Bruyère & la rue Notre-Dame-de-Lorette — dont la déclivité, d'ailleurs, ne permet pas aux jambes des piétons d'être pareffeufes. Il n'était pas fatigué, puifqu'il n'avait pas marché depuis la veille; cependant, tout en arpentant à grands pas les rues, il cherchait des yeux une voiture quelconque qui pût le tranfporter plus rapidement encore là où il se savait attendu & où il lui tardait d'être arrivé : car une des infirmités de notre pauvre nature humaine, c'eft d'avoir une penfée mal obéie par le corps, — de voler en imagination comme l'hirondelle, & de nous traîner en réalité comme le pingouin. Ah! si nous avions tous la lampe d'Aladin à notre difpofition!

Bien qu'on ne rencontre pas toujours ce que l'on cherche, — même à Paris, la ville où tout se trouve, — Alcide-Henry finit par se croifer avec une voiture de place qui s'en allait en maraude après avoir conduit à domicile quelque couple amoureux échappé des cabinets de Vachette ou de Bignon.

Il n'eut qu'à faire un signe : le cocher, dont l'œil était aux aguets, s'arrêta subitement — attendant.

— Rue de Sèvres, 65 ! cria Henry-Alcide en montant dans la voiture & en refermant la portière sur lui.

— Rue de Sèvres ? grommela le cocher, presque scandalisé. Merci !...

Le cocher grommelait parce qu'il est de règle, à ce qu'il paraît, parmi cette respectable corporation toute parisienne, qu'on ne prend ordinairement une voiture que pour aller à deux pas, — de la rue Saint-Georges au boulevard des Italiens, par exemple. Et, en y réfléchissant bien, les cochers ont raison — malgré l'outrecuidance apparente de leur raisonnement : une voiture n'est-elle pas une chose de luxe ? Si chose de luxe, pourquoi en faire une chose d'utilité ? Prenez l'omnibus, alors !...

Maugréant ou non — ce qui revenait au même pour Alcide Jacquemart, plongé dans ses rêveries & étranger à ce qui se disait autour de lui — le cocher fouetta avec énergie son cheval, qui n'en pouvait mais, & la voiture roula à travers Paris.

La courſe était longue, en effet : c'était toute la ville à traverſer — dans sa plus grande longueur.

Au bout d'une heure, Alcide-Henry était arrivé à deſtination. Il avait mis plus de temps — pour aller d'un bout de Paris à l'autre — que n'en met une dépêche télégraphique pour aller du Miniſtère des Affaires Etrangères à Mexico ou à Saïgon.

. Si la figure du cocher s'était allongée en entendant l'adreſſe que lui avait jetée Alcide en montant dans sa voiture, elle s'épanouit en largeur en recevant le généreux pour-boire qu'il crut devoir lui mettre dans la main — pour le remercier, sans doute, de n'avoir pas été plus lentement. A la couleur jaune de la monnaie qu'il reçut, l'automédon ſuppoſa même un inſtant que le jeune homme s'était trompé, & déjà il ouvrait — à regret — la bouche pour réclamer contre cette généroſité qui dépaſſait les limites ordinaires ; mais Henry-Alcide, qui avait autre choſe à faire qu'à écouter les doléances bonnes ou mauvaiſes de son cocher, Henry-Alcide avait diſparu, — ce dont cet homme n'oſa pas se plaindre trop haut.

— Allons ! allons ! les fous ont du bon ! se contenta-t-il de murmurer en guiſe d'accommodement de conſcience, en remontant preſtement sur son siége & en fouettant son cheval avec une nouvelle énergie.

Pauvre bête ! Que son maître fût satisfait ou mécontent des pratiques qu'elle avait traînées, elle était toujours sûre de recevoir un généreux pour-boire — de coups de fouet...

Alcide-Henry était entré dans la maiſon ; il avait paſſé rapidement devant la loge du portier — dans ces quartiers excentriques, où la montre de la civiliſation retarde d'un siècle, les *portiers* ne sont pas encore *concierges* — & avait franchi avec ses jambes de seize ans les cinq étages qui le séparaient de sa bien-aimée.

Une fois arrivé devant la porte, il s'arrêta pour permettre à son cœur de ralentir ses battements extravagants ; puis, quand il fut un peu calmé, quand il eut repris un peu de sang-froid, il se décida à frapper un petit coup diſcret, bien que la clef fût sur la porte, & qu'il n'eût qu'à vouloir pour entrer.

Alcide avait heurté si diſcrètement que personne ne songea à lui répondre de l'intérieur. Alors, comme il était preſque chez lui, en

somme, & qu'il suppofait bien ne pas devoir être importun, il se décida, non pas à frapper un second coup, mais tout simplement à tourner la clef dans la serrure—& à entrer sur la pointe du pied.

Il avait fait si peu de bruit dans cette double opération que la perfonne chez laquelle il entrait ainfi sans crier gare ne l'avait pas entendu & continuait à se livrer, comme si elle eût été seule, au travail dans lequel elle venait d'être surprife—& qui confiftait à tirer des lettres d'un petit coffret en malachite & à les jeter dans le feu après les avoir lues.

— Juliette! dit Alcide de sa voix la plus douce & la plus trifte, car il comprenait que les lettres ainfi sacrifiées étaient ses lettres d'amour.

— Henry! s'écria la jeune fille troublée par cette apparition inattendue, & en se levant vivement comme pour aller au-devant de son amant.

VI

Si la chambre dans laquelle se paffait ce petit drame de cœur était pauvrement parée,

il n'en était pas de même de celle qui l'habitait.

Cela faifait un contrafte singulier, prefque choquant; il semblait que les vêtements de l'une fuffent une condamnation des vêtements de l'autre, c'eft-à-dire que celle-ci eût l'intention d'humilier celle-là, une fois seulement — avant de se quitter. Autant le papier de la chambre de Juliette était simple & modefte, autant la robe de Juliette était riche & coquette : du papier à cinq sous le rouleau, une robe à quarante francs le mètre ! du papier à deux teintes, jaune & bleue; une robe de soie grife, à volants de dentelles noires !

Alcide Jacquemart n'en revenait pas, & s'il n'avait pas été si ridicule de se frotter les yeux, — car cela indique trop clairement qu'on eft endormi, & il n'eft pas séant de se préfenter en cet état devant le monde, — il les eût volontiers frottés, croyant rêver.

— Ce n'eft pas là Juliette ! murmura-t-il, sans ofer avancer vers elle pour l'embraffer, ainfi qu'il en avait la douce habitude.

En effet, ce n'était pas là Juliette.

Celle-ci — qui, après s'être levée pour aller, elle auffi, au-devant de son amant, était re-

tombée sur sa chaiſe comme pétrifiée — le regardait douloureuſement sans oſer lui adreſſer une parole, de peur d'en dire plus qu'elle ne voulait, qu'elle ne devait en dire.

Cependant, comme après tout cette situation réciproque ne pouvait durer, & que le jeune homme, à bout de courage, n'avait plus qu'une seule choſe à faire, s'en aller,— ce que ne voulait pas la jeune fille, — celle-ci se décida.

— Quatre grands jours sans vous voir! murmura-t-elle en adreſſant à son amant un long regard chargé d'autant de tendreſſes que de reproches, — de plus de tendreſſes que de reproches.

Alcide Jacquemart, à son tour, se décida : il courut pour preſſer dans ses bras sa maîtreſſe toujours adorée; mais elle, l'arrêtant, quoique à regret :

— Nous ne devons plus nous aimer, Henry, dit-elle d'une voix tremblante, en baiſſant les yeux pour ne pas rencontrer ceux d'Alcide Jacquemart.

— Ne plus nous aimer! s'écria ce dernier avec exploſion.

— Oui, mon ami, reprit doucement la jeune

fille. La deſtinée & la raiſon le veulent ainſi... Comme deux enfants qui ne savent ce qu'ils font ni ce qu'ils veulent, nous avons joué avec notre cœur, avec nos sentiments, nous avons rêvé, nous avons oublié qu'il y a au monde autre choſe que l'amour, qu'il y a le devoir...

— Ah ! murmura Alcide avec amertume. Comme c'eſt bien cela ! Toujours la même hiſtoire, donc ?... Oui, c'eſt la femme qui se réveille la première de ce beau rêve qui devrait, qui pourrait durer toute la vie ! C'eſt toujours Juliette qui avertit Roméo que l'alouette a chanté & qu'il faut se séparer, quand au contraire ce n'eſt que le roſſignol & qu'il y a encore de longs moments pour être heureux !...

— Henry, mon cher Henry, ne me dites pas ces vilaines choſes, je vous en supplie ! répondit la jeune fille émue. Je ne me suis pas réveillée la première du beau rêve que nous faiſions tous deux : nous nous sommes réveillés enſemble, mon doux ami..... Je croyais en vous, je vous aimais, parce que je me sentais aimée ; quand, à votre silence, j'ai compris que vous ne m'aimiez plus, je me suis raidie, j'ai pleuré, & j'ai pris la résolution de vous quitter pour...

— Pour vous marier, sans doute ! interrompit ironiquement Alcide.

— Pour me marier ? répéta Juliette, bleſſée dans ses plus délicats instincts de femme & d'amante. Pour me marier ? Ah ! Henry, voilà un mot cruel & immérité... Je croyais valoir mieux à vos yeux... Vous me punissez bien injuſtement du crime de vous avoir aimé !

— Alors, pourquoi brûler mes lettres ?... demanda Alcide, radouci.

— Parce qu'il faut que je rompe avec le paſſé, qui a voulu rompre avec moi le premier.

— Juliette, je t'aſſure que...

— Ne mentez pas, Henry, ne mentez pas ! dit vivement Juliette. Quand je vous ai vu partir, il y a cinq jours, quelque choſe m'a dit que vous ne reviendriez plus, que c'était la dernière fois que je vous voyais... Mon cœur s'eſt serré, j'ai pleuré, j'ai sangloté, puis je vous ai écrit pour vous prier de venir...

— Oui, oui, je me rappelle... répondit Alcide, que l'émotion envahiſſait & qui avait la gorge pleine de larmes... Oui... tu me l'écrivais... Oh ! je l'ai relue aſſez de fois, ta lettre, pour savoir ce qu'elle contient mot par

mot, virgule par virgule... Tu me disais : « Je veux te voir demain dans notre petite chambre de la rue de Sèvres... Si tu ne viens pas demain, tu t'en repentiras, car j'ai un aveu à te faire... » Quel aveu ?...

— Vous ne vous rappelez pas tout, interrompit Juliette. Je vous disais : « Si tu ne viens pas demain, ne viens plus jamais ; j'aurai tout compris, & je me résignerai sans oser t'adresser le moindre reproche... » Pourquoi n'es-tu pas venu, Henry ?...

— Tu ne te rappelles pas tout, toi non plus ! s'écria le jeune homme avec une vivacité pleine de tendresse. Tu ajoutais : « Mais je suis folle ! je suis sûre que tu viendras... »

— « A l'heure accoutumée, » ajouta Juliette en souriant à travers le brouillard de mélancolie qui pâlissait son jeune & beau visage.

— Aujourd'hui ou demain, qu'importe, pourvu qu'on vienne ? répondit le jeune homme, qui reprit: « Je suis sûre que tu viendras demain... J'ai acheté ce matin, à ton intention, deux pots de bruyères, une bruyère blanche & une bruyère rose... »

— Les voilà ! dit Juliette en montrant les deux fleurs placées sur la cheminée. Vous

voyez, Henry, que je ne vous ai pas oublié, moi...

— Juliette, Juliette, pardonne-moi ! s'écria Alcide en s'agenouillant pour baiſer le bas de la robe de sa maîtreſſe.

Puis se relevant auſſitôt, & pâliſſant :

— Mais d'où vient ce coſtume étrange que je vous vois pour la première fois & qui ne peut être porté que par une...

— Qui ne peut être porté que par une femme qui a le droit, par sa condition, de s'en vêtir, répondit Juliette en interrompant son amant, qu'elle devinait près de blaſphêmer. Car je vous ai trompé, mon ami, ajouta-t-elle doucement.

— Ah ! je m'en doutais ! s'écria Alcide avec amertume.

— Je vous ai trompé, mon ami, reprit Juliette, mais non pas comme vous êtes malheureuſement diſpoſé à l'interprêter. Écoutez-moi bien, Henry, avant de me condamner, & liſez cette lettre que j'ai écrite tout-à-l'heure, avant de brûler les vôtres...

En diſant cela, Juliette tendit à son amant une lettre ouverte, à laquelle il ne manquait que la suſcription.

— Lifez, je vous en prie, ajouta-t-elle, s'apercevant qu'il héfitait à la prendre.

— A qui eft-elle adreffée? demanda-t-il d'un air farouche.

— Oh! ce n'eft pas à vous! répondit avec élan la jeune fille. A vous, si vous m'aviez fait la demande à laquelle je réponds par cette lettre, à vous j'aurais fait une toute autre réponse!...

Alcide Jacquemart prit machinalement le papier que sa maîtresse lui tendait, &, plus machinalemeht encore, lut :

Monfieur,

Mon père veut que je me marie : je ne peux pas me marier.

Je n'ai pas plus l'honneur de vous connaître que je n'ai l'honneur d'être connue de vous, & cependant vous m'avez été annoncé comme un galant homme ; on a fait devant moi un tel éloge de votre efprit et de votre cœur, que je n'héfite pas à vous faire, en rougiffant, un aveu que je n'euffe certainement pas fait à un autre, le confidérant comme indigne de recevoir une confeffion si délicate.

Je ne peux être à vous, monsieur, parce que je suis à un autre, & que lorsque, par le fait de sa volonté ou de celle du ciel, je serai veuve, je ne serai plus à personne qu'à Dieu. Une femme ne doit aimer qu'une fois dans sa vie : j'ai aimé, j'aime encore, j'aimerai ainsi jusqu'à ma dernière heure mortelle, que celui que j'aime soit une ombre ou une réalité, un souvenir ou un regret. Le couvent est un refuge aujourd'hui comme autrefois, & c'est dans le silence de l'une de ces saintes maisons que j'irai prier pour mon amant tant qu'il vivra, et que j'irai le pleurer quand il sera mort.

Voilà, monsieur, la confession que je vous devais, pour répondre dignement à l'honneur que vous avez bien voulu me faire en demandant ma main à mon père, qui vous l'a accordée peut-être un peu trop vite ; car s'il m'avait consultée là-dessus, il nous aurait épargné à tous trois, à vous l'ennui d'un [illegible], à lui le chagrin de ce refus, & à moi la douleur de me déclarer indigne de l'amour d'un honnête homme comme vous, monsieur.

Je n'aurai pas lieu de me repentir de cette démarche, je me plais à l'espérer, &....

En ce moment, et comme il ne reftait plus à Alcide que quelques lignes à lire pour arriver à la signature, il se fit un grand bruit au dehors; on entendit des voix qui se disputaient, parmi lefquelles une qui fit treffaillir Alcide & qui criait :

— Je vous dis que je ne me trompe pas, que c'eft bien dans cette maifon qu'elle eft entrée, & que je veux savoir où elle s'eft réfugiée, pour lui demander pourquoi elle sort de chez son père à cinq heures du matin, toute seule, en robe de bal, dans un fiacre!

Et, tout auffitôt, un homme d'une soixantaine d'années entra sans plus de cérémonie dans la chambre, où il n'aperçut d'abord que Juliette — un peu effarouchée de cette invasion.

— Ah! vous voilà enfin, mademoifelle! s'écria-t-il en refpirant bruyamment, comme un limier qui a enfin trouvé sa pifte.

VII

Juliette ne savait quelle contenance tenir, embarraffée qu'elle était, non par la préfence

de son amant, mais par l'arrivée de ce sexagénaire, ami de son père, qu'elle voyait diſpoſé à la morigéner & à qui elle en reconnaiſſait le droit.

— Monſieur... balbutia-t-elle.

— Ta, ta, ta ! il me faut une explication claire & nette, mademoiſelle. J'ai le devoir de vous demander un compte sévère de votre fugue. Quoi ! quand tout le monde vous croit retirée dans votre appartement pour y paſſer le reſte de votre nuit, comme il convient à une honnête jeune fille qui a danſé chez son père en décente compagnie, vous vous échappez comme une criminelle, vous montez dans une voiture de place, & fouette cocher ! vous courez je ne sais où !... Ah ! si je n'avais pas été là, mon neveu en aurait vu de belles, plus tard !... Mais je voulais avoir la clef de cette charmante petite énigme en souliers de satin blanc, en robe de soie gris perle, & je vous ai suivie en voiture... Malheureuſement mon cocher était endormi sur son siége, il a pris une rue pour une autre, je vous ai perdue de vue ; je déſeſpérais même de vous rejoindre, lorſqu'au pont Royal j'ai reconnu la voiture dans laquelle vous étiez montée ; j'ai fait signe au cocher d'arrêter, je l'ai soudoyé pour avoir

de vos nouvelles, il s'eſt fait un peu prier, mais il a fini par me déclarer qu'il vous avait conduite rue de Sèvres, n° 65. J'ai couru, je suis venu, j'ai demandé bêtement à votre concierge mademoiſelle Charlotte Legros, il m'a répondu qu'il ne connaiſſait pas ça...

— Charlotte Legros! Vous seriez Charlotte Legros! s'écria l'amant de Juliette en s'avançant vers elle avec empreſſement.

— Alcide ici! s'écria à son tour l'oncle Oſwald en apercevant son neveu. Que ſignifie cette comédie? Qui trompe-t-on ici?...

— Cela a déjà été dit par Brid'oiſon, mon cher oncle, répondit le jeune homme, joyeux, car il commençait à deviner.

— Monſieur eſt votre oncle, Henry? demanda Juliette-Charlotte, commençant à son tour à comprendre. Mais alors, ajouta-t-elle, vous êtes donc monſieur Alcide Jacquemart?

— Hélas! oui, ma bien-aimée, tout ce qu'il y a de plus Alcide, & tout ce qu'il y a, ſurtout, de plus Jacquemart! Et vous êtes, vous...

— Tout ce qu'il y a de plus Charlotte, mon ami, & ſurtout tout ce qu'il y a de plus Legros! répondit la jeune fille en ſouriant.

— Vous aimiez donc ce chenapan? demanda l'oncle Ofwald, dont la colère avait difparu comme par enchantement, & qui se sentait remué par la scène qu'il avait devant les yeux.

— Je l'aimais & je l'aime encore, si vous y confentez, mon cher oncle, répondit Charlotte en rougiffant.

— Si j'y confens! Mais puifque je voulais vous marier enfemble, mes enfants!...

— Mon excellent oncle! dit Alcide en lui sautant au cou. Vous venez d'affurer le bonheur de toute ma vie!

— Puiffes-tu dire vrai, mon enfant! murmura le bonhomme attendri. Là où elle eft, ta mère sera heureufe de ton bonheur, & peut-être, me sachant quelque gré de lui avoir ainfi obéi, me réfervera-t-elle une petite place à côté d'elle, dans son paradis, où par malheur j'ai grand peur de ne pouvoir jamais aller....

— Vous irez, mon cher oncle, vous irez! dit Charlotte, en embraffant à son tour M. Ofwald Jacquemard.

— Tu me le promets, petite?...

— Oui, mon oncle.

— Allons, c'eft bien... Mais dis-moi donc, mon neveu, pourquoi tu t'es pris d'une si belle

paſſion pour ce nom de Charlotte que tu haïſ-ſais si fort hier soir?...

— Je l'aime, lui, parce que je l'aime, elle! répondit Alcide en baiſant les mains de sa maîtreſſe.

— C'eſt une raiſon. Pourtant, avoues que tu préférais Juliette?...

— J'adorais Juliette comme maîtreſſe, j'adorerai Charlotte comme femme...

— Et tu feras bien, car elle eſt, ma foi! jolie comme un cœur, & tu vois que, dans le portrait que je t'en faiſais cette nuit, je n'exagérais pas d'un iota : elle a toutes les perfections que je t'avais annoncées, n'eſt-ce pas?

— Toutes... & au-delà! Ah! mon cher oncle, que vous nous auriez évité d'angoiſſes, à elle & à moi, si vous n'aviez pas omis dans ce portrait un point eſſentiel, si vous m'aviez dit tout de suite qu'elle avait les yeux vert-de-mer, comme Pallas Athénè. Il n'y a qu'une femme à Paris qui ait ces yeux-là : c'eſt Charlotte!

— Naturellement! Maintenant, mes enfants, il faut vous séparer pour mieux vous réunir...

— Déjà, mon oncle?...

— Parbleu ! ne faut-il pas que je ramène cette jeune brebis au bercail? Allons, allons, embraſſez-vous une dernière fois comme amants devant moi; vous vous embraſſerez dans quinze jours comme mari et femme devant le maire du 1er arrondiſſement.

Ici Charlotte ne put s'empêcher de rougir beaucoup : elle rougiſſait d'aiſe & de honte tout à la fois, car s'il lui était agréable d'être unie légalement avec l'homme de son choix, il lui en coûtait un peu d'avoir à ceindre un bouquet de fleurs d'oranger trop tard cueillies.

Le bonhomme Oſwald, qui la regardait avec attention & avec intérêt, devina facilement à la rougeur de son viſage la rougeur de son âme, & il lui sut gré de cette pudeur.

— Allons ! allons ! ma fille, lui dit-il en l'embraſſant affectueuſement sur le front, tout est bien qui finit bien...

— *All is well that ends well,* murmura Alcide en serrant la main de son oncle.

PAR UN BEAU MATIN D'ÉTÉ

PERSONNAGES :

THERÈSE DE MAUVES, jeune et jolie veuve.
PAUL GENESTELLE, artiste.
JULIETTE, femme de chambre.
UN PETIT MENDIANT.

(La scène se passe sur la route de Paris à Blois, à une dizaine de lieues de cette dernière ville. Belle route, bordée à droite de plaines verdoyantes, et à gauche de bois épais.

SCÈNE Ire

Mme DE MAUVES. — JULIETTE.

(Elles s'écartent un peu de la route, l'une suivant l'autre, et viennent se reposer à l'entrée du bois, sur la mousse abondante comme de la haute-lisse. Mme de Mauves est contrariée, Juliette fait semblant de l'être).

Mme DE MAUVES.

Quel contre-temps impertinent ! Verser sur une grande route ! une route impériale... Dans la poussière ! une poussière plébéienne !

Cela ne se voit que dans les romans et cela n'eſt drôle que là-dedans... Mais dans la réalité, c'eſt exaspérant !...

JULIETTE

Heureuſement Madame n'eſt pas bleſſée...

Mme DE MAUVES.

Il ne m'aurait plus manqué que cela !... Bleſſée ! non je ne suis pas bleſſée... Je dois rendre cette juſtice à M. Joſeph : il nous a verſées comme s'il n'avait jamais eu d'autre habitude de sa vie... Il ne nous a pas verſées, il nous a répandues. Très-habile, M. Joseph ! mais cette habileté-là le fera chaſſer...

JULIETTE.

Pauvre Joſeph ! Si Madame savait...

Mme DE MAUVES.

Madame n'a pas beſoin de savoir... Madame a bien d'autres soucis à fouetter que de s'occuper des ennuis des autres... Parce que vous devez vous marier avec Joſeph, vous vous croyez déjà sa femme, & vous cherchez à faire excuſer ses torts... que vous lui avez déjà pardonnés comme vous êtes réſignée à lui pardonner tous ceux dont il eſpère bien se rendre coupable envers vous...

JULIETTE.

Ce n'eſt pas à cauſe de notre mariage que je me permets de défendre Joſeph devant Madame.

Mme DE MAUVES.

Si vous étiez sa femme seulement depuis huit jours, vous ne le défendriez pas si chaudement ! Vous serez plus raſſiſe quand il vous aura verſée deux ou trois fois sur les cailloux du ménage...

JULIETTE.

Mais c'eſt qu'en vérité ce malencontreux accident doit être imputé moins à lui, qui eſt si prudent, qu'aux deux chevaux, qui sont si ombrageux !

Mme DE MAUVES.

Ombrageux comme un mari !...

JULIETTE (à part).

Madame a le veuvage amer !...

Mme DE MAUVES (visiblement agacée.)

Mari ! Mariage !... ces deux mots m'irritent & m'offuſquent !... Vous vous mariez, n'eſt-ce pas, Juliette ?

JULIETTE.

Madame le sait bien... Tout à l'heure, elle...

Mme DE MAUVES.

Je le sais ! je le sais !... Vous voulez dire que je l'ai su... Mais je ne le sais plus puiſque je vous le demande, apparemment pour le savoir de nouveau... quoique cela ne m'intéreſſe pas plus maintenant qu'auparavant...

JULIETTE.

Oh ! Madame !...

Mme DE MAUVES.

Eh bien ! quoi : « Oh ! Madame ? » Certainement que cela ne m'intéreſſe pas plus maintenant que... Et pourquoi vous mariez-vous, Juliette ?

JULIETTE.

Dam ! Madame... Je me marie... parce que je me marie...

Mme DE MAUVES.

Cette raiſon en vaut une autre... Mais, eſt-ce que vous n'en avez pas une autre ?

JULIETTE (cherchant).

Dam ! Madame... je me marie... pour faire comme tout le monde...

Mme DE MAUVES.

J'aimais mieux la première raiſon... Au moins si elle était abſurde, elle n'était pas sot-

te... Ainsi, parce que tout le monde se noie, vous voulez vous noyer ? Parce que tout le monde... Mais, Dieu me pardonne ! ceci ressemble fort à une épigramme... *Tout le monde* ici, c'est moi, n'est-ce pas, mademoiselle qui serez bientôt madame ?... Eh bien ! tout le monde a tort.

JULIETTE.

Ah ! Madame ! si M. le baron de Rocheville vous entendait... il vous trouverait cruelle !...

Mme DE MAUVES (avec ironie.)

Vous trouvez ?...

JULIETTE.

Oh ! bien certainement, il ne serait pas de l'avis de Madame...

Mme DE MAUVES.

Qu'en savez-vous ? Le baron est trop galant homme pour ne pas penser comme moi. L'avez-vous vu, le baron, Juliette ? Comment vous semble-t-il ?... Que dites-vous de son air, de sa tournure ?... L'aimeriez-vous ?...

JULIETTE.

Madame veut plaisanter... M. le baron n'a pas été créé & mis au monde pour moi...

Mme DE MAUVES.

Ainfi, il ne vous plait point ? Vous n'en voudriez pas s'il voulait de vous, lui qui a voulu de tant de femmes dans sa vie, à ce qu'on raconte du moins... Vous n'en voudriez pas ? C'eft flatteur pour moi !...

JULIETTE

Madame comprend que je ne suis qu'une pauvre fille & que M. le baron de Rocheville eft M. le baron de Rocheville...

Mme DE MAUVES

Admirablement répondu ! De sorte que si M. le baron n'était pas M. le baron, ou si Juliette n'était pas une pauvre fille... Ah ! tenez, vous avez raifon... vous êtes une pauvre fille, je suis une pauvre femme... Nous sommes toutes pauvres, nous autres riches... Une autre fois, Juliette, recommandez à Jofeph de ne plus rencontrer d'obftacle sur les routes & de ne plus me verfer... même doucement. Vous connaiffez la sufceptibilité de mes nerfs... De pareils accidents, souvent renouvelés, me tueraient...

JULIETTE (à part).

Pauvre Madame !...

MME DE MAUVES.

Croyez-vous que le charron ait bientôt réparé la maladreſſe de votre futur époux?... Vous ne l'épouſez pas, le charron? il n'a pas de prétexte pour être diſtrait & mettre plus de temps pour réparer une voiture qu'un carroſſier n'en mettrait pour en fabriquer une? Je me fais vieille sur cette grande route, heureuſement déſerte à cette heure... S'il paſſait quelqu'un, on nous prendrait pour des chercheuſes d'aventures.... J'ai hâte d'arriver à Blois, chez la baronne de Rocheville, mère du baron, à qui j'ai promis d'épouſer son fils... Car j'ai promis... oui... j'ai promis!... Pourquoi? Ah! par exemple, je n'en sais rien!... C'eſt comme pour vous tout-à-l'heure... je l'ai su... bien certainement... mais je ne le sais plus... On ne sait jamais pourquoi on veut épouſer... On dit *oui* comme on dirait *non,* pour répondre quelque choſe aux gens qui vous demandent quelque choſe.... Ah! si c'était à recommencer... je crois que... je recommencerais.... C'eſt fatal! On n'eſt pas plutôt veuve qu'il surgit un Monſieur, dix, vingt Meſſieurs, qui viennent vous propoſer de vous expoſer à l'être de nouveau... C'eſt impatientant! Autant vaudrait être mariée

une bonne fois, afin de n'en entendre plus parler...

JULIETTE.

Une bonne fois... oui, Madame, la bonne! C'eft encore celle-là qui eft la meilleure...

Mme DE MAUVES.

Je ne peux pas tenir en place... Maudit charron! Il n'en finira pas!.. Exécrable Joseph! Il avait bien besoin de commencer!...

JULIETTE.

Madame ne devrait pourtant pas être bien preffée d'arriver, à en juger par la lenteur qu'elle a mise à son départ...

Mme DE MAUVES.

Plus tard, Juliette, vous saurez que l'on ne court jamais que lorfqu'on va vers sa perte... Le malheur a des aîles d'oiseau ; le bonheur a la marche d'une tortue... Je n'étais point décidée il y a huit jours... Hier même j'héfitais encore... C'eft cette nuit que je me suis décidée... Les nuits vous donnent quelquefois de ces confeils-là... J'en ai pris mon parti, mauvais ou bon... Puifqu'il faut en finir tôt ou tard par là, à ce qu'on prétend, j'aime mieux en finir tout de suite... De cette façon

cela sera fini... je n'aurai plus à m'en occuper... et je saurai à quoi m'en tenir... Et puis si je dois être malheureufe, j'en aurai pris l'habitude... Autant de gagné !... Donc, à la grâce de Dieu... du Dieu des veuves, si elles en ont un, toutefois, ce qui ne m'est pas bien prouvé !...

JULIETTE.

Oh ! Madame !...

Mme DE MAUVES.

Pourquoi encore cet : « Oh Madame ? » Eh bien ! non, cela ne m'eft pas bien prouvé... Après ?... Maudit Joseph !...

JULIETTE

Madame s'ennuie, je le conçois...

Mme DE MAUVES

Eft-ce que vous ne vous ennuyez pas, vous ?...

JULIETTE

Si Madame y tient abfolument, je m'ennuierai pour lui faire plaifir... Mais Madame exagère peut-être... D'ailleurs Madame s'ennuierait tout autant à la ville qu'à la campagne, dans son salon que sur cette grande route... Il y a même des gens qui affurent

qu'on s'ennuie moins ici... Et, en effet, nous sommes en été... jamais les campagnes de la Touraine n'ont été auſſi belles...

MME DE MAUVES

Juliette, on devine sans peine que vous aimez quelqu'un... car vous aimez tout le monde... êtres & choſes... bêtes & gens... En chemin vous m'avez compromiſe par votre enthouſiaſme... Vous vous exclamiez à tout bout de champ & à tout bouquet d'arbres... Ah ! la belle campagne ! Ah ! la belle forêt ! Oh ! les beaux moutons ! Oh ! les beaux bergers !... Vous n'avez qu'une formule d'admiration, mais vous la répétez souvent pour faire croire que vous en avez beaucoup d'autres... Elle finira par s'uſer, & votre admiration auſſi... Vous voyez tout à travers Joſeph... Mais vous vous laſſerez un jour de regarder & vous remettrez vos lunettes d'or dans leur étui de cuir... Alors les beaux moutons ne seront que des cotelettes, les beaux arbres que des bûches, & le beau Joſeph qu'un... cocher qui verſe bien mais qui se conduit mal...

JULIETTE *(à part)*

Décidément Madame a le veuvage amer !...

Elle aura sans doute avalé de travers son premier mari... Peut-être même n'a-t-elle jamais pu l'avaler...

Mme DE MAUVES

Vous dites ?...

JULIETTE

Rien, Madame... je n'oferais pas !... Seulement... je souffre de voir mes sentiments pour Jofeph auffi mal jugés par Madame... qui ne m'a pas habituée à cette févérité...

Mme DE MAUVES

Je ne vous fais pas un crime de vos sentiments pour Jofeph... Seulement (j'ai mes *seulement* comme vous... vous permettez ?...) je crois qu'il eft temps qu'on vous uniffe... Sa paffion (car les cochers ont des paffions comme les autres hommes, à ce qu'il paraît...) sa paffion sert de caufe & de prétexte à une foule d'accidents défagréables... Si M. Jofeph n'était pas amoureux de Mlle Juliette (vous savez que l'amour aveugle ceux qu'il veut perdre en leur mettant sur les yeux le bandeau que les poëtes s'obftinent à placer sur les siens ?) il aurait aperçu l'arbre renverfé qui a effrayé ses chevaux, & je serais affife bien tranquillement sur les couffins de ma voiture,

roulant vers Blois où je suis attendue, au lieu d'être debout sur cette affreuſe route, ne sachant comment me diſtraire, & attendant que votre charron ait réparé la sottiſe de mon cocher... A propos, allez preſſer la pareſſe de cet homme, & qu'avant dix minutes tout soit prêt... Allez! mais allez donc!... Eſt-ce que vous auriez pris racine dans le gazon, par haſard?...

JULIETTE

C'eſt que Madame va reſter seule....

Mme DE MAUVES

Eh bien! vous imaginez-vous qu'on va m'enlever en cet équipage, en l'an de grâce 1865, sur une route impériale, en plein soleil?.. Lovelace eſt mort depuis longtemps, & d'ailleurs je ne suis pas de la crême dont on fait les Clariſſe Harlowe.. Vous êtes folle!.. Néanmoins, revenez vite...

JULIETTE

Madame a un livre?

Mme DE MAUVES

Un livre... Pourquoi faire?

JULIETTE

Mais... pour lire, Madame.

Mme DE MAUVES

Ah ! c'eſt juſte... Oui, j'ai un livre... celui que je tenais au moment de l'accident... Allez & revenez vite !...

(Juliette sort).

SCÈNE II

Mme DE MAUVES (seule)

Un livre... Quel eſt-il, ce livre ? Je le tiens ouvert dans mes mains depuis deux heures comme un livre de meſſe, en faiſant semblant de le lire, mais ne m'en sentant nulle envie... On prétend qu'il faut toujours emporter un livre avec soi, afin d'avoir un compagnon de voyage... Un compagnon de voyage ! Joli compagnon ! il faut qu'on s'occupe de lui, que l'on s'intéreſſe à ses aventures, sans qu'il daigne une seule fois s'intéreſſer aux vôtres, sans qu'il daigne une seule fois s'occuper de vous !.... Joli compagnon de voyage ! un impertinent ! un fat !.... (Elle ouvre le livre). Comment s'appelle celui-ci ? *Des compenſations* par M. Azaïs. Des compenſations !...

Cela ressemble furieusement à une épigramme... Je suis veuve, je sais ce qu'on doit attendre du mariage en général & des maris en particulier; compensation : un nouveau mariage & un nouveau mari... qui ressemblera sans doute à l'ancien!... Je me mets en route, à moitié désolée & à moitié consolée, c'est-à-dire complètement résignée, pour courir vers ce phénix des époux à qui j'ai donné, par procuration, ma parole d'être sa femme; compensation : je verse sur une grande route, en plein soleil, en pleine poussière, en plein désert!... (Jetant le livre). Il est absurde, ce livre!... (Rêvant Le baron de Rocheville, le phénix des époux!... On s'est peut être bien avancé en le décorant de cette étiquette ornithologique... Mais non, au fait! tous les époux sont des phénix... Il y en a même qui sont des aigles... avant la signature du contrat... qu'ils signent avec une de leurs plumes... Ils se ressemblent tous, ces merveilleux oiseaux! Tous du moins ressemblent au rossignol qui, tant qu'il veut plaire à sa compagne, l'accable de ses fioritures mélodieuses, mais qui se tait lorsqu'il a été *écouté* d'elle & n'a plus à lui plaire... Je suis sûre que le lendemain de notre mariage M. de Rocheville aura perdu sa voix... Et j'aimerais

tant à entendre toujours chanter... l'homme que j'aimerais !

(Elle reste rêveuse. On entend une voix qui chante en se rapprochant peu à peu) :

Être ivrogne ou bien amoureux,
Après tout c'est la même ivresse...
L'un boit l'amour, vin capiteux,
L'autre le vin, chaude caresse !

L'oubli leur vient à tous les deux
Noyés en des flots de tendresse ;
Au même titre ils sont heureux...
La bouteille vaut la maîtresse !

Tous deux ont un destin pareil :
L'amour, comme le vin, altère.
Leur cœur est malade au réveil...
Ils ont tous deux la bouche amère !...

Les paroles sont impertinentes, mais l'air eſt original... Voix fraîche, bien timbrée... moins que les paroles... C'eſt une voix d'homme intelligent... ou de commis-voyageur... (On peut s'y tromper, aujourd'hui que toutes les claſſes sont confondues & que les tonneliers deviennent ténors comme de simples marquis !...) Un monſieur quelconque, enfin, qui roucoule des vers malhonnêtes pour faire concurrence aux merles du voiſinage...

Je préfère les merles : ils sifflent des airs sans paroles... Celui-ci chante des paroles qui mériteraient d'être sifflées.

SCÈNE III

Mme DE MAUVES. PAUL GENESTELLE

PAUL (entrant sans faire attention à Mme de Mauves)

Leur cœur est malade au réveil...
Ils ont tous deux la bouche amère !...

Tra deri... dera! la... la !... Aſſez de muſicomanie! J'inſulte la Nature, l'auſtère Nature, je profane le myſtérieux silence des bois par mes trémolos exagérés... Qu'eſt-ce que cela fait à la Nature, je le demande, que les amoureux se griſent de la liqueur de feu que verſent les regards des femmes qu'ils aiment, & que les buveurs s'enivrent de rayons de soleil en bouteille?... Peuh! Elle a bien autre choſe à faire, la Nature! Et moi auſſi... Adieu muſique! Salut à toi, peinture!...

(Paul s'assied sur un tertre, le dos tourné à Mme de Mauves, installe sa boîte à couleurs devant lui, et commence une esquisse.)

MME DE MAUVES

Ce n'eſt point un commis-voyageur... c'eſt un artiſte... Il a l'air d'être ici comme chez lui, & ne daigne pas s'apercevoir...

PAUL (chantonnant)

Être ivrogne ou bien amoureux,
Après tout c'est la même ivresse...
L'un boit l'amour, vin capiteux,
L'autre le vin, chaude caresse !...

Joli petit motif que j'ai choiſi là !... Il s'arrange à merveille... Quel calme il vous tombe de ces grands arbres qui reſſemblent à des arceaux de cathédrale !... Le Guaſpre serait heureux s'il était à ma place... Mais je ne suis pas Le Guaſpre... & je ne suis pas heureux ! (Il soupire) Allons ! bon ! voilà mon cœur qui se met à ronfler !... Quelle invention abſurde, le cœur !... C'eſt moi qui me serais bien paſſé de cela !... (Il chantonne de nouveau)

L'oubli leur vient à tous les deux
Noyés en des flots de tendresse :
Au même titre ils sont heureux...
La bouteille vaut la maîtresse !

Incorrigible ! Pourquoi troubles-tu le silence solennel de ce bois charmant ? Ne sais-tu pas

que tu peux réveiller les plaintives sylvaines qui peuplent ce myſtérieux bocage ?... (Il chante)

L'un boit l'amour, vin capiteux,
L'autre le vin, chaude caresse !...

Allons, bon ! je recommence... Tiens, attrape ! (Il se tape sur les doigts.) Aïe ! aïe ! tu m'as fait mal...

MME DE MAUVES

Il eſt original... Décidément il a trop l'air d'être ici comme chez lui... Mais c'eſt qu'en effet il eſt chez lui tout autant & plus que moi-même... C'eſt son terrain, c'eſt sa place... & cela me fait souvenir que ce n'eſt pas la mienne...

(Elle fait un pas comme pour s'en aller. Paul se retourne.)

PAUL

Tiens ! Quand je diſais que j'allais effaroucher une belle hamadryade... (Galamment) Raviſſante sylvaine, veux-tu la moitié de mon cœur ? La moitié seulement : c'eſt tout ce qui me reſte, l'autre moitié ayant été dévorée par un animal féroce répondant au nom italien de Fragoletta.. petite fraiſe — parce qu'elle les adorait au kirsch... (Changeant de ton ; respectueuse-

ment :) Madame... je suis confus... Croyez à mes regrets... à mon repentir...

Mme DE MAUVES (souriant)

Je vous pardonne volontiers, Monſieur... Votre erreur était on ne peut plus flatteuſe pour moi... Et je me féliciterai toujours d'avoir pu paſſer, même pendant une minute, aux yeux d'un homme de goût, pour une nymphe... bocagère... Adieu, Monſieur !...

PAUL

Ah ! Madame ! un inſtant... de grâce !... Je me suis préſenté à vous d'une façon ridicule, inconvenante surtout, & je m'en voudrais éternellement, Madame, de ne pas emporter avec moi le bonheur d'avoir été pardonné... mais pardonné sérieuſement... sincèrement !

Mme DE MAUVES

Sérieuſement, sincèrement, je vous ai pardonné, Monſieur... Je crois qu'il serait maintenant d'une convenance douteuſe que vous inſiſtaſſiez davantage pour me faire voir une injure où je n'ai vu qu'une mépriſe fort excuſable... d'autant plus excuſable, je vous le répète, qu'elle eſt exceſſivement flatteuſe... Ainſi Monſieur...

PAUL

Oh ! par pitié ! Madame, ne vous en allez pas ainſi !... Votre indulgence eſt trop difficile à supporter... elle eſt trop mêlée d'ironie... Quoique vous faſſiez & diſiez, Madame, je sens bien là que mes torts sont d'une nature inqualifiable & j'aſpire à les effacer...

Mme DE MAUVES (froidement)

Vraiment, Monſieur, je ne vous comprends plus, & votre inſiſtance a lieu de me choquer... Pour effacer un tort, bien imaginaire, vous en commettez un plus grave... celui de retenir en quelque sorte priſonnière une femme qui...

PAUL (s'inclinant, respectueux)

Madame...

Mme DE MAUVES

Adieu, encore une fois, adieu, Monſieur !

SCÈNE IV

LES MÊMES. — JULIETTE

JULIETTE

Mon Dieu ! Madame va me gronder... pourtant ce n'eſt guère de ma faute...

Mme DE MAUVES

Qu'y a-t-il encore? M. Joseph aurait-il verfé une seconde fois pour eflayer la voiture enfin arrangée?...

JULIETTE

Madame, le mal eft plus grand que nous ne l'avions d'abord suppofé... Le grand reffort eft endommagé... Et puis le grand cheval bai a deux fers de moins...

Mme DE MAUVES

Voilà qui eft étrange!... Eft-ce que c'eft l'émotion de sa chûte qui lui a caufé ce défagrément, au grand cheval bai? Eft-ce qu'il a perdu ses fers en même temps que sa refpiration?...

JULIETTE

Oh! ses fers... il n'en a perdu que deux...

Mme DE MAUVES

Trouvez-vous ce nombre insuffisant? Alors faites déferrer les chevaux & faites les referrer, en ayant soin d'aller quérir le maréchal le plus éloigné & le plus lent à cette befogne... De cette façon nous perdrons beaucoup de temps & nous arriverons à Blois au milieu de la nuit, si nous y arrivons jamais toutefois...

JULIETTE

Ah! Madame, d'ordinaire si bonne, si douce pour la pauvre Juliette, eſt aujourd'hui d'une sévérité...

Mme DE MAUVES

Qui touche à l'injuſtice... dis-le, mon enfant! Oui, je suis injuſte... Et croyez-moi, Juliette, il en coûte plus d'être injuſte que d'être juſte... Il m'a suffi d'une heure pour me faire oublier trois années de bons & loyaux services... Vous avez raiſon, mon enfant, je suis injuſte...

JULIETTE (joyeuse)

Ah! Madame... j'ai apporté de quoi vous diſtraire & vous permettre d'attendre... D'abord, si Madame a faim, voici ce que j'ai pris dans la poche de la voiture... Puis voici un autre livre... car Madame a dû lire le premier tout entier, le dévorer... On lit si vîte quand on n'a que cela à faire! Et il ne faut pas que Madame s'ennuie... Si Madame le permet, je vais aller de nouveau preſſer le charron & le maréchal...

Mme DE MAUVES

Non, reſtez, Juliette... Joſeph suffira, je

penſe, à cette tâche... Reſtez... reſtez... Vous devez avoir sur vous les pantoufles commencées pour M. Joſeph...

JULIETTE (embarassée)

Mais non... Madame... je les ai laiſſées sur les couſſins de la voiture... &...

Mme DE MAUVES

Alors, allons les chercher... Nous chercherons auſſi

.... Un endroit écarté
Où de n'être pas trois on ait la liberté.

(Elles s'éloignent.)

SCÈNE V

PAUL (seul)

J'ai débuté comme..... un débutant! J'oublie que j'ai à m'adreſſer à une femme charmante, diſtinguée, délicate, & je commence par effaroucher sa délicateſſe & par scandaliſer sa diſtinction... C'eſt être d'une maladreſſe inſigne... c'eſt jouer de malheur... volontairement... Les femmes se plaignent des hommes

& elles ont, ma foi ! bien raiſon... Ils ne savent pas s'y prendre pour les obliger à être aimantes : ils ne sont pas aimables ou ils le sont trop... J'ai été trop aimable à la façon d'un apprenti-coiffeur... Où diable vais-je chercher des comparaiſons auſſi... Pompadour ?... Des nymphes foreſtières ! Des sylvaines ! Des hamadryades !... Pouah ! que cela sent... Dorat !... Réparons vite ma maladreſſe.... (**Se retournant du côté où il croit voir Mme de Mauves**) Madame... (**S'apercevant qu'elle est partie.**) Partie ! Oh ! c'eſt impoſſible ! Partie !... Mais mon beau rêve va s'évanouir... Partie !... Partie !... Non... je l'aperçois là-bas avec sa suivante... Petite sotte de suivante !... C'eſt elle qui l'aura entraînée.... Préſomptueux ! je n'ose pas avouer que c'eſt moi qui l'ai fait fuir... Elles vont de l'autre côté de la route... Elles cherchent... Que cherchent-elles ? Elles reviennent par ici... La femme de chambre a l'air radieux..... Sa maîtreſſe a l'air ennuyé... Le même accident produit des effets différents... Les voici... Je vais jouer mon va-tout & gagner ma bataille d'Auſterlitz... Vaincre ou mourir !... Étoile de Paul Geneſtelle, ne pâlit pas !...

(Il reprend son travail commencé.)

SCÈNE VI

PAUL. — JULIETTE. — Mme DE MAUVES

—

Mme DE MAUVES (à part)

Il eſt toujours là!.. (à Juliette) Il faut en revenir à cette place... vous avez raiſon, Juliette, c'eſt la meilleure, ou tout au moins, la plus supportable... De l'autre côté de la route, on a le bruit des marteaux & la converſation du charron & du maréchal... C'eſt peu récréatif... Ici je ne serai pas préciſément à mon aiſe, mais j'aurai moins de sujets de contrariété que là-bas... Du reſte, vous aviez raiſon, Juliette, & je ne m'en étais point aperçu juſqu'ici : le site eſt admirablement choiſi, & je comprends qu'il ait tenté le pinceau d'un artiſte...

JULIETTE

D'un artiſte?... (se retournant et apercevant Paul) Ah!... un homme!... Allons-nous en bien vite, madame...

Mme DE MAUVES

Vous êtes folle, Juliette..... & vous vous effrayez mal à propos... Vous avez beſoin du mariage pour vous aguerrir... Prenez votre broderie & donnez-moi mon livre...

PAUL

(qui a rentré ses pinceaux dans sa boîte et rangé tout, se levant et allant vers Mme de Mauves.)

(A part) Frappons le grand coup! (haut et en saluant respectueusement) Madame... je vous remercie de l'indulgence dont vous avez fait preuve à mon égard, mais je ne la méritais pas... Recevez, Madame, l'expreſſion de toute ma reconnaiſſance & de toute ma gratitude... Je bénirai toute ma vie le souvenir de cette rencontre...

Mme DE MAUVES (souriant)

C'eſt moi maintenant, monſieur, qui vais prendre votre rôle & vous demander pardon d'avoir troublé, d'abord votre chant si... poétique, enſuite vos études d'artiſte. Les artiſtes sont, après Dieu, les maîtres souverains de la nature, & nul n'a droit de leur en diſputer la poſſeſſion...

PAUL (s'inclinant)

Madame...

Mme DE MAUVES

Le travail de l'artiſte, comme l'inſpiration du poëte, eſt reſpectable & sacrée, je ne m'en suis pas aſſez souvenu tout-à-l'heure...

PAUL

Madame... vous ne raillez pas?...

Mme DE MAUVES

Je ne raille pas, Monſieur, & je vous prie de vouloir bien continuer votre étude... Vous ne retrouverez peut-être pas ailleurs le site, le terrain qui vous ont plu ici & qui vous y ont arrêté...

PAUL

Je ne retrouverai nulle part, Madame, ce qui m'a séduit, ce qui m'a ravi, ce qui m'a enivré ici, & cependant la Nature eſt bien féconde... Elle n'eſt point ingrate pour ceux qui l'aiment, la comprennent & l'admirent... J'aime, je comprends, j'admire le beau, Madame...

Mme DE MAUVES

Non-seulement vous l'aimez, Monſieur, mais vous le pratiquez... Je n'ai pas vu votre eſquiſſe & ne veux pas vous adreſſer des compliments ridicules à propos d'elle... Mais vous êtes poëte, j'ai entendu tout à l'heure une chanſon, une romance, je crois, que je ne connaiſſais pas encore... Et pourtant je reçois toutes les nouveautés...

PAUL

Cette... romance eſt inédite, Madame...

Mme DE MAUVES

Paroles & muſique ?

PAUL

Paroles & muſique, Madame...

Mme DE MAUVES

Alors je serai la première à vous féliciter & je le fais avec plaiſir, avec le plaiſir que m'ont cauſé ces paroles & cette muſique. Vous procédez comme tous les grands artiſtes, Monsieur : vous êtes complet... Poëte, muſicien, peintre ! Triple couronne. Vous êtes le pape de l'art !

PAUL

Bien que vos éloges me soient chers, Madame... je vous demande de les reprendre... Je ne les mérite pas... Je n'ai eu jusqu'ici qu'une couronne, si couronne il y a, c'eſt la couronne d'épines du peintre... Quant à cette... romance... que je chantais, me croyant seul, les paroles appartiennent à un poëte inconnu, comme moi ; la muſique en eſt d'un muſicien auſſi inconnu que le poëte & moi...

Mme DE MAUVES

Cette franchiſe vous honore & vous grandit, Monſieur. Il vous était si facile de recueillir le bénéfice des beaux vers & de la belle muſique de vos deux amis inconnus; il vous était si aiſé d'accaparer pour vous seul mon enthouſiaſme & l'expreſſion vive de cet enthouſiaſme, que je vous en veux preſque de n'avoir pas fait ce que tant d'autres moins modeſtes euſſent fait... Car je vous connais un peu, oh! très-peu! mais enfin je vous connais maintenant & il m'en coûterait de reporter mon enthouſiaſme sur des... inconnus...

PAUL

Sur mes amis, Madame, qui seraient fiers & heureux d'entendre de pareils éloges sortir d'une pareille bouche...

Mme DE MAUVES

Acceptez-les donc..... Je vous les prête..... vous les leur rendrez...

JULIETTE (à part)

C'eſt drôle... Ils parlent français, pourtant, & je ne les comprends pas...

PAUL

Je vois que la franchiſe eſt une vertu qui a son bon côté.

Mme DE MAUVES

Mais comme toutes les vertus, Monſieur...

PAUL

Oh ! permettez, Madame... Les vertus sont des médailles... des médailles d'or, si vous voulez, que la Providence accorde à titre d'encouragement à des créatures privilégiées... mais comme toutes les médailles, elles ont...

Mme DE MAUVES

Leurs revers, n'eſt-ce pas ? C'eſt de la cruauté.

PAUL

La vérité eſt toujours cruelle, Madame.

Mme DE MAUVES

Ainſi, votre franchiſe...

PAUL

Ma franchiſe, Madame, m'aura valu plus que ne l'eût fait mon hypocriſie. Si je m'étais attribué les paroles & la muſique de la romance inconnue que vous avez entendue, je n'aurais reçu que vos éloges... C'eſt beaucoup, sans doute ! mais quoique doux & précieux à recevoir il m'en eût coûté de les accepter intérieurement... Tandis qu'en avouant ma non

participation à la perpétration de ce crime — une romance eſt à mes yeux un crime, sans circonſtances atténuantes, — en rejetant sur ses véritables auteurs tout l'honneur qui leur eſt dû, j'ai reçu de vous, Madame, des éloges plus précieux encore, parce qu'ils sont mérités, sur la franchiſe dont j'ai fait preuve.

JULIETTE (qui s'est approchée du tableau de Paul)

Oh! Madame... Comme c'eſt bien ça!... C'eſt un peu embrouillé, un peu trop vert, un peu trop jaune, un peu trop gris, mais c'eſt égal, c'eſt bien ça!... Venez donc voir, Madame...

Mme DE MAUVES

Juliette...

PAUL

Cette jeune fille peut vous servir admirablement, Madame; en tout cas elle me sert mal... Elle attire votre attention sur une ébauche, sur une eſquiſſe informe...

Mme DE MAULES (qui s'est approchée)

Mais je suis preſque de l'avis de Juliette... Vous êtes un véritable artiſte, Monſieur...

PAUL

Madame...

Mme DE MAUVES

Mon Dieu! Ne croyez pas que ce compliment soit un compliment, je vous en prie... Notre pofition à tous deux eft affez originale pour nous permettre d'oublier que nous appartenons l'un & l'autre à un monde dont les convenances sont puériles, dont l'étiquette eft abfurde... En toute autre circonftance — nous ne nous serions pas rencontrés d'abord — je n'aurais point brifé la glace de roideur & de morgue qui sépare tant de gens & qui retient captives tant de bonnes chofes...

PAUL

Je vous remercie, & du plus profond de mon cœur, Madame, de l'honneur que vous voulez bien me faire. On fait de la vie humaine une route semée de cailloux & plantée d'épines; mais on devrait ajouter qu'on peut rencontrer une fois, une seule, un diamant parmi ces pierres, une fleur rare parmi ces rónces... Ce diamant, Madame, cette fleur, c'eft notre rencontre d'aujourd'hui... Je parle pour moi Madame!...

Mme DE MAUVES

Et vous êtes un égoïfte, Monfieur... Il faut toujours parler pour tout le monde... C'eft le

meilleur moyen d'être compris par quelqu'un...

PAUL

Ah ! Madame... Que voilà une douce & bonne parole!...

Mme DE MAUVES

Juliette, allez vous affurer, je vous prie, du point où en eft la befogne du charron... Vous savez que je suis attendue à Blois...

JULIETTE

Oui, Madame... (à part) Ma foi! qu'ils s'expliquent tous deux!... Ils ont l'air de se comprendre... Et moi je ne comprends rien à leurs difcours...

SCÈNE VII

PAUL. — Mme DE MAUVES

PAUL (à part)

Gagnerai-je ma bataille d'Aufterlitz?...

Mme DE MAUVES

Puifque le hafard nous a réunis ici, Monsieur...

PAUL

Le hafard ? Ah ! Madame vous calomniez Dieu !...

Mme DE MAUVES

Mais... je ne peux cependant pas, Monfieur, suppofer que la Providence s'occupe de ma chétive perfonne jusqu'à m'envoyer dans mon ennui, sur la route où verfe ma voiture, — le plus fâcheux des accidents, — un artifte distingué, un homme poli sans affectation, spirituel sans fadeur, & que j'aurais pu recontrer dans mon salon...

PAUL

Je vous comprends, Madame... La parole d'une femme a deux faces, comme Janus : l'une souriante, affectueufe, charmante ; l'autre sérieufe, sévère, sarcaftique... Vous venez, fort adroitement du refte, de me demander ma carte de vifite... Comme je n'ai point de laquais pour la faire remettre à votre hôtel, Madame, je vous la remets, en vous priant d'excufer mon incivilité & ma négligence... J'aurais dû commencer par là... (il lui présente une carte.)

Mme DE MAUVES

Vous vous ferez, décidément, tout pardon-

ner... même les impertinences que vous me jetez au visage... (Elle lit) M. Paul de Genestelle.

PAUL (vivement)

Pardon... Est-ce que le graveur a fait précéder mon nom de la qualification que vous lui donnez?... Je ne m'en étais pas encore aperçu... (Il tire une autre carte) Mais non... non... Vous avez mal lu, Madame... Il y a tout bonnement : Paul Genestelle...

Mme DE MAUVES (froidement)

Ah! c'est que nous avons une singulière façon de lire, dans cette société de convention dont nous faisons partie tous les deux... Et je m'étonne, Monsieur, que vous ne vous la rappeliez point... Vous me permettrez, n'est-ce pas, de m'en servir?... (Elle va s'asseoir et lire.)

PAUL

Madame... (à part) Un nuage vient de couvrir mon soleil... Maladroit! J'ai détruit, de mes propres mains, tout mon échaffaudage de bonheur... Allons! c'est à recommencer... Oui, mais par quel recommencement recommencer?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES. — UN PETIT MENDIANT

LE PETIT MENDIANT (à Paul)

La charité, s'il vous plait, mon bon Monsieur... Ça vous portera bonheur pour votre mariage...

PAUL (brutalement)

Imbécile qui me raille!... va-t-en!

LE MENDIANT

La charité, s'il vous plait, mon bon Monsieur!...

PAUL

(Impatienté et le conduisant devant un poteau sur lequel est écrit : *La Mendicité est interdite dans le département de Loir-et-Cher.*)

Tiens! Lis..... & va-t-en!

LE MENDIANT

Je ne sais pas lire, mon bon Monfieur...

PAUL (étonné)

Ah!... Tu ne sais pas lire?... Il ne sait pas lire! Pauvre cher ignorant!... Tiens, prends ces vingt francs pour payer le premier mois de la penfion... & apprends à lire... Les livres

confolent de bien des chofes. Apprends à lire !...

LE MENDIANT

Ah! merci... merci, mon doux Monfieur... Vous sauvez la vie à ma mère & à mes sœurs. Comme elles vont être contentes ! Que le ciel vous béniffe... Ah ! ma pauvre mère!...

PAUL (ému)

Ah ! tu as une mère & elle a faim... & elle souffre !... Ah ! prends... prends cette bourfe, mon enfant... & dis-lui que lorfqu'elle ira à l'églife, un dimanche, elle prie pour moi... qui n'ai plus de mère...

(L'enfant se sauve en courant)

SCÈNE IX

LES MÊMES (moins le mendiant)

Mme DE MAUVES (avec émotion)

J'ai tout entendu & tout vu, Monfieur... Et malgré toute mon envie de vous imiter, j'ai préféré vous laiffer toute la gloire & tout le mérite de cette bonne action qui vous honore

que je vous envie... Savoir donner c'eſt savoir être bon. La plupart du temps on ne sait qu'être riche...

PAUL (s'inclinant)

Madame...

Mme DE MAUVES

Vous êtes ému, je le vois... & je sais pourquoi, ayant entendu vos dernières paroles à cet enfant... Ainſi, Monſieur, vous êtes..... seul ?...

PAUL

Seul au monde, oui, Madame... Si je n'étais pas si grand garçon, je me dirais orphelin... Il y a des jours où cet isolement m'accable & m'attriſte... Ces jours-là, je voudrais être deux...

Mme DE MAUVES (rêveuse)

Oui... il y a des jours où l'on voudrait être deux... Il y a bien le baron de Rocheville... mais avec le baron de Rocheville... il me semble que je serais encore plus seule... Tandis qu'avec M. de Geneſtelle (elle le regarde à la dérobée) il me semble au contraire...

SCÈNE X

—

LES MÊMES, plus JULIETTE (accourant)

Madame, tout eſt réparé, tout eſt remis, les fers aux chevaux & la roue à la voiture. Madame peut se remettre en route...

Mme DE MAUVES

Ah !... déjà ?...

JULIETTE

Madame veut se moquer de moi... Joſeph a été long, trop long... C'eſt ce que Madame veut dire... Ah ! Madame, nous ne le ferons plus, je vous le promets, ni Joſeph.., ni moi ! (Elle regarde Paul ; à part) Non, certes, je ne recommencerai plus, même pour obliger un amoureux... généreux...

Mme DE MAUVES (soupirant)

Allons !... il faut partir... (à Paul doucement) Adieu, Monſieur...

PAUL (tristement)

Adieu... Madame...

(Il s'incline. Mme de Mauves s'éloigne lentement; puis, revenant tout-à-coup.)

***

Mme DE MAUVES

Monſieur de Geneſtelle, vous venez de l'entendre, ma voiture eſt réparée... S'il vous plaiſait d'en profiter ?... Oh ! il y a place... Une chaiſe de poſte !... six perſonnes au moins... & je suis seule... Ne voulez-vous pas me tenir compagnie... juſqu'à... juſqu'à...

PAUL

Juſqu'à Blois, peut-être ?...

Mme DE MAUVES (vivement)

Non ! non... pas à Blois !... pas à Blois !...

PAUL

Alors, Madame, J'accepte avec empreſſement... avec bonheur !... Ah ! Madame !...

(Il lui offre le bras. Bas à Juliette qui ramasse sa boîte et ses brosses.)

Tu sais que c'eſt moi qui me charge de ta dot ?...

L'HÉRITIER DU MANDARIN

JOURNAL D'UN HOMME PAUVRE DEVENU RICHE

5 *janvier* 1856.

Je n'en reviens pas ! Cela reſſemble à un conte de M. Galland ou à un roman d'Alexandre Dumas ! Me voilà déſormais riche, plus que riche, millionnaire, — comme Ali-Baba ou le comte de Monte-Chriſto... Invraiſemblable ! invraiſemblable !

Ce matin, après la viſite de la dame de mon hôtel garni, — qui venait m'annoncer que ce soir, si je ne lui payais pas quatre mois en retard & un mois d'avance, elle me refuſerait ma clef & me laiſſerait coucher dans la rue, j'ai reçu une lettre de M. Gambinelli, notaire, rue de la Paix, m'invitant à paſſer sans retard

à son étude pour une communication importante. J'y ai couru, malgré le froid, avec mon paletot de cerfeuil, &, une fois introduit auprès du vénérable fonctionnaire, il m'a demandé si j'étais bien M. Louis-Monique-André, âgé de 38 ans, né à Paris, rue du Cloître-Saint-Marcel, de dame Angélique-Henriette L'Éveillé & d'Antoine-Julien-André, serrurier, tous deux défunts. J'ai naturellement répondu oui, puisque c'est la vérité, &, pour le lui prouver, j'ai montré mon acte de naissance, mon certificat de libération du service militaire, l'acte de décès de mes père & mère, etc. Alors, cet homme — cet ange! — m'a remis gravement un tas de fafiots garatés, des titres de rente, des inscriptions sur le Grand-Livre, des obligations de la ville de Paris, etc., etc., pour une somme *incalcuttable ;* & cela, sans me dire de quelle part ! Il est vrai que je ne le lui ai pas demandé, mais enfin il aurait pu me le dire...

D'où me vient cette tuile dorée qui m'a un peu fêlé la tête en tombant dessus sans crier gare ? De quel toit céleste ?... Je suis seul au monde, absolument seul. Mon brave homme de père est mort insolvable... Je ne me connais aucun parent, excepté deux cousins qui sont

plus pauvres que je ne l'étais moi-même ce matin encore... Je ne suis allié ni de près ni de loin avec le Bonnet de Madagafcar, dont sont coiffées tant de têtes de France... Comment se fait-il ?... Ah ! baft ! d'où qu'elle vienne, cette fortune eft la bienvenue ; je ne suis ni affez sot ni affez brutal pour la repouffer & la jeter dans la rue, comme voulait faire de moi, ce soir, la dame de mon hôtel garni— que je me suis empreffé de quitter pour me loger, provifoirement, à l'Hôtel du Louvre...

Comme je vais être heureux !

12 *mai.*

Je ne suis pas encore affis d'aplomb dans ma pofition de nabab : c'eft un habit neuf qui ne me va pas, parce que mon corps n'a pas eu le temps de s'y faire. Il y a des Brummel qui ont l'élégance innée : tous les vêtements leur vont — ou ils vont à tous les vêtements. Il y a des gens qui naiffent propriétaires sans avoir un sou, & qui, lorfque le million leur tombe tout rôti du ciel, en jouent immédiatement avec une définvolture rare, en artiftes. Moi qui suis né seulement propriétaire de mes facultés, — ainfi que nous naiffons tous, pré-

tend l'ironique & polonais M. Wolowski, — j'ai le million gauche, maladroit, balourd ; à ce point que voilà trois valets de chambre (j'ai quitté l'Hôtel du Louvre) qui refusent de rester à mon service & me rendent avec dédain leur tablier, sous prétexte que leur gâterais la main...

Je ne peux cependant pas me servir tout seul, — quoique l'on ne soit vraiment bien servi que par soi-même, au dire des employés à douze cents francs... Et puis, million oblige : je me dois à moi-même — & aux autres — d'avoir des domestiques pour me soulager, puisque, comme Mme de Coislin, je suis rongé d'une vermine d'écus qui s'attache à ma peau & me démange.

23 *mai*.

J'ai fait atteler, &, au lieu d'aller au bois de Boulogne pour obéir à la tradition des gens de *high life*, auxquels il paraît que j'appartiens décidément, je me suis fais conduire au bois de Meudon, pour obéir à je ne sais quel regain de jeunesse. J'ai un hôtel à la ville, il me faut une maison des champs, — mes *amis* me grondent même de ne pas en avoir encore acheté une.

Autrefois — il y a un an — quand je paſſais devant les riants cottages de Bougival, de Marly, du Pecq, de Bellevue, de Marnes, je pouſſais d'énormes soupirs, à faire tourner les moulins de la butte Montmartre, & je diſais : « Si j'avais cette maiſonnette, où le confortable s'allie au pittoreſque, où la ruſticité met des gants de chevreau, où je vois des payſannes d'opéra-comique se promener, en liſant, dans des allées sablées pleines de méandres charmants, avec un *baby* roſe & blanc sautant en avant comme un cabri, je serais le plus heureux des hommes, des maris & des pères!... » Hélas! l'envie des pauvres eſt le seul bonheur des riches, qui ne sont pas auſſi heureux que les paſſants envieux s'imaginent qu'ils le seraient eux-mêmes si le haſard les faiſait tout-à-coup millionnaires. J'en sais quelque choſe maintenant, moi qui, parfois, des hautes fenêtes de mon luxueux hôtel, me surprends à soupirer en voyant paſſer dans la rue certains pauvres diables qui me jettent des regards de convoitiſe.....

Néanmoins, j'aurai une maiſon de campagne, un cottage dans le goût de ceux devant lesquels je reſtais autrefois planté des heures entières comme un héron devant un ruiſſeau,

dans l'attente d'un poiſſon — d'avril. C'eſt même pour cela que je suis venu à Bellevue...

J'ai laiſſé ma voiture devant la station du chemin de ſer, & je me suis mis à marcher tout gaillard dans la direction de l'avenue Mélanie. Il ſait un temps charmant, — le même temps qu'il faiſait, ma foi! lorſque j'étais pauvre. Je voudrais me payer — mes moyens me le permettent — un ciel plus bleu, un air plus tiède, des odeurs foreſtières plus suaves, que je ne le pourrais pas, mon confrère Rothſchild non plus. La Nature eſt un luxe à la portée de tout le monde.

Les sureaux des haies sont en fleurs : il vient de m'en arriver dans le nez une bouffée — qui m'a remué le cœur. Ces parfums sont perfides en diable : on a oublié, ils vous forcent à vous souvenir... C'eſt par ce sentier ombreux que nous entrions dans la forêt, Madeleine & moi, pour aller à la maiſon du garde, qui alors était pour nous l'auberge des douces heures — *sweet hours inn*... Madeleine!

J'ai bien fait de conſigner John & de me promener seul. Ce valet m'eût vu pleurer — & cela l'eût fait rire...

Madeleine! chère & cruelle Madeleine!

Pourquoi m'as-tu quitté ?..: Je t'aimais bien cependant ; je t'aimais comme un fou, comme une bête, — à t'époufer !... Pourquoi t'es-tu envolée, bel oifeau bleu de ma jeuneffe, dont le gazouillement réjouiffait tant mes oreilles & mon cœur ?... Pourquoi n'as-tu pas eu la patience d'attendre ? Pourquoi n'as-tu pas eu foi en moi ? Pourquoi as-tu douté de mon avenir ? L'avenir eft venu, doré sur toutes les tranches, comme l'exiftence du roi Midas, depuis les plats de ma table jufqu'aux harnais de mes chevaux, & si tu étais-là maintenant, au lieu d'être ailleurs — où tu n'es peut-être pas bien, — tu serais la plus heureufe des femmes, parce que la plus enviée... Mais non ! tu as eu peur de ma mifère, que tu as cruc éternelle, & tu t'es réfugiée dans les bras du dieu Hafard, qui procure de jolies robes aux jolies filles... Tu t'es dit sans doute que l'amour sans la richeffe, c'eft le pied sans soulier ; & je me dis aujourd'hui, moi, que la richeffe sans l'amour, c'eft le soulier sans pied... Ah ! mes chers petits petons d'autrefois, vous porteriez aujourd'hui des cothurnes de reine !...

J'ai regagné avec empreffement ma voiture, qui m'a ramené à Paris, à mon cercle, & qui

de mon cercle m'a conduit chez Antonia, une beauté qui m'aime — à cent louis par mois.

2 septembre.

Je me lève tard, je me couche de même ; je vais, je viens, j'entre, je sors... Les visites, les théâtres, Antonia, mes *amis,* les courses, les fantaisies, les distractions de toute sorte, rien n'y fait, je me bats les flancs en vain, en vain je me chatouille pour me faire rire : il me manque quelque chose — & je ne peux pas l'acheter !

Il me semble que quand *j'étais* pauvre — il n'y a pourtant pas si *longtemps* de cela — je me promettais une *foule de félicités* pour quand je serais *riche...* Je bâtissais mille châteaux en Espagne, je formais mille souhaits, extravagants alors, réalisables aujourd'*hui...* Je me rêvais autant de choses, à moi tout seul, qu'en imaginent, dans les *Dialogues de* Lucien, Lycinus, Timolaüs, Samipe & Adi-[illegible] à propos d'un navire arrivé *récemment* [illegible] D'où vient que je ne me rappelle [illegible]es souhaits ridicules, que ma [illegible]rait si raisonnables ?..... « Je [illegible]s cela, puis encore cela, » me

difais-je. Oui, mais quoi?... Je ne sais plus rien défirer...

8 *septembre.*

Je range ma bibliothèque pour me diftraire un peu, car je m'ennuie beaucoup.

J'ai aujourd'hui une bibliothèque en vieux chêne — bien imité. J'ai des livres de choix, des livres rares, des livres précieux, que je ne serai jamais forcé de *laver*. Une bibliothèque! j'en ai eu cinquante avant d'avoir celle-là, cinquante que j'avais formées à grand'peine & que je voyais s'éparpiller brutalement dans les mains des bouquiniftes, lorfque nous avions envie de dîner, Madeleine & moi, — ce qui nous arrivait prefque tous les deux jours. Je me souviens encore des vifites du père B***, un bouquinifte confciencieux pourtant. Il examinait d'un bloc les livres que je voulais lui vendre & en faifait un tas de petits lots à 2 fr., à 75 centimes, à 25 centimes, à 10 centimes; les romans du jour, à peine coupés, valaient mieux à ses yeux que les bons livres de la veille. Par exemple, il était impitoyable pour les recueils de vers. *Pervenches & Myosotis, Heures d'amour & Cris de l'âme;* il n'en voulait sous aucun prétexte.

Un livre vient de sortir des rangs, comme pour demander un moment d'attention. Il eſt relié, superbement relié, — une reliure pleine de Lortic. La reliure porte mon nom, — mais le livre porte le nom d'un autre. C'eſt un roman que j'ai vendu, il y a cinq ans, à un monſieur à son aiſe, qui voulait se faire une réputation & qui n'avait pas le temps de faire ses livres lui même... C'eſt l'éternelle & lamentable hiſtoire d'Eſaü vendant son droit d'aîneſſe pour un plat de lentilles... Il y a longtemps que mes lentilles sont digérées, & le Monſieur à son aiſe continue à se goberger dans mon droit d'aîneſſe. J'aurais dû garder mon roman, le laiſſer dormir dans mon tiroir pendant huit ou neuf ans, pour obéir au conſeil d'Horace — qui, avec le conſeil, ne donnait pas, Henri Heine a raiſon, une recette pour vivre neuf ans sans manger.

C'était un chef-d'œuvre : je ne saurais plus le refaire. J'étais certainement un écrivain : je ne suis plus aujourd'hui qu'un *richard*.

26 *décembre*.

Depuis que je suis riche à ne pas savoir le chiffre de ma fortune, j'ai de nombreux *amis*,

parmi lesquels sept acharnés, — le chiffre des plaies d'Egypte. Je ne les aime que médiocrement ; en revanche ils m'adorent — comme les Phéniciens adoraient Mammon : quant à m'estimer, je les en défie. C'est pour eux que je tiens table ouverte, & que j'ai dû me mettre en quête d'un cordon bleu, mâle ou femelle.

On m'a recommandé une bonne & belle grosse Flamande, honnête autant que femme peut l'être, — mes moyens me permettent maintenant de douter de la vertu des femmes : quand j'étais pauvre, je croyais en elles comme à la Vierge Marie. Cette Flamande est le Carême en jupons qu'il me fallait. « Elle vous fera des petits plats à manger sur la tête d'un homme qui aurait la plique polonaise, » m'a dit l'*ami* qui me l'a procurée.

Elle est entrée en exercice le premier novembre dernier, &, pour ses débuts, m'a rédigé un salmis de bécasses que mes convives ont déclaré digne des dieux, — ils ne se flattent pas, non !... Je m'en rapporte à eux : quant à moi, je n'ai pu y goûter que des lèvres. Lisbeth m'a jeté un coup d'œil féroce qu'elle a conservé depuis dans ses relations avec moi.

Pauvre fille ! elle croit que c'eſt dédain de ma part : c'eſt tout simplement abſence d'appétit. Vous êtes une excellente cuiſinière, Lisbeth ; mais la faim eſt meilleure cuiſinière que vous, & quand je n'avais à dévorer avec mon pain qu'un triangle de Brie, — ce qu'alors nous appelions une *cotelette de perruquier*, — je trouvais exquis ce régal odieux, surtout après vingt-quatre heures d'abſtinence involontaire.

Hélas ! oui, il faut bien que je le confeſſe, je ne peux plus manger... L'inexorable pylore — le portier de l'eſtomac — s'eſt laſſé de tirer le cordon pendant quinze ans inutilement, ou preſque inutilement ; il veillait, avec complaisance, eſpérant toujours que quelque locataire entrerait — sous forme de bœuf ou de mouton — & perſonne n'entrait ! Alors, le dépit se mêlant à la fatigue, il a pouſſé le verrou & s'eſt endormi : j'ai beau sonner maintenant, il fait la sourde oreille — & laiſſe se morfondre à la porte les « petits plats » de dame Liſbeth...

La Bête se venge ! la Bête se venge !

2 *février* 1858.

Antonia m'ennuie trop pour mon argent : je vais la remettre dans la circulation — d'où je

l'avais retirée — & me marier, pour faire comme tout le monde, après après avoir paſſé une bonne partie de ma vie à ne rien faire comme perſonne.

Me marier ! ce mot sonne auſſi étrangement à mon oreille qu'autrefois le mot million : c'eſt un pays auſſi nouveau pour moi que la fortune. En sortant de la mairie, je n'aurai plus le droit de rire — à moins que ce ne soit jaune, qui eſt, parait-il, la couleur du rire des gens sérieux. J'avais déjà bien de la peine à répondre de moi : il faudra déſormais que je réponde encore de ma femme, que le Code & la Nature déclarent irreſponſable. Je vais avoir charge d'âmes — sans compter les mois de nourrice. Mais le Rubicon eſt franchi, les bans sont publiés : je me réſigne à mon bonheur...

Il s'agit donc de liquider le paſſé, afin de n'en plus entendre parler, afin surtout que ma femme ne trouve pas, dans mon exiſtence d'époux, des traces accusatrices de ma vie de garçon. Maintenant que j'entre dans l'hiſtoire, il faut déchirer le roman.

Chacun de nous a quelque part, loin des regards indiſcrets, un cimetière où sont enterrés les souvenirs de sa jeuneſſe & qu'il se

plaît à viſiter aux heures mauſſades où les vivants vous font regretter les morts : c'eſt de ce cimetière-là qu'il me faut exproprier, pour cauſe de moralité publique, mes chères défuntes du temps jadis. Au feu, ce paſſé galant ! & que les cendres en soient jetées aux quatre vents du ciel ! Ainſi le veut l'inexorable loi du Devoir — & du Talion. Le règne des uſurpatrices eſt fini, celui de la reine légitime va commencer : *God save the queen!*

5 *février.*

Je viens de découvrir, à n'en pas douter, que ma fiancée ne m'épouſe que par amour — de la dot que je lui conſtitue.

O Madeleine! Madeleine! tu m'aimais pour moi-même, toi, au moins !...

2 *mars.*

La fournaiſe éprouve & rend ferme le vaſe du potier, & la douleur l'âme du juſte, prétend l'Écriture. C'eſt donc pour cela que j'ai l'âme cuite & le cœur raccorni.

Deux ans après.

J'ai le mot de Sophie Arnould sur les lèvres : Je regrette le temps où j'étais si miſérable ! C'était le bon temps !

LES

DEUX SAINTE-CATHERINE.

Coiffer sainte Catherine! Au premier abord, cette simple phrafe n'a l'air de rien du tout, & beaucoup de gens des deux sexes la prononcent en souriant, comme on fait à propos d'une ingénuité de l'efprit humain. Mais elle fait friffonner jufqu'au fond de l'âme toute fille qui, mal dotée par son père ou par la Nature, n'a pas encore, à vingt-sept ans, trouvé mari à son pied. Vingt-sept ans! c'eft le premier âge critique des femmes qui sont filles — & le plus délicat peut-être! Cela veut dire qu'on a doublé le cap de la Jeuneffe & qu'on fait voile vers l'Age Mûr! Cela signifie

que le temps des rêves eſt paſſé & que celui de la réalité eſt arrivé ! L'embarquement pour Cythère eſt déſormais interdit !

Ah ! cet âge fatal — cette frontière inviſible pendant si longtemps & sur le poteau de laquelle on vient se cogner si brutalement le nez & se crever si douloureuſement le cœur — combien de jeunes filles, pour ne pas le dépaſſer seules, c'eſt-à-dire pour ne pas être traitées de vieilles filles, conſentent à accepter une compagnie quelconque, celle de quelque vieux podagre dont elles se réſignent alors à être les gardes-malades, ou celle de quelque jeune libertin pauvre dont elles conſentent alors à entretenir les maîtreſſes ! Combien, sans goût pour le mari qui les choiſit, se réfugient avec empreſſement dans les bras du mariage comme l'unique port de salut qui leur reſte ! Le bonheur leur manquera peut-être, mais du moins elles n'en seront pas réduites à *coiffer sainte Catherine,* — le seul malheur sérieux qu'elles redoutent : on leur dira *madame* gros comme le bras, au lieu de leur dire *mademoiselle* gros comme une ironie...

En attendant que sonne ce glas des funérailles de la jeuneſſe, celles qui sont encore vraiment jeunes — les toutes petites demoi-

selles — ne craignent pas de se réjouir chaque année, le soir du 24 novembre, le jour de la Sainte-Catherine, leur patronne.

—

Vendredi dernier, pendant la repréſentation de l'*Africaine,* entre le troiſième & le quatrième actes, les *rats* feſtoyaient dans leur loge, grignotant de leurs petites quenottes blanches maſſepains & nougats, babas & royaux, madeleines & savarins, achetés de leur propre argent, produit d'une cotiſation improviſée, & arroſant toutes ces friandiſes d'une pluie de Champagne due à la généroſité de quelque Jupiter de l'orcheſtre.

C'étaient des éclats de rire & des pétards de malice à n'en plus finir. Les *rats* n'ont pas de fréquentes occaſions de s'amuſer, on le sait ; ce sont, pour la plupart, de pauvres petites filles nées de pauvres petites gens, car, ainſi que nous l'apprend Neſtor Roqueplan, il n'y a que la plus grande misère qui puiſſe conſeiller à un enfant de huit ans de livrer ses pieds & ses articulations aux plus durs supplices, de reſter sage juſqu'à dix-huit ans, uniquement par spéculation, & de se flanquer

d'une horrible vieille, comme vous mettez du fumier autour d'une jolie fleur.

Les *rats* n'ont pas de fréquentes occasions de s'amuser : elles s'amusaient pour de bon l'autre soir, pendant que les chats n'étaient pas là ou fermaient les oreilles pour ne rien entendre de leurs bruyantes divagations, & les yeux pour ne rien voir de leurs extravagances d'attitudes.

De quoi pouvaient-elles bien rire d'aussi bon cœur, toutes ces petites filles en maillot & en tunique de gaze argentée ? D'une mouche qui volait au plafond ? De ceci ou de cela dont rient entre elles les enfants de leur âge ? Non : elles riaient de celui-ci ou de celui-là, de ce gros monsieur de l'orchestre qui les dévore de ses gros yeux pendant qu'elles font cercle autour de Mlle Mérante, ou de ce grand monsieur maigre de l'avant-scène qui ne s'aperçoit pas des regards de feu que sa femme jette à Nélusko pendant tout le temps qu'il est en scène muet ou chantant. C'est si amusant, les hommes, pour les petites filles qui sont en train d'apprendre à en jouer afin de s'en faire trente ou quarante mille francs de rentes — & même moins ! C'est si ridicule, les hommes

qui se *toquent* pour des créatures qui n'en valent pas la peine !

Et, avec les rires pleins de moquerie, les chuchottements pleins de myſtères,— les confidences au sujet du garçon d'acceſſoires qui... ou du garçon coiffeur avec lequel... Ah ! ces premiers balbutiements de l'âme amoureuſe, si chaſtes & si divins, comme elles le profanaient de leurs lèvres débridées par le *coco épileptique !* Si jeunes & déjà si perverties ! Impubères & impudiques !

—

Je revins chez moi. En entrant dans la loge de ma concierge pour y prendre ma clef, j'aperçus, gravement rangées autour de la table, une douzaine de petites filles du voiſinage, dont la plus vieille n'avait pas douze ans, & dont la plus jeune avait dans les alentours de cinq ans. La portière — une brave femme comme le bon Dieu ne veut plus en faire — allait & venait autour de ce petit monde immobile comme dans l'attente d'un grand événement, attachant au cou de chacune, en guiſe de serviette, une loque blanche ou un mouchoir de poche, & leur recommandant

à toutes de ne pas manger trop goulûment, de peur de mal.

Manger quoi ? Je ne voyais rien sur la table qu'une lampe ornée d'un abat-jour vert qui reflétait sa lumière douce & tranquille sur tous ces vifages rofes, sérieux *par ordre,* dont les yeux brillaient de convoitife comme autant de petits quinquets. Et, avec la lampe, une douzaine de verres communs, mais tuyautés comme une collerette du temps de Henri II — ou de Charles IX. Quant à la nourriture, abfente !

La mère Rateau alla vers son bahut de noyer — auffi vermoulu qu'elle, mais, comme elle, garni d'excellentes chofes — & en tira un énorme *saint-honoré,* un sac de marrons & deux bouteilles de cidre qu'elle pofa avec précaution sur la table.

Ce furent alors des exclamations joyeufes, des détonations de rires argentins, frais & limpides, des cafcatelles de notes ingénues & charmantes. Evidemment tout ce petit monde-là était heureux d'un bonheur à nul autre pareil, & les anges n'ont pas une gaieté plus franche ni plus pure quand ils font la *dînette* au Paradis, le soir de la Sainte-Catherine.

Car c'était auſſi la Sainte-Catherine, leur fête, que célébraient ces douze petites blondines réunies là par les soins de la bonne vieille maman Rateau, leur Providence viſible.

—

Le *saint-honoré* coupé en treize portions égales, — *la part du bon Dieu* ne fut pas oubliée, — & le cidre écumeux verſé à doſe prudente dans les douze verres tuyautés, la fête commença. C'était plaiſir de voir avec quelle gourmandiſe — & peut-être avec quel appétit — elles mordaient toutes dans cette crême dont elles se barbouillaient à qui mieux mieux les lèvres & les joues en riant comme de petites folles de la singulière figure que cela leur faiſait, mais, quoique riant, sans perdre un seul coup de dent. Elles se seraient étouffées, si la mère Rateau n'avait pris soin de les faire boire & de modérer leur ardeur en les menaçant de ne pas leur donner de marrons.

— Pauvres chéries! Cela ne mange pas tous les jours à sa faim! me dit-elle à demi-voix en se tournant vers moi, qui étais reſté debout, sur le seuil de la loge, réjoui de ce

spectacle inattendu. Quel dommage pourtant! ajouta-t-elle en les enveloppant toutes d'un regard plein de mélancolique compassion. Quel dommage! Ce sont des enfants de gueux, mais c'est sage comme des images, & ça mériterait de manger tous les jours comme celles qui ne le sont pas... Que deviendront-elles l'année prochaine, & l'année d'ensuite, & l'année d'après, quand je ne serai plus là pour leur donner de temps en temps une miche de mon pain bis, &, le jour de la Sainte-Catherine, un beau gâteau à la crême comme celui-ci? Car, enfin, j'ai de l'âge, &, depuis soixante ans que je trime, j'ai bien gagné d'aller rejoindre mon vieux homme au cimetière Montmartre...

J'étais attendri, & je comparais à part moi ces deux scènes si différentes, ces deux Sainte-Catherine, fêtées presque à la même heure de deux façons si opposées, rue Le Peletier & rue Rochechouart, dans la loge de l'Opéra & dans la loge de ma portière.

— Mère Rateau, dis-je à cette dernière en tirant de ma poche un louis qui m'était inutile parce qu'il y était seul, il ne sera pas dit que j'aurai payé moins cher un plaisir délicat & réel qu'une jouissance douteuse & malsaine :

puiſque je suis arrivé trop tard pour supporter avec vous les frais de la Sainte-Catherine d'aujourd'hui, permettez-moi d'être de moitié avec vous dans les Sainte-Catherine de l'avenir.....

Et, malgré sa réſiſtance, je gliſſai la pièce de vingt francs dans sa vieille main ridée qui tremblait de bonheur & que je serrai avec émotion.

— Pauvres chères enfants! elles auront des bas pour cet hiver, au moins! murmura-t-elle au moment où je quittais la loge, encombrée d'éclats de rires sonores.

—

Je montai tout songeur, à demi triſte & à demi gai, mécontent des autres plus encore que de moi, & je me couchai sans vouloir, cette nuit-là, ni lire ni travailler.

Jamais je n'ai auſſi bien dormi!

LES

MANGEURS DE BOURGEOIS

I

Si je jetais dans la rue ce point d'interrogation

QU'EST-CE QU'UN BOURGEOIS?

vingt perſonnes se baiſſeraient auſſitôt pour le ramaſſer & me le mettraient sous le nez en diſant :

Le Rapin. — C'eſt un épicier !
L'Étudiant. — C'eſt un tailleur !
Le Guerrier. — C'eſt un pékin !
L'Ouvrier. — C'eſt notre maître !

Le Gendelettres. — C'eſt le public !

Théophile Gautier. — C'eſt un olim !

Honoré de Balzac. — Anthropomorphe selon Linné, mammifère selon Cuvier, genre de l'ordre des Pariſiens, famille des Actionnaires, tribu des Ganaches, le *civis inermis* des anciens. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou rouſſâtres; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre; à domicile, il eſt terminé par des caſquettes ombelliformes; au dehors il eſt couvert de chapeaux à douze francs. Il eſt cravaté de mouſſeline blanche. Il eſt armé d'une canne & d'une tabatière, d'où il tire une poudre noire avec laquelle il farcit inceſſamment son nez. Comme tous les individus du genre Homme (mammifères), il eſt septivalve & paraît avoir un syſtème d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec coracoïde & l'arcade zygomatique. Toutes ses pièces sont articulées, graiſſées de synovie, maintenues par des nerfs. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales paſſées au four, de charcuteries variées, de lait falſifié, de bêtes soumises à l'octroi municipal. Sa face pâle & souvent bulbeuſe eſt sans caractère,

ce qui eſt un caractère. Les yeux peu actifs offrent le regard éteint des poiſſons quand ils ne nagent plus, étendus sur le perſil de l'étalage de Chevet. Les cheveux sont rares, la chair eſt filandreuſe ; les organes sont paresseux. Quoique chez le Bourgeois la boîte oſſeuſe de la tête soit pleine de cette ſubſtance blanchâtre, molle, spongieuſe, qui donne aux véritables Hommes, parmi les anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux, Vauquelin, Darcet, Thénard, Flourens, Raſpail & autres individus de la tribu des Chercheurs, n'y ont pas, malgré leurs eſſais, découvert les rudiments de la penſée. Chez tous les bourgeois diſtillés juſqu'aujourd'hui, cette ſubſtance n'a donné à l'analyſe que 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonnaſſerie, & le reſte en envie de vivre d'une façon quelconque... etc., etc., etc.

Le portrait eſt charmant sans doute, mais, comme tous les portraits charmants, il eſt flatté, — je veux dire qu'il n'eſt pas reſſemblant.

Je proteſte.

II

Qu'eſt-ce qui a inventé le Bourgeois ?

C'eſt la Révolution de 1830, — répondra-t-on, en songeant au chapeau blanc & au parapluie rouge de Louis-Philippe.

La Révolution de Juillet n'a rien inventé du tout, — pas même la poudre dont elle a fait une si prodigieuſe conſommation. Tout au plus a-t-elle inventé le mot, — non la choſe. Le Bourgeois préexiſte de toute éternité. Il a été imaginé par le Bon Dieu,—& surtout par l'abbé Sieyès. Le jour où ce reſpectable politique a dit : « Qu'eſt-ce que le Tiers-Etat ? Rien. Que doit-il être ? Tout ! » il y a eu une claſſe de la société qui a pris cette phraſe-là au sérieux,— ce qui l'a rendue groteſque aux yeux des Farceurs. Auſſi, à partir de cette époque, la tribu des Bourgeois ne faiſant que croître & enlaidir, la tribu des Farceurs — que cette expanſion offuſquait probablement — s'eſt miſe à la ridiculiſer à bouche, à plume & à crayon que veux-tu.

« Quand donc pourrai-je manger un bour-

geois ? » — s'écriait naguère Léon Gozlan dans son *Ariſtide Froiſſard.*

« Epicier, servez-moi une livre de bourgeois, sans papier ! » s'écriait naguère Petrus Borel, dit le lycanthrope, en entrant dans les boutiques.

On a mangé trop de bourgeois depuis soixante ans, — vrai ! On en mange trop volontiers encore, préſentement !

Permettez-moi de me mettre en travers.

III

Les farceurs ont tort. De quoi se moquent-ils en se moquant du bourgeois ? De la bêtiſe? Mais la bêtiſe n'eſt qu'un mot — comme l'eſprit, — ce n'eſt pas un mal. Il n'y a pas plus de bêtiſe que d'eſprit en ce monde : il y a un troupeau de bipèdes que le grand Demiourgos a envoyés paître le bonheur sur une planète — laquelle, par parenthèſe, se réfroidit senſiblement tous les jours. Le grand Demiourgos, en lâchant les hommes sur la terre, ne leur a pas dit : « Vous écrirez des vaudevilles dans leſquels vous marierez M. Adolphe avec Mlle Erneſtine, — sur un air de M. Doche

ou de M. Mangeant. Vous ferez des tableaux où vous effayerez de repréfenter, avec des couleurs à l'huile, les chofes & les gens que vous aurez devant les yeux, — & qui seront toujours mieux peints, ne vous déplaife, par moi que par vous. Vous fonderez des Académies où vous parquerez les plus cenfément sages d'entre vous, & des hofpices où vous parquerez les plus cenfément fous, — pour faire croire à ceux qui sont en dehors de ces hofpices & de ces académies qu'ils ne sont ni sages ni fous. Vous... etc., etc.»

Non, le grand Demiourgos n'a pas dit cela aux hommes, en les envoyant brouter leur luzerne dans la vallée de la vie. Il ne leur a rien dit du tout. Il leur a seulement donné des appétits & des organes, comme aux autres animaux créés par lui, penfant avec raifon que cela suffifait, — & se lavant les mains du refte.

La luzerne en queftion, c'eft le bonheur.

Le bonheur étant l'unique affaire de l'homme, il s'agit de savoir quels sont les plus heureux parmi les fils d'Adam, — je me trompe, parmi les fils d'Ève. Et, sachant cela, de dire quels sont les plus intelligents, les plus spirituels, les moins bourgeois.

La réponse ne demeure pas loin ; je vais aller la chercher. La voici :

— Les plus heureux, les plus spirituels, les moins bourgeois d'entre les hommes, — ce sont les bourgeois !

Cette réponse vous contrarie & vous offense peut-être ? Je n'en connais pas d'autre : il faut bien vous en contenter.

Depuis que le monde est monde, on entend de tous côtés des pleurs & des grincements de dents. Qui larmoie ainsi ? Qui use ainsi ses quenotttes ? Des hommes de génie, des hommes de talent, des hommes d'esprit, — d'illustres malheureux dont les noms sont ou seront dans la Biographie-Michaud. Homère affirme que « l'homme est le jouet des dieux ». Euripide prétend que « celui qui meurt jeune est un mortel aimé des immortels. » Platon déclare que « l'ennui est l'étoffe dont la vie est faite ». Shakespeare appelle la vie « le rêve d'une ombre ». Byron insinue que c'est « une amère plaisanterie ». Ponsard, Barbey d'Aurevilly, Xavier Forneret, & mille autres poëtes en pensent autant — en alexandrins. Il paraît que tous ces grands hommes-là ont trouvé un cheveu dans l'existence, & comme ils ne

peuvent pas la digérer, ils essayent d'en dégoûter les honnêtes gens qui la trouvent appétissante.

Mais ils n'y sauraient réussir, car les honnêtes gens, — les bourgeois, — plus respectueux envers leur luzerne, ont, pour aimer la vie, pour s'y attacher, pour ne jamais s'en plaindre, les mille raisons données par Pierre Gringoire à l'archidiacre Claude Frollo — qui probablement le traitait aussi de bourgeois : l'air, le ciel, la pluie, le soleil, le matin, le soir, le clair de la lune, leurs bons amis les voisins, leurs gorges chaudes avec les commères, les belles architectures de Paris à admirer, leurs enfants à baptiser, leurs filles à marier, leurs parents à enterrer, — que sais-je, moi ? Chacun prend son bonheur où il le trouve : les bourgeois le trouvent partout.

Ils sont vraiment heureux, les bourgeois, — aussi heureux qu'on peut l'être dans le meilleur des mondes possibles. Faut-il donc pour cela les poignarder à coups d'épigrammes ?

Je ne le pense pas.

IV

D'ailleurs, plus j'y réfléchis, & plus je m'aperçois que les bourgeois seuls sont dans le vrai,—& que nous avons grandement tort, tous tant que nous sommes, de leur prêter des ridicules qui sont nôtres, puifque, pour prêter quelque chofe il faut de toute néceffité l'avoir soi-même. Je suis même très-étonné que, jufqu'à préfent, les bourgeois n'aient pas songé à se moquer de nous, — comme c'était leur droit, & auffi leur devoir.

Car, enfin, je le dis tout bas, nous sommes très-moquables, nous autres les moqueurs qui sommes là tous les soirs dans nos cercles, dans nos cénacles, dans nos brafleries, affis aux mêmes tables, devant les mêmes verres, fumant les mêmes pipes, répétant les mêmes circumbilivaginations en éclatant de rire,—&, au fond, triftes à en mourir! Et quand nous ne parlons pas, nous écrivons,— & l'on sent, à chaque ligne qui tombe de nos plumes, que nous n'avons nulle foi en nous ni dans les autres, & que nous faifons de la profe & des vers comme les pâtiffiers font des petits-fours

ou des boulettes ! Ceux d'entre nous qui sont enthoufiaftes sont les plus grotefques : ils croient à la Gloire & travaillent pour la Poftérité !

Ah ! rêveurs, vaudevilliftes, clercs d'avoués, poëtes, rapins & apprentis romanciers, vous *blaguez* le bourgeois ! Si le bourgeois, à son tour, vous blaguait, — vous qui buvez de l'Argenteuil au lieu de boire du Clos-Vougeot, — vous qui mangez de la vache enragée au lieu de manger du bœuf à la mode, — vous qui dormez sur des oreillers ouatés d'articles refufés au lieu de dormir sur des matelas garnis de billets de banque, — vous qui avez des maîtreffes qui se vantent de vous tromper au lieu d'avoir des femmes qui se vantent de vous aimer ?...

Mais le bourgeois ne vous blaguera jamais. Voulez-vous savoir pourquoi ? Parce qu'il a commencé par être vous avant d'être lui, — parce qu'il a eu du cœur avant d'avoir du ventre, — parce qu'il a eu des dettes avant d'avoir des rentes, — parce qu'il a eu des cheveux avant d'avoir un gazon, — parce qu'il a eu des maîtreffes avant d'avoir une femme, — parce qu'il a été jeune avant d'être

mûr, — parce qu'il a été fou avant d'être sage, — parce que, enfin, il eſt la Concluſion d'un livre dont vous êtes la Préface.

V

Quand ceſſerons-nous de manger du bourgeois, ô mes frères ? Quand ceſſerons-nous d'être anthropophages ?

Hélas ! à la venue des coquecigrues, sans doute !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	pages.
A Monſieur Arthur Callou.	1
A la Porte du Paradis.	3
Ma première leçon de boxe.	59
Je me tuerai demain.	75
Feu André-André.	133
Et moi auſſi j'ai eu la clef.	179
All is wel that.	193
Par un beau matin d'été.	243
L'Héritier du Mandarin.	283
Les deux Sainte-Catherine.	297
Les Mangeurs de Bourgeois. . . .	307

OUVRAGES

DE

M. ALFRED DELVAU.

Les Dessous de Paris, 1 volume in-18, avec frontiſpice de Léopold Flameng. Poulet-Malaſſis, éditeur. (Épuiſé).

Hiſtoire anecdotique des Cafés et Cabarets de Paris, 1 volume in-18, avec eaux-fortes & deſſins de Guſtave Courbet, Félicien Rops, & Léopold Flameng. E. Dentu, éditeur.

Lettres de Junius, 1 volume in-18. E. Dentu, éditeur.

Les Amours Buiſſonnières, 1 volume in-18. E. Dentu, éditeur.

Françoiſe, 1 volume in-32, avec eau-forte d'Émile Thérond. Achille Faure, éditeur.

Ouvrages de M. A. Delvau.

Les Cythères Parisiennes, 1 volume in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops & d'Émile Thérond. E. Dentu, éditeur. (Épuisé).

Le Fumier d'Ennius, 1 volume in-18, avec une eau-forte de Léopold Flameng. Achille Faure, éditeur.

Gérard de Nerval (sa vie & ses œuvres), 1 volume in-32, avec une eau-forte de G. Staal. Bachelin-Deflorenne, éditeur.

Histoire anecdotique des Barrières de Paris, 1 volume in-18, avec eaux-fortes d'Émile Thérond. E. Dentu, éditeur.

Mémoires d'une honnête Fille, 1 volume in-18, avec une eau-forte de G. Staal. Achille Faure, éditeur (3me édition).

Henry Murger et la Bohême, 1 volume in-32, avec une eau-forte de G. Staal. Bachelin-Deflorenne, éditeur.

Le Grand et le Petit Trottoir, 1 volume in-18. Amédée Faure, éditeur.

Dictionnaire de la Langue verte (argots parisiens comparés), 1 volume de 500 pages sur 2 colonnes. E. Dentu, éditeur (2me édition).

Ouvrages de M. A. Delvau.

Les Heures Parisiennes, 1 volume in-18, avec 25 eaux-fortes d'Émile Bénassit. Librairie centrale.

Du Pont des Arts au Pont de Kehl, 1 volume in-18. Achille Faure, éditeur.

Les Lions du Jour, 1 volume in-18. E. Dentu, éditeur.

EN PRÉPARATION :

Histoire anecdotique des Boulevards de Paris.

Les Chasses Parisiennes.

Les Têtes de Turc politiques et littéraires.

Achevé d'imprimer
le 25 *octobre* 1866
aux frais de l'auteur
par
A. Wallon, à Vichy.

